FRANCE MÉTRO : 8,90 € - DOM : 9,90 € - BEL (926150) : 9,50 € - LUX : 9,50 € - CH : 12,50 FS - CAN : 15,99 $CA - D : 9,90 € - ITA/GR/ESP/PORT CONT : 9,90 € - MAR : 100 DH - TOM : 1200 XPF - TUN : 14,90 TND - NUMÉRO 542-543 - JUILLET-AOÛT 2025 LIRE magazine LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

LIRE magazine

EXTRAITS EXCLUSIFS

LES 15 ROMANS ATTENDUS DE LA RENTRÉE LITTÉRAIRE

Carrère, Nothomb, Chalandon, Pourchet, Sapin-Defour, Berest…

NUMÉRO SPÉCIAL

LES LIVRES DE VOTRE ÉTÉ

Tous nos coups de cœur !

ENTRETIEN

Aurélie Valognes
« La transmission, c'est toute la clé ! »

DOSSIER

Les plus belles lectures d'Italie
Dante, Lampedusa, Moravia, Morante Ferrante, Baricco, Agus…

RTL

N° 542-543/JUILLET-AOÛT 2025/WWW.LIRE.FR

L 19817 - 542 - F: 8,90 € - RD

Partir en Livre

18.06→20.07.2025

11e édition

Les animaux et nous

CNL / © Julie Colombet pour Partir en Livre / Conception graphique StudioCC

www.partir-en-livre.fr

MINISTÈRE DE LA CULTURE

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

Partir en Livre

Libération · Le Point · Lire magazine · TC · J'aime lire · Wapiti · citizenkid · Le Média Positif · RTL · okoo.tv · france.tv

RATP · Fondation Vinci Autoroutes · Upcoop · Gallimard Jeunesse · hélium

pass Culture · UNAT · la charte · SGDL · BnF · GrandPalais Rmn · Syndicat national de l'édition · SLF · Fill · Eurekoi · Bookinou · NABOOK

N° 542 - JUILLET-AOÛT 2025
LiRE magazine

SOMMAIRE

6
LE GRAND ENTRETIEN
AURÉLIE VALOGNES

36
L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN
METIN ARDITI

40
LE DOSSIER
LA LITTÉRATURE ITALIENNE

52
LE PORTRAIT
JEAN-PHILIPPE BLONDEL

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Aurélie Valognes

13 **L'ACTUALITÉ**

36 **L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
Metin Arditi

40 **LE DOSSIER**
La littérature italienne

52 **LE PORTRAIT**
Jean-Philippe Blondel

56 **L'ENQUÊTE**
Paroles d'écrivains : la métaphysique des tubes

63 **LE CAHIER CRITIQUE**
64 • Littérature française
68 • Littérature étrangère
72 • Polars
74 • Romance/Science-fiction/Fantastique
75 • Jeunesse
76 • Manga/Bande dessinée
78 • Classiques/Études littéraires/Poésie
80 • Essais/Documents

88 **LA LANGUE FRANÇAISE**

99 **LES EXTRAITS DE LA RENTRÉE LITTÉRAIRE**
100 • *Tant mieux* d'Amélie Nothomb
102 • *Kolkhoze* d'Emmanuel Carrère
105 • *Tressaillir* de Maria Pourchet
108 • *Le Livre de Kells* de Sorj Chalandon
111 • Onze extraits bonus

114 **LES LIVRES DE MA VIE**
Jean-Alphonse Richard

LES CHRONIQUES
39 **Stéphanie Hochet** Au café littéraire
62 **Bernard Lehut** Le livre à lire
87 **Pascal Ory** Mot de tête
95 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDIT COUVERTURE : JULIE GUILLEM

Ce numéro compte deux cahiers : 1er cahier « Les livres de votre été », 2e cahier « Spécial Jeux ». Il comporte également deux encarts *Lire Magazine* présents sur l'ensemble des abonnés France.

BENOÎT MUSEREAU POUR LIRE MAGAZINE - JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE - HBO/RAI - JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 499 400 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur
Stéphane Chabenat pour Berrynvest S.A.S
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteur en chef
Alexis Brocas
Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt
Iconographie
Janick Blanchard
Rédactrice
Margaux Morasso
Chroniqueurs
Stéphanie Hochet, Bernard Lehut, Pascal Ory, Daniel Picouly, Éric-Emmanuel Schmitt.
Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Mathieu Alterman, Frédérique Anne, Hubert Artus, Simon Bentolila, Solange Bied-Charreton, Boll, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Sophie Di Malta, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Fabrice Gaignault, Ambre Gantner, Hélène Gestern, Aude Giger, Marie Jouvin, Étienne Kern, Robert Kopp, Antoine Leiris, Éric Libiot, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Marianne Payot, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Serge Sanchez, Juliette Savard.
Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre, 94210 Saint-Maur-des-Fossés
N° Commission paritaire : 0625 K 85621
Dépôt légal : mois en cours
ISSN n° 3038-3900
Second Class Postage Paid
At Long Island City NY.
Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)
Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

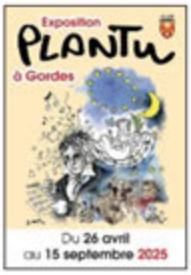
SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements *Lire Magazine*
20, rue Rouget-de-Lisle,
92130 Issy les Moulineaux.
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

Oui, bien sûr, il y a l'effet Elena Ferrante. Depuis le triomphe de *L'Amie prodigieuse*, les éditeurs français ont senti l'engouement des lecteurs pour l'Italie, dans toute sa diversité. Et proposent, dès lors, de nombreuses traductions d'auteurs contemporains venus de la Botte. Mais cet appétit ne doit rien au hasard – notamment en raison de la proximité culturelle entre les deux pays. Pour son édition estivale, *Lire Magazine* a choisi de replonger dans l'histoire littéraire italienne, de Dante à Roberto Saviano en passant par Pétrarque, Carlo Goldoni, Leopardi, Elsa Morante, Alberto Moravia, Donna Leon ou Umberto Eco. Histoire d'avoir un petit parfum de Toscane ou des Pouilles, même en restant dans l'Hexagone. C'est d'ailleurs en Bretagne – du côté de Dinard – que nous sommes allés à la rencontre de l'une des romancières les plus populaires de ces dernières années. On avait parfois considéré sa littérature comme un peu légère, avec des titres tels que *Mémé dans les orties* ou *Minute, papillon !*. Mais, depuis trois livres, Aurélie Valognes a changé de ton, montre davantage de gravité et affirme, dans *La Fugue* (une très bonne surprise), tout son amour pour les livres et les romancières. Cela méritait que l'on en discute avec celle qui vient de monter une résidence d'écriture réservée aux femmes : la « Maison des écrivaines »...
Enfin, on aura une pensée pour celui qui fut longtemps le président du jury du grand prix RTL-*Lire Magazine* – une minuscule petite ligne dans son C.V., qui compterait plusieurs volumes (quelle vie !). Philippe Labro nous a quittés le 4 juin et l'on profite de cet édito pour recommander certains de ses ouvrages,parfois mal jugés en raison de son image d'« homme de média », comme *Des feux mal éteints*, *L'Étudiant étranger* ou *Tomber sept fois, se relever huit*. Un titre emblématique de son parcours, qu'on devrait tous méditer. ■



Lire à Gordes

UNE EXPOSITION DÉDIÉE À PLANTU

➔ Depuis le 26 avril, le jardin de la mairie de Gordes accueille les visiteurs pour une exposition dédiée à Plantu. Ouverte dans le cadre du salon littéraire Lire à Gordes (évoqué dans notre précédent numéro), l'exposition se prolonge jusqu'au 15 septembre pour le plus grand plaisir des visiteurs de l'un des plus beaux villages de France... Un détour ensoleillé entre art et satire, à ne manquer sous aucun prétexte !
Jardin de la mairie de Gordes, entrée libre. *lireagordes.fr*

***Lire Magazine* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
15, rue de la Fontaine-au-Roi, 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine
- **Instagram**
www.instagram.com/lire.magazine/
- **X :** https://x.com/magazinelire

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET

Le Département de la Seine-Maritime présente

exposition

« Aime celui qui t'aime »

Léopoldine à Villequier

Bicentenaire de
LÉOPOLDINE
HUGO

19 juin ›
3 novembre 2025

Musée Victor-Hugo
Maison Vacquerie

Rives-en-Seine

museevictorhugo.fr

SEINE-MARITIME
LE DÉPARTEMENT

Rives en Seine

madame FIGARO

connaissance des arts

LIRE MAGAZINE

ici Radio TV Digital

AURÉLIE VALOGNES

« Si j'avais un seul combat, ce serait la lecture »

On n'est pas sérieux quand on a 31 ans. Ainsi, Aurélie Valognes n'avait pas conscience de ce qui allait lui arriver, ce jour de 2014 où elle publiait – via le système d'autoédition d'Amazon, KDP – son premier roman, *Mémé dans les orties*. Le mode de publication, l'intitulé aux airs de blague, une comédie pour des débuts, la couverture à imprimé vichy : on était très loin des codes traditionnels de l'écrivain français. Pourtant, très vite, les lecteurs ont plébiscité le ton de cette native de Châtenay-Malabry (alors partie travailler en Suisse), qui allait enchaîner avec *Minute, Papillon !*, *La Cerise sur le gâteau* ou *Née sous une bonne étoile*. De quoi faire d'Aurélie Valognes, l'air de rien, l'une des romancières préférées des Français, avec plusieurs millions de volumes écoulés. Le tout loin des rentrées littéraires et des sacro-saintes listes de prix. Mais on a senti un changement, une rupture en 2023 avec la parution de *L'Envol*, constat confirmé depuis avec *La Lignée* et aujourd'hui *La Fugue*.

Dans ce nouveau roman, Aurélie Valognes met en scène une quadragénaire, Inès, mère de deux enfants, fermement décidée à entamer une *« nouvelle vie »*. Celle-ci prendra les traits d'une maison, dans le Finistère, avec une bibliothèque exclusivement féminine, où siègent, entre autres autrices, Daphné du Maurier, Emily Brontë, Emily Dickinson, Maggie Nelson, Monique Wittig, Deborah Levy ou Virginia Woolf. Si Inès trouve là de quoi s'occuper, elle doit toutefois aussi prendre soin du jardin et de cette bâtisse, dont les fêlures font écho aux siennes. Au fil des jours, la nouvelle arrivée fera la connaissance de ses voisines – Morgane la factrice, Alicia l'ostréicultrice, Sacha la peintre, sans oublier l'étrange Servanne et ses moutons. Mais Inès peut aussi compter sur sa mère qui, malgré son cancer, se veut positive. Et il faut savoir l'être quand les éléments se déchaînent et ne vous épargnent pas. Construit en quatre (enfin, cinq) saisons, *La Fugue* est un récit de reconstruction, avec quelques portraits bien croqués, doublé d'un cri d'amour sincère pour la littérature. On peut également y voir le désir d'Aurélie Valognes de lâcher les chevaux (on ose l'expression, car elle adore les animaux !), d'assumer qui elle est, de faire œuvre de transmission, de passeuse – un rôle qu'elle va aussi endosser avec la création de sa « Maison des écrivaines », résidence d'écriture qu'elle vient de créer dans sa demeure récemment achetée (qui appartenait à Jane Birkin). Difficile de ne pas faire de lien avec son roman… En attendant, nous avons fait le déplacement jusqu'à Dinard, où elle réside encore aujourd'hui, non loin de la plage. Dans une maison avec jardin, chérie des oiseaux, créatures à plumes qui hantent ses romans. ■ •••

> *LA FUGUE* EST UN RÉCIT DE RECONSTRUCTION DOUBLÉ D'UN CRI D'AMOUR POUR LA LITTÉRATURE

★★★☆☆
LA FUGUE
AURÉLIE VALOGNES
360 P., JC LATTÈS, 20,90 €

BIO- *bibliographie*

1993

Née à Chatenay-Malabry, Aurélie Valognes grandit du côté de Massy, dans l'Essonne. Après des études de commerce, elle travaille dans la communication. En 2013, la jeune femme, qui vient d'avoir son premier enfant, part pour Milan en compagnie de son mari (cadre chez L'Oréal). Un changement de vie qui en entraînera d'autres…

2014

Celle qui n'avait pas abandonné son désir d'écriture rédige, en quatre mois, *Mémé dans les orties*, qu'elle publie en autoédition. Bien lui en a pris : le succès, fulgurant, sur Amazon, lui vaut d'être récupérée par l'édition traditionnelle, sous l'égide de Michel Lafon. L'engouement des lecteurs l'amènera, depuis, à signer environ un livre par an– parmi lesquels *Minute, papillon !*, *La Cerise sur le gâteau* ou *Né sous une bonne étoile*.

2024

Devenue l'un des écrivains préférés des Français – traduite dans de très nombreux pays –, Aurélie Valognes vit désormais à Dinard, même si elle a récemment acheté l'ancienne maison de Jane Birkin, dans le Finistère, surnommée « Kachalou ». Cette demeure aura une fonction bien particulière, puisque, devenue « maison des écrivaines », elle servira de résidence à des autrices pour développer leurs projets littéraires.

À quand remonte votre envie d'écrire ?

Aurélie Valognes. Au premier livre que j'ai lu. J'avais 6 ans et c'était *L'Histoire sans fin*. Ma grand-mère m'avait offert cet ouvrage parce que j'entrais au CP, même si elle avait rechigné au départ, pensant que c'était trop dur pour moi – je savais à peine lire, c'est vrai. Pourtant, je l'ai fini. Et j'avais adoré. Je me souviens encore de lui avoir envoyé une carte postale, dans laquelle je lui disais : *« Ça y est, mémé, j'ai trouvé : quand je serai grande, je serai écrivain. »* Parce que j'avais adoré l'idée de plonger littéralement dans une histoire, de passer de simple lecteur à une position active. Plus tard, j'ai été emballée par *Les Quatre Filles du docteur March*. Jo, c'était mon modèle absolu, celui d'une jeune femme qui avait décidé de parcourir le monde, d'être journaliste, d'écrire, et de ne surtout pas avoir le même destin que ses sœurs et que sa mère en particulier. Le cadeau d'anniversaire ou de Noël dont je rêvais ? Une machine à écrire… Mais je n'osais pas demander un tel objet. Au collège, quand on nous demandait notre métier idéal, j'ai enlevé écrivaine, parce que je n'en connaissais pas, qu'il n'y a pas d'école pour ça et qu'on n'est pas sûr de gagner sa vie avec cette activité. J'avais remplacé par journaliste… Au lycée, j'avais envie de faire un cursus littéraire, mais les débouchés ne semblaient pas offrir la situation la plus stable financièrement pour rassurer mes parents. Je pensais à ma mère qui nous a élevés toute seule dans notre HLM. J'ai donc pris la voie du milieu en tentant le Celsa *[école de journalisme]*, que je n'ai pas eu, et me suis finalement retrouvée en école de commerce à Reims.

Quel a été le premier manuscrit que vous avez considéré comme achevé ?

A.V. C'est vraiment *Mémé dans les orties*. Je n'avais rien fait avant ou, tout du moins, rien de notable. J'avais éteint cette passion-là, l'avais mise de côté. N'ayant pas encore entendu parler de la *Lettre à un jeune poète* de Rilke, je ne pouvais pas me dire : ne te pose pas de question, et vas-y… J'ai donc pris un métier plus « normal ». Après mes études de commerce, j'ai fait du marketing. Et j'ai travaillé à Genève, puis Paris, avant de partir pour Milan en 2013.

Ce départ en Italie a été une sorte de déclic, non ?

A.V. C'était une période très compliquée de ma vie : j'avais démissionné pour suivre mon mari, je venais d'avoir un bébé, ma cousine était atteinte d'un cancer du sein, et ça ne s'est pas bien fini. J'ai alors pris conscience que je n'aurais peut-être plus l'occasion d'accomplir mon rêve de petite fille. Alors, pendant quatre mois, j'ai écrit tous les matins de 8 h 30 à 13 h 59 – juste avant l'arrivée de ma prof d'italien. J'écrivais, j'écrivais. Après bien des sursauts, j'ai peaufiné le manuscrit et, voilà, il était prêt en juin. Mon mari le lit, ma meilleure amie aussi. Les deux me disent que c'est super, et là je me dis que c'est vraiment une bande de menteurs *[rires]* ! Je devais donc trouver des lecteurs neutres, qui pourraient ne pas me prendre avec de pincettes. Je cherche alors une plateforme d'autoédition, et je tombe sur KDP *[Kindle Direct Publishing, service d'autoédition proposé par Amazon]*. Pour le titre, j'avais au départ songé à « Un renard dans le poulailler », avant d'opter pour *Mémé dans les orties*. J'ai choisi une couverture rappelant la nappe Vichy, qui me rappelait mes déjeuners avec mon grand-père. J'applique le document Word de mon texte, et j'appuie sur « Publier ». Le 13 juillet, ma vie avait changé. Le premier avis est arrivé, puis un autre, et un autre. Il y a eu un effet boule de neige, jusqu'à ce que mon texte finisse numéro

un en catégorie « humour ». Rassurée – ou inconsciente –, je me suis dit que je pouvais l'envoyer à des éditeurs. Je l'ai donc fait parvenir à quatre maisons, parmi lesquelles Le Dilettante, qui m'envoie une lettre plutôt polie, et Albin Michel qui est intéressé par les exemplaires écoulés via Amazon, mais n'est pas convaincu par le texte. C'est alors que Florian Lafani, chez Michel Lafon, me contacte sur Facebook et me confie son enthousiasme. C'est le début de l'aventure, sans prendre vraiment conscience du phénomène. Je ne suis revenue en France qu'en 2018 et c'est à ce moment que j'ai compris que mes ouvrages se vendaient bien.

Dans votre cas, le bouche-à-oreille est notamment passé par le format poche…

A.V. C'est sûr que pour moi, c'est le poche qui a fait le succès colossal. Véronique Cardi, que je retrouve aujourd'hui chez JC Lattès et qui était à l'époque aux commandes du Livre de Poche, sent, dès qu'elle lance *Mémé* en petit format, qu'il se passe un truc. Verdict: des dizaines de rééditions la première année et, au bout de deux ans, le livre dépasse le million. C'est fou.

Ce succès immédiat n'a-t-il pas eu pour effet de vous cataloguer « reine du feel-good » – alors que certains de vos ouvrages ne relèvent pas de ce domaine – et d'être un peu méprisée par le milieu littéraire ?

A.V. C'est aussi pour ça que j'ai écrit *La Lignée* l'année dernière… J'avais ressenti pendant des années un gros malentendu. Je me cache derrière des personnages – notamment masculins –, à la troisième personne, qui sont peut-être proches de moi, mais personne ne le sait. J'ai donc une part de responsabilité. Aussi, *Mémé dans les orties* a immédiatement marché et, pour le deuxième, j'ai eu besoin d'enchaîner tout de suite et de me raccrocher à des choses qui me rassurent et à rester pour partie dans la même veine que le premier. Notamment avec le vichy des couvertures ! Il me fallait des béquilles. J'avais peur de ne pas être assez identifiée, et que les lecteurs ne me reconnaissent pas en librairie. À un moment, j'ai senti que je risquais de me caricaturer.

BRETAGNE NORD SOTHEBY'S INT. REALTY

L'ancienne propriété de Jane Birkin dans le Finistère, acquise par Aurélie Valognes.

« Je peux inventer autant que je veux, rien ne sera mieux que la réalité qu'il y a sous mes yeux »

Avoir œuvré dans le domaine humoristique, dès vos débuts, n'a-t-il pas nui à votre crédibilité d'autrice, dans un pays où on ne prend pas forcément ce registre au sérieux ?

A.V. Au cinéma, c'est la même chose… Mais je ne connaissais pas les codes, je suis arrivée par la toute petite porte, avec un ovni éditorial. Le titre n'allait pas, la couverture vichy non plus, le contenu est une comédie. On dirait presque que je le fais exprès ! Et je peux comprendre qu'on ait pu s'interroger sur les références littéraires, l'intelligence, la culture de celle qui est entrée en littérature avec *Mémé dans les orties* [rires] !

Est-ce ce recul qui vous a menée à aller vers un registre plus sombre, plus « sérieux », depuis *L'Envol* paru en 2023 ?

A.V. Comme je vous le disais tout à l'heure, j'étais juste une élève qui avait bien réussi à l'école, ayant des parents qui n'avaient jamais fait d'études. D'un coup, j'ai eu envie de raconter une histoire plus personnelle en décrivant l'injustice, le fait de s'échapper de son milieu familial, de créer une distance avec ses parents. J'ai ainsi écrit *L'Envol* et c'était la première fois que j'osais le « je ». Je me suis autorisée des choses beaucoup plus personnelles, beaucoup plus intimes – aussi pour donner le « je » à ma mère, afin qu'elle raconte sa vérité. C'était aussi pour moi l'occasion de dresser le bilan de dix années d'écriture, au moment de mes 40 ans. Tout ce que j'avais appris. Tout ce qui avait été dur. Tout ce que j'avais peut-être eu, moi, de plus lourd sur les épaules que d'autres. Il y avait aussi toutes mes lectures du moment – le *Journal* de Kafka, Virginia Woolf, Jack London… Je souhaitais faire quelque chose de tous ces livres qui m'ont nourrie, et régler mes comptes avec tous mes doutes. Il se trouve que ça a correspondu au moment où Sophie de Closets, qui dirigeait Fayard où je publiais alors mes livres, est partie. Justement, ces deux derniers romans chez Fayard, *L'Envol* et *La Lignée*, je les ai conçus dans une forme de solitude et de liberté. *La Fugue* n'aurait pas pu être écrit sans les deux précédents. Il y a ici la mort qui m'obsède, mon rapport à la nature et à la littérature et, en premier lieu, tous les livres qui ont été essentiels pour moi. Des piliers. Et j'avais envie de les mettre sur le chemin d'un large public – oui, d'accord, Simone Weil, c'est assez ardu. Mais c'est quand même un plaisir fou de se plonger dans *L'Art de la joie* de Goliarda Sapienza !

C'est ce désir de transmission qui est à l'origine de *La Fugue* ?

A.V. La question que je me suis toujours posée, c'est: « Mais qu'est-ce qu'on laisse derrière nous ? » La transmission est toute la clé. Transmettre aux lecteurs, aux apprentis écrivains, c'est important pour moi. Mais si j'avais un seul combat, ce serait la lecture.

Notamment pour les jeunes…

A.V. Tout à fait. Je suis marraine de Silence, on lit ! , depuis plus de trois ans, une association qui ne se porte pas forcément très bien aujourd'hui… Il est important d'aller à la rencontre de ces jeunes lecteurs pour leur rappeler l'importance de cette activité – parce •••

que parfois ils ont des parents qui leur disent que lire est une perte de temps… Il y a aussi d'autres parents désespérés de voir que leurs enfants ne lisent que des mangas. J'aurais tendance à leur répondre que c'est toujours du temps volé aux écrans ! Tenez, mon premier fils ne lit que des mangas, le deuxième aussi – même s'il tente également des BD. L'autre jour, le premier a commencé *L'Envol* en me disant : *« C'est pas mal. »* C'est déjà un imaginaire qui s'ouvre, une curiosité sur le monde. Il y a trois jours, je le voyais sur l'escalier, dehors, en train de lire son livre, à mes côtés en pleine lecture en compagnie de notre chienne. On prenait le soleil après l'école : c'était le bonheur absolu. La transmission est faite.

« *L'Envol* et *La Lignée*, je les ai conçus dans une forme de solitude et de liberté. *La Fugue* n'aurait pas pu être écrit sans ces deux livres »

La Fugue s'ancre dans un sous-genre littéraire, celui du « roman de maison ». Le point de départ a-t-il un lien avec votre acquisition de l'ancienne propriété de Jane Birkin, dans le Finistère ?

A.V. Quand j'écris, je ne vois rien de ce que je vais faire en avance. Comme un tableau très flou. La seule chose que j'avais en tête, c'était un personnage féminin, au milieu de sa vie. À 40 ans, a-t-on le droit de pouvoir tout recommencer ? Dès le début, je voyais la nature sauvage, j'imaginais un roman en cinq parties, suivant quatre saisons, s'ouvrant sur le printemps et qui s'achèverait sur un second printemps, histoire de montrer une renaissance. J'avais conscience que c'était mon onzième roman et le chiffre onze correspond au renouveau. Aussi, j'avais envie que ces saisons-là se passent dans un jardin avec une maison. *La Fugue*, c'est l'histoire d'une femme, Inès, qui part, qui trouve une maison, qu'elle va retaper. Celle-ci va lui résister et, à la fin, l'héroïne sera fière. Inès va se reconstruire, notamment parce qu'elle va tomber sur des livres. Et va faire des rencontres avec d'autres femmes – le meilleur chemin passe toujours par les autres. Ah, j'avais également en tête qu'elle aurait une grosse tuile en hiver, parce qu'on ne choisit pas le Finistère pour sa douceur… Mais c'est quand les choses sont dures que l'humain revient et que la solidarité fait son œuvre. Donc, au mois d'août, j'ai réservé ma chambre d'hôtel dans le Finistère pour écrire – oui, j'ai toujours ce rythme d'écriture, qui me mène jusqu'à la rentrée scolaire de mes enfants, et j'écris jour et nuit… D'habitude, j'allais à Paris, mais j'ai renoncé avec les JO. J'avais l'histoire en tête et la vie m'a rattrapée avec les lois du hasard et, donc, cette nouvelle maison que j'ai achetée… Et tout est allé très vite.

Jusqu'à quel point, dans les faits, la fiction et la « vraie vie » se sont-elles croisées ?

A.V. Ça a été très fou. Depuis longtemps, ma maison idéale était déjà calquée, je crois, sur la maison de Jane Birkin. Quand on tombe sur la maison de ses rêves, qu'elle est à vendre et qu'on a les moyens de se l'offrir, on n'hésite pas longtemps ! Je peux inventer autant que je veux, rien ne sera mieux que la réalité qu'il y a sous mes yeux. Il a fallu que j'accepte de faire entrer la réalité dans un roman alors que j'ai toujours essayé de garder les choses très cloisonnées. En tant qu'artiste, on est forcément poreux. Par exemple, il y avait tous ces livres qu'on me laissait. J'héritais de ceux-ci d'une certaine façon – Proust, Faulkner… Même si, dans *La Fugue*, il n'y a que des livres de femmes. Et il y avait aussi le jardin, dans lequel passaient des lapins et d'autres animaux… J'ai une passion absolue pour les oiseaux, déjà très présents dans mes précédents romans, et je me force à ne pas trop en mettre [rires]. Même chose avec les chiens. La nature, la mer, les vagues, les saisons, les fleurs, c'est vraiment ce que je préfère. Dès que je suis entrée dans cette maison, j'ai tenu un journal. Bien vite, je me suis dit que je devais intégrer tous ces petits détails de journal de bord au cœur de mon roman. .

Le parcours de libération de _La Fugue_, ne serait-ce pas aussi le vôtre en tant que romancière ?

A.V. Je ne l'ai pas vu comme ça mais, effectivement, il y a de ça. J'ai acquis ou je suis allée chercher une énorme liberté que je n'avais pas il y a trois ans. Il me fallait prendre le « je » et me dire que j'avais peut-être quelque chose d'intéressant à dire et à assumer. Je dois l'avouer : d'un coup, ça va mieux ! On se libère pour de vrai. Et c'est tellement beau d'avoir le regard des libraires qui changent, des critiques, des lecteurs. C'est anecdotique, mais j'ai fait pour mes réseaux sociaux une photo de *La Fugue* avec une grande partie des livres et des auteurs qui sont cités dedans. Dans les commentaires sur Instagram, des lecteurs et lectrices disaient volontiers qu'ils avaient aimé tel ou tel livre présenté. Certaines personnes ne lisent qu'un livre par an et c'est le mien ; d'autres en dévorent cinquante et le mien figure dans cette liste. Quoi qu'il en soit, c'est une grande fierté d'être lue.

On sent votre désir, votre envie de faire lire dans _La Fugue_…

A.M. Lire est mon moteur. Sans cela, je n'aurais pas pu faire d'études. Je n'aurais pas eu de parcours scolaire sans l'amour des livres. Grâce à eux, j'ai eu la curiosité du monde. Quand je vois toute ma famille – aujourd'hui, ils habitent tous là où ils sont nés ou à peu près – et moi, c'est un peu le Jack London dans *Martin Eden*, c'est mon alter ego. Cette envie de fugue, pour moi j'arrive dans le Finistère, mais la fugue n'est peut-être pas finie. Il y a la mer en face. Un jour je prendrai le bateau et je ne sais pas ce qui va arriver. C'est sûr que le monde, il est là, devant nous, et il est à travers les livres. C'est par les livres qu'on peut donner de nouveaux imaginaires, qu'on pourra ensuite recréer pour de vrai dans ce monde qui est un peu pourri parfois.

Enfin, pourriez-vous nous en dire un peu plus sur la transformation de votre nouvelle propriété en « maison des écrivaines », une résidence d'écriture pour les femmes ?

A.V. Avec une grande maison comme ça, je me suis spontanément dit que je devais la partager. Rapidement, beaucoup d'autrices m'ont fait savoir qu'elles adoreraient venir pour travailler. Je précise qu'elle sera surtout réservée à des femmes qui n'ont pas les moyens, ne sont pas encore écrivaines et qui ont potentiellement un métier à côté. Je sais très bien que c'est essentiel de s'exiler pour pouvoir écrire. C'était donc normal de partager. ■

Propos recueillis par Baptiste Liger

Photos : Benoît Musereau pour _Lire Magazine_

Une histoire d'amour, de vie et de mort

entre un homme et son chien, qui a déjà ému plus d'un million de lecteurs !

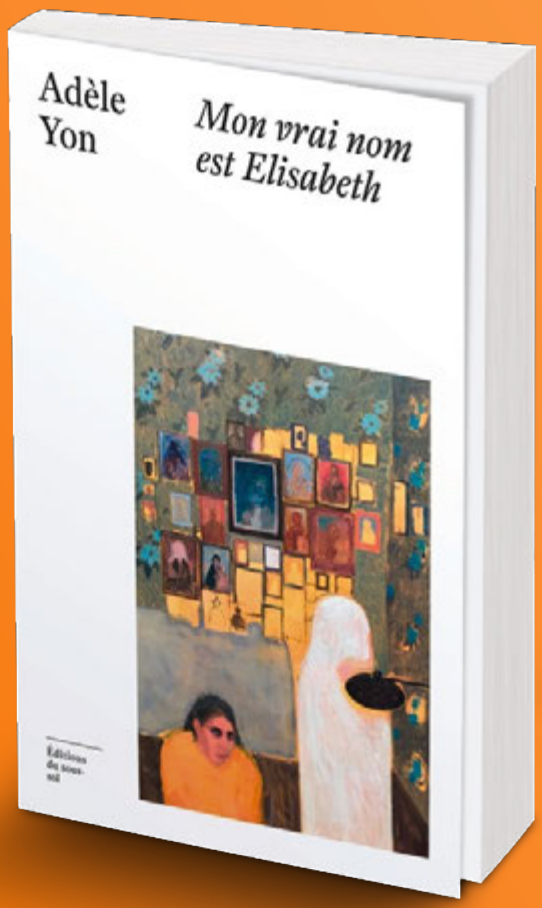
PARMI LES 100 MEILLEURS LIVRES DE L'ANNÉE 2023 SELON LIRE magazine

L'avis de CÉDRIC SAPIN-DEFOUR, l'auteur du roman, à propos de l'adaptation par JOSÉ LUIS MUNUERA :

« Si j'avais su que cet homme aux crayons détenait de si grands pouvoirs, dont celui de faire revivre Ubac et sa joyeuse compagnie de mille et une façons, je lui aurais demandé s'il était possible qu'ils ne meurent jamais. Je lui aurais dit : – S'il vous plaît, dessine-moi l'éternel. »

ACTUELLEMENT DISPONIBLE EN LIBRAIRIE

© SAPIN-DEFOUR - MUNUERA / LE LOMBARD 2025



Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU
MON VRAI NOM EST ELISABETH
Le premier livre de
ADÈLE YON

1 AN
49€
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (10 numéros)
+ *MON VRAI NOM EST ELISABETH* pour 49€
seulement au lieu de ~~104 €~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Téléphone : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/12/25 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

OMLM542

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

L'ACTUALITÉ

14

MARIO VARGAS LLOSA
D'OUTRE-TOMBE

18

LA PASSION SELON **EMILY BLAINE**

21

UN COIN LECTURE À **BIARRITZ**

23

LUC BESSON :
« DRACULA EST UN DANDY INVESTI D'UNE MISSION »

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – DR – LIBRAIRIE DARRIGADE – 2025 LBP/EUROPACORP/TF1 FILMS PRODUCTION/SND. TOUS DROITS RÉSERVÉS/SHANNA BESSON

Passions péruviennes, roman universel

Subtilement politique, résolument péruvien et joyeusement romanesque : voici *Je vous dédie mon silence*, dernier roman de Mario Vargas Llosa, Nobel de littérature 2010 récemment disparu.

Puisqu'il nous y encourage par-delà la tombe, donnons dans la *huachafería*, ce concept péruvien difficilement traduisible qui décrit le ronflant, le kitsch raffiné à l'extrême, associé à un certain snobisme. Et affirmons qu'à la mort du Péruvien Mario Vargas Llosa, le 13 avril dernier, la littérature a perdu l'un de ses plus joyeux et talentueux hérauts ! L'un de ces géants du XX^e^ siècle qui ont fait du roman cet infini des possibles capable d'avaler le monde entier, oui Mesdames, oui Messieurs ! Nobel de littérature 2010, Llosa pouvait donner dans la fresque politique *(Conversation à la Cathédrale)*, la satire antimilitariste *(Pantaleón et les Visiteuses)*, la fable initiatique *(Les Caïds)*, le portrait de dictateur *(La Fête au bouc)*, le roman historique *(La Guerre de la fin du monde)*… Ceci sans lâcher son obsession pour les hommes guidés par un idéal – la quête de Gauguin d'un art non chrétien dans *Le Paradis*, un peu plus loin, celle de l'amoureux éperdu de *Tours et détours de la vilaine fille*… Llosa se disait influencé par Flaubert et par Faulkner, par Sartre et Camus – en réalité, il connaissait sur le bout des doigts les littératures française, américaine et sud-américaine. Et s'il a collectionné les honneurs dès ses débuts, ils n'ont jamais altéré son goût pour la vie et ses drôleries : nous vous défions de lire sa *Tante Julia et le Scribouillard* sans rire Alors bien sûr, notre émotion est vive au moment d'ouvrir son roman posthume, *Je vous dédie mon silence* – d'autant que sa mort donne au titre de solennels échos ! Rassurez-vous, il ne s'agit ni d'un texte funèbre, ni d'un testament déguisé, ni du roman de trop. Plutôt d'une de ces fictions relativement brèves que Llosa a consacré à son Pérou natal – dans la lignée de *Qui a tué Palomino Molero ?* – mais, comme toujours chez Llosa, le livre contient plus que ses 288 pages.

À 50 ans passés, Toño Azpilcueta est un brave homme qui n'a pas eu de chance : spécialiste de la musique folklorique péruvienne, il a vu disparaître la chaire universitaire qui devait lui revenir. Pas grave :

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

soutenu par Matilde, son épouse, Toño s'est débrouillé pour vivre en écrivant dans d'obscures revues musicales, ce qui lui donne une raison de courir les *callejones* (disons, pour faire simple, les ruelles mal famées) afin d'étancher sa passion de valses péruviennes, et lui a valu du prestige chez les mélomanes. Un jour, un intellectuel en vue le contacte pour lui signaler un guitariste prodigieux, Lalo Molfino. Toño va assister à l'un de ses concerts et découvre en effet *« un de ces talents qui justifient le passage de l'homme sur terre »*. Las! quelques semaines plus tard, le jeune prodige meurt. Ne pouvant l'accepter, Toño décide de lui consacrer un livre, son tout premier. Le roman de Llosa alterne entre l'essai musical rédigé par son héros et la narration de ses aventures investigatrices et éditoriales. Et les deux se révèlent aussi passionnants.

CES OBSESSIONS QUI ILLUMINENT LA VIE

D'abord parce que Toño est un autre de ces chasseurs d'absolu que Llosa aime tant, avec son amitié pour une chanteuse vedette (dont il est secrètement amoureux), son admiration pour un couple mixte (jadis uni par la musique *criolla*), sa phobie personnelle (il est hanté par d'invisibles rats) et sa belle et pas si folle conviction que la valse péruvienne finira par donner son unité à un Pérou traversé de fractures raciales, sociales, géographiques et historiques. Ensuite parce que son livre sur Lalo Molfino finira par parler de toute la musique péruvienne, puis de tout le Pérou (avec d'excellents développements sur la *huachafería* précitée), puis de toute l'Amérique latine! Bien sûr, c'est de sa propre vertueuse folie que Llosa traite à travers lui, et les fanatiques de l'auteur y retrouveront bien des credo familiers. Sur la langue espagnole, qui a donné aux peuples précolombiens les moyens de s'entendre. Sur sa défiance d'artiste pour la psychanalyse *(« Je ne vais pas prendre le risque que vous tuiez les obsessions qui ont illuminé ma vie et qui m'ont servi à écrire mon livre. »)*.

Ils retrouveront aussi, ce qui est plus universel, le sens du romanesque de Llosa *(« Écris ce livre, mon frère. Tu feras pleurer beaucoup de monde si tu le racontes comme tu l'as fait hier soir. »)*, son désir passionné de résoudre les problèmes du Pérou, qui l'a fait jadis entrer en politique *(« Et le plus curieux, c'est que la gauche et la droite applaudirent des deux mains. L'idée que la musique* criolla *pouvait unir les Péruviens plaisait à tous »)*, son appréhension nuancée de l'Histoire (tout en condamnant la soif d'or meurtrière des conquistadors espagnols, il observe: *« Si les Anglais avaient conquis l'Amérique latine, ils l'auraient dépeuplée après de gigantesques tueries, comme ils l'ont fait aux États-Unis »*). En somme, et comme l'humble héros qui lui sert de porte-voix, Vargas Llosa a pris de l'âge sans voir ses passions et ses idées vieillir – bien au contraire: elles ont grandi en lui jusqu'à sa mort. C'est en ce sens que la littérature conserve… ■

Alexis Brocas

JE VOUS DÉDIE MON SILENCE
(LE DEDICO MI SILENCIO)
MARIO VARGAS LLOSA
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (PÉROU) PAR ALBERT BENSOUSSAN ET DANIEL LEFORT, 288 P., GALLIMARD, 23 €

LA MARCHE BRUME se rapproche de son but
sans se préoccuper des songe-malices tapis dans la forêt.
Il y a pourtant des monstres qu'il vaut mieux éviter de réveiller…

La quête de Tempérance et des sorcières continue !

Un conte moderne noir et joyeux, une réflexion métaphorique sur la société de consommation et les violences faites aux femmes, par Stéphane Fert.

« Une aventure écolo, féministe et fantastique. »
Télérama

« Une palette d'héroïnes hautes en couleur ! »
Le Parisien

NOUVEL ALBUM — DARGAUD — AU RAYON BANDE DESSINÉE

Pour le meilleur et pour l'Empire

Quoi qu'on pense de ce jeune homme, il n'a pas été assez question dans les médias du sujet, passionnant, du livre de Louis Sarkozy. Hors de toute considération politique, rencontre avec lui pour évoquer le rapport de Napoléon aux livres.

« *Jeune, Bonaparte s'est réfugié dans les livres. Il les avalait, pour le savoir et les émotions. Mais aussi pour se rassurer. Et c'est devenu sa méthode pour dévorer le monde.* » Quand il parle de Napoléon, Louis Sarkozy s'échauffe. À l'évidence ce jeune auteur prend plaisir à parler de son héros. À 16 ans, il a rencontré ce personnage historique. Une passion l'a saisi. En se plongeant dans les ouvrages de Roberts, de Tulard, de Lentz, il note que tous saluent l'immense culture de l'Empereur, son amour des livres. Ainsi a germé l'idée de consacrer un ouvrage à cette seule question, une biographie littéraire du grand homme. D'abord sorti en anglais, *Napoléon Bonaparte. L'empire des livres* est aujourd'hui traduit aux éditions Passés/Composés. Car Louis Sarkozy a reçu une éducation en anglais, à Londres, puis aux États-Unis. Il a étudié les sciences politiques, après une formation initiale en histoire. De quoi questionner les goûts et les logiques de Napoléon.

« *Au fond, Napoléon est un lecteur de son temps. Il a suivi les modes. C'est un préromantique qui rencontre les romantiques et qui les rate, tel Chateaubriand ou Mme de Staël.* » Le livre l'accompagne dans tous ses périples. Il lit des romans pour se divertir. Outre la fiction, il consomme tôt des ouvrages sur la stratégie, l'histoire, les grands hommes. Au cœur de son univers, Plutarque et ses *Vies parallèles*. « *Devenu chef d'État, Napoléon a fait du livre un outil de puissance.* » Les bibliothèques impériales servent son projet de gouvernement. Et avant chaque expédition, il réunit des livres pour se documenter et s'imprégner de la culture locale. C'est vrai pour l'Italie, l'Égypte, la Prusse et la Russie. Mais il manque parfois leurs leçons. « *Alors qu'il a emporté dans la campagne de Russie l'*Histoire de Charles XII *de Voltaire, il néglige les avertissements contenus dans ce texte et connaît une défaite retentissante.* »

NAPOLÉON, ROI DE LA CENSURE

Malgré son amour des livres, « *parce qu'il croit dans leur pouvoir* », Napoléon s'est révélé un immense censeur. La production de titres baisse tout au long du début de son règne. Les librairies se raréfient. Ici, Louis Sarkozy admet qu'il aurait pu avoir un jugement plus sévère. Mais il rappelle que, malgré la censure après 1810, la production remonte. Et que Napoléon voulait éviter une nouvelle révolution. Or, le livre avait fait éclater la monarchie… Et l'auteur confesse aussi avoir coupé son texte dans cette partie par crainte de lasser. Sans doute notre biographe ne voulait-il pas donner l'image d'un tyran broyeur de lettres, fût-ce dans un chapitre.

La fin de la conversation approche. La fin du livre aussi. Le portrait de Napoléon à Sainte-Hélène est chargé d'émotion. « *Malade, isolé, prisonnier, vieilli avant l'âge, l'Empereur déchu me touche. Car il retrouve la passion des livres de son enfance. Il renoue avec le texte et devient à son tour écrivain* », confirme Louis Sarkozy. Le livre devient son allié pour la postérité. En fait, conclut le jeune chroniqueur politique, « *les livres ont parfois bonifié Napoléon en lui apprenant des façons d'être humain. Les hommes politiques actuels devraient comme lui se nourrir des lettres* ». « *Certains le font* », comme son père Nicolas Sarkozy, comme le philosophe François-Xavier Bellamy ou comme Jean-Luc Mélenchon, ajoute Louis Sarkozy. Une différence de texture les distingue du marais des élus qui ignorent la force de la lecture. ■ **Fabrice d'Almeida**

NAPOLÉON BONAPARTE. L'EMPIRE DES LIVRES
LOUIS SARKOZY
320 P., PASSÉS/COMPOSÉS, 23,50 €

STUDIO PASSY/PASSÉ/COMPOSÉ

OLIVIER HODASAVA/LES PÉRÉGRINES

Au pays des fans

La journaliste Sophie Benard explore l'histoire et le monde méprisé, souvent jugé sulfureux, des groupies pour nuancer cette vision négative, et mettre en lumière nombre de ses qualités.

Au terme de quatorze ans de mobilisation portés par sa communauté de fans à travers le monde autour d'un hashtag « #FreeBritney », la chanteuse américaine Britney Spears est libérée de la tutelle de son père, qui contrôlait jusqu'alors, avec l'aval de la justice, l'ensemble de ses revenus et sa personne même.

Dans *Splendeurs et misères des groupies*, nouveau titre de la collection « Genre ! » qui, au fil des ouvrages, combat les préjugés dont sont victimes des groupes de femmes (les vagabondes, les vieilles, celles qui mangent…), c'est au tour de la groupie d'être extirpée des clichés patriarcaux. Car, en s'appuyant sur l'imaginaire commun, celle-ci est d'emblée vue comme une fan adolescente, frivole, incontrôlable, obsédée par le physique de la star (forcément masculine) qu'elle adule. Elle-même groupie refoulée, Sophie Benard remonte finement à l'origine de cette image. Depuis les admiratrices des gladiateurs romains jusqu'aux jeunes femmes qui ont lancé la carrière des boys-bands modernes en passant par celles qui s'évanouissaient devant Liszt à la sortie de l'un de ses concerts, le public féminin a toujours fait l'objet d'un mépris cinglant de la part de la critique légitime. Et les baby groupies du Los Angeles des années 1970, partagées par des stars du rock qui, si elles revendiquaient franchement leur « liberté » sexuelle, se sont comportées aussi franchement comme des pédophiles, ont parachevé de lui accoler une sulfureuse aura sexuelle, la groupie voulant à tout prix coucher avec la star qui obsède ses jours et ses nuits.

Non contente de démonter la vision négative de cette figure, l'autrice souligne avec pertinence les qualités de son comportement : l'admiration et la joie qui l'animent, l'anticipation et l'accompagnement du succès chez les groupes qu'elle soutient, son engagement politique et sa créativité. De quoi assumer son côté groupie avec fierté. ■

Eugénie Bourlet

SPLENDEURS ET MISÈRES DES GROUPIES
SOPHIE BENARD
208 P., LES PÉRÉGRINES, 18,90 €

Photo de Jenna Maurice

Après
La Vie invisible d'Addie Larue,
découvrez le nouveau chef-d'œuvre de
V. E. Schwab !

Copyright © 2020 by Victoria Schwab

LUMEN

Copyright © 2025 by Victoria Schwab

QUAND NOS OS RETOURNERONT À LA TERRE

UNE VIE POUR L'AIMER
UNE NUIT POUR MOURIR
L'ÉTERNITÉ POUR SE VENGER

Alice avait un brillant avenir devant elle… jusqu'au soir de sa mort. À son réveil, elle découvre qu'elle est devenue une vampire. Sans souvenir de sa transformation, affamée et horrifiée, elle part sur les traces de celle qui l'a mordue, la mystérieuse Lottie, avec qui elle a passé la soirée.

— 20 € —
Roman adulte

9 782371 024625

En librairie le 12 juin

Grandeur de dame

Des nombreuses comédies aux romances plus profondes, Emily Blaine tisse des récits sensibles qui ne cessent de rencontrer un véritable succès auprès de toutes les générations. Portrait d'une autrice qui, loin des clichés, conjugue l'amour à sa manière.

Vêtue de ses tenues édouardiennes rose bonbon et entourée de ses fidèles pékinois, Barbara Cartland incarnait à elle seule l'esprit de la romance. Plus de dix ans après ses débuts, Emily Blaine aime évoquer cette icône comme son exact opposé, s'amusant à « *déglamouriser* » l'image de l'écrivain. Loin des clichés de plumes et de dentelles, la quadragénaire partage son temps entre son rôle de mère, d'écrivaine, et un métier exercé par intermittence qui continue de la passionner. La littérature et l'écriture ne se sont pourtant pas imposées comme des évidences: « *Je viens d'une famille de classe moyenne, dans un environnement peu propice aux livres ou au cinéma. Pourtant, j'ai appris à lire dès la maternelle en regardant* Des chiffres et des lettres. *Ce n'est qu'au collège que j'ai véritablement découvert les livres. Je faisais partie de ces adolescentes qui regardaient les romans en librairie sans pouvoir se les offrir. Le CDI a été une véritable opportunité culturelle* », confie-t-elle. Ce basculement l'embarque dans l'univers d'Agatha Christie et celui des faits divers; mais écrire l'amour restera néanmoins sa madeleine de Proust. C'est d'ailleurs un concours Harlequin qui la révèle, auquel elle participe sans grandes attentes. Elle est publiée pour la première fois dans *Passion sous contrat*, un recueil de nouvelles réunissant plusieurs lauréates. Peu de temps après cette première immersion, elle remet *Dear you* à son éditrice, qui devient un best-seller vendu à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires en France. Une histoire d'amour entre une réceptionniste et son client qui connaît, depuis février, une adaptation en série coréalisée par Julie-Albertine Simonney et Sébastien Le Délézir. Une première pour une autrice de romance française.

S'AFFRANCHIR DU REGARD DES HOMMES

En une décennie, Emily Blaine a enchaîné les succès tout en observant l'évolution du genre et la multiplication de ses archétypes. Elle conserve toutefois un goût pour l'histoire d'amour dans toute son épure: « *Il en faut pour tous les goûts, mais je ne suis personnellement pas une adepte de dark romance, par exemple. Pour moi, un livre doit transporter le lecteur vers un univers léger. Est-ce que cela me fait fantasmer d'y inclure de la violence? Pas vraiment. J'aime écrire sur des femmes qui s'accomplissent indépendamment du regard des hommes, sans féminisme ostentatoire.* » Le mouvement MeToo infléchit aussi sa plume: « *Il a rebattu les cartes. Si le consentement, même implicite, a toujours été présent dans mes romans, j'ai compris qu'il était important de l'expliciter à chaque fois.* » *Ma folie la plus douce*, qui met en scène l'idylle contrariée entre le personnage de Violette, passionnée par les livres, et Hamilton, un investisseur incarcéré en prison, dompte pourtant une certaine noirceur. « *L'intrigue m'a été inspirée par un trauma, après visionnage de* Roméo + Juliette *de Baz Luhrmann. La fin est si triste que j'ai voulu m'inspirer de cette passion amoureuse très connue pour en faire quelque chose de solaire.* » Opposés dans leur caractère, les deux protagonistes sont rattrapés par la force de leur amour interdit. Le livre devient leur ultime lien. Leurs familles respectives se détestent, et dans ce climat d'adversité, la lecture devient un moyen de communication secret. Confier un livre à l'autre, comme on lui tendrait un morceau de soi. Une démarche intime à laquelle elle tient profondément. « *Transmettre un livre n'est jamais anodin* », conclut-elle, comme une profession de foi. ■

Marie Jouvin

MA FOLIE LA PLUS DOUCE
EMILY BLAINE
360 P., HARPERCOLLINS/&H, 18,50 €

MELANIA AVANZATO/HARPERCOLLINS&H

Heureux les simples d'esprit

L'écrivain et philosophe italien Giovanni Papini se lance ici dans un éloge débridé des imbéciles. Louant les avantages qui sont les leurs, le rôle prépondérant qu'ils jouent. Caustique et réjouissant.

L'éloge est un genre littéraire en vogue. Il y a des éloges d'à peu près tout, publiés dans des collections dont les titres commencent par « éloge » ou « petit éloge ». Personne n'a osé y inclure un éloge des imbéciles et de l'imbécillité. Heureusement, l'écrivain italien Giovanni Papini s'en est chargé voici un siècle dans trois articles réédités aujourd'hui. « *L'imbécillité*, écrit-il, *permet d'être en paix avec soi-même comme avec les autres et d'obtenir de surcroît la paix publique, privée et spirituelle. C'est un bien en soi, un bien universellement recherché et apprécié, qui peut en remplacer de nombreux autres.* » C'est aussi un formidable atout pour s'élever en société. « *Les imbéciles réussissent mieux que les grands esprits dans le monde. Ceux-ci doivent lutter contre eux-mêmes et, comme si cela ne suffisait pas, ils doivent aussi affronter tous les médiocres qui détestent instinctivement toute forme de supériorité. L'imbécile, lui, se retrouve, où qu'il aille, parmi ses frères et ses compagnons.* » Nouvelliste renommé, philosophe provocateur, compagnon de route du futurisme et champion de l'humour noir, Giovanni Papini, alors trentenaire, signe avec ces *Imbéciles* un mini-brûlot caustique et fanfaron, qui rappelle les imprécations de Léon Bloy contre les bourgeois, ces gens « *qui ne font aucun usage de la faculté de penser* ». À moins qu'il faille le lire au premier degré, comme un authentique éloge des imbéciles sans qui la vie sociale ne serait pas possible ? Si ça se trouve, ce petit texte à l'allure sardonique recèle un vrai fond de bienveillance. À ses amis imbéciles, Papini adresse cet encouragement : « *Continuez, poursuivez, insistez, obstinez-vous dans votre imbécillité ; ne trahissez pas votre destin ni notre espérance !* » Message reçu. ■

Bernard Quiriny

LES IMBÉCILES (GLI IMBECILLI)
GIOVANNI PAPINI
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR SONIA BROYART ET FABIENNE LESAGE, 44 P., ALLIA, 3,20 €

Les jolis cahiers de vacances

Aussi prévisibles que le soleil qui se lève le matin, les voilà de retour pour l'été. Petits mais grands aussi, tous au travail !

Voici venue l'heure des embruns et de la pêche aux moules. Non sans perfidie, les parents se déculpabilisent en emplissant les valises enfantines de ces cahiers de vacances qui leur assureront deux heures de calme quotidien (sinon, c'est tintin pour l'Aquapark !). Pour ne pas sembler trop vieux jeux, les « darons » vont quand même éviter les Passeport et autres Boscher (« lire écrire compter », imaginez la ringardise) au profit d'*Ariol*, du lapin *Simon*, de *T'choupi* (pour les bambins), ou de *Pokémon*, *Naruto* ou *Minecraft* (pour les boutonneux). Ce qui gangrène les cerveaux durant l'année scolaire devient un outil pédagogique entre le parasol et le pan-bagnat. Cocasse renversement.

Les parents ne sont pas en reste, qui ont désormais leurs devoirs d'été, vendus aux caisses des librairies, comme les Mentos chez Franprix ou l'Ovomaltine chez Décathlon. Fini les *Télé 7 jeux* du monde d'avant, exit François Diwo… Dorénavant, Fabrice Drouelle nous propose un cahier « Affaires sensibles » – ou, dans le même genre, le youtubeur McSkyz avec son cahier d'enquêtes –, Stéphane Bern un « Secrets d'Histoire » (avec sa bouille en Louis XIV, François Ier et Saint Louis) et Jimmy Mohammed un « Été en bonne santé »…

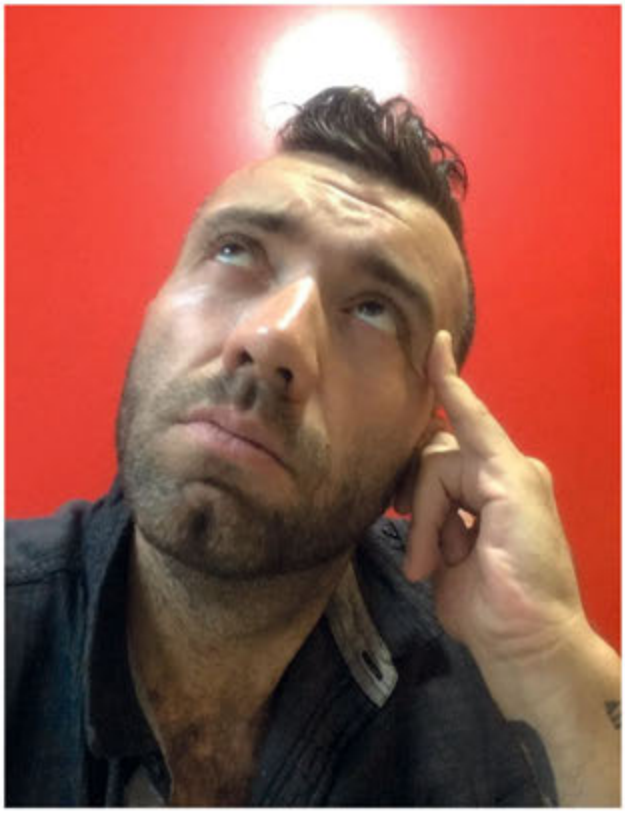
Que des jeux démarquent les médias est une chose, mais ils déclinent aussi les lectures : plus besoin de lire Leblanc, Conan Doyle ou Dumas, il y a des escape games Arsène Lupin, Sherlock Holmes et Monte-Cristo. Climax de l'ironie : le cahier du dénommé Martin Boujol – bookstragrammeur helvète, autoproclamé « *prescripteur de belles lectures sur les réseaux sociaux* » – s'intitule « Et si on lisait ? ». À l'heure où les ventes de livres dégringolent, c'est peut-être là, la solution : et si on lisait ? ■

Nicolas d'Estienne d'Orves

DR/ALLIA

Sous le signe de l'art du bref

Esquif offre un positionnement à contre-courant des habitudes des lecteurs. Cette maison d'édition mise uniquement sur des textes courts. Cap sur une entreprise frêle en plein élan.



Connaissez-vous la *novella* ? Genre très marginal en France, pratiqué aux États-Unis, notamment par des romanciers de SF, *« elle n'est rien d'autre qu'une façon d'appeler le chaînon manquant entre une nouvelle et un roman »*, résume Pierrick Starsky, le fondateur d'Esquif, établie à Marseille. L'auteur et éditeur de BD a déjà une solide expérience dans l'univers des livres. Ou, pour reprendre ses termes, *« plusieurs casquettes au propre comme au figuré »*. Touche-à-tout, l'ancien animateur de radio et chanteur guitariste s'est forgé une culture du DIY (*« do it yourself »*). Après les fanzines adolescents, une première maison d'édition Même pas mal cofondée en 2009 et toujours en activité, il lance *Aaarg !*, une revue devenue magazine. Au sommaire des vingt numéros de 2013 à 2017, creuset qui révèle ses goûts : des nouvelles littéraires, des photos, des dossiers consacrés à des films ou à la culture pop. Comme auteur, il a écrit les scénarios de trois albums de BD : *Chronique(s) de nulle part*, *Macadam Byzance* et *Chevrotine* qui a déconcerté par son humour noir et absurde, *« décorrélé des valeurs de notre monde »*, précise-t-il : *« Ça se passe dans un décor de conte fantastique, ça mélange fantasy, science-fiction et western, mais ça ne parle que de nous. »* À force de se disperser, de s'enrichir (au figuré) arrive le moment où l'on atterrit. Les multiples casquettes de Pierrick Starsky l'ont conduit à se recentrer, pour une nouvelle aventure, vers le format le moins facile de l'objet livre : la nouvelle et sa petite sœur, la *novella*. Ne pas suivre les chemins battus, *« avec une volonté de casser les murs, de mélanger les genres et les styles »*, voilà ce qui l'anime, fidèle à l'esprit punk de sa jeunesse.

« UN PETIT ÉQUIPAGE ET BEAUCOUP DE CŒUR »

Les éditions Esquif sont nées sur les cendres de la précédente structure éditoriale de Pierrick Starsky *« qui a coulé »*. Elle s'appelait Bigger Boat. Seul à la barre avec Étienne Savoy chargé du graphisme et de la maquette des ouvrages, il est philosophe : *« Parfois pour une grande traversée, il vaut mieux un petit bateau, un petit équipage et beaucoup de cœur. Un fier esquif. »* Pourquoi publier des textes courts de qualité *« à l'os, mais avec le ventre »* ? Il déroule sa vision de capitaine au long cours : *« C'est un moment de respiration que les autrices et les auteurs peuvent s'offrir entre deux longs romans qui leur prennent quelquefois des années d'écriture. Une immersion complète. On y joue moins sa peau, alors on peut y aller à fond. »*

Le lecteur, qui n'a pas le temps de lire, pourra être séduit. Bien plus, il y trouvera l'occasion de découvrir le travail de quelqu'un dont il n'a rien lu, mais qu'il a envie d'approcher. Nouvelles et *novellas* présentent l'avantage d'intéresser un public qui lit peu, rebuté par la longueur d'un roman. Pari lancé avec Fabrice Caro, vieux complice et ami qui publie *Rumba Mariachi*, l'histoire d'un homme interrompu lors de son suicide, juste avant de se passer la corde autour du cou. Le téléphone a sonné. Sur Le Bon Coin, une femme a vu son annonce pour un presse-agrumes. Dans *Mona*, de la journaliste Aurélie Champagne, qui a publié son premier roman *Zébu Boy* en 2019, se dessine le portrait d'une fillette sombre, habituée du parc d'attractions Youpi Park. Une ode discrète à la résilience. Embarqueront à la rentrée, à bord d'Esquif, des auteurs réputés de la pop culture : Nicolas Martin (*Dans ma maison sous terre*), Richard Gaitet (*42 balais. Scène de ménage*). Bon vent ! ■

Olivier Cariguel

esquif-editions.fr

RUMBA MARIACHI
FABRICE CARO
40 P., ESQUIF, 7,50 €

MONA
AURÉLIE CHAMPAGNE
48 P., ESQUIF, 7,90 €

DR/ESQUIF

De la « petite reine » au roi livre

La ville basque de Biarritz recèle une véritable institution depuis plus d'un demi-siècle, la Librairie Darrigade*, Maison de la Presse associée de manière indéfectible au monde du cyclisme.

Certains vous diront qu'ils vont à la Maison de la Presse, d'autres, « chez Darrigade », mais tout le monde se rejoint : à Biarritz, les deux appellations désignent le même lieu. Il raconte un pan du commerce de presse et de livres depuis l'après-guerre, mais aussi un nom. Un record inégalé.

Car avec ses vingt-deux victoires d'étapes en onze Tours de France, de 1953 à 1964, André Darrigade est le coureur qui en cumule le plus, et sur le plus grand nombre d'éditions. On rappellera que la Grande Boucle fut créée (en 1903) et organisée par un journal : *L'Auto*, devenu *L'Équipe*, associé dès 1967 au *Parisien libéré*, sous l'impulsion de Félix Lévitan. Patrick, un autre Darrigade raconte : « *À la fin de sa carrière, mon père allait chaque année rendre une visite de courtoisie à ces deux journaux. Et quand arriva la reconversion, Félix Lévitan lui parla du métier de dépositaire de presse.* » Mis en contact avec la direction des Nouvelles Messageries de la presse parisienne, qui avaient alors le monopole de la diffusion des titres nationaux à travers leurs Maisons de la Presse, André et sa femme effectuèrent un stage à Angoulême. En 1970, le couple reprit le dépôt de Biarritz. André vendait des journaux et sa femme s'occupait de la partie librairie. Celle-ci avait déménagé, depuis six ans, en plein centre-ville et à deux pas de la Grande Plage quand, en 1999, leur fils cadet entra dans l'affaire.

UNE AFFAIRE DE FAMILLE

« *Rien ne me prédisposait à ce métier, avec mon bac scientifique et mes études d'économie, mais je suis né dedans !* » s'amuse celui qui, après quelques années dans ce secteur, travailla avec ses parents avant de prendre leur suite en 2006. « *J'ai eu peur que le magasin ne quitte le giron familial, et cette peur m'a révélé l'attrait de la librairie.* » À 54 ans, il dirige désormais une équipe de sept personnes, sur une surface de plain-pied de 186 mètres carrés, et environ 25 000 références. Il revendique avoir « *toujours misé sur la complémentarité entre presse* [70 % du chiffre d'affaires] *et livres* [20 %] » ; avec un peu de carterie et de papeterie. En basse comme en haute saison touristique (les ventes sont alors « *multipliées par deux voire trois* »), « *ce sont surtout les nouveautés qui fonctionnent. Des romans, mais aussi des essais pointus, et de la romance en été. Notre clientèle regarde beaucoup* La Grande Librairie, *lit et écoute les médias* ». Chez Darrigade, les succès récents sont « *les livres d'Olivier Norek et, surtout, de Philippe Collin* ». Quant à André Darrigade, « *Il ne se rend pas compte de son âge* », s'émeut son directeur de fils. « *À 96 ans, il vient parfois m'aider à faire la caisse, il est toujours là, impliqué. Et ma mère aussi.* » Ça, c'est encore plus beau qu'un record. ■

Hubert Artus

Librairie Darrigade, 2 rue Gardères, 64200 Biarritz. Ouverture du lundi au samedi de 9 h à 13 h et de 14 h à 19 h 30 (20 h en été), le dimanche de 9 h à 12 h 30. *librairie-darrigade.fr*

LIBRAIRIE DARRIGADE

LiRE magazine

HORS-SÉRIE COLLECTIONS

Dans l'intimité des auteurs d'hier à aujourd'hui

Souvent, la gloire des écrivains rejaillit sur les lieux qui ont vu se déployer leur génie. C'est le Cabourg de Proust transformé en Balbec, c'est le domaine de Nohant devenu pour toujours la maison de George Sand, ou Colette faisant visiter à des millions de lecteurs sa demeure de Saint-Sauveur-en-Puisaye perdue par sa famille. Autant de lieux de pèlerinage : qui s'intéresse à l'écriture finit toujours par s'interroger sur les conditions de son avènement. Et c'est bien pour cela que *Lire Magazine* vous propose, chaque mois, d'entrer très concrètement dans l'univers d'un écrivain contemporain. Dans

ce hors-série concocté pour notre 50e anniversaire, vous retrouverez les plus réussis de ces univers – de la sulfureuse Emma Becker en son petit village varois à l'appartement parisien du regretté Mario Vargas Llosa, en passant par les bureaux de Daniel Pennac, d'Emmanuel Carrère, de Valérie Perrin ou de Toni Morrison. Lesquels seront associés à des visites de maisons d'écrivains classiques, et entrecoupés de jeux… Avec Évelyne Bloch-Dano, François Busnel, Fabrice Gaignault, Louis-Henri de La Rochefoucauld… ■

Alexis Brocas

Disponible chez votre marchand de journaux et sur *lire.fr*

« J'imagine l'adaptation comme un super-pouvoir »

Avec *13 jours, 13 nuits*, Martin Bourboulon adapte le récit éponyme de Mohamed Bida, qui raconte l'évacuation de l'ambassade de France en Afghanistan, au moment où les talibans conquièrent le pays en août 2021.

Hier, *Les Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas, aujourd'hui *13 jours, 13 nuits* de Mohamed Bida… Qu'est-ce qui vous plaît dans les adaptations ?

M.B. Adapter un livre est intéressant parce qu'il y a à la fois une intrigue déjà présente et une grande liberté pour s'en servir. J'aime bien cet équilibre. J'imagine l'adaptation comme un super-pouvoir : on peut décider de ce qu'on prend et de ce qu'on ne prend pas. Je ne suis pas auteur, je n'ai pas envie d'écrire seul un scénario ou une adaptation, ce qui est un vrai métier. Ce qu'on a fait ensemble avec Matthieu Delaporte et Alexandre de La Patellière sur *Les Trois Mousquetaires*, je n'aurais pas été capable de le faire seul. En tant que metteur en scène, ce qui m'intéresse, c'est d'avoir un point de vue sur un sujet. Peu m'importe l'idée originale, qui peut être un bouquin, un article de journal ou juste une idée de départ comme pour *Papa ou Maman*. Avec Matthieu et Alexandre, nous avons le même fonctionnement : ils décortiquent, ils fabriquent leur canevas, ensuite je rebondis avec eux, j'amende un peu les choses, je leur propose des coupes. Mais le vrai travail d'auteur et d'adaptation, c'est eux qui l'ont fait. Pour *13 jours, 13 nuits*, ça a été différent.

C'est-à-dire ?

M.B. J'étais en plein montage de *Milady [la seconde partie des* Trois Mousquetaires] et Dimitri Rassam, le producteur, m'a fait lire le livre de Mohamed Bida dont lui avait parlé Ardavan Safaee, le patron de Pathé Films. Ça tombait bien, puisque je cherchais un sujet plus contemporain. J'ai flashé tout de suite. J'ai immédiatement envoyé le livre à Roschdy Zem qui a donné son accord de principe. On s'est battus pour obtenir les droits car il y avait du monde sur le coup et j'ai rencontré Alexandre Smia pour écrire le scénario, Matthieu et Alexandre étant pris sur leur *Comte de Monte-Cristo*.

Quelles ont été les premières décisions pour passer du livre au film ?

M.B. Au début du livre, il y a une centaine de pages qui racontent le parcours de Mohamed avant son arrivée au jour 1 à l'ambassade. Ces pages-là ont été supprimées car je voulais être immédiatement dans le vif du sujet. De la même façon, on a enlevé tous les flash-back. On a mis un an pour écrire le scénario. Cette fois, j'ai été un peu plus coauteur que sur mes précédents films. Alexandre s'est attelé au scénario proprement dit et, tous les deux, nous avons travaillé l'adaptation et les dialogues. On a très tôt décidé de marcher sur deux jambes. D'abord un récit en forme de thriller, mettre en scène des objectifs et des obstacles qui créent naturellement une action forte, mais ça n'aurait pas suffi. Ce qui était aussi passionnant, et qui existait peut-être de manière moins perceptible, ce sont les récits de ces femmes et de ces hommes qui veulent fuir leur pays. Une position évidemment terrible pour eux. Le film parle donc aussi du déracinement forcé. Il y avait là une bonne combinaison. Et surtout, en suivant le récit du point de vue de Mohamed Bida, j'estimais me trouver à la bonne place puisque jamais je n'aurais pu me substituer à l'analyste géopolitique que je ne suis pas.

Comme dans *Eiffel* où l'on sait que la tour va être construite, comme dans *Les Trois Mousquetaires*, on connaît ici aussi toute l'histoire. Comment résolvez-vous ce problème ?

JÉRÔME PRÉBOIS/PATHÉ FILM

M.B. C'est compliqué, mais la question est passionnante. On se trouve là au cœur du travail d'écriture et de mise en scène. La référence absolue en la matière, c'est *Titanic*. L'un des plus grands films de l'histoire du cinéma. S'il y a bien quelque chose que tout le monde sait au moment où ça commence, c'est la façon dont ça se termine. Mais parce qu'on s'attache à une histoire d'amour, on a peur que le bateau coule, alors qu'on sait qu'il va couler. La mise en scène du cinéma établit ce contrat avec le spectateur. La différence avec *13 jours, 13 jours*, c'est que l'histoire est tout de même moins connue que celle du *Titanic*, même si elle est récente. Il n'empêche qu'il faut s'astreindre à bien raconter l'histoire pour s'attacher aux personnages.

Des projets ?

M.B. Peut-être une série sur le monde politique actuel. Pour le cinéma, on verra un peu plus tard. Ce que j'aime, c'est changer de couleurs et de genre. Comédie, aventure, thriller, etc. Je suis admiratif de la carrière de Steven Spielberg, qui s'est confronté à tout ce que le cinéma peut proposer comme type d'histoires. L'éclectisme et la curiosité me guident mais en France, c'est plus difficile d'imposer ce modèle. ■

Propos recueillis par Éric Libiot

→ **13 jours, 13 nuits** de Martin Bourboulon, avec Roschdy Zem, Lyna Khoudri, Sidse Babett Knudsen… En salles le 27 juin.

4 QUESTIONS À… LUC BESSON

Avec sa nouvelle version de *Dracula*, le cinéaste revient aux fondamentaux du mythe en racontant une histoire d'amour intemporelle… tout en prenant quelques libertés bienvenues.

Pourquoi avoir voulu adapter *Dracula* ?

Luc Besson. Tout est parti d'une discussion avec Caleb Landry Jones *[l'acteur principal de* DogMan*]* durant laquelle nous échangions sur les personnages qu'il aimerait incarner à l'écran. Quand le nom de Dracula est sorti, cela nous a semblé une évidence tant le mythe est fascinant. Je me suis mis à écrire quelques pages pour voir ce qu'il en ressortait et j'ai tout de suite été happé. Ce n'était pas forcément un film que j'avais envie de faire, mais j'étais très excité à l'idée de l'écrire pour Caleb. Ensuite, je suis tombé amoureux du script et il était hors de question de le confier à quelqu'un d'autre.

Pourquoi avoir transformé le personnage de Van Helsing en prêtre ?

L.B.: C'était une question d'équilibre cinématographique. J'avais besoin de deux personnages caustiques, terre à terre, qui feraient office de contrepoints. Le prêtre interprété par Christoph Waltz et le médecin incarné par Guillaume de Tonquédec représentent une forme de rationalité face à cette irrationalité qu'est la quête romantique de Dracula. C'était passionnant de voir les trajectoires de tous ces personnages, qui se cherchent depuis quatre cents ans, converger en l'espace de vingt-quatre heures et dans un lieu unique dans le contexte festif du centenaire de la Révolution française. Il y avait là une allégorie très intéressante que j'avais envie d'explorer.

Dans votre film, Dracula crée un parfum pour séduire les femmes, on pense forcément au *Parfum* de Patrick Süskind…

L.B. Au-delà du clin d'œil évident au roman de Süskind, que l'on m'avait déjà proposé d'adapter il y a vingt ans, je voulais expliquer le charme qui émane de Dracula de manière rationnelle et non fantastique. Même si le personnage de Dracula est condamné à vivre pour l'éternité, il ne peut pas se déplacer partout, sa quête étant de trouver la réincarnation de son amour, il fallait trouver un moyen scénaristique pour que les femmes viennent à lui. Contrairement à Nosferatu qui est un personnage très sombre et laid, Dracula est une sorte de dandy investi d'une mission et qui, dans son malheur, tente de trouver du plaisir où il peut.

Votre adaptation est traversée d'une ironie totalement absente des autres adaptations du mythe de Dracula…

L.B. Dans tous mes films, j'ai toujours ressenti le besoin de désamorcer le sérieux qui s'installe, de peur de paraître comme trop prétentieux. Cela reste du cinéma ! Faire un film et le regarder doit toujours rester un plaisir ! ■

Propos recueillis par Ilan Ferry

→ **Dracula** de Luc Besson, avec Caleb Landry Jones, Christoph Waltz, Zoë Bleu… En salles le 30 juillet.

FACEBOOK - 2025 LBP - EUROPACORP - TF1 FILMS PRODUCTION - SND. TOUS DROITS RÉSERVÉS - SHANNA BESSON

DVD

KES
KEN LOACH
(POTEMKINE)

→ Peut-être le cinéaste britannique n'a-t-il jamais fait plus fort que ce film du début des années 1970, tout simple et tiré d'un roman de Barry Hines, sur la relation entre un adolescent et un faucon qu'il va dresser. Tout Loach est là, brut, sans message surligné. Et c'est un bonheur de le revoir aujourd'hui. **Baptiste Liger**

LE GORILLE VOUS SALUE BIEN - LA VALSE DU GORILLE
BERNARD BORDERIE
(PATHÉ)

→ On a un peu oublié le nom d'Antoine Dominique, qui fit les beaux jours de la « Série noire » avec les aventures de Géo Paquet dit le Gorille. Ce personnage de gros dur inspira le cinéma, à l'image des deux longs-métrages des années 1950 ici réunis en coffret – avec, dans le rôle-titre, d'un côté Lino Ventura, de l'autre Roger Hanin. Et le ton décalé de l'ensemble aurait (presque) un côté Tarantino avant l'heure… **B.L.**

LIVRE

L'ŒUVRE DE STEVEN SPIELBERG. L'ART DU BLOCKBUSTER (T. 2)
VICTOR NOREK
(THIRD)

→ Une somme indispensable pour les amateurs de Spielberg – et il semble y en avoir beaucoup. Victor Norek (frère d'Olivier, pour l'anecdote), créateur de la chaîne YouTube le CinématoGrapheur, a entrepris de voir, de revoir, de rerevoir et d'analyser tous les films de l'auteur des *Dents de la mer*, qu'il range sous différents chapitres. Non seulement Norek décortique chaque film avec passion et pertinence, en s'appuyant parfois sur des photogrammes (bonne idée), mais sa connaissance de l'œuvre du cinéaste – et peut-être sa mémoire – lui permet à chaque fois de tisser des liens, même les plus fins, entre tous les films de Spielberg. Son chapitre sur *Jurassic Park* dans le corpus « Déconstruire Hollywood » est passionnant. **E.L.**

À la gloire de Pagnol

Le romancier était aussi un grand cinéaste qui n'a sans doute pas eu les applaudissements qu'il méritait. Plusieurs de ses films ressortent et cela mérite le détour.

En 2024, le monde littéraire et cinématographique saluait les 50 ans de la disparition de Marcel Pagnol (1895-1974). Parmi tous les hommages, la nouvelle sortie de plusieurs films de l'écrivain était l'occasion, sans doute pour beaucoup, de découvrir un cinéaste trop méconnu, parfois relégué au fin fond de l'écran car vu comme un metteur en scène de la parole. Ce n'est d'ailleurs pas faux en soi, si ce n'est que mettre en scène le verbe est tout un art ; ce n'est pas Guitry, Mankiewicz, Rohmer ou Cukor, réalisateurs admirés, qui diront le contraire.

L'hommage continue en 2025 avec la sortie, le 15 octobre, de *Marcel et Monsieur Pagnol*, nouveau film d'animation de Sylvain Chomet *(Les Triplettes de Belleville)*. Mais avant, à partir du 30 juillet, Carlotta sort plusieurs films de l'auteur de *La Gloire de mon père*. D'abord le célèbre diptyque *Manon des sources* et *Ugolin*, célébré par Claude Berri quelques années plus tard avec Auteuil, Béart et Montand. Mais la version de Pagnol vaut évidemment le détour, notamment pour voir Rellys en Ugolin, merveilleux comédien lui aussi méconnu. Le film célèbre la Provence plus que celui de Berri. *Naïs* est un magnifique mélo avec Fernandel en amoureux transi de Naïs, qui, elle, aime Frédéric, le fils des propriétaires de la ferme de son père. Fernandel est émouvant et admirable. *Les Lettres de mon moulin* est l'adaptation de quatre nouvelles d'Alphonse Daudet, encore avec l'immense Rellys. Et on retrouve Rellys, à qui le génie de Ramu a fait de l'ombre, dans *Merlusse*, l'histoire de gamins obligés de passer Noël dans leur lycée. L'éducation et l'enfance, thèmes majeurs de Marcel Pagnol, trouvent ici un écrin de choix. Reste *Cigalon*, qu'il faudra découvrir. ■ **Éric Libiot**

ET AUSSI…

C'est la période des blockbusters et cet été n'en manque pas. On commence par *Jurassic World: Renaissance* de Gareth Edwards (4/7). À l'origine, il y avait un roman de Michael Chrichton, maintenant, il y a surtout des bêtes plus ou moins amicales. Mais ce nouveau film est écrit par l'excellent David Koepp, déjà à l'origine de la version de Spielberg. Presque tous les espoirs sont permis… Toujours au rayon costaud, deux adaptations de comics, et deux remakes : *Superman* de James Gunn (9/7) avec David Corenswet dans le rôle de l'homme volant en slip, et *Les 4 Fantastiques. Premiers pas* de Matt Shakman (23/7) avec Pedro Pascal dans le rôle du gars qui s'étire à volonté. Faut voir : James Gunn ne manque pas d'humour, on l'a vu avec *Les Gardiens de la Galaxie*, et la version des *4 Fantastiques* s'annonce vintage à souhait. Les enfants ne sont pas oubliés avec une nouvelle adaptation animée de Peyo : *Les Schtroumpfs. Le film* de Chris Miller (16/7), l'auteur de *Shrek 3*. Enfin, on ne le sait pas toujours : le film d'horreur *Souviens-toi… l'été dernier* – dont sort une nouvelle mouture (16/7) – était, au départ, un roman de Lois Duncan, intitulé *Comme en un mauvais rêve*. ■ **E.L.**

WILD BUNCH DISTRIBUTION

Pas de fumée sans feu

L'auteur de *Gone, Baby, Gone* Dennis Lehane sonde une fois de plus les tréfonds de l'âme humaine avec *Smoke*. Noir, c'est noir !

On connaît Dennis Lehane l'auteur à qui l'on doit des bijoux noirs comme *Mystic River* ou *Shutter Island*. On le connaît moins comme créateur de séries télé. Un exercice auquel il s'était pourtant déjà essayé en 2022 avec *Black Bird* pour Apple TV +. Trois ans plus tard, l'écrivain et la célèbre plateforme de SVOD réitèrent l'expérience avec *Smoke*. Adaptée du podcast *Firebug*, la série s'inspire en partie des méfaits de John Leonard Orr, ancien pompier ayant déclenché près de deux mille incendies criminels en trente ans. Inspecteur chevronné aux méthodes peu conventionnelles, Dave Gudsen se voit flanqué d'une nouvelle partenaire qui ne tarde pas à le soupçonner d'être l'un des deux pyromanes ambrasant la région. Qui connaît bien l'œuvre de Dennis Lehane sait combien l'écrivain aime sonder la noirceur de l'être humain et craqueler le vernis des apparences. C'est à nouveau le cas dans *Smoke* où il est autant question de toxicité (masculine, familiale, amoureuse…) que des démons intérieurs qui nous rongent. Création et destruction y sont ici intrinsèquement liées, en particulier par leurs dimensions cathartiques. Porté par les performances de Taron Egerton, formidable de duplicité en inspecteur aussi charismatique que dangereux, et Jurnee Smollett-Bell, *Smoke* peut également compter sur son superbe générique de début signé Thom Yorke et une mise en scène d'une élégance folle, à la fois esthétisante et nerveuse. ■

Ilan Ferry

Sur Apple TV +

APPLE TV - CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE/COLL.

Mères de toutes les batailles

Réclamer justice, une revendication intemporelle qui réunit, au sein d'une même pièce, deux tragédies pourtant éloignées de vingt-cinq siècles.

Hécube, pas Hécube, créée l'été dernier au Festival d'Avignon, s'est enfin installée à la Comédie-Française, là où l'avait conçue et écrite Tiago Rodrigues. La pièce, la première de l'actuel patron du Festival d'Avignon pour la maison de Molière, mêle la tragédie (fictionnelle) d'Euripide sur la reine déchue de Troie, dont on a assassiné mari et enfants, et un drame contemporain (inspiré d'un fait divers réel) : celui de Nadia, une mère dont le fils, autiste, a subi des maltraitances dans l'institution où elle l'avait placé. Le lien entre ces deux femmes ? Elles viennent avec la même véhémence réclamer justice pour des faits (atroces) qui les ont dévastées… Parce qu'il voulait montrer la pérennité de nos maux, Tiago Rodrigues a eu l'idée de superposer deux histoires de femmes séparées par vingt-cinq siècles et de les faire jouer par la même interprète. Pour ce faire, le dramaturge a imaginé que Nadia (Elsa Lepoivre, saisissante de rage et de désespoir) serait une comédienne qui répète *Hécube* et qui, une fois les répétitions terminées, redevient, dans une même continuité de sentiments, réels cette fois, cette mère éperdue de douleur. Sur le plateau, tous les autres comédiens sont également embarqués dans les deux aventures, tour à tour personnages de la pièce d'Euripide et ceux du drame contemporain. La mise en scène est passionnante et la distribution exceptionnelle.

Faut-il courir au Lucernaire à Paris voir *Bel Ami* ? La réponse est oui. Pour son adaptation très réussie d'un des romans phares du XIXe siècle ; pour sa mise en scène fluide et futée ; pour son interprétation subtile et rythmée. ■

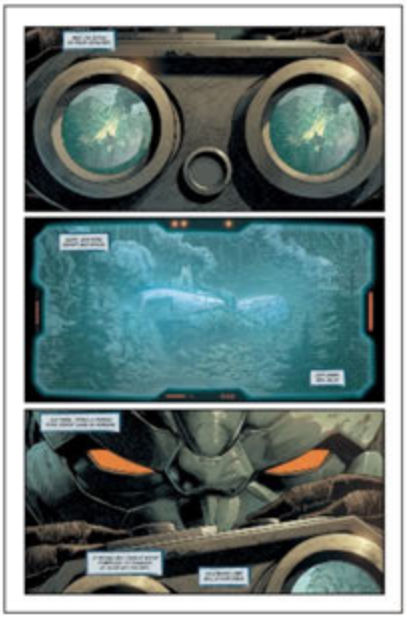
Dominique Poncet

→ **Hécube, pas Hécube** de et mis en scène par Tiago Rodrigues. Comédie-Française (Paris 1er), salle Richelieu, jusqu'au 21 juillet.
→ **Bel Ami** de Maupassant, adapté par Claudie Russo-Pelosi. Théâtre du Lucernaire (Paris 6e), jusqu'au 27 juillet.

Animal totem

Entre western et science-fiction, *Rook Exodus* est le premier acte d'une mythologie très prometteuse.

Au XXIVe siècle, Rook est un homme piégé sur une planète artificielle qui a sombré dans le chaos. Sa population animale, autrefois contrôlée par les autorités, est désormais régulée par des hors-la-loi. Cet ancien fermier formé pour devenir un berger, un être capable de communiquer et de contrôler la faune de ce monde hostile, n'a plus qu'un seul but: fuir à l'aide d'une navette spatiale qu'il a spécialement construite. Mais alors qu'il s'apprête à partir pour de bon, il apprend que son meilleur ami, un autre berger, capable, lui, de contrôler les sangliers, a été tué par un être mystérieux bien décidé à prendre le pouvoir en décimant tous ses congénères. Assoiffé de vengeance et aidé par son ancienne formatrice, Rook va alors prendre les armes pour défendre



cette planète qu'il voulait quitter. Véritable star de l'écurie DC Comics, auteur de titres aussi emblématiques qu'*Infinite Crisis* ou encore *Doomsday Clock*, Geoff Johns laisse un temps les super-héros pour écrire avec *Rook Exodus* sa propre mythologie. Soit un savant mélange entre SF et récit postapocalyptique d'une richesse vertigineuse. Traversé de multiples fulgurances comme autant de morceaux de bravoure, ce premier tome saisit tout de suite par son intensité et sa construction narrative. Mené tambour battant, il parvient en moins de 200 pages à dessiner un univers incroyablement dense où s'entremêlent transhumanisme et récit guerrier pour notre plus grand plaisir. Allégorie écolo plutôt fine sur la nécessaire préservation de l'écosystème, *Rook Exodus* est un western futuriste à l'originalité folle. ■ **Ilan Ferry**

ROOK EXODUS - T. I (ID.)
GEOFF JOHNS, JASON FABOK
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MATHIEU AUVERDIN, 192 P., URBAN COMICS, 25 €. EN LIBRAIRIES LE 4 JUILLET.

• LES CLASSIQUES DE BOLL

URBAN COMICS – BOLL

La création est un oiseau rebelle

Une libre évocation de la genèse de *Carmen* de Georges Bizet par la journaliste Danièle Georget.

En 1872, le directeur de l'Opéra-Comique à Paris passe à Georges Bizet la commande d'un ouvrage de large dimension pour alimenter la programmation de son établissement. Le jeune compositeur a 34 ans, il s'est déjà fait un nom avec son *Docteur Miracle* à l'occasion d'un concours organisé par Jacques Offenbach et, bien sûr, avec l'obtention du prix de Rome, en récompense de sa cantate *Clovis et Clotilde*. Même si *La Jolie Fille de Perth*, créé en 1867, a confirmé son talent d'orchestrateur et de dramaturge, il peine à se ménager la place qu'il souhaite entre les compositeurs Meyerbeer, Halévy, Ambroise Thomas et Auber qui dominent le paysage lyrique de la capitale. Le nouvel opéra que George Bizet s'apprête à composer, inspiré de la nouvelle de Prosper Mérimée, doit être celui qui lui permettra de rejoindre enfin le petit cercle des créateurs adulés sur les scènes parisiennes.

BIBLIOTHÈQUE-MUSÉE DE L'OPÉRA DE PARIS

Cent cinquante ans après la mort du compositeur, Danièle Georget s'empare de l'histoire souvent fantasmée de *Carmen* (ouvrage le plus donné au monde) pour développer le récit de ses prémices. Dans une interprétation librement romancée, la journaliste et autrice convoque tous les protagonistes qui ont participé de près ou de loin à cette aventure pleine de rebondissements : Geneviève, la femme adulée du compositeur, Ludovic Halévy, son librettiste et cousin par alliance, Célestine Galli-Marié, première interprète du rôle-titre qui lui a donné toute sa saveur d'Andalouse au tempérament de feu, mais également Berlioz ou Offenbach. « *Toute ressemblance avec des personnes ayant existé est parfaitement justifiée* », précise l'autrice à la fin de l'ouvrage, qui ajoute à ses qualités de restitution historique celles d'un parfait roman d'été, divertissant et léger. ■ **Aude Giger**

CARMEN DES GRANDS BOULEVARDS
DANIÈLE GEORGET
352 P., ROBERT LAFFONT, 22 €

UN COMPTE INSTAGRAM
@afro_book
→ D'origine guyanaise, Aurélie partage sur sa page des œuvres africaines, créoles ou afro-américaines qu'elle estime pas suffisamment mises en valeur. Un travail passionné et salutaire.

UN DOCUMENTAIRE
Éloge de la rature
→ Lucie Lahoute et Stéphane Miquel se sont plongés dans les archives de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine et ont exploré 18 kilomètres de rayonnage abritant les brouillons de Hugo, Proust, Flaubert, Ernaux et bien d'autres pour percer les secrets de fabrication des grands chefs-d'œuvre de notre littérature. Fascinant.

UN PODCAST
Le Fond du chaudron
→ Toutes les deux semaines, Blandine, Claire, Lucie & Oriane animent ce bookclub spécialisé dans la fantasy avec un seul mantra : « 1 thème, 1 titre, 0 complexe ».

L.D.

TikTok dénicheur de trésors

Devenue la coqueluche des réseaux sociaux outre-Atlantique, *Moi qui n'ai pas connu les hommes*, une dystopie belge injustement tombée dans l'oubli, s'offre une belle revanche.

C'est l'une des belles histoires de cette année littéraire, un retour en grâce aussi inattendu que spectaculaire, rendu possible par les voies impénétrables des réseaux sociaux. Consacré désormais comme un véritable faiseur de tendance et une rampe de lancement susceptible de générer d'impressionnants phénomènes éditoriaux, TikTok a fait de la fantasy et surtout de la romance les nouveaux genres rois des librairies. Mais quand les « booktokeurs » et « booktokeuses » ne s'acharnent pas à nous vendre des passions torrides, parfois même coupables, ou des histoires de vampires sanguinaires, ils enfilent un costume bien plus intéressant, celui du justicier volant au secours des grands livres oubliés. C'est en tout cas grâce à leur mobilisation que l'on peut redécouvrir aujourd'hui un trésor de la littérature francophone, finaliste du Femina 1995 avant de tomber dans l'oubli, *Moi qui n'ai pas connu les hommes*, de Jacqueline Harpman. Quand il est ressorti, un peu par hasard, en 2022 aux États-Unis, toute une jeune génération d'adolescentes a vu dans l'œuvre de la psychanalyste belge un signe de ralliement féministe, au point de voir le livre être surnommé « La Servante écarlate de la Gen Z ». Un parallèle évident avec le chef-d'œuvre culte de Margaret Atwood, tant les histoires arpentent les mêmes contrées dystopiques en adoptant le point de vue de personnages féminins inoubliables. *Moi qui n'ai pas connu les hommes* raconte l'enfer de quarante femmes, en partie amnésiques, séquestrées dans une cave sous la surveillance d'hommes mutiques et violents. À travers le regard de la plus jeune d'entre elles, une adolescente née dans cette prison, on découvre leur quotidien et partage leur espoir d'un jour parvenir à s'enfuir. Mais le monde extérieur a-t-il encore quelque chose à offrir ? Réponse dans cette fable brûlante qui, cerise sur le gâteau, devrait avoir le droit à son adaptation très bientôt. ■

Léonard Desbrières

• À ÉCOUTER

BADJENS
DE DELPHINE MINOUI
LU PAR ALICE RAHIMI (CASCADES)

■ Lancé par Franck Papazian en 2024, le prix littéraire du Who's Who a couronné son second lauréat, avec *Badjens* de Delphine Minoui. Dans l'esprit du prix et de ses valeurs, le jury, dirigé par Adélaïde de Clermont-Tonnerre, a salué un *« roman coup de poing »* et a notamment été sensible à la trajectoire de vie d'une jeune Iranienne, également mise à l'honneur par un livre audio bouleversant.

PHILOSOPHES
D'ALI BADDOU
RÉALISÉ PAR SÉVERINE CASSAR (FRANCE INTER)

■ Le podcast « Philosophes » aborde ces penseurs comme des révolutionnaires, avant que leurs œuvres respectives ne deviennent des monuments. Entouré de spécialistes, Ali Baddou met en lumière les incontournables et dissipe les malentendus. De la « Caverne de Platon » à la « Banalité du mal » d'Hannah Arendt, les sept épisodes de la série sont une véritable odyssée philosophique.

L'ÉTUDIANT ÉTRANGER
DE PHILIPPE LABRO
LU PAR L'AUTEUR (FRÉMEAUX & ASSOCIÉS)

■ Récemment disparu, Philippe Labro avait souhaité lire lui-même son livre, dans ce qu'il considérait comme une *« suite logique à ce travail d'écriture »*. Alors que les campus américains sont au cœur de l'actualité, ce récit de formation d'un jeune Français prend une dimension particulière. Couronné par le prix Interallié, il dépeint avec lucidité une autre Amérique.

Christophe Rioux

LiRE magazine

fête ses 50 ans

AVEC CE HORS-SÉRIE VRAIMENT EXCEPTIONNEL !

Disponible chez votre marchand de journaux
Et ici aussi

Faut-il aller loin pour se dépayser?

Aux périples touristiques lointains où l'on « coche des cases » – telle ville, tel monument, musée ou paysage dit remarquable –, le sociologue Rémy Oudghiri oppose la déambulation libre dans les périphéries banales de notre quotidien: le « microvoyage ».

« *Ailleurs est toujours pareil* », se lamentaient les hippies de la fin des années 1970. Ils avaient pris la route pour découvrir du neuf; ils se retrouvaient plongés dans des circuits parallèles très organisés. Avec l'essor du tourisme de masse, cette maxime est encore plus vraie. Aujourd'hui, il existe une véritable injonction au lointain: il faut avoir « *fait* » Pétra, la baie d'Along, le Machu Picchu, etc. Mais que voit-on dans ces conditions? On se contente de confronter la réalité avec l'image qu'on s'en était forgée.

Contre ce faux dépaysement, Rémy Oudghiri prône, dans *Microvoyage*, les déplacements minuscules de proximité: les quartiers populaires des villes, les banlieues, les à-côtés, les friches, etc. Car la banalité a cette qualité qu'elle nous oblige à nous ouvrir aux lieux traversés pour en « *épuiser* », selon le mot de Pérec, les possibilités. Au voyage lointain qui souvent n'apprend rien, ce vagabondage sans but oppose l'imaginaire, la poésie: c'est une « *dérive intérieure* » qui nous ancre dans le monde, si tant est qu'on voit mieux celui-ci à partir d'un « *lieu à la perspective limitée, partielle, imprécise* ».

Et Oudghiri de convoquer le Rousseau des *Rêveries du promeneur solitaire*, le Baudelaire du *Spleen de Paris*, Virginia Woolf, etc. Car le microvoyage est un exercice éminemment littéraire. Il nous pousse à méditer sur notre vie et à inventer: il nous procure une sensation active d'exister, là où le touriste s'oublie dans la contemplation passive d'un « Beau » tarifé. À l'heure où la moitié du pays s'apprête à prendre la route ou à piétiner dans les salles d'embarquement des aéroports, pourquoi ne pas laisser nos bagages à la maison et aller explorer ce proche qui nous est si familier que nous ne le voyons plus? « *Avec moins, on trouve; avec trop, on se perd* », disait Tchouang-tseu. ■

Patrice Bollon

MICROVOYAGE. LE PARADIS À DEUX PAS
RÉMY OUDGHIRI
218 P., PUF, 17 €

Pourquoi domestiquer et modifier les plantes?

L'ouvrage de Benjamin Nowak raconte pourquoi et comment nos fruits et légumes sont tels qu'ils sont. Car, oui, ils ont aussi une histoire: celle d'une coévolution avec les humains.

La moutarde pique. Il en va ainsi. Il se trouve que cette saveur bien particulière est le fruit d'une histoire, celle de la domestication de nos fruits et légumes. Le pourquoi et le comment de ce que l'on mange nous traversent rarement l'esprit. Que les bananes n'aient pas de pépin, par exemple, semble anodin tant cela va de soi. Pourtant, Benjamin Nowak nous l'apprend dans *Pourquoi les bananes n'ont-elles pas de pépins?*: les fruits des bananiers sauvages sont « *remplis de graines dures, qui rendent leur chair peu agréable à consommer* ». Pour expliquer que nos bananes soient si tendres et dénuées de pépins, il faut examiner leur génétique. Les bananiers sont naturellement diploïdes: comme l'humain, ils ont deux jeux de chromosomes. Sauf que les bananes que l'on consomme, elles, sont triploïdes: elles ont un jeu de chromosomes supplémentaire. Ces bananes-là sont stériles, mais leur culture a été maîtrisée par les populations humaines pour les reproduire.

On mange donc des bananes sans pépins en raison de l'influence contrôlée que nous avons sur elles. Nous les avons sélectionnées. Plus encore, il s'agit d'une coévolution entre les civilisations et certaines plantes. Ce processus de domestication livre de nombreux récits narrés dans cet ouvrage – café, moutarde, chocolat, sucre, colza, carotte. La sélection qui est à l'œuvre pour nourrir les populations est résumée ainsi par l'auteur: « *produire ce que l'on consomme plutôt que manger ce que l'on cueille* ». Mais quelles en sont les conséquences? Ce n'est pas qu'un livre d'histoire scientifique: Benjamin Novak se penche aussi sur l'avenir des « *plantes de demain* » – avec, en toile de fond, une inquiétude sur la diversité des espèces. L'histoire de nos fruits et légumes, déjà longue et surprenante, est bien loin d'être terminée. ■

Marcus Dupont-Besnard

POURQUOI LES BANANES N'ONT-ELLES PAS DE PÉPINS ?
BENJAMIN NOWAK
192 P., DUNOD, 19,90 €

DR/PUF

50 ans

D'UN ÉTÉ À L'AUTRE

À l'occasion des 50 ans de *Lire Magazine* (ex-*Lire*), nous vous proposons chaque mois une page « rétrospective ». Alors, de quoi était-il question dans nos anciennes éditions estivales ? Nous avons épluché nos archives…

LA COUVERTURE

Été 1976

Numéro double « Lire en vacances », proposant une sélection de vingt extraits d'ouvrages (parmi lesquels les Mémoires de Mohamed Ali et ceux de Frank Capra). Un numéro dans lequel on retrouve également une sélection d'ouvrages, ainsi qu'un entretien avec Yves Montand !

L'ENTRETIEN

Juillet-août 1995

Antonio Tabucchi n'aime pas vraiment les héros, et s'en explique.

« Je préfère les gens qui doutent, qui écoutent, qui évoluent plutôt que ceux qui imposent leurs idées et leurs croyances. L'univers est rempli de ces gens sans peur, des gens sûrs d'eux, de leur bon droit et de leur manière de voir le monde. Ces individus me laissent perplexe. Il faut avoir peur, c'est salutaire. » ■

Propos recueillis par Catherine Argand

LA CONFIDENCE

Juillet-août 1984

Hervé Bazin, modèle de fidélité avec… sa machine à écrire !

« Dans son *Abécédaire* (Grasset), Hervé Bazin écrit qu'il se sert, depuis plus de trente ans, de la même machine à écrire : "une antique Underwood M5429660 – II". Une pièce se casse-t-elle, il lui faut dénicher la même machine pour pouvoir réparer. Cela lui crée bien des ennuis, des pertes de temps, alors qu'il est conscient qu'une neuve lui coûterait moins cher et lui faciliterait la vie. Mais c'est avec l'Underwood que Bazin a tapé toute son œuvre. "Je ne vais pas l'envoyer à la casse comme on envoie un vieux cheval à l'abattoir." […] On observera que si Bazin ne se résout pas à se séparer de son antique machine à écrire, il n'a pas hésité par deux fois à divorcer. Pour – finalement – épouser Monique, beaucoup plus jeune que lui et qui, si elle n'est pas silencieuse, appartient à la génération du 220 volts. Faut-il en conclure que tout écrivain répudie plus facilement sa femme que sa machine à écrire ? […] » ■

Bernard Pivot, dans ses « carnets »

LA CRITIQUE

Juillet-août 1986

Vif intérêt pour *L'Œuvre de Dieu, la part du Diable* de John Irving

« […] Dans *L'Œuvre de Dieu, la part du Diable*, Irving reprend tous ses ingrédients favoris : des personnages excentriques et désarmants, un monde baroque et un curieux mélange de gravité et d'humour. Et comme à l'accoutumée, nous entrons avec grand plaisir dans l'univers loufoque de l'ancien professeur de littérature anglaise. Cette fois, Irving réussit à nous séduire avec une incroyable épopée médicale se déroulant au fin fond du Maine dans les années 1930. Au cœur de l'intrigue, la famille, évidemment, cette entité chère à l'auteur, qui voit en elle l'unique citadelle protectrice contre la cruauté du monde. Or, paradoxe : ici, la seule famille digne de ce nom est Saint Cloud's, un vieil orphelinat dirigé par un étonnant gynécologue. […] Une fois encore, John Irving dépasse le stade de la simple satire. Sa saga tragi-comique, habilement ficelée, pose la douloureuse question de l'enfance abandonnée. Et surtout celle du droit à l'avortement. Droit pour lequel il prend vigoureusement parti ! […] » ■

L'UNIVERS

Juillet-août 2018

Une rencontre chez Mireille Calmel, chez elle dans le Médoc, entre pineau maison et plongée dans la piscine…

« Certains reportages donnent soif. Après être descendu du TGV à Bordeaux, on monte dans un TER direction Lesparre-Médoc. Autour de nous, des vignes à perte de vue. Les gares s'appellent Margaux, Pauillac – à croire qu'on est là pour faire la route des vins. […] À notre arrêt, ça n'est pas [Mireille Calmel] qui vient nous chercher, mais son mari, Gérard Sansey. […] Un Français comme on n'en fait plus : grande gueule et bon vivant, à situer quelque part entre Louis XV et Didier Barbelivien. […] Il est l'heure de passer à table. On commence à voir double car, entre-temps, Gérard nous a servi deux verres de son pineau fait maison. […] L'interview bouclée, on enchaîne sur la séance photo. Mireille s'avère très à l'aise dans cet exercice et nous apprend – scoop ! – qu'elle a été mannequin pour Aubade en 1982. Au bout d'une heure, elle se jette à l'eau habillée. Elle est comme ça, Mireille, elle ne triche pas. » ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

S. VEYRIÉ/WIKIPEDIA

L'HISTOIRE À CIEL OUVERT

Les 5 et 6 juillet, Levallois accueillera son 14e Salon du roman historique.

Depuis 2021, le Salon du roman historique s'installe chaque été dans le parc de la Planchette, un écrin de verdure baigné par la douceur estivale. Cette nouvelle édition promet plus de 30 rendez-vous littéraires et artistiques autour de l'Histoire, conçus pour captiver les petits comme les grands. Plus d'une centaine d'auteurs et d'illustrateurs sont attendus pour animer cafés littéraires, grands débats thématiques et lectures.

Parmi eux, des plumes majeures telles que Pierre Assouline, Isabelle Desesquelles, Irène Frain, Marwan Chahine, Stéphanie Hochet, Gilles Boyer ou encore Estelle-Sarah Bulle. La littérature jeunesse sera elle aussi à l'honneur, portée par des figures incontournables comme Évelyne Brisou-Pellen, Jean-Luc Marcastel ou Sylvie Baussier. Les visiteurs auront également le plaisir de rencontrer l'historien et président de cette édition, Camille Pascal, à l'occasion de la sortie de son nouveau livre *La Reine du labyrinthe*. Le programme, riche et éclectique, offrira un large éventail de thématiques : découvrir les Justes, explorer l'histoire de la navigation à l'occasion de l'année de la mer, revisiter des affaires criminelles marquantes, redécouvrir de grandes figures littéraires ou encore interroger l'histoire de l'Amérique. La médiathèque de la ville invite par ailleurs les visiteurs à assister à la remise de son prix littéraire. Un festival vibrant, où les regards singuliers des auteurs font de l'Histoire un éternel dialogue, toujours en résonance avec notre époque.

Marie Jouvin

salonromanhistorique-levallois.fr

Eugène Boudin, l'invitation au voyage

Le musée Marmottan présente plus de 95 œuvres du précurseur de l'impressionnisme, très inspiré par les rivages de France et notamment ceux de Normandie.

« *Je l'ai dit et je le répète : je dois tout à Eugène Boudin.* » En effet, en contemplant *Vue du port de Trouville au crépuscule* (vers 1885-1890) de son illustre aîné figurant l'astre roi en disque orangé, qui n'est pas sans évoquer celui d'*Impression, soleil levant* (1872), on se rend compte que Claude Monet a été influencé de façon déterminante. Rencontré dans une papeterie où il tentait de vendre ses caricatures, le disciple a été initié par son maître à la peinture en plein air, plantant son chevalet dans la nature pour esquisser le motif au gré des variations météorologiques et des saisons qui modifient la lumière, les couleurs et l'atmosphère du ciel toujours en mouvement. Conservant son atelier uniquement pour les finitions de ses nuées qui ont fait sa renommée. Logique que le musée Marmottan accueille pour son exposition estivale un ensemble de 95 œuvres présentées au cœur des salles en enfilade, des huiles, des aquarelles et des dessins pour retranscrire la manière unique du père de l'impressionnisme et donner furieusement envie de prendre le large. Car l'artiste issu d'un milieu modeste (1824-1898) a bénéficié du lancement des stations balnéaires, possible grâce au développement du chemin de fer, et s'est attaché à représenter les rivages de France, avec une préférence pour la Normandie (parce qu'il est né à Honfleur). Il adore « *paysager* » et « *mariner* », reproduisant sur la toile tout un écosystème : l'océan, les ports, les jetées, les plages, les côtes, les falaises, les marées, les terres, et tous ceux qui peuplent ces endroits (pêcheurs, laveuses, baigneurs, promeneurs, ramasseurs de galets, paysans…). La collection Yann Guyonvarc'h montre bien le caractère prolifique d'Eugène Boudin, qui aime séjourner à Trouville où il vient se reposer chaque été dans sa petite maison, « *et boire du cidre* » ! Quand il s'enthousiasme pour un sujet, il se lance à corps perdu, plein de fougue et d'audace. Le catalogue qui accompagne la rétrospective est une mine d'or, et permet d'appréhender toutes les variations de ses compositions très émouvantes. ■

Gabrielle Martin

→ **Eugène Boudin, le père de l'impressionnisme.** Musée Marmottan (Paris 16e) jusqu'au 31 août.
→ **À lire :** catalogue de l'exposition, 248 p., Musée Marmottan/In Fine, 32 €

MUSÉE MARMOTTAN MONET

Des récits pour s'évader avec Michel Bussi

PHILIPPE MATSAS/PRESSES DE LA CITÉ

S'il y a une saison où l'on aime se plonger dans la lecture, c'est bien l'été. Une évidence n'ayant évidemment pas échappé à RTL, qui ouvrira sa programmation aux livres. Outre la possibilité de croiser certains écrivains lors de différentes émissions – et à différents horaires –, un programme méritera tout particulièrement l'attention : *Un lieu, une histoire avec Michel Bussi*. Ainsi, tous les samedis à 8 h 40 et 12 h 55 – et ce à partir du 12 juillet –, Antoine Leiris donnera la parole à l'auteur de *Maman a tort* à travers sept chroniques inédites autour du voyage et de l'évasion. Géographe reconnu et romancier à succès, Michel Bussi nous entraîne ici dans « un lieu, une histoire », à savoir une traversée sensible de paysages et de récits. Le périple s'achèvera au Rwanda, décor de son prochain roman à paraître mi-août, *Les Ombres du monde (lire présentation et extrait page 111)*. ■

Baptiste Liger

16 LIVRES POUR VOTRE ÉTÉ

Une sélection d'ouvrages, rayon littérature, établie par RTL et *Lire Magazine*

- *Trois ans sur un banc* • Jean-François Beauchemin (Québec Amérique)
- *Tiré de faits irréels* • Tonino Benacquista (Gallimard)
- *La Nuit ravagée* • Jean-Baptiste Del Amo (Gallimard)
- *Sans soleil* (tome 1 : *Disco inferno* ; tome 2 : *Le Roi des ombres*) • Jean-Christophe Grangé (Albin Michel)
- *Les Terres indomptées* • Lauren Groff (L'Olivier)
- *Le Lac de la création* • Rachel Kushner (Stock)
- *Ta promesse* • Camille Laurens (Gallimard ; grand prix *RTL-Lire Magazine* 2025)
- *Le Chant du prophète* • Paul Lynch (Albin Michel)
- *La Prof* • Freida McFadden (City)
- *Le Bon Denis* • Marie NDiaye (Mercure de France)
- *L'Inventaire des rêves* • Chimamanda Ngozi Adichie (Gallimard)
- *Giovanni Falcone* • Roberto Saviano (Gallimard)
- *La Forme et la couleur des sons* • Ben Shattuck (Albin Michel)
- *Un bout de chemin* • Ali Smith (Grasset)
- *Les Piliers de la mer* • Sylvain Tesson (Albin Michel)
- *Mon vrai nom est Elisabeth* • Adèle Yon (Sous-sol)

Ajisaï

AKI SHIMAZAKI

AKI SHIMAZAKI A SU CONQUÉRIR
LE CŒUR DE MILLIONS DE LECTEURS À TRAVERS LE MONDE.

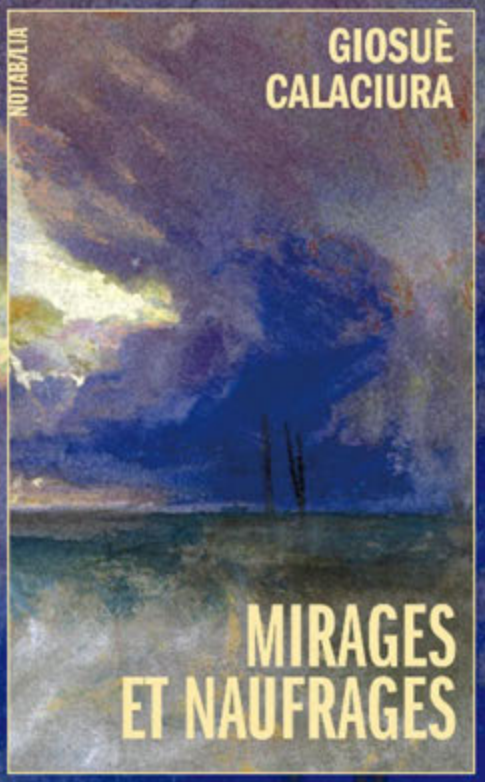
ELLE ENTAME AVEC *AJISAÏ*
UN TOUT NOUVEAU CYCLE ROMANESQUE.

"La mort et l'amour, l'intuition et l'inspiration ne font qu'un dans ce roman d'apprentissage d'une grâce inouïe."
LIRE MAGAZINE

ACTES SUD

© Ludmila Shumilova / Arcangel Images

GIOSUÈ CALACIURA



Avec son inimitable talent de conteur, Giosuè Calaciura nous offre, au rythme des vagues et du ressac, les promesses d'un ailleurs toujours inaccessible, le rêve de liberté.

Le péril de la traversée, que chacun sait, et que pourtant, encore et encore, on tente et on brave, parce qu'on est humain, et que c'est ce que font les hommes.

NOTABILIA

SENS CRITIQUE

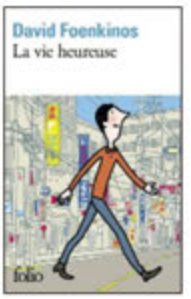
L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

5 ★ Intérieur nuit
Nicolas Demorand (Les Arènes)

« […] Nicolas Demorand raconte son errance médicale, les moments d'exaltation aussi dangereux que ceux de dépression profonde. Il n'évite pas le souvenir des hospitalisations répétitives, ô combien traumatisantes pour le malade mais aussi pour l'entourage. Son récit est la description de ce long et incessant égarement de la souffrance psychique. Ce récit s'adresse à tous ceux touchés de près ou de plus loin par la maladie mentale, connotée négativement par l'histoire de sa prise en charge, de l'enfermement de Camille Claudel aux électrochocs d'Emmanuel Carrère en passant par l'oreille coupée de Vincent Van Gogh. Récit aussi pour tous ceux qui ont envie de comprendre cette souffrance psychique aux retentissements physiques, qu'il est difficile d'appréhender si on ne la ressent pas ou si on n'a pas vu l'apparence de celui ou celle qui la ressent se désagréger. […] Aussi je remercie sincèrement Nicolas Demorand pour son courage et sa détermination dans le combat qu'il est en train de porter : rendre visibles les maladies invisibles. Sauvegarder l'identité des malades qui souffrent, dans le noir, sur leur canapé. Reconnaître que les malades mentaux sont des hommes et des femmes à part entière qui ont besoin de notre accompagnement empathique, doux et soutenant pour prendre leur place dans notre société. Ouvrir notre regard à leur souffrance et accepter leurs impossibilités, lorsqu'elles se présentent. Ce petit essai y aide grandement ! » ■

#Matatoune



8 ★ La Vie heureuse
David Foenkinos (Folio)

« […] Au-delà de l'histoire, ce qui reste gravé en moi après la lecture de *La Vie heureuse*, c'est la profondeur de la réflexion qu'elle inspire. À travers le prisme du simulacre de la mort, Foenkinos nous interroge : jusqu'où sommes-nous prêts à aller pour trouver l'apaisement et la sérénité ? Cette question, loin d'être rhétorique, invite à une introspection personnelle sur le sens que nous voulons réellement donner à notre vie. C'est une quête à la fois intime et universelle, un voyage au-delà du voile des apparences, vers ce qui fait l'essence de notre être. *La Vie heureuse* n'est pas qu'un roman ; c'est un pont entre les cultures, un dialogue entre les vivants et les morts, une réflexion sur notre quête de sens et de bonheur. David Foenkinos, avec la finesse narrative et la profondeur thématique qui le caractérisent, nous offre une œuvre à la fois belle, troublante, et nécessaire. » ■

#Ppth

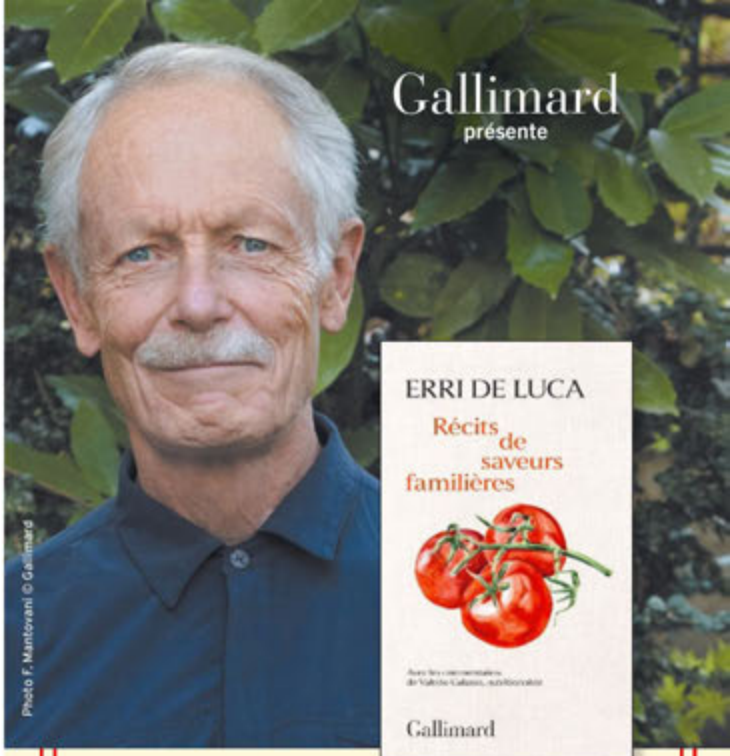
LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 16 juin 2025, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Adèle Yon	Mon vrai nom est Elisabeth	Sous-sol	Littérature
2	Raphaël Quenard	Clamser à Tataouine	Flammarion	Littérature
3	Giuliano da Empoli	L'Heure des prédateurs	Gallimard	Littérature
4	Florence Seyvos	Un perdant magnifique	L'Olivier	Littérature
5	Nicolas Demorand	Intérieur nuit	Les Arènes	Essais
6	Charlotte Belaïch, Olivier Pérou	La Meute	Flammarion	Essais
7	Franck Thilliez	À retardement	Fleuve	Polars
8	Jean-Pierre Filiu	Un historien à Gaza	Les Arènes	Essais
9	Cha, Aurélien Bernard	Paris Noir. Album de l'exposition	Centre Pompidou	Beaux-arts
10	Émilie Tronche	Le Journal de Samuel	Casterman	BD
11	Virginie Grimaldi	Les Heures fragiles	Flammarion	Littérature
12	Xavier Dorison, Julien Telo	Les Gorilles du général (t.1)	Casterman	BD
13	François-Henri Désérable	Chagrin d'un chant inachevé	Gallimard	Littérature
14	Joël Dicker	La Très Catastrophique Visite du zoo	Rosie and Wolfe	Littérature
15	Bérénice Pichat	La Petite Bonne	Les Avrils	Littérature
16	Stéphane Melchior, Younn Locard, B. Moitessier	La Longue Route	Gallimard BD	BD
17	Sylvain Tesson	Les Piliers de la mer	Albin Michel	Littérature
18	Erri De Luca	Récits de saveurs familières	Gallimard	Littérature
19	Peter May	Loch Noir	Rouergue	Polars
20	Freida McFadden	La femme de ménage voit tout	City Éditions	Polars
21	Guillaume Gallienne	Le Buveur de brume	Stock	Essais
22	Philippe Claudel	Wanted	Stock	Littérature
23	Michael Connelly, Robert Pépin	Sous les eaux d'Avalon	Calmann-Lévy	Polars
24	Camilla Läckberg, Henrik Fexeus	Mirage	Actes Sud	Polars
25	Collectif	Paris noir	Beaux-Arts Éditions	Beaux-arts
26	Édouard Philippe	Le Prix de nos mensonges	JC Lattès	Essais
27	Philippe Collin	Le Barman du Ritz	Albin Michel	Littérature
28	Tui T. Sutherland	Les Royaumes de feu (t. 8)	Gallimard Jeunesse	BD
29	Pauline Pinson, Magali Le Huche	Poisson-fesse	Les Fourmis rouges	Jeunesse
30	Freida McFadden	La Prof	City Éditions	Polars
31	José-Luis Munuera	Son odeur après la pluie	Le Lombard	BD
32	Azra Reed	Valentina (t. 3)	Hugo Roman	Littérature
33	Aki Shimazaki	Ajisai	Actes Sud	Littérature
34	François Cheng	Une nuit au cap de la Chèvre	Albin Michel	Littérature
35	Leïla Slimani	J'emporterai le feu	Gallimard	Littérature
36	Jean-Christophe Rufin	Le Revenant d'Albanie	Calmann-Lévy	Polars
37	Ambre Chalumeau	Les Vivants	Stock	Littérature
38	Bernard Minier	H	XO	Polars
39	Chimamanda Ngozi Adichie	L'Inventaire des rêves	Gallimard	Littérature
40	Bertrand Santini	Vacances à la mer	Sarbacane	Jeunesse

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	
1	Freida McFadden	La femme de ménage se marie	City Éditions	Polars
2	Freida McFadden	La Femme de ménage	J'ai Lu	Polars
3	Freida McFadden	Les Secrets de la femme de ménage	J'ai Lu	Polars
4	Freida McFadden	La Psy	J'ai Lu	Polars
5	Jean-Baptiste Andrea	Veiller sur elle	Proche	Littérature
6	Thomas Schlesser	Les Yeux de Mona	Le Livre de Poche	Littérature
7	Salomé Saqué	Résister	Payot	Essais
8	David Foenkinos	La Vie heureuse	Folio	Littérature
9	Laure Murat	Toutes les époques sont dégueulasses	Verdier	Essais
10	Virginie Grimaldi	Plus grand que le ciel	Le Livre de Poche	Littérature



ERRI
DE LUCA
Récits de saveurs familières

« De Luca trouve dans les expériences culinaires un terrain idéal pour décliner des considérations symboliques et métaphysiques avec la puissance dépouillée qu'on lui connaît. »
Antoine Faure, *Lire Magazine*

« Dis-moi ce que tu manges et je te dirai qui tu es, qui tu as été, et comment nous sommes devenus ce que nous sommes. »
La Repubblica

« Un banquet de saveurs et de poésie. »
La Gazzetta di Parma

Également en librairie :
Récolte à la lumière du jour

nrf

Metin Arditi

ENTRE DES MURS DE CULTURE

Cela fait vingt-cinq ans que l'auteur suisse d'origine turque vit dans la bien nommée villa Jolie avec sa femme, historienne de l'art. Murs en pierres couverts de livres, œuvres d'art à tous les étages, les lieux ne laissent pas de marbre... Visite plus insolite qu'il n'y paraît, dans cette maison de maître genevoise où l'on croise une statue de vache fribourgeoise grandeur nature et un faux Kafka !

Voilà une demeure qui porte bien son nom. Malgré la pluie battante, nous arrivons à la villa Jolie, et voyons les différentes statues peuplant le jardin, semblant des passants pressés de se mettre à l'abri. Là, un homme sans visage porte une valise, là différents animaux, dont une vache fribourgeoise grandeur nature, habitent la pelouse entourant la bâtisse.

Nous sommes accueillis sur le perron par Roberto Hataba, employé de la villa vêtu d'un costume blanc, et par Metin Arditi, souriant, bretelles rouges assorties aux initiales brodées sur sa chemise. La maison date du début du XIXe siècle, elle est ce que l'on appelle une « campagne », et la villa Jolie est la dernière intacte de Genève. « *Notre campagne a été construite par le docteur Joly, d'où le nom de villa Jolie. On s'est dit que la villa Arditi, ça aurait fait très con ! Le docteur Joly s'occupait de ce qu'on appelait à l'époque l'hôpital des fous de Genève. Et la petite pièce où je passe le plus de temps, c'est celle où il recevait sa clientèle privée. J'y retrouve une atmosphère intime, très propice à l'écriture.* » Cela fait vingt-huit ans que l'écrivain – connu entre autres grâce au *Turquetto* et à *Prince d'orchestre* – a acquis cette propriété, et vingt-cinq ans qu'il y vit.

La Suisse, à laquelle Metin Arditi a voué un *Dictionnaire amoureux* en 2017, est le pays où il a suivi ses études de physique et rencontré son épouse, à l'âge de 20 ans. Des années plus tard, ce grand mélomane intègre le monde des affaires, puis celui de la littérature.

En 1985, Metin Arditi a 40 ans et travaille depuis de nombreuses années lorsque, par un concours de circonstances, son salaire se met à enfler. Il s'agit alors de garder la tête froide : « *J'avais très peur de me mettre à faire des folies et à me croire plus intelligent qu'autrui. J'ai heureusement évité ce risque ! À cette époque, je lisais les* Fables *de La Fontaine tous les jours, plusieurs fois par jour. J'avais l'édition de la Pléiade sur mon bureau, et je les lisais comme un bréviaire d'humilité. Avant de signer tout contrat, je les lisais. Ma fable préférée, c'est celle du Héron. Ce crétin de héron néglige des poissons, pensant mériter mieux, un peu comme Robert de Niro : "You talkin' to me ?" Et à la fin, il finit par manger un limaçon. La morale, c'est que les plus accommodants sont les plus habiles. Et ça, ma dette n'est pas payable à La Fontaine.* »

CECI N'EST PAS UN MUSÉE

Nous commençons la visite par le sous-sol, dans une salle voûtée où Roberto nous sert un café et des biscuits. À un bout de la pièce trône un grand bureau en verre devant une collection d'icônes dorées, à l'autre une télévision, et partout des bibliothèques qui prolongent la voûte en briques. Sur la table basse, il y a un fac-similé du *Surnamé*, le livre au cœur de l'intrigue du *Danseur oriental*, dernier roman de Metin Arditi. Au sol, nous remarquons une mosaïque, sur laquelle deux livres sont encadrés d'une mystérieuse phrase en italien : « *L'un des livres est en*

Ci-dessus, le salon tout en lustres, moulures et sculptures de marbre et, au bas des escaliers, une statue représentant Antinoüs, plus bel homme de l'Antiquité, donnent aux lieux des airs de musée. Ci-dessous, un portrait de Metin Arditi en mosaïque, cadeau d'anniversaire offert par sa fille et son gendre.

quelque sorte le mien, et l'autre est celui de ma femme. Sur celui de ma femme, l'inscription signifie "je sais une chose, c'est que je ne sais rien". C'est Socrate. L'autre, c'est L'Instant, *le titre en français d'une série de pamphlets de Kierkegaard, que j'aime beaucoup. Et il y a ce bout de phrase de Machiavel, sur lequel j'ai écrit un livre. Au-delà d'avoir été un génie de la science politique, il était un homme extrêmement sympathique!* »

On retrouve cette tendresse dans le soin avec lequel il manipule ses exemplaires des lettres de Machiavel édités par la NRF. Et l'histoire de cette phrase sur la mosaïque? « *Dans une lettre de décembre 1504, Machiavel écrit à son ami Vettori, il lui détaille ses journées, lui dit aller dans les bois le matin avant de s'arrêter tout crotté à l'auberge du village pour "taper le carton" avec le boucher, le charcutier, le boulanger… Et puis il rentre chez lui, et il met ses plus beaux habits. Il écrit "J'entre dans la cour des gens de l'Antiquité, où je suis reçu par eux amoureusement, je me repais de cette nourriture qui n'est qu'à moi et pour laquelle je suis né" et il lit Tite-Live: "C'était sa grande passion. Et pour ça il s'est habillé." Je connais peu de phrases qui parlent de la lecture de manière aussi émouvante.* » L'on se sent un peu honteux alors d'être entrés dans la bibliothèque aussi sobrement vêtus.

Le salon n'a pas les mêmes aspects chaleureux, et l'on comprend que l'auteur n'y passe quasiment pas une minute, à l'exception des réunions de famille pour lesquelles la superficie de la pièce se révèle pratique. L'espace, tout en lustres, moulures et marbres, compte des dizaines de statues. On se croirait dans un musée. Là n'est pourtant pas l'intention de notre hôte qui nous martèle comme Indiana Jones que toute œuvre dont la place est dans un musée se doit d'y rester. « *Chaque sculpture était un coup de cœur, mais je le souligne, ce sont toujours des œuvres mineures. S'il y avait quelque chose qui méritait d'être dans un musée, on ne l'achèterait pas. C'est un principe que je partage avec ma femme, qui est historienne de l'art et qui l'a introduit en premier. Il y a quelque chose qui relève du rejet complet de l'appropriation. Mais par définition, toutes les œuvres sont muséables! Et moi aussi.* » Attenante au salon et ses superbes convives de marbre se trouve la véranda où, à côté d'une magnifique gravure de Gustave Doré – chinée chez un antiquaire –, un mur de miroirs encadre un portrait riant de l'auteur en mosaïque rouge. Il s'esclaffe quand on le lui montre: « *Ma fille et mon gendre ont demandé à une artiste grecque de faire ça pour mon anniversaire. C'est rigolo… Eh oui, en effet, j'ai mon portrait entouré de miroirs, ça fait vraiment très modeste!* »

LA PRÉCISION DES ÉMOTIONS

Nous voilà dans le cabinet du docteur Joly. Comme la bibliothèque, la pièce est plus intime, son atmosphère plus douce. Et au mur, le portrait d'un homme qui nous semble très familier. « *Je l'ai trouvé à Trieste et je me suis aussi dit qu'il ressemblait énormément à Kafka. Mais ça n'est pas lui! Malgré la chevelure très kafkaïenne… J'ai fait beaucoup d'ordre dans cette pièce ces derniers temps, parce que je voulais ajouter des livres. J'écris à la main, sur des cahiers Lafontaine, toujours sur la page de droite. Je ne fais pas l'économie de cahiers, c'est vrai… Mais de cette manière, si je vois un problème sur une page, je corrige sur la page de gauche. Et après, c'est à Mme Massacrier, mon assistante, de le déchiffrer. Elle est fantastique. J'ai accumulé peut-être cent cahiers et au moins autant de textes reliés pour* Le Danseur oriental. *Et j'ai tout envoyé à la décharge.* » À la décharge? Notre désarroi l'amuse: •••

Ci-dessus : d'étonnantes statues se trouvent dans le jardin, dont celle d'une vache fribourgeoise et d'un homme sans visage. Ci-dessous : de précieux exemplaires de la correspondance de Machiavel auquel l'auteur a consacré un livre.

« C'est l'un de mes seuls signes de bonne santé mentale ! Ne vous en faites pas, vous allez tomber facilement sur des gens qui sont très amoureux de leurs manuscrits. J'ai beaucoup appris de la manière dont travaille un chef d'orchestre quand j'étais président de l'Orchestre de la Suisse romande. Alors qu'à la première écoute tout vous semble parfait, avec des modifications, qui sont toutes petites, ça devient sublime. » À quoi tient le sublime d'un texte ? *« La question n'est pas d'être un immense artiste, d'avoir l'inspiration ; c'est une question de précision. Un beau texte, c'est un texte qui rend avec légèreté les émotions de manière précise. »*

« La culture, c'est regarder l'autre avec humanité et surtout avec horizontalité »

Avant de monter à l'étage, nous passons devant une statue d'Antinoüs, le plus bel homme du monde antique. Son visage est baissé : *« Tout le monde est très modeste dans notre maison. »* L'écrivain nous ouvre ensuite une pièce adjacente à la chambre à coucher, dont la plus grande partie est occupée par un immense bureau. Un peu partout, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer des pots débordant de crayons à papier, tous les mêmes. *« Ou, il y en a partout, c'est vraiment un toc. Ceux-ci viennent du Meurice. Sinon, je vais au Ritz. Pendant quatre ans, il était fermé pour travaux, de 2012 à 2016, donc j'allais à côté, au Meurice. Et j'y allais quasiment chaque semaine, donc chaque fois je prenais un crayon ! »* Mais cette habitude des grands hôtels ne tient pas du souci de paraître, mais de celui de retrouver : durant ses années d'internat, chaque été, sa mère l'emmenait passer un mois dans un grand hôtel européen. Sa mère, dont le portrait nous sourit sur l'un des murs de la pièce, au-dessus de son diplôme de dactylographie. Sur le même mur, le prénom « Metin » calligraphié par l'artiste Ghani Alani. *« "Metin" vient de l'arabe. En turc, il a deux significations. L'une est "fort, audacieux, solide", et l'autre veut dire "le texte". »*

UN COSMOPOLITE TYPE

Revenons-y justement. Car la calligraphie est partie intégrante de son nouveau roman, *Le Danseur oriental*, dont les deux prochains tomes paraîtront (probablement) d'ici à la fin de l'année. « La Trilogie de Constantinople » balaiera ainsi tout le XX^e^ siècle, croisant l'histoire du personnage de l'attachant Gülgül à celle d'Istanbul et de la Turquie, dont Metin Arditi est originaire. *« Je suis un enfant d'Atatürk. Il devait être un homme déchiré, c'est quelque chose que je n'ai vu, lu ou entendu nulle part. Mais c'est venu là pendant l'écriture. J'ai une grande tendresse pour lui, une tendresse d'enfant. C'est un cosmopolite type. »* Comme l'auteur, turc, écrivant en français et suisse d'adoption, dont le phrasé est entrecoupé d'expressions suisses, anglaises, allemandes. *« Le propos profond de la culture, c'est qu'elle débouche sur la civilisation. Le reste est très secondaire. La civilisation, c'est la capacité à être à l'autre, à l'écouter, à pouvoir dialoguer, et évidemment à ne pas le juger. Lorsque vous avez la chance de pouvoir regarder la chose en 3D, le chemin vers la civilisation est facilité. Vous avez plus de points de vue, donc plus de chances d'arriver à regarder l'autre autrement. La culture, c'est vraiment regarder l'autre avec humanité et surtout avec horizontalité. »*

Et en ces lieux, la culture est partout, l'art omniprésent comme dans les romans de l'auteur. Nous avions prévu quatre heures de visite, et déjà il est temps pour nous de regagner la gare. La pluie s'est calmée depuis quelque temps déjà, et nous avons à peine eu le temps de faire le tour du jardin, car il nous faut quitter la villa, qui sans aucun doute porte bien son nom. ■

Margaux Morasso

Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine*

★★★☆☆

LE DANSEUR ORIENTAL. LA TRILOGIE DE CONSTANTINOPLE (T. 1)

METIN ARDITI

400 P., GRASSET, 23 €

AU CAFÉ LITTÉRAIRE

STÉPHANIE HOCHET

Avec Lord Henry du *Portrait de Dorian Gray*

J'ai rendez-vous avec un dandy à la réputation sulfureuse. Le corrupteur du jeune – éternellement jeune – Dorian Gray est venu à Paris et a accepté cette entrevue à condition qu'elle ait lieu dans le salon de thé nommé High Societhé. Un homme dans un élégant costume en tweed entre au moment où je viens de commander un thé darjeeling. Il s'appuie sur une canne et marche difficilement. Lord Henry a bien vieilli, lui. Il grimace douloureusement en s'asseyant.

— J'ai dû commettre des fautes bien graves pour souffrir de cette arthrose qui ne peut être qu'une punition divine, dit-il, la voix altérée.

— Cher Lord Henry Wotton, merci d'avoir accepté mon invitation. J'aimerais d'abord vous demander à quoi vous avez pensé le plus aujourd'hui ?

— À Dorian. Je pense très souvent à Dorian. Son absence me pèse.

— Vous avez dit que vous *« préférez les personnes aux principes, et les personnes sans principe à toute autre chose »*. Dorian Gray faisait-il partie de ces dernières, selon vous ?

— Pas au début, mais j'ai été flatté d'avoir de l'influence sur ce bel Adonis qui m'écoutait avec fascination.

— Votre ami peintre, Basil Hallward, l'auteur du tableau représentant Dorian Gray, disait que vous exerciez sur tous vos amis une très mauvaise influence, à une seule exception près, lui-même.

— Ce à quoi j'avais répondu, chère madame, qu'il n'y a pas de bonne influence. Toute influence est immorale car alors l'influencé ne *« pense plus ses propres pensées, ne brûle plus de ses propres passions »*.

— Mais Dorian avait radicalement changé en vous fréquentant. Il était devenu cynique, décadent.

— Je crois au contraire que seule sa sensation de toute-puissance liée à son éternelle jeunesse l'a mené vers le vice, non mes paroles qui se veulent toujours légères. Je n'ai d'ailleurs jamais écrit mes traits d'esprit ni dans un livre ni dans un carnet.

— Vous avez, selon moi, le courage de dire des choses inattendues sur la jalousie, la bourgeoisie ou la musique de Wagner *(« Je préfère la musique de Wagner à toute autre. Elle fait tellement de bruit que l'on peut parler tout le temps sans que les gens entendent ce que vous dites. »)* En revanche, vous avez des propos misogynes qui m'interrogent. Pourquoi un tel acharnement contre les femmes que vous fréquentez si peu ?

— Vous n'êtes pas de mon avis quand je dis qu'une femme est parfaitement heureuse quand on lui donne dix ans de moins que sa propre fille ?

— C'est drôle.

— Merci. Cela me suffit.

— L'époque victorienne dont vous venez est la plus dure, la plus intolérante que l'Angleterre a connue – avec celle de Cromwell. Vous n'en êtes pas dupe quand vous dites que *« le costume du XIXe siècle est détestable. Il est si sombre, si déprimant »*, et vous ajoutez : *« Le péché est la seule note de couleur qui subsiste dans la vie moderne. »*

— Comment ne pas avoir cette époque en horreur ?

— Vous m'évoquez votre créateur, Oscar Wilde, dans sa version la plus ironique. C'était sans doute ainsi que ce grand auteur se présentait au public de son temps. Tout en sachant qu'il était la cible d'une société mesquine et intolérante qui allait le faire moisir en prison pour homosexualité.

— Voulez-vous du lait dans votre thé ?

« J'AI ÉTÉ FLATTÉ D'AVOIR DE L'INFLUENCE SUR CE BEL ADONIS QUI M'ÉCOUTAIT AVEC FASCINATION »

AUDREY SOVIGNET

Dante et Beatrice, de Henry Holiday (détail, 1884).

NATIONAL MUSEUMS LIVERPOOL/BRIDGEMAN IMAGES

La littérature italienne

Une sororité féconde

La littérature italienne : cette grande sœur de la littérature française qui, souvent, lui a montré le chemin. Le sonnet, cette forme poétique si populaire en France, naît dans la Sicile médiévale, mais il faudra attendre le XVIe siècle et les poètes de la Pléiade, admirateurs de Pétrarque, pour qu'il s'impose chez nous. Et la Renaissance italienne précède la nôtre de plus d'un siècle… Puis, comme deux fleuves courant dans des lits parallèles, mais reliés par mille affluents, ces littératures ont fini par confluer dans la modernité sans jamais se confondre. Car si les ressemblances sont évidentes, les différences demeurent irréductibles : il n'existe pas, dans l'histoire de la littérature française, d'équivalent des trois fondateurs que sont Dante, Pétrarque et Boccace, piliers sur lesquels repose toute l'Italie littéraire. Aujourd'hui, la littérature italienne maintient une présence importante chez nous. Toute une génération de lecteurs a ainsi découvert Italo Calvino et Dino Buzzati en classe, par les inoubliables *Le Baron perché* et *Le K*. La figure de l'intellectuel romain, popularisée par le cinéma, et celle du prince de Salina – le *Guépard* de Lampedusa – cheminent toujours dans notre imaginaire. Plus près de nous, Erri De Luca ou Alessandro Baricco continuent d'émerveiller les lecteurs pour leur lyrisme foisonnant (Baricco) ou âpre (De Luca). Et de nouvelles voix ont surgi : l'inconnue Elena Ferrante (*L'Amie prodigieuse*), la Sicilienne Milena Agus (*Mal de pierres*) ou le très engagé Roberto Saviano (*Gomorra*), que nous empruntons volontiers à nos voisins pour qu'il vienne éclairer nos propres débats. Autant de preuves que la sororité évoquée plus haut n'a pas été noyée dans la mondialisation des littératures – mais qu'elle demeure au contraire vive et féconde. Cela valait bien un dossier. ■

Alexis Brocas

SOMMAIRE

42 **En huit œuvres majeures** Les lettres transalpines au fil des siècles
44 **Giuseppe Tomasi di Lampedusa** *Le Guépard* et son maître
45 **Dino Buzzati-Italo Calvino** Fantastiques (faux) frères de la Botte
46 **L'écrivain romain** La *bella figura* du dandy italien
47 **Complotisme, fascisme, totalitarisme** Une pensée sans totem
48 **Plumes contemporaines** Quatre voix qui comptent
49 **Le polar italien** L'autre couleur du noir
49 **Nouvelle génération** Une jeune dynamique postcoloniale
50 **Sélection** Nouveautés péninsulaires

En huit œuvres majeures

LES LETTRES TRANSALPINES AU FIL DES SIÈCLES

Du Trecento (XIVe siècle), qui vit surgir trois textes fondateurs, au courant romantique du XIXe siècle, parcourez l'histoire de la littérature italienne, qui recoupe souvent la nôtre.

Laëtitia Favro

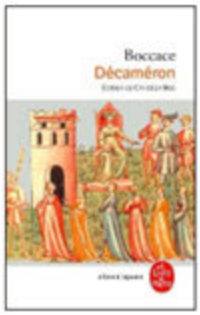
Les trois chefs-d'œuvre du Trecento

LA *DIVINE COMÉDIE* DE DANTE, PREMIER CHEF-D'ŒUVRE EN LANGUE VERNACULAIRE

Chef-d'œuvre de l'humanisme chrétien, la *Divine comédie* est le premier grand texte écrit en italien – et il est pour cela emblématique de la période du Trecento où apparaissent les prémices de la Renaissance. Rédigé en tercets enchaînés d'hendécasyllabes, ce poème raconte le voyage de Dante à travers l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis pendant la semaine pascale de l'an 1300, voyage au fil duquel il rencontre des personnages célèbres de différentes époques et constate le sort qui leur a été réservé dans l'au-delà. Guidé par Virgile puis par Béatrice, la femme aimée pour laquelle il a entrepris ce voyage, le poète livre sa vision de la condition humaine et de la foi. Écrite entre 1303 et 1321 alors que Dante est en exil, banni de Florence, la *Divine comédie* est imprégnée du conflit sanglant qui opposait alors les factions des guelfes et des gibelins, l'une soutenant le pape, l'autre l'empereur du Saint Empire romain. ■

LE *CANZONIERE* DE PÉTRARQUE, UN MODÈLE LYRIQUE

Le 6 avril 1327, dans l'église Sainte-Claire à Avignon, un poète de 23 ans est ébloui par la beauté de Laure de Noves, *« jeune dame dessous un vert laurier »*, à laquelle il dédie ce recueil de 366 poèmes, chef-d'œuvre fondateur de la poésie lyrique européenne, et de notre humanisme. Indifférente aux sentiments du poète, Laure est associée au mythe de Daphné (dont le nom signifie « laurier » en grec), la nymphe aimée d'Apollon, dieu de la poésie. Si l'amour est le thème central du recueil, Pétrarque évoque également ses opinions politiques et religieuses, et livre une méditation sur le déchirement habitant tout homme entre désir et raison, sensualité et idéalisation, caducité de la chair et éternité du sentiment amoureux. La mort de Laure divise le recueil en deux parties et dévoile une réflexion sur l'absence et la solitude, imprégnée de l'expérience de Pétrarque qui travailla son recueil jusqu'à la fin de sa vie. ■



LE *DÉCAMÉRON* DE BOCCACE, L'INVENTION DE LA PROSE

Rédigées entre 1349 et 1351 alors que la peste noire décime l'Europe, les 100 nouvelles composant le « livre des dix jours » exaltent l'amour sous toutes ses formes. Fuyant l'épidémie qui ravage Florence, sept jeunes femmes et trois jeunes hommes de la haute société florentine se retirent dans une villa et, pendant dix jours, se racontent dix histoires par jour. D'une grande liberté de ton et d'esprit, le *Décaméron* fascine par sa modernité. Anticipant un procès en inconvenance, Boccace s'adresse au lecteur dans ses dernières pages pour défendre son texte, qui sera attaqué avant même d'être achevé. Première grande œuvre narrative rédigée en prose vulgaire, le *Décaméron* connut un succès immédiat, outrepassant les frontières italiennes. Chaque année depuis 2011, le prix Boccace récompense un recueil de nouvelles publié en langue française, rendant ainsi hommage au précurseur de ce genre littéraire majeur. ■

Quattrocento: la Renaissance latine

THÉOLOGIE PLATONICIENNE DE L'IMMORTALITÉ DES ÂMES DE MARSILE FICIN, REDÉCOUVRIR L'ANTIQUITÉ

Contemporain de Léonard de Vinci et de Machiavel, Marsile Ficin est l'un des philosophes humanistes les plus influents de la première Renaissance italienne, où la redécouverte de l'Antiquité s'accompagne d'un retour au latin. Sous la protection de Cosme de Médicis, ce traducteur de Platon dirige l'Académie platonicienne de Florence, qui étudie les concepts du beau et du sublime en redécouvrant les textes grecs. Sa *Theologia platonica de immortalitate animorum* (1482) témoigne de l'idéal embrassé par les hommes de la Renaissance, mêlant religion, métaphysique et esthétique. Se défiant du « scientisme » naissant, Marsile Ficin a su renouveler la pensée humaniste occidentale en lui donnant accès aux penseurs de l'Antiquité grecque, grâce à des traductions en latin et à des interprétations qui font aujourd'hui encore autorité. ■

Cinquecento: retour à la langue de Dante

LE PRINCE DE MACHIAVEL, LA POLITIQUE À REBOURS

Parce que les hommes sont égoïstes, le prince n'est pas tenu d'être moral ni de se justifier. Il doit être craint en évitant de se faire haïr par le peuple. Ainsi peut-on résumer la thèse avancée par Machiavel, fondateur de la science politique moderne, dans son ouvrage paru en 1532. À rebours de la plupart des traités politiques, valorisant les vertus morales et chrétiennes d'un chef d'État, *Le Prince* affirme qu'il n'y a pas de pouvoir vertueux et que la principale ambition doit être de conquérir le pouvoir, et de le conserver. Pour Machiavel, la politique doit s'exercer en tenant compte des réalités plutôt qu'en fonction d'une supposée vertu qu'en réalité aucun homme ne possède. ■

XVII[e] siècle: l'âge baroque

L'ADONE DE GIAMBATTISTA MARINO, AMPHIGOURIQUEMENT GÉNIAL

Parmi les plus longs poèmes de la littérature italienne (près de 41 000 vers, soit trois fois plus que la *Divine comédie*) et les plus controversés, *L'Adone* est l'œuvre d'une vie. Condamné par le pape Urbain VIII dès 1624 et mis à l'Index en 1627 en raison de ses scènes lascives, de son écriture scandaleusement libre, de l'entremêlement de mythologie chrétienne et païenne, d'érotisme et de mysticisme, *L'Adone* chante les amours de Vénus et du bel Adonis avec force digressions et péripéties absentes du mythe originel, dans un style éminemment baroque. Adulée autant que détestée, cette composition n'en inspira pas moins la mode du marinisme et assura la gloire du « Cavalier Marin », protégé de Marie de France. Réputé illisible, incarnation du mauvais goût pour les romantiques, *L'Adone* tombe dans l'oubli pendant trois siècles avant d'être redécouvert dans la seconde moitié du XX siècle. ■

Le Siècle des lumières: le triomphe du théâtre

LE BOURRU BIENFAISANT DE CARLO GOLDONI, DANGEREUSEMENT RÉALISTE

Créateur de la comédie italienne moderne, Carlo Goldoni rencontre le succès avec des pièces mêlant plusieurs influences, dont celle de la commedia dell'arte, de Molière et du jeu des masques. Moqué par ses confrères – Carlo Gozzi, qui condamne son « *dangereux réalisme* », et par les partisans du théâtre baroque –, le dramaturge s'exile en France où il obtient une pension du roi. Le 4 novembre 1771 à la Comédie-Française est joué *Le Bourru bienfaisant*, à l'occasion des festivités accompagnant le mariage du futur Louis XVI et de Marie-Antoinette. La pièce met en scène le colérique Géronte, qui décide de marier sa nièce Angélique à Dorval, l'un de ses amis. Mais Angélique aime Valère en secret et doit faire face à son frère qui, pour dérober sa part d'héritage, tente de l'enfermer dans un couvent. ■

XIX[e] siècle: le romantisme italien

LE *ZIBALDONE* DE GIACOMO LEOPARDI, S'ÉLOIGNER DE DIEU

« Nietzsche comparait Leopardi à Goethe, d'autres en ont fait un Pascal, un Dostoïevski, un Montaigne, un Kierkegaard, un Schopenhauer… Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que le "secret" de cette "poésie pensante" […] se trouve dans le Zibaldone », affirmait le philosophe Robert Maggiori dans la première traduction intégrale (2003) du chef-d'œuvre de Leopardi. « Journal intellectuel » rédigé entre 1817 et 1832, le *Zibaldone* est un recueil de miscellanées mêlant considérations personnelles, souvenirs, philosophie, esthétique, linguistique, sciences, histoire, philologie, méditations métaphysiques sur le tragique de l'existence pour aboutir à une théorie athée, matérialiste et déterministe. Une œuvre foisonnante dont le titre, réputé intraduisible, aurait donné naissance au terme culinaire « sabayon »… ■

Giuseppe Tomasi di Lampedusa

« LE GUÉPARD » ET SON MAÎTRE

L'histoire de ce grand roman de la littérature mondiale, chef-d'œuvre d'un aristocrate sicilien ruiné, est aussi marquée par la tragédie: son auteur, prince de son état, mourut avant que son manuscrit, ignoré, soit enfin publié. Retour sur une existence de déchéance élégante nourrie de passions littéraires.

C'est une histoire de rendez-vous manqué qui possède tout du scénario tragique. Auteur d'un seul roman, *Le Guépard*, Giuseppe Tomasi di Lampedusa (1896-1957) n'a jamais connu le bonheur de le voir publié. Ce chef-d'œuvre de la littérature mondiale, refusé par tous les éditeurs italiens, sortira en librairie un an après sa disparition, grâce à la clairvoyance entêtée de l'écrivain Giorgio Bassani, alors directeur de collection au sein des éditions Feltrinelli. Mûri toute une vie, ou presque, dorloté par son auteur comme son plus cher trésor, *Le Guépard* avait tenu en laisse Lampedusa au point que, sentant sa fin proche, ce dernier avait une nouvelle fois insisté dans ses dernières volontés sur la publication de son manuscrit, interdisant que celle-ci se fasse aux frais de ses héritiers, humiliation suprême. À ce texte, il tenait plus que tout, et la suite lui a donné raison puisque cette histoire d'effondrement d'un monde quasi féodal dans une Sicile en proie aux agitations nationalistes et révolutionnaires a non seulement séduit des générations de lecteurs mais a aussi accouché d'un chef-d'œuvre siamois, l'adaptation cinématographique qu'en fit Luchino Visconti.

Le Guépard, Palme d'or 1963, de Luchino Visconti avec Burt Lancaster, Alain Delon et Claudia Cardinale.

« PRINCE MENDIANT » DE PALERME

Le Guépard est l'histoire de don Fabrizio, prince de Salina, régnant d'une main de fer sur son immense domaine, sentant le poids de plus en plus insupportable de la vieillesse et vivant l'approche de la mort comme une délivrance. Une disparition, le pressent-il, concomitante à celle de toute sa classe sociale. À l'image de son personnage, l'auteur assista en effet à la fin de son monde, ou ce qu'il en restait. Son palais de Palerme détruit lors d'un bombardement allié pendant la Seconde Guerre mondiale, il dut vivoter avec son épouse psychanalyste, d'origine aristocrate balte, dans un appartement au confort rudimentaire. Stoïque dans la ruine, cultivant un flegme à toute épreuve dans le naufrage, Lampedusa confiait souvent cette réflexion amusée à ses interlocuteurs: « *Palerme est une ville extraordinaire. Dans quelle autre ville trouverez-vous quatre authentique princes mendiants? Je ne me compte pas encore, mais ça ne saurait tarder.* »

Il aimait en effet qu'on l'appelle « prince » comme une coquetterie assumée, avec un fond d'autodérision. C'était un personnage de *La Recherche* qui aurait eu du génie, celui de mettre en scène sa propre déchéance pour en faire un chef-d'œuvre, comme si Swann avait imaginé une vie d'un certain Marcel Proust. Toute son existence ne semblait avoir qu'un but, faire renaître par la grâce des mots une époque perdue. Un âge d'or que Lampedusa savait voué à disparaître tant les privilèges aristocratiques générant des inégalités monstrueuses étaient devenus insupportables. Cet amoureux de la langue française du XVII[e] siècle condamnait essentiellement notre Révolution pour avoir assassiné André Chénier qu'il chérissait. Il avait été un enfant solitaire, privé de sa sœur à 2 ans, piochant dans l'immense bibliothèque familiale afin de se créer un monde tissé de grandeur et de style. Au fond, le prince Giuseppe Tomasi di Lampedusa éprouvait moins une nostalgie de classe qu'une mélancolie culturelle habitée de fantômes appelés Racine, Corneille, Bossuet… Cet inadapté dans un siècle vibrionnant et violent donna un sens à son existence en s'abritant dans une solitude comme dans une forteresse inexpugnable, la seule qui demeurait intacte au sein de son illustre histoire. Son *Guépard* forme, avec *Le Temps retrouvé* de Proust et *La Marche de Radetzky* de Joseph Roth, la sainte trilogie d'un monde aboli qui, par le talent de ses commentateurs, se réinvente un nouveau destin, à la grandeur immortelle. Car, n'est-ce pas, « il faut que tout change pour que rien ne change ». ■

Fabrice Gaignault

PATHÉ FILMS

Dino Buzzati • Italo Calvino

FANTASTIQUES (FAUX) FRÈRES DE LA BOTTE

Souvent rapprochés à cause du registre fantastique qu'ils ont exploré, l'auteur du *K* et celui du *Baron perché* étaient pourtant fort différents, voire opposés.

Dino Buzzati.

Si loin, si proches… Il y a un paradoxe dans les rapports entre Buzzati et Calvino, deux des écrivains italiens parmi les plus célèbres du XXe siècle. D'un côté, ils illustrent la même veine du fantastique et de ses succédanés, incarnée aussi par leurs contemporains Alberto Savinio, Tommaso Landolfi ou Giorgio Manganelli. De l'autre, il est fréquent de les opposer, voire de les mettre en compétition, comme s'ils incarnaient deux camps entre lesquels les lecteurs doivent choisir, façon Beatles et Stones, chaque camp critiquant l'autre. Calvino ? Trop scolaire aux yeux des buzzatiens. Buzzati ? Trop chimérique à ceux des calviniens… À y regarder de près, bien des points les opposent. Buzzati est l'homme de Milan, Calvino, celui de Turin. Leurs idées et leur tempérament politique sont inconciliables : Calvino, intellectuel engagé, a milité en faveur du Parti communiste, Buzzati, écrivain « dégagé », s'est tenu à l'écart de la politique, quitte à se voir reprocher une certaine indulgence à l'égard du mussolinisme, en tout cas un conservatisme inassumé. Leur statut culturel est sans commune mesure : tandis que Calvino incarne la crème de l'intelligentsia, Buzzati, qui se proclamait simple journaliste égaré en littérature, n'a jamais bénéficié du même niveau de considération chez le public cultivé. Quant à leur fantastique, il n'est pas du même ordre.

CE QU'ILS DOIVENT À POE

Buzzati, qui cultive un fantastique de l'étrange, dominé par le thème de l'angoisse face à la solitude et à l'éternité, a souvent été rapproché de l'univers de Kafka ; le fantastique de Calvino, lui, tire vers la fantaisie, la spéculation ou le jeu, ce qui a justifié son rapprochement avec la branche sud-américaine du genre. Depuis la France, Buzzati est généralement comparé à Gracq, à cause des accointances thématiques entre *Le Désert des Tartares* et *Le Rivages des Syrtes*, alors que Calvino est plutôt apparenté à Queneau, à Perec, et à l'esprit joueur et savant de l'Oulipo, dont il fut membre dans ses années parisiennes. Alors : frères jumeaux ou cousins éloignés ? Le point de jonction entre eux a peut-être été dévoilé par Calvino dans « Ce désert que j'ai traversé aussi », article de 1980 paru dans *La Repubblica*, où il met en relief non seulement ce qu'il doit à son aîné (Buzzati, plus vieux de dix-sept ans), mais ce qu'ils doivent tous deux à Poe, l'un de leurs maîtres. De quoi nourrir la réflexion des amateurs de généalogies littéraires et des traqueurs d'influence… Sauf à considérer que, dans le vaste réseau de la littérature mondiale, tout le monde influence tout le monde, idée très calvinienne pour le coup.

Italo Calvino.

Une chose est sûre, Buzzati et Calvino partagent aujourd'hui l'honneur de compter parmi les écrivains contemporains les plus populaires en Italie et les plus lus à l'étranger, notamment en France où *Le K*, *Le Désert des Tartares* et l'impérissable *Baron perché* sont des classiques prisés du grand public, souvent proposés aux collégiens par leurs professeurs (l'auteur de ces lignes peut en témoigner). Il arrive aussi que les deux écrivains se recroisent par-delà la mort, comme dans *Calvino incontra Buzzati*, une pièce créée en 2018 par le metteur en scène Lorenzo Loris, basée sur deux histoires de l'un et deux de l'autre. « *Le fantastique de Calvino est plein de couleurs vives,* explique Loris, *celui de Buzzati a les couleurs de la terre, mais les deux partagent une certaine ironie, le fantastique faisant place à un sourire libérateur.* » ■

Bernard Quiriny

MARCELLO MENCARINI. ALL RIGHTS RESERVED 2024/BRIDGEMAN IMAGES – ARCHIVIO MARIO DE BIASI FOR MONDADORI PORTFOLIO/BRIDGEMAN IMAGESS

L'écrivain romain

LA BELLA FIGURA DU DANDY ITALIEN

Il existe une légende flatteuse de l'écrivain romain entretenue par le couple Moravia-Morante, ne dédaignant pas une élégance de surface impensable à Paris. Jep Gambardella, le personnage culte du film *La grande bellezza* symbolise-t-il une réalité ou un fantasme du romancier local, dandy et ennuyé ?

Souvenirs d'adolescence : un homme chez mes parents que je croise un matin dans le salon, enveloppé dans le peignoir de mon père, en voyage d'affaires. Qui était ce personnage à la présence louche agrémenté d'un physique de playboy ? « *Un ami écrivain romain, il va passer quelques jours à la maison* », me répond, d'une façon évasive ma mère qui ne veut pas s'appesantir sur ses liens avec l'inconnu. Celle-ci n'étant plus là depuis des lustres, je ne connaîtrai jamais son nom. Pendant longtemps, l'écrivain romain aura à mes yeux cette figure décontractée, indolente et séductrice de *latin lover*, aux antipodes de l'image de l'écrivain français aux cheveux gras mouillés, bouffi de certitudes, noyé de fumées de gauloises bleues, le col roulé noir recouvert de pellicules comme autant de trophées. Enfin, tel qu'il pouvait parfois apparaître à la télévision. L'écrivain romain me semblait au contraire le parfait spécimen humain, mélange idéal de Mastroianni au physique et de Moravia au mental. Une façon parfois désinvolte quoique brillante d'envisager l'écriture dans une ambiance de *dolce vita*. Tout cela correspondait plus sûrement au fantasme qu'à une réalité. Puis il y a une douzaine d'années, je suis tombé à Cannes, pendant le Festival, sur Jep Gambardella. Par écran interposé. Ce fut un choc. Ainsi, je ne m'étais pas trompé. L'écrivain romain emprunteur de peignoir paternel, veste canari sur mesure, était devant moi, par la grâce de Paolo Sorrentino et son chef-d'œuvre, *La grande bellezza*. Pas exactement le même au physique mais quelque chose de si ressemblant dans la démarche intérieure que j'en restais bouche bée. Jep Gambardella ressemblait aussi à Graziano, l'auteur désespéré du *Dernier Été en ville*, le grand roman de Gianfranco Calligarich : « *Il portait un de ses légendaires costumes blancs, était assis dans un fauteuil du bar Domiziano, son visage pâle protégé par des lunettes noires tourné vers le soleil. Il s'était laissé pousser la barbe et avait les mains occupées, l'une par un verre de bière, l'autre par un verre de scotch.* »

L'écrivain romain dans toute sa splendeur dans *La grande bellezza* (2013) de Paolo Sorrentino, avec Toni Servillo.

PESSIMISME TRANQUILLE

Ce je-m'en-foutisme de dandy désabusé participe de la mythologie. Sous une apparence de dilettante de café élégant, l'écrivain romain travaille aussi durement que les autres. En réalité, peu le sont de naissance. L'éditeur et traducteur Piero Salabé me le confirme : « *Les intellectuels du cru, tel Pasolini, viennent d'ailleurs. Il y a bien sûr des exceptions, en premier lieu Alberto Moravia, le grand communiste sans prix Nobel et Romain pur jus. Ses épigones locaux de plus de 50 ans sont en revanche des parasites qui ressemblent aux personnages décrits dans la première* Satire *de Juvénal. Mais la nouvelle génération écrit des choses surprenantes.* » L'un des meilleurs observateurs français de l'atmosphère littéraire romaine est sans aucun doute l'éditeur et écrivain Jean Le Gall dont le nouveau roman, *Dernières nouvelles de Rome et de l'existence*, peint à merveille un espoir du Parti communiste italien mutant, par dégoût de l'avilissement cérébral généralisé de ses contemporains, en vendeur de canapés. « *Il y a*, dit Le Gall, *une école romaine de l'existence et de la compréhension de celle-ci, au premier plan de laquelle je placerai Giorgio Agamben. L'imaginaire Jep Gambardella, lui, possède une perfection littéraire : le regard, la précision des mots, la déambulation intelligente, perpétuant le pessimisme tranquille de l'école romaine. Nicola Palumbo, mon héros, et Jep Gambardella, comme tant de Romains, semblent ne jamais avoir choisi.* » Bien que déterminés sur un point : « *À l'âge de 65 ans, je n'ai plus le temps de faire ce que je n'ai pas envie de faire.* » Signé Jep, incorrigiblement lucide. ■

Fabrice Gaignault

→ **À paraître** *Un livre*, de Fabrice Gaignault, aux éditions Arléa, essai consacré à un épisode de la vie de Primo Levi. En librairies le 28 août.

DCM FILMVERLEIH

Complotisme, fascisme, totalitarisme

UNE PENSÉE SANS TOTEM

Umberto Eco, Cesare Pavese, Goliarda Sapienza, ces figures intellectuelles parmi d'autres, souvent anticonformistes et difficilement classables, ont largement participé au rayonnement des lettres italiennes.

Dans son *Histoire des intellectuels italiens au XXe siècle*, l'historien Frédéric Attal souligne que la figure de l'écrivain intellectuel n'a pas occupé en Italie le rôle tutélaire qu'elle a pu avoir en France. Néanmoins, le pays fourmille de voix importantes qui promeuvent une pensée sans dogmes. Ainsi nous souvenons-nous tous du médiéviste et sémiologue Umberto Eco, auteur du célèbre *Nom de la rose*. Dans *Le Pendule de Foucault* (1988), où il dévoile les mécanismes intellectuels et affectifs du besoin de croire et les pièges de l'ésotérisme, il semble aussi pressentir le complotisme ! Pour lui, la culture doit être une arme de discernement, un antidote à la manipulation. Par sa culture universelle, on peut le rapprocher du plus discret Roberto Calasso, qui fut l'un des grands passeurs de la littérature européenne. Éditeur visionnaire chez Adelphi, Calasso a défendu les auteurs comme Milan Kundera, Anna Maria Ortese ou Joseph Roth. Son œuvre personnelle, de *Ka* (1996) à *La Littérature et les Dieux* (2001), interroge le sacré, le mythe, le rôle de la littérature dans un monde désenchanté.

Avant eux, Alberto Moravia apparaît comme le moraliste d'un siècle troublé. Dans *Le Conformiste* (1951), il dissèque la soumission volontaire au fascisme à travers le portrait d'un homme prêt à tout pour se fondre dans l'ordre autoritaire. Déjà, dans *Les Indifférents* (1929), il pointait l'ennui et le vide de la bourgeoisie italienne, expliquant comment le fascisme s'est nourri de lâcheté plus que de conviction. Plus lyrique, sa compagne Elsa Morante a transformé l'Histoire en drame intime. Dans *La Storia* (1974), elle suit les plus fragiles broyés par la Seconde Guerre mondiale. Avec *Aracoeli* (1982), elle explore les traumatismes et les fractures sociales de l'Italie des années 1970. Chez elle, la compassion n'efface jamais la colère.

ÉCRIRE À L'OMBRE DU DOUTE

Penseuse radicale et longtemps méconnue, Goliarda Sapienza a laissé une œuvre inclassable, rageusement féministe. *L'Art de la joie* (achevé en 1976, publié posthumement en 1998), suit le parcours audacieux de Modesta, qui forge sa liberté au cœur du tumulte du XXe siècle italien. Dans *Lettre ouverte* (1967), elle revient sur son enfance anarchiste, son goût précoce pour les livres et son insoumission. Pour elle, écrire était un acte de révolte et un moyen d'empoigner la vie à mains nues. Primo Levi, au contraire, se méfiait de l'emphase.

Témoin d'Auschwitz, il reste l'une des consciences morales du XXe siècle. Chimiste de formation, il tenait à la rigueur et à la sobriété du témoignage. Dans son dernier essai *Les Naufragés et les Rescapés* (1986), prolongation de *Si c'est un homme* (1947), il synthétise quarante ans de réflexion sur le système concentrationnaire : « *C'est arrivé et tout cela peut arriver de nouveau : c'est le noyau de ce que nous avons à dire.* »

Ancien professeur de littérature de Primo Levi, Cesare Pavese, figure fragile et intense, traducteur de Melville, Faulkner,

Whitman, écrivait à l'ombre du doute. Devenu communiste, il a fini par rompre avec la ferveur militante. Dans *Le Métier de vivre* (posthume, 1952), il note : « *L'unique joie au monde est de commencer.* » Il vivait en lecteur inquiet du monde, en poète qui ne croyait plus aux grands récits, mais continuait malgré tout. Sa mélancolie n'était pas une pose : c'était une manière de rester lucide. Enfin, comment ne pas citer Pasolini, l'écrivain et cinéaste qui n'a cessé de rompre avec les orthodoxies : marxiste hérétique, catholique sans église… un anticonformisme qui lui a valu l'isolement. ■

Simon Bentolila

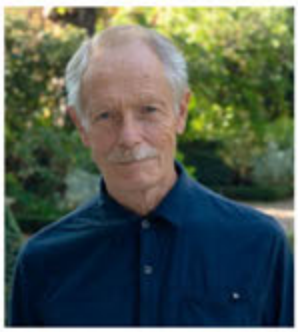
De gauche à droite : Umberto Eco, Goliarda Sapienza, Primo Levi.

BOGAERTS, ROB/ANEFO/ THE DUTCH N - ARCHIVES PERSONNELLES - WIKIPEDIA

Plumes contemporaines

QUATRE VOIX QUI COMPTENT

Entre Naples et la Sardaigne, passé et modernité, quatre écrivains majeurs pour saisi les pulsations de l'Italie littéraire d'aujourd'hui et son aura dans le monde.



ERRI DE LUCA
L'ÉCRIVAIN DES MARGES

Né à Naples en 1950, Erri De Luca est un écrivain à part. Ouvrier sur les chantiers, traducteur de l'hébreu biblique, alpiniste, il entre en littérature dans les années 1990 avec son premier roman *Une fois, un jour*. Ancien militant d'extrême gauche pendant les « années de plomb », il reste fidèle à une éthique de la parole engagée mais jamais doctrinaire. Dans une langue épurée et poétique, il fait entendre les gestes humbles et la mémoire des perdants. *Trois chevaux* (2000), *Montedidio* (2001), *Le Poids du papillon* (2009) : ses récits courts mêlent enfance napolitaine, montagne, luttes quotidiennes et réflexions métaphysiques. Chez lui, la révolte se dit dans un murmure. Paru récemment, *Récolte à la lumière du jour* mêle sans distinction vers et prose pour offrir des fables inspirées de sa vie, et de belles méditations sur l'eau – de celle que fendit Moïse à celle, tragique, que traversent les migrants. ■

MILENA AGUS
LA SARDAIGNE EN CLAIR-OBSCUR

Révélée en France avant même de l'être en Italie grâce à l'éditrice Liana Levi, Milena Agus s'est imposée avec *Mal de pierres* (2007), roman sensible et décalé, porté à l'écran par Nicole Garcia avec Marion Cotillard. Née à Gênes en 1959, installée à Cagliari où elle enseigne l'histoire, elle fait de la Sardaigne un théâtre de passions contenues, d'éclats de folie et de silences lourds. Son écriture, fragmentée, mélancolique sans pathos, donne voix à des personnages abîmés, souvent féminins, habités par des désirs à contre-courant. Dans *Terres promises*, *Une saison douce* ou *Sens dessus dessous*, elle tisse des récits courts où les exclus retrouvent une dignité, une tendresse, parfois une rédemption. À travers des figures discrètes – une grand-mère fantasque, un violoniste étrange, une femme de ménage amoureuse –, Agus réinvente la chronique insulaire. Chez elle, écrire consiste à *« racheter le réel »* : offrir un peu d'amour à ceux que la vie a négligés. ■

ALESSANDRO BARICCO
CONTEUR DES FORMES NOUVELLES

Romancier, dramaturge et musicologue, Alessandro Baricco compose des textes portés par un souffle musical et des univers surprenants. Fondateur de l'école d'écriture Holden à Turin (ville où il est né en 1958), il défend une littérature en dialogue étroit avec les autres arts, notamment la musique. Dans son premier roman, *Châteaux de la colère* (prix Médicis étranger 1995), une ville chimérique abrite une verrerie et des personnages fantasques, tandis qu'un orchestre ne joue qu'une note par musicien. Son texte le plus connu, *Soie* (1996), récit bref et envoûtant sur un homme qui voyage au Japon pour sauver les vers à soie, a conquis le monde entier grâce à son apparente simplicité et à sa puissance d'évocation. Enfin, son dernier roman, *Abel*, met en scène un pistolero qui traverse un Far West onirique, entre duels, fantômes d'enfance et réflexions philosophiques. ■

ELENA FERRANTE
LA PLUS CÉLÈBRE DES INCONNUES

Avec le succès de *L'Amie prodigieuse*, Elena Ferrante est devenue un phénomène mondial. Son identité fait l'objet de spéculations – surtout depuis l'enquête pour le moins critiquable d'un journaliste italien. Ce retrait alimente les fantasmes, mais l'essentiel est ailleurs : sa capacité à dire l'intime avec une justesse bouleversante. Dans sa fameuse saga, à Naples, dans un quartier populaire des années 1950, Elena et Lila nouent une amitié tumultueuse dès l'enfance. Tandis qu'Elena poursuit ses études, Lila, retenue par son milieu, tente d'échapper à sa condition. Rivalité, fascination, désirs et frustrations rythment leur adolescence, jusqu'au mariage de Lila à 16 ans… Ferrante capte la violence sourde de l'enfance, les trahisons de l'adolescence, la faim de se sortir de la misère. L'écriture nerveuse laisse entendre battre la vie dans toute sa rudesse et son éclat. ■

Simon Bentolila

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – DANIELA ZEDDA/LIANA LEVI – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – EDUARDO CASTALDO/FREMANTLE

Le polar italien

L'autre couleur du noir

En quelques noms et, surtout, des régions, petite traversée des tendances du roman policier transalpin.

De l'autre côté des Alpes, le roman policier a toujours été coloré : on l'appelait le *giallo* (le jaune), en référence à la couverture des polars publiés dans les années 1930. Censuré pendant la période mussolinienne, le polar italien s'est ensuite démarqué à travers trois noms emblématiques : Giorgio Scerbanenco (1911-1969), Leonardo Sciascia (1921-1989) et Andrea Camilleri (1925-2019). Avec son célébrissime commissaire sicilien Montalbano (dont le Fleuve noir publie cette année l'ultime enquête : *Riccardino*), ce dernier reste un phénomène mondial.

Comme partout, les fictions noires italiennes se déroulent souvent en ville. Dans les années 1990, Bologne est devenue la capitale du *giallo*, où nous mènent régulièrement Loriano Macchiavelli, Carlo Lucarelli, et le collectif de quatre auteurs (masqués) publiant sous le nom générique de Wu Ming. Très apprécié du public français depuis dix ans, Valerio Varesi fait agir son commissaire Soneri dans les méandres de Parme. Il joue avec les stéréotypes (ah, la gastronomie…) pour mieux traiter de brûlants sujets d'actualité. Récemment converti au polar, Davide Longo fait voir, lui, une ville de Turin postindustrielle et cosmopolite avec sa trilogie *L'Affaire Bramard*, du nom de son héros principal. Passons par Naples où, avec son commissaire Ricciardi aux dix aventures, Maurizio De Giovanni nous replonge dans les années Mussolini, comme pour mieux retracer ce qui s'y passait quand le *giallo* était interdit. Ces noms s'ajoutent à ceux de Donna Leon (Venise), Donato Carrisi (Florence et Rome) et bien sûr au juge et romancier romain Giancarlo De Cataldo, célèbre auteur de *Romanzo criminale*.

Luca Zingaretti dans le rôle du commissaire Montalbano, personnage créé par Andrea Camilleri.

Mais les héritiers de Camilleri ont aussi traité de l'insularité et des ruralités. Au croisement du thriller et du *cosy mystery*, Piergiorgio Pulixi nous balade entre ses deux villes si différentes de Cagliari et de Milan. C'est depuis le Frioul que nous écrit Ilaria Tuti, avec des romans historiques, et d'autres plus contemporains portés par le beau personnage de Teresa Battaglia. Une enquêtrice de plus en plus affaiblie par sa maladie d'Alzheimer, à mesure que ses crimes sont en série, et dévoilent des réalités sociales et féministes. Un genre noir, et donc toujours bien coloré. ■

Hubert Artus

Nouvelle génération

La jeune dynamique postcoloniale

Depuis la fin des années 2000, une génération d'écrivains dont les familles sont originaires des pays africains colonisés ou occupés par l'Italie vient enrichir le récit national.

Parmi les titres en lice cette année pour le prestigieux prix Strega : *La signora meraviglia* de Saba Anglana. Cette primo-romancière est née en 1970 à Mogadiscio, en Somalie, d'une mère somalienne et d'un père italien. Son roman parle d'une enfant éthiopienne qui, en 1938, est enlevée par un soldat somalien de l'armée coloniale, et grandit à Mogadiscio. Aujourd'hui en Italie, les descendants de cette famille cherchent à comprendre leur histoire, liée à celle du pays. Car, dès la fin du XIXe siècle, l'Italie a entrepris de créer un empire en Afrique (Somalie et Érythrée), et tenté de s'étendre en Abyssinie au cours de deux guerres contre le royaume d'Éthiopie (1896 ; 1935-1936). Cette période, peu explorée dans la littérature transalpine, est aussi au cœur d'un roman d'Igiaba Scego,

Cassandra a Mogadiscio. Quand ces romans seront traduits en France, nous pourrons les lire en écho au premier roman de Ubah Cristina Ali Farah, *Madre Piccola*, paru aux éditions Zulma et récompensé par le prix Vittorini. L'intrigue s'ouvre par l'arrivée d'un jeune Somalien exilé à Rome qui frappe à la porte d'un patriarche, Barni, pour le confronter à son passé en Afrique.

Pour Julie Quénehen, traductrice qui s'emploie à faire publier en France le nouveau roman d'Igiaba Scego, ces autrices *« s'inscrivent clairement dans un courant de littérature postcoloniale qui mène une réflexion profonde sur les rapports entre l'Italie et les pays qu'elle a colonisés, en même temps qu'elles réécrivent l'Afrique non pas comme un ailleurs exotisé mais bien comme un territoire dont elles gardent une mémoire dans leurs histoires personnelles »*. Ceci dans une langue mêlant l'italien à des langues africaines. *« Alors qu'une bonne partie des archives à Mogadiscio a été détruit, on perçoit dans leur écriture la nécessité de dire ce qu'est la mémoire humaine, par le ressassement* [chez Igiaba Scego] *ou bien par l'aller-retour systématique entre le présent et le passé* [chez Saba Anglana] », conclut la traductrice. ■

Gladys Marivat

RAI – TOURING CLUB ITALIANO/UIG/BRIDGEMAN IMAGES

Sélection

NOUVEAUTÉS PÉNINSULAIRES

Six ouvrages récemment parus, aux tonalités et aux formats divers, sur une terre de sagas, de figures et de modernité.

par Hubert Artus

LIGNES DE FLOTTAISON

De *Malacarne* (2007) à *Pantelleria, la dernière île* (2024) en passant par *Borgo Vecchio* (2019, finaliste du prix Femina étranger), *Conte du bidonville* et autres *Je suis Jésus*, Giosuè Calaciura a souvent écrit sur l'Italie continentale vue depuis la mer. Les cinq nouvelles de *Mirages et Naufrages* constituent une variation méditerranéenne, et autant d'approches politique, tragique et symbolique de cet espace. Dans l'une, on est sur un voilier de pêcheur, mais les poissons y sont dégoûtés par les bancs de plastique et le sang des migrants noyés. Une autre nous mène en Égypte, où un jeune homme fantasme l'Europe, et nous lirons sa traversée, sublimement tragique. Les trois autres nous offrent des virées qui, elles aussi, distinguent la plume de Calaciura, aussi ancrée dans le réel le plus cru que gorgée de magnificence et d'imaginaire. ■

MIRAGES ET NAUFRAGES
GIOSUÈ CALACIURA
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR LISE CHAPUIS, 144 P., NOTABILIA, 15 €

PREMIER ROMAN BIEN (DÉ)CONSTRUIT

Pour Ettore, ce printemps 2005 était celui de ses 18 ans. Mais c'était surtout la fin de sa peine : neuf mois de détention à domicile, dans l'appartement parental, en banlieue de Milan. Pour un acte qui, révélé en fin de récit, était la conséquence d'un embrigadement de jeunesse, lors de ses années lycée, entre 2000 et 2004. Adolescent sous influences, il s'était laissé attirer à la Fédération, le local d'un groupe de néofascistes. Forums, manifs, occupations, bastons : il avait basculé. *Du mauvais côté* est le récit sans fard de cette période fasciste. Probablement écrite bien après les faits, car le décryptage est sans fard, mais apaisé. Né en 1986, Davide Coppo l'est aussi, assurément : inspiré de sa propre jeunesse, porté par une plume fluide qui ne demande ni le pardon ni la morale, son premier roman est le portrait d'une époque, et une œuvre de saine déconstruction. ■

DU MAUVAIS CÔTÉ (LA PARTE SBAGLIATA)
DAVIDE COPPO
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR SAMUEL SFEZ, 230 P., CALMANN-LÉVY, 21,50 €

LE PIÉMONT, ET DU MYSTÈRE

Comme pour plusieurs de ses précédents livres, Silvia Avallone revient dans son Piémont natal. Et en ce jour d'automne sur lequel s'ouvre *Cœur noir*, Emilia Innocenti est venue s'y installer, dans la maison d'une tante défunte, dans ce village montagnard de Sassaia. Pourquoi cette trentenaire au look grunge et cheveux fluo est-elle venue s'isoler dans un coin où il n'y a que deux barres de réseau téléphonique – soit autant que d'habitants à Sassaia : Basilio Raimondi, 64 ans, et Bruno, maître d'école dans le village voisin, qui se méfie d'elle avant de succomber à ses charmes. Mais là encore, leur histoire est faite d'une communion de traumas, de mystères et de secrets. Silvia Avallone prend le cadre d'un microcosme reculé pour mieux étendre ses recherches de reconstruction. À ses veines sociales et mélodramatiques habituelles, elle ajoute ici une carte neuve : une romance… noire. ■

CŒUR NOIR (CUORE NERO)
SILVIA AVALLONE
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR LISE CHAPUIS, 448 P., LIANA LEVI, 23 €

TRANSE VÉRIDIQUE

C'est une histoire vraie : en 1903, une hallucination collective a frappé les habitants de l'île d'Alicudi, au large de la Sicile. Causée par un parasite, l'ergot, qui libéra une substance aux effets psychédéliques. Le roman débute par une mort : celle de Maria, adolescente emportée par la syphilis. Caterina, sa sœur jumelle, porte le deuil, et sera l'héroïne de cette *Île des femmes qui volent*. On suivra d'autres membres de la famille, à commencer par le frère, Fernandino, qui préférera la politique aux champs. Et le père, le besogneux Onofrio. Puis l'ergot arrive et, sans jamais lâcher ses caractéristiques paysannes et insulaires, la composition de Marta Lamalfa se gorge de sens, de damnations, de poétique, de corps nus, de libertés, et de tout ce qui peut nous faire dépasser notre vie et notre condition. Un premier roman habité par la transe. ■

L'ÎLE DES FEMMES QUI VOLENT (L'ISOLA DOVE VOLANO LE FEMMINE)
MARTA LAMALFA
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR AUDREY RICHAUD, 352 P., PHÉBUS, 23,50 €

VIRÉE DANS L'EMPIRE FIAT

Si *Gianni le magnifique* n'est pas un livre écrit en italien, difficile – au vu de son sujet – de ne pas le retenir dans cette sélection. Depuis des années, la Française Stéphanie des Horts s'intéresse aux « heureux du monde » (pour reprendre le titre d'un de ses ouvrages sur le couple formé par Scott et Zelda Fitzgerald). Après Carolyn et John Kennedy ou Pamela Churchill, sa nouvelle biographie romancée est consacrée non plus à une figure anglo-saxonne, mais italienne : Giovanni Agnelli (1921-2003), héritier de l'empire automobile Fiat, qu'il dirigea et transforma dès 1966. Mais bien plus que sur le futur homme d'affaires, c'est sur sa jeunesse et son ascension que s'est particulièrement penchée Stéphanie des Horts. Enfant cadet d'une famille nombreuse, il ne devait pas devenir héritier, mais il fut adoubé. Il allait détonner. *Gianni le magnifique* relate une jeunesse de playboy dans la jet-set (on y croise d'ailleurs des personnalités déjà évoquées par l'autrice dans ses précédents livres !), mais aussi un homme aux prises avec le passé mussolinien de son patronyme. Documenté, incarné, l'ouvrage raconte un destin, une marque et son époque. ■

GIANNI LE MAGNIFIQUE
STÉPHANIE DES HORTS
304 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

CALABRE RURALE ET GLOBALE

Un seul des ouvrages (une vingtaine désormais) du journaliste et écrivain Mario Fortunato, par ailleurs traducteur en italien de Virginia Woolf et de Maupassant notamment, avait jusqu'ici franchi les Alpes, et c'était en 1989 : un recueil de nouvelles intitulé *Lieux naturels*, publié aux éditions Rivages. *Sud*, paru en 2020 en Italie, se situe en Calabre, région natale de l'écrivain, et de son protagoniste, Valentino, qui l'avait quittée en 1976, à 18 ans. Il revient, après quarante ans de voyages autour du monde, pour un enterrement, et voici que le récit plonge dans ses racines : un grand-père avocat antifasciste, le père notaire et exilé, un autre grand-père pharmacien et sa fille, une famille décimée par la Shoah. C'est une saga historique et rurale classique, mais qui dévoile de nombreux interdits légitimant qu'elle soit retracée. Et que Valentino l'ait désertée quatre décennies durant… ■

SUD (ID.)
MARIO FORTUNATO
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR NATHALIE BAUER,
336 P., PHILIPPE REY, 22 €

- LES CLASSIQUES DE -
LiRE magazine

GEORGE SAND
Une femme de tous les combats

100 PAGES
RICHEMENT ILLUSTRÉES

Disponible chez votre marchand de journaux

Et ici aussi

Publié tardivement, en 2003, après moult refus, cet agrégé d'anglais s'est bien rattrapé. Avec trente-trois romans au compteur, l'auteur troyen au grand rire et aux grands drames excelle dans l'art de retranscrire les aspirations et les émotions des provinciaux, toutes générations confondues.

Jean-Philippe Blondel

FUNAMBULE DES VIES MINUSCULES

« Il est étonné : « *Ah, vous voulez me rencontrer chez moi, c'est sympa, personne ne vient jamais à Troyes, en général, c'est moi qui me déplace.* » Dommage pour tous les réfractaires qui n'auront pas eu le plaisir de visiter le beau centre-ville de la cité champenoise et de bénéficier de l'hospitalité de Jean-Philippe Blondel à l'occasion de son nouveau roman, *Un été 79*. Lui a rarement quitté sa ville natale, si ce n'est, jeune, durant trois années parisiennes ou pour des voyages au long cours. Et voilà des lustres qu'il habite dans une modeste et charmante maison à dix minutes à pied de la gare. Et à 200 mètres d'une longue coulée verte, primordiale pour cet adepte de la course à pied et des promenades libératrices. « *Ce devait être une rocade, du coup la maison n'était pas chère, mais le projet a été abandonné, une aubaine.* » Il nous reçoit en tee-shirt, car tout juste sorti de ses classes d'anglais et s'en excuse, en riant, auprès du photographe pour éviter la répétition, notez que le professeur rit volontiers et souvent. Et d'avouer qu'il est le seul auteur à s'être présenté sur le plateau de *La Grande Librairie* en tee-shirt pour avoir oublié son sac avec sa veste en partant du lycée Édouard-Herriot, à Sainte-Savine, où il enseigne. Il a été invité à l'émission littéraire de France 5 à quatre reprises par François Busnel, mais pas une fois sous l'ère d'Augustin Trapenard : « *Je suis sous les radars, il ne me connaît pas,* confie Blondel sans aigreur, *comme Jérôme Garcin qui ne m'a découvert que l'année dernière.* » C'est que, malgré ses trente-trois livres (en comptant ses romans pour la jeunesse publiés par Actes Sud Junior), le romancier de Troyes se fait discret, loin des soirées germanopratines et des salons du livre – il lui faut systématiquement passer par Paris pour rejoindre les manifestations littéraires du Sud ou de l'Ouest. Raconter la province et les heurs et malheurs de la classe moyenne, toutes générations confondues, telles sont d'ailleurs la spécificité et la grande qualité (pas si répandues) de l'écrivain. Dans *Traversée du feu*, récit, entre autres, de son combat contre un cancer du système lymphatique, il « *s'amusait* » à écrire sa nécrologie : « *Écrivain à succès modéré et au lectorat fluctuant malgré une base fidèle, racontant des histoires de la vie quotidienne, sans grands événements historiques ni sujets sociologiques.* » Se voit-il vraiment comme cela ? « *Oui, je le revendique, je suis un écrivain du quotidien et, au quotidien, je n'aime pas trop les effets de style, je préfère quand cela paraît fluide.* »

REGARD D'ENTOMOLOGISTE

Sylvie Gracia, son éditrice à L'Iconoclaste depuis *Café sans filtre* publié en 2022, pointe de son côté sa qualité d'entomologiste et son regard sur les gens dont il restitue à merveille les sentiments et les sensations. Auprès des jeunes, c'est flagrant. Paroles de l'agrégé d'anglais : « *Je les observe en permanence, notamment mes élèves de la seconde à la terminale, et c'est ainsi que j'ai peaufiné mon créneau : la littérature de l'intime pour les garçons de 12 à 17 ans. J'essaie de leur donner des clés, de leur expliquer par exemple le masculinisme, un peu comme dans l'épatante série* Adolescence *de Netflix.* »

Mais pour bien comprendre le personnage, il faut partir du début, de l'incroyable ténacité de ce fils d'un employé de la SNCF et d'une directrice d'une école maternelle, né en octobre 1964 dans la préfecture de l'Aube. En 1983, il écrivait son premier roman, 250 pages tapées à la machine à écrire, mais ce n'est que dix-neuf ans et dix-neuf manuscrits plus tard qu'il sera enfin publié. Dans ses tiroirs, 372 lettres de refus ! « *Même non publié, je pense que j'aurais continué à écrire, j'écris depuis l'âge de 6 ans, des poèmes, des nouvelles puis de la SF.* » En 2002, il reçoit un coup de fil de l'éditrice Delphine Montalant. Contre toute attente, il ne saute pas au plafond : « *L'époque était compliquée, je devais annoncer à ma femme qui était en train d'accoucher de notre deuxième fille que son père était mourant ; la vie et la mort mêlées…* » La lilliputienne maison de Delphine Montalant, épouse du regretté Éric Holder, n'a alors ni diffuseur ni distributeur, et pourtant, *Accès direct à la plage*, depuis lors moult fois réédité, connaît un beau destin. Explication de l'auteur : « *Le libraire, critique et directeur de collection Laurent Bonelli est tombé amoureux du livre. Il en a parlé quasiment tous* •••

« Oui, je le revendique, je suis un écrivain du quotidien et, au quotidien, je n'aime pas trop les effets de style, je préfère quand cela paraît fluide »

VIVE LES VACANCES ! (OU PAS…)

Avec *Un été 79*, Jean-Philippe Blondel entraîne ses lecteurs dans un VVF du Vercors. De l'art de décrire une atmosphère aussi joyeuse que tourmentée.

Ah, l'été ! Saison favorite des élèves et des… profs. Alors que leur emploi du temps est découpé en tranches horaires, voilà que s'offre à eux la liberté. Pas étonnant que l'écrivain et enseignant Jean-Philippe Blondel en ait fait l'une des matrices de son œuvre, d'*Accès direct à la plage* à *Un été 79* en passant par *Et rester vivant.* Alors que ses vacances familiales se déroulaient principalement dans le Sud-Ouest maternel, entre Landes et Béarn, il nous entraîne avec son trente-troisième et emballant roman dans un VVF du Vercors en compagnie de la famille Royer, dont les membres ressemblent étrangement au foyer Blondel : un père, Michel, employé de la SNCF, une mère, Andrée, directrice de maternelle, Philippe, le cadet, à l'adolescence taciturne, jaloux de Pascal, le grand frère séducteur, étudiant en école de commerce. Pourquoi 1979 ? Réponse de l'auteur : *« On ne le remarque pas, mais 1979 est une année décisive et de bascule, avec la fin du disco, la révolution iranienne, la guerre d'Afghanistan, l'arrivée de Margaret Thatcher au pouvoir, et puis c'est l'année de mes 15 ans ! »* Dont acte. La bascule, les protagonistes s'y préparent ici aussi. Et pourtant, tout commence idéalement, sous la plume aiguisée de l'écrivain : Michel se fait tout de suite accepter par la bande de boulistes, Andrée revit avec étonnement la camaraderie de sa jeunesse, et même le taiseux Philippe charme ses congénères, dont une certaine Béatrice, avec ses jeux de mots et son autodérision. Mais la tension monte : Andrée, harassée par ses multiples activités ménagères et qui ne supporte plus l'attitude humiliante de son mari, s'apprête à l'informer de son intention de divorcer, lorsque celui-ci lui annonce sa mutation à Paris. Puis débarque Pascal, qui subjugue son monde, et surtout Béatrice, sur la piste de danse… Tout le métier de Jean-Philippe Blondel est là, entre description des sentiments et art du suspense. **M.P.**

★★★★☆
UN ÉTÉ 79
JEAN-PHILIPPE BLONDEL
261 P., L'ICONOCLASTE, 20,90 €

les jours sur les ondes et m'a fait inviter à l'émission En aparté *de Pascale Clark sur Canal+. Delphine n'en pouvait plus de faire des paquets. »* Puis il suit ce même Laurent Bonelli chez Robert Laffont, où il publiera cinq romans, *Juke-box*, *Un minuscule inventaire*, *Passage du gué*… et finit par rejoindre Buchet-Chastel après la mort prématurée de son directeur de collection.

À LA DÉCOUVERTE DU MONDE

C'est dans cette maison qu'il sort, en 2011, son livre choc, *Et rester vivant.* Pour la première fois, il évoque les drames familiaux qui ont meurtri sa jeunesse : à 17 ans, la mort de sa mère et de son frère aîné dans un accident de voiture sur une route des Landes. Lui est miraculeusement épargné. Il aurait dû accompagner ses parents mais, tout juste bachelier et pour une raison qui lui échappe encore, il avait décidé la veille de prendre le train. Quatre ans plus tard, le décès du père (également au volant de sa voiture) le propulse dans la catégorie des *« sans famille »*. Alors, il part à la découverte du monde : aux États-Unis, en Amérique du Sud durant six mois, en Inde, au Népal… *« Quand tu n'as plus d'histoire, tu fais de la géographie. J'avais besoin de me soûler des autres et puis j'adore les langues étrangères ; voilà trois ans d'ailleurs que j'apprends le néerlandais »*, confie-t-il dans un grand sourire, aussi profus que son rire. C'est de cette époque-là aussi qu'il devient funambule (*« Tout peut basculer d'un côté comme de l'autre. »*) et expert dans l'art de dévisager les autres, comme il l'écrit dans *Traversée du feu*, le deuxième ouvrage qui revient sur ses tragédies. *« À l'annonce de mon cancer, en mars 2021, je suis redevenu ce "pauvre gamin" qu'on plaignait, j'ai eu besoin de me replonger dans ces années ; ce que j'ai fait, de façon plus apaisée et avec, peut-être, moins de sévérité envers mon père, qui était un homme violent verbalement et terriblement jaloux de sa femme. Les disputes étaient bruyantes et, ce qui est fou, alors qu'on habitait dans un groupe scolaire, personne n'intervenait, cela serait inimaginable aujourd'hui. »*

Toujours en 2021, il ressent le besoin de changement. Comme il ne veut changer ni de femme, ni de logis, ni d'école, il quitte Buchet-Chastel pour L'Iconoclaste, *« une maison jeune, parisienne. J'avais envie de faire partie de la diversité »*, déclare avec humour celui qui aurait *« rêvé être un beau ténébreux pince-sans-rire comme Jean-Pierre Bacri ». « Moi, je suis une*

DR

catastrophe, je ris de mes propres blagues. » Parmi les résolutions de cette même année, cette décision de ne plus réinventer les destins inachevés dans ses romans. « *C'est fini maintenant. Il y a un nouvel avant et un nouvel après* », s'écrie-t-il, à notre grand étonnement au regard de son nouveau roman *Un été 79*, qui réinvente deux semaines de vacances familiales dans le Vercors. « *Je me suis fait piéger moi-même, la preuve*, s'esclaffe-t-il. *Il y avait cette scène de mes parents dansant qui m'est apparue lors d'une nuit fiévreuse à l'hôpital et qui clôt* Traversée du feu. *Je pensais qu'elle allait s'évacuer, mais non, alors j'ai brodé autour, en mixant nos trois étés 1977, 1980 et 1981 dans ce VVF au-dessus de Grenoble.* »

« LE MEC QUI RIT À CÔTÉ DU PRÉCIPICE »

Ce qui ne change pas, non plus, ce sont ses habitudes d'écriture : une heure par jour, 365 jours par an, avec un même morceau en boucle dans son casque pour chacun de ses romans ! Pour *Un été 79*, *Boogie Wonderland* de Earth, Wind and Fire, pour *Un si petit monde*, *Twist in mMy Sobriety* de Tanita Tikaram, pour *Café sans filtre*, *Tom's Diner* de Suzanne Vega… À ce

propos, ce dernier, publié aux États-Unis a eu les honneurs du *New York Times* et a valu à son auteur une invitation par ladite Suzanne Vega lors d'une prestation à Reims. Blondel connaît par ailleurs un grand succès en Allemagne où six de ses romans sont traduits, dont *6 h 41*, pour lequel il a effectué outre-Rhin une tournée digne de ses stars du showbiz. En France, on l'a dit, il se fait plus discret. Reste qu'il se souvient très bien de son premier salon, en 2003, à Montélimar. Il y a noué de jolies relations avec quelques écrivains comme Véronique Ovaldé et Thomas B. Reverdy. Témoignages de ces derniers. Véronique Ovaldé : « *Tout de suite, j'ai adoré l'homme, mélancolique et subtile, et son attention aux autres. Je lui ai dit : "T'es fou, t'es le mec qui rit très fort à côté du précipice", alors que je ne connaissais rien de sa vie. Et puis, j'ai lu son livre, à la construction formidable.* » Thomas B. Reverdy : « *Je publiais moi aussi mon premier roman,* La Montée des eaux. *J'ai été touché par sa gentillesse, sa sensibilité pudique et élégante qui fait passer les sentiments sans être dans le pathos. On était logés au Relais de l'empereur, on a passé la nuit à boire et à parler de littérature américaine, de Brautigan à Fante, nos idoles de la collection 10/18 des années 1980-1990.* » Rectificatif amusé de Blondel : « *Moi, mes idoles, ce sont plutôt les grandes Britanniques, Virginia Woolf, Katherine Mansfield, Emily Brontë, et les écrivains de la côte Est comme McInerney. Ou encore, si je remonte à mes 16 ans, Patrick Modiano et sa* Villa Triste. *Je me suis aperçu qu'on pouvait écrire des choses qui me touchent.* » Les lecteurs de Jean-Philippe Blondel ne le démentiront pas. ■

Marianne Payot

Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine*

INSTITUT LUMIÈRE | *ACTES SUD*

EN LIBRAIRIE

« Peckinpah a secoué le monde et l'industrie du cinéma avec son baril de poudre. »
QUENTIN TARANTINO

La biographie définitive du réalisateur de *La Horde sauvage* et des *Chiens de paille* !

L'INSTITUT LUMIÈRE CÉLÈBRE **SAM PECKINPAH !**
UN LIVRE | UNE RÉTROSPECTIVE | UNE EXPOSITION
DU 5 JUIN AU 20 JUILLET 2025

14,50 x 24 cm, 848 pages, 34€

C'est la saison des tubes de l'été. Mais on ne sait pas assez que, parmi ces célèbres chansons légères, se cachent parfois des paroles signées d'auteurs réputés, qu'on croise davantage au rayon littérature. De Jacques Prévert à Philippe Djian en passant par Françoise Sagan, Françoise Mallet-Jorris ou le regretté Philippe Labro, petit récital aux airs de playlist estivale.

Paroles d'écrivains

LA MÉTAPHYSIQUE DES TUBES

Les passerelles entre poètes et musique existent depuis l'Antiquité. Mais voilà : l'impact grandissant du média disque à partir des années 1960 transforma les essais balbutiants en véritable poule aux œufs d'or. Ainsi, plusieurs générations d'auteurs et d'autrices ont su adapter leur talent, parfois pour le meilleur, sur des formats de trois minutes trente – même si, pour certains, il s'agissait aussi de coups de poker. Ainsi, Philippe Labro, qui vient de nous quitter, a signé des chansons pour Johnny Hallyday (*Oh ! ma jolie Sarah*, *Fils de personne, Poème sur la 7e*…) qui restent en tête d'une abondante discographie. Mais tous n'ont pas connu pareilles réussites, tel un Jean Cocteau aux tentatives musicales vaines. Ça s'en va et ça revient, ça se retient », c'est ce qui fascina tant ces plumes aventurées en terrain inconnu…

PRÉVERT ET KOSMA, DUO D'AVANT-GARDE

Ils sont les précurseurs en la matière : des écrivains reconnus et célébrés de leur vivant pour qui la chanson est vue comme un nouveau moyen d'expression. Pour Jacques Prévert, la rencontre avec la chanson a lieu en 1934, lorsqu'un fait divers le révolte : une trentaine d'enfants s'étant évadés du bagne de Belle-Île-en-Mer en réponse aux violences des surveillants du réfectoire, l'administration propose une prime de 20 francs pour chaque enfant capturé ; une chasse est organisée (histoire qui inspira aussi à Sorj Chalandon son roman *L'Enragé*). Prévert réagit en écrivant le poème *Chasse à l'enfant*, mis en musique par Joseph Kosma, un réfugié juif hongrois et ancien chef d'orchestre de l'opéra de Berlin. C'est le début d'une fructueuse collaboration entre les deux hommes jusqu'en 1951. Il est cocasse que cette chanson soit pour la première fois enregistrée l'année 1936 et par Marianne Oswald, de son vrai nom Sarah Bloch, aux débuts en Allemagne marqués par ses interprétations chantées d'un autre écrivain, Bertolt Brecht. À mesure des années, Prévert verra ses poèmes mis en musique par Kosma, mais écrira aussi directement pour illustrer quelques films : *La Pêche à la baleine* pour le court-métrage éponyme ; pour *Les Visiteurs du soir : Démons et merveilles*, *Le tendre et dangereux visage de l'amour* et *Complainte de Gilles* sur des musiques de Maurice Thiriet ; *Tu étais la plus belle* par Tino Rossi pour *Le soleil a toujours raison*. L'état de grâce vient en 1946 dans le film *Les Portes de la nuit* de Marcel Carné avec ses deux monuments : *Les enfants qui s'aiment* et *Les Feuilles mortes*. Tube mondial pour ces dernières, d'Yves Montand à Bob Dylan, de Frank Sinatra à Barbra Streisand : c'est la même chanson. Après la rupture avec Joseph Kosma, Prévert ne retrouve pas la magie, mais on peut tendre une oreille vers quelques curiosités travaillées avec Henri Crolla, comme ce titre pour le film du même nom avec Brigitte Bardot *Voulez-vous danser avec moi ?* en 1959, *Cri du cœur* par Édith Piaf en 1960 et passé inaperçu, ou même *Tumbleweed* par Marie Laforêt pour le film *Saint-Tropez Blues*. *« Oh je voudrais tant que tu te souviennes/Cette chanson était la tienne/C'était ta préférée je crois/qu'elle est de Prévert et Kosma »* (Serge Gainsbourg, 1961).

Jacques Prévert, auteur du tube planétaire *Les Feuilles mortes*.

FARABOLA/BRIDGEMAN IMAGES

Boris Vian a écrit des chefs-d'œuvre avec Henri Salvador.

Les phénomènes Françoise Sagan et Juliette Gréco en 1959.

On ne mesure que trop mal aujourd'hui à quel point l'écriture de Boris Vian provoqua un coup sur la tête du public dans la France des années 1950 où l'on s'ennuie un tantinet. Parmi ses nombreuses paroles, *Le Déserteur* pour Mouloudji, chanson pacifiste interdite d'antenne en pleine guerre d'Indochine; *Fais-moi mal, Johnny* pour Magali Noël, six décennies avant *50 nuances de Grey*, et surtout ses chefs-d'œuvre écrits avec Henri Salvador : le premier disque de rock français *Rock and Roll-Mops*, de la gaudriole intelligente avec *Faut rigoler*, du jazz avec *Blouse du dentiste*. Mort en 1959, il ne connaîtra pas les *sixties* et les idoles des baby-boomers dans une France trop rapidement passée à autre chose.

LANZMANN MET DUTRONC SUR LE BON RYTHME

Le premier septennat du général de Gaulle est marqué par le phénomène littéraire Françoise Sagan. La jeunesse s'ennuie copieusement et *Bonjour tristesse*, porté au cinéma en 1958, soit quatre ans après sa parution en librairie, est un triomphe au-delà même de nos frontières. Sagan écrit *Aimez-vous Brahms…* en 1959 et quand le cinéma l'adapte, deux ans plus tard, c'est naturellement que l'autrice signe les paroles de la chanson *Quand tu dors près de moi* sur la mélodie de la *symphonie n° 3* de Brahms – comme plus tard *Baby alone in Babylone*. Anthony Perkins l'interprète avec grâce, Bob Azzam tout en rythmes chaloupés, Montand et Dalida nous font pleurer et, pourtant, ce sera bien le seul tube écrit par la romancière avant le *Quelques cris* pour Johnny Hallyday en 1999.

En 1966, le yéyé en place depuis six ans va prendre deux coups fatidiques. Michel Polnareff et Jacques Dutronc. Ceux-ci, par leur singularité, ringardisent les adaptations de succès anglo-saxons et inventent la pop française. Tous deux composent leurs musiques et si le premier est au moins coauteur de la majorité de ses textes, le second est porté par les mots d'un écrivain qui n'est alors pas un inconnu du public, Jacques Lanzmann. Né en 1927 dans une famille originaire de Biélorussie et d'Ukraine, enfant caché pendant l'Occupation, frère du cinéaste Claude, il exerce les métiers de soudeur, peintre ou mineur entre la France et le Chili. Lorsqu'il se met à écrire pour Jacques Dutronc, il est déjà auteur de sept romans et de nombreux articles de presse, notamment dans *L'Express* et *Lui*. Jacques aime les grands écarts. Le premier essai fait des étincelles, *Et moi, et moi, et moi* devient

COMME UN AIR DE FOLIE

Des chansons aux paroles évocatrices ont également surgi de plumes affûtées, connues pour avoir exploré des sujets moins risqués.

Parfois, il arrive que ça coince dans le tube à essai. Les stylos affûtés se sont parfois avancés dans des zones dangereuses. Ainsi en 1975, Jacques Lanzmann aligne deux bizzareries en quelques mois. *Viens dans ma bouche* pour Nanette Corey *« Je te sens bien, je me sens bien, je te sens bien, je me sens bien »*, l'année du triomphe d'*Emmanuelle 2*, pourquoi pas ? Et *J'aime pas les filles qui fument* pour Bernard Menez dans un univers il est vrai assez éloigné de Mlle Corey. On retrouve la signature de Yann Moix en 2002 sur l'album *Extase* d'Arielle Dombasle, mais son texte en anglais, *Prayer*, sur *Tableaux d'une exposition* de Moussorgski en version électro-lyrique ne convainc pas vraiment. La palme de l'étrange demeure dans ces quelques textes de Laurent Chalumeau, aux antipodes de ses romans : *Raide dingue de toi* pour le boys-band G Squad en 1996 et son explicite : *« Jusque-là jamais l'amour chez moi / N'avait encore pris ces proportions-là. / Avant toi, je n'imaginais pas / Qu'aimer pouvait aller jusque-là, / Je suis raide dingue de toi. »* L'année suivante et dans la même lignée, il écrit le texte de l'ex-Zouk Machine Jane Fostin et « tube » de nouveau avec *La Taille de ton amour* : *« Donc si tu veux ce soir, / Empêcher mon départ, / Il va falloir revoir / La taille de ton amour. / Où s'en va notre histoire / Je ne peux plus te croire / Là je demande à voir / La taille de ton amour. »* Le succès de ses deux chansons lui donne du baume au cœur après l'échec de son album pour Michèle Torr, avec des reprises françaises de standards de la country américaine. Dans ce métier, tout est permis. **M.A.**

WIKIPEDIA – DANIEL FRASNAY/AKG IMAGES

Ci-contre : Françoise Hardy et Patrick Modiano lors d'une balade en barque après le succès de *Étonnez-moi Benoît*.

un tube iconique instantané. S'ensuivent sept années de succès : *Mini, mini, mini, Les Playboys, J'aime les filles, Les Cactus, Il est 5 heures Paris s'éveille…* Jacques Lanzmann ne s'arrête pas là et réalise en 1969 une belle affaire en adaptant la comédie musicale *Hair* en français sur la demande de sa productrice hexagonale, Annie Fargue. *Laissons entrer le soleil* place Julien Clerc sur orbite. Les années suivantes seront moins effervescentes, fâcherie avec Dutronc qui s'associera dans les années 1990 avec l'autrice Linda Lê, sans grand retentissement, quelques textes improbables *(lire l'encadré page 57)*, mais une jolie réussite sur l'un des premiers raps en français avec *Stop ou encore* pour Plastic Bertrand en 1980 et une trentaine de livres à succès. Et puis *On nous cache tout, on nous dit rien* et *L'Opportuniste* comme hymnes de la satire politique depuis sept décennies, qui dit mieux ?

MODIANO PAR AMITIÉ, DORIN PAR PERSUASION

Il est de bon ton, lors de dîners en ville, de rappeler à l'assistance que Patrick Modiano a écrit les paroles d'une vingtaine de chansons. Alors oui, c'est vrai, mais la plupart datent d'avant la sortie de son premier roman *La Place de l'Étoile* en 1968. Cette expérience de parolier est en réalité liée à l'amitié qui le lie alors à Hughes de Courson. À l'époque, ce dernier travaille aux Éditions musicales Fantasia : « *Je revois son bureau aux murs d'un beige légèrement rosé, et les visages de ceux qui y passaient. Depuis, certains d'entre eux sont devenus des vedettes, d'autres se sont perdus.* » Ainsi, *Étonnez-moi Benoît* pour Françoise Hardy en 1968 est sans doute non pas la plus connue mais la moins obscure, *San Salvador* pour la même en 1970, *L'Aspire-à-cœurs* dans la voix de Régine la même année, *Les oiseaux reviennent* pour Henri Seroka… Bref, pas de quoi affoler les hit-parades ou les émissions des Carpentier, la tentation de parolier ne dure que deux petites années.

Déjeuner en paix, Pas d'ami comme toi… le tandem Djian-Eicher a imprimé de son sceau la chanson française des années 1990-2000

Francoise Mallet-Joris et Marie-Paule Belle au piano pendant l'enregistrement de *Samedi Soir* en 1973.

En revanche, Françoise Dorin, autrice de vingt-trois romans et de dix-huit pièces de théâtre, aligne trois énormes tubes en un an : *Que c'est triste Venise* pour Charles Aznavour, dont il signe la musique en 1964 et qu'elle impose difficilement après le refus de nombreux éditeurs musicaux ; *N'avoue jamais* pour Guy Mardel en 1965 (troisième place à l'Eurovision, 300 000 exemplaires vendus en France) et *La Danse de Zorba* pour Dalida en cette même année, d'après le film *Zorba le Grec* avec Anthony Quinn, et qui lance la mode du sirtaki durant l'été 1965, danse faussement hellénique en réalité créée par Eddy Barclay au cœur du 8e arrondissement de Paris. Françoise Dorin continuera à écrire quelques paroles par plaisir pour Jean-Jacques Debout ou Henri Salvador avant de connaître en 1986 l'échec coûteux de la comédie musicale *La Valise en carton* d'après le livre autobiographique de Linda de Suza.

Rarement une telle alchimie entre ces deux femmes n'a été égalée. Marie-Paule Belle pour la voix et la musique, Françoise Mallet-Joris (1930-2016), associée à Michel Grisolia (ancien collaborateur de *Lire*) pour les mots, et, entre elles, un amour encore tabou pour la société de l'époque. « *Françoise était aussi – et elle était surtout – mon amie. Ma compagne. Ma passion. Dans les années 1970, nous formions un couple, sans souci, sans honte, sans pudeur. Nous étions ensemble naturellement, sans rechercher le scandale que nous créions pourtant dans une société figée qui n'admettait pas que deux femmes puissent s'aimer ouvertement.* » Leurs chansons écrites ensemble ont marqué le public et en particulier les femmes qui peinaient alors à trouver leurs voies dans les voix de l'époque. Si *La Parisienne* est un tube universel, des trésors d'émotions nichés dans *Je veux pleurer comme Soraya*, dédié à la princesse iranienne déchue et en exil ou *Celui* (« *Celui qui ne m'a*

HUGUES VASSAL/AKG IMAGES - GIOVANNI CORUZZI/BRIDGEMAN IMAGES

Stephan Eicher et Philippe Djian célébrant la sortie de l'album *Carcassonne* en 1993.

jamais fait l'amour / M'a mieux comprise et mieux aideé / Que toi qui prétendais m'aimer ») sont à redécouvrir d'urgence par la jeune génération. (Ses albums sont enfin disponibles en streaming !). Notons que le coauteur Michel Grisolia se tournera vers la littérature avec vingt-quatre romans, dont le premier, *L'Inspecteur de la mer,* en 1977 fut adapté deux ans plus tard avec succès au cinéma sous le nom de *Flic ou Voyou* avec Jean-Paul Belmondo. La vie est belle.

DES COUPS DE GÉNIE QUI TOUCHENT LE PUBLIC

Lorsque Antoine de Caunes présente Stephan Eicher à Philippe Djian à la fin des années 1980, ce dernier est déjà ce qu'on appelle une star littéraire. Deux romans à succès adaptés au cinéma (*37°2 le matin* par Jean-Jacques Beneix, *Bleu comme l'enfer* par Yves Boisset). Le français n'est pas la langue maternelle du chanteur suisse, sa maison de disques et lui-même savent qu'il a besoin de mots ciselés pour s'imposer dans l'Hexagone. Dès leur premier album écrit et composé ensemble en 1991, ça fait des étincelles, Engelberg aligne les standards avec *Déjeuner en paix, Tu ne me dois rien, Pas d'ami (comme toi).* De la magie sur compact disc. Même réussite pour les opus suivants : *Des hauts des bas, Ni remords, ni regrets, Ce peu d'amour, Sans vouloir te commander…* Le tandem Djian-Eicher a imprimé de son sceau la chanson française des années 1990-2000 d'une patte unique, profonde, mais jamais pompeuse. Vive la Suisse libre.

Si les coups de génie touchent le public avec *India Song* de Marguerite Duras (1975) ou passent inaperçus dans *Mirage Geisho* de Hervé Guibert pour Carole Laure (1991), depuis le nouveau millénaire, Internet et la mutation du marché musicale, les acteurs du livre sont souvent demandés pour satisfaire des artistes et producteurs en recherche d'un élégant vernis, mais sans faire de vague. En 2003, Virginie Despentes adapte le *Protect Me* de Placebo en *Protège-moi,* que le groupe sort uniquement sur le sol français, puis écrit en 2005 trois textes du deuxième album de la formation A.S. Dragon, *Va chercher la police,* pour un résultat pour le moins mitigé. Aussi, Amélie Nothomb écrit entre 2002 et 2011 plusieurs paroles inspirées pour la chanteuse Robert *(Celle qui tue, L'Appel de la succube…),* Yann Moix place un discret *Souviens-toi* pour Diane Tell en 2004, Marc Levy tente le tube avec Jenifer sur *Pour toi,* puis avec Grégory Lemarchal dans *Je t'écris,* mais personne n'a remarqué. Florian Zeller sublime chez Christophe en 2004 dans Parle-lui de moi mais fort peu le relèvent. Michel Houellebecq, l'écrivain français contemporain le plus traduit dans le monde, s'essaie aux paroles, pour lui-même, pour Iggy Pop, pour Jean-Louis Aubert, mais le public ne semble guère concerné et personne n'y peut quelque chose. Somme toute, malgré le génie littéraire, tout le monde n'est pas Didier Barbelivien, Pierre Delanoë ou Étienne Roda-Gil. Savoir écrire pour d'autres voix est un art à part. ■

Mathieu Alterman

GRÉCO, LA MUSE ABSOLUE

L'égérie de Saint-Germain-des-Prés et star internationale Juliette Gréco a inspiré les plus grands auteurs de son époque.

Aucune dame de la chanson n'a eu autant de paroliers prestigieux, figures de la littérature francophone. C'est un véritable best of, elle les a tous ensorcelés. Raymond Queneau lui écrit les paroles de son premier enregistrement *Si tu t'imagines* en 1950, sur une musique de Joseph Kosma, et son *« Qu'ça va qu'ça va qu'ça »* entre dans l'éternité. Quant à la face B, *Rue des Blancs-Manteaux,* elle est signée Joseph Kosma/Jean-Paul Sartre. Pas mal pour un début ! La suite est étourdissante : Jacques Prévert lui écrit l'année suivante sa chanson devenue signature *Je suis comme je suis.* Elle chante François Mauriac avec *L'Ombre* en 1953 puis Françoise Sagan sur *Sans vous aimer, Le Jour, Vous, mon cœur* en 1956. Deux ans plus tard, c'est Boris Vian qui s'y colle dans le fabuleux *Musique mécanique* et, à la fin de la décennie, l'égérie de Saint-Germain-des-Prés devenue icône internationale chante les nouveaux venus, Brel, Gainsbourg, Béart sans oublier ce qu'elle devait tant à ses premiers amis. Il n'y a plus d'après ?

M.A.

BRIDGEMAN IMAGES – THE DUTCH NATIONAAL ARCHIEF

NOTES EN BAS DE CASE

L'histoire est restée discrète: dans les années 1980, Frank Margerin, Jean-Claude Denis et leurs potes auteurs de bandes dessinées sont montés sur scène avec leur groupe Dennis'Twist. Succès, éphémère mais fulgurant et intense, avec le tube *Tu dis que tu l'M*.

La bande dessinée mène à tout, il suffit… de ne pas en sortir. C'est la conclusion d'une aventure que les moins de 50 ans ne peuvent pas connaître. Les aventuriers se nomment notamment Frank Margerin, Jean-Claude Denis, Vuillemin et Denis Sire qui, tous, tâtent alors du crayon, et souvent avec succès. Mais après avoir quitté la planche à dessin, ils changent de registre et se mettent à la musique. Chacun de son côté. En amateur éclairé. Si leurs albums se retrouvent régulièrement en tête de gondole dans les librairies, ces jeunes gars, la trentaine alors fringante en ce mitan des années 1980, se sont retrouvés en bonne place au Top 50 pendant seize semaines avec leur groupe Dennis'Twist. Rien de moins. Mais comment en sont-ils arrivés là?

DE LA PLANCHE À DESSIN À LA SCÈNE

« *Honnêtement, l'origine est un peu floue* », avoue Frank Margerin, le père de Lucien, héros dessiné à la banane prononcée. Alors, il faut se remettre dans l'ambiance de l'époque. Ceux qui connaissent le milieu de la bande dessinée savent l'amitié qui lie les auteurs. L'ego y est peu présent et la fête n'est jamais loin. Ça dessine, d'accord, mais ça mange aussi, ça picole, ça festoie et ça cause musique. En théorie. Et en pratique aussi. Jean-Claude Denis, notamment, le papa de Luc Leroi, est un guitariste émérite, et monte sur scène régulièrement.

Frank Margerin.

« *Il sait tout jouer,* note Frank Margerin. *C'est un véritable jukebox.* » Les liens entre musique et bande dessinée sont fréquents. Ces dernières années, il n'était pas rare d'entendre sur scène Winshluss, chanteur et compositeur du groupe Brutuss 64. De leur côté, Riad Sattouf a composé la bande originale de son film *Jacky au royaume des filles,* Luz a fait entendre sa voix et Ludovic Debeurme est guitariste. Mais les premiers à s'être recasés un temps sur scène ce sont eux: les Dennis'Twist. Si c'est flou pour Margerin, qui date les débuts du groupe lors d'un concert au Festival de la bande dessinée d'Angoulême, Jean-Claude Denis, lui, a fait des recherches pour un pote qui envisage d'écrire un livre et se montre très précis: « *Notre premier concert, c'était au cirque d'Hiver, à Paris, le 13 novembre 1983. Ce qui remonte à plus loin que ne le présente l'histoire officielle. On répétait depuis le début de l'année et on a fini par jouer sur scène. Ensuite, ça s'est enchaîné pendant six ou sept ans.* » Pas si mal pour une bande de potes qui crayonnent en professionnels et grattent des accords en amateurs.

« ON AVAIT DU TALENT »

Mais pas vraiment le temps d'écrire ou de composer, les albums des uns et des autres prennent trop de temps. Les premiers pas de Dennis'Twist ont des airs de reprises. « *Denis Sire et moi aimions bien le twist et les vieux titres des années 1950 qui nous rappelaient notre jeunesse. Jean-Claude, lui, était déjà*

Jean-Claude Denis.

DR

Tu dis que tu l'M devient la face A d'un 45 tours dont la face B est l'œuvre de Vuillemin, *Le Fion du troufion*… Le disque sort en 1986 et, rapidement, entre dans le Top 50.

plus moderne. Donc, on a mélangé les styles. C'est ce qui a fait notre particularité et notre succès. » Et quel succès ! Un producteur les repère et les pousse à s'investir davantage. Les potes se la jouent d'autant plus bande que la plupart d'entre eux publient aux Humanoïdes associés. Notamment Dodo, scénariste des albums de Ben Radis. Qui écrit et chante. Et lâche un jour ces mots du refrain : « *Tu dis que tu l'aimes/Mais tu sais bien que même/Si tu lui mettais deux M/Elle te quitterait quand même.* » Philippe Guyot met ces paroles en musique façon rock/pop ; *Hungry Heart* de Springsteen d'un côté, Elli et Jacno de l'autre. *Tu dis que tu l'M* devient la face A d'un 45 tours dont la face B est l'œuvre de Vuillemin, *Le Fion du troufion*…. Le disque sort en 1986 et entre rapidement dans le Top 50, qui fait la pluie et le beau temps des chansons sur les radios. En l'occurrence le beau temps, grand soleil et ciel bleu. « *Je n'osais pas le*

dire à l'époque mais je le pensais très fort : on avait du talent », note aujourd'hui Margerin dans un élan de lucidité. Ils ne sont pas les seuls à s'en rendre compte. Dennis'Twist enchaîne les télés, passe chez Drucker, Sabatier, Foucault et les autres. Des émissions XXL qui les poussent aussi sur scène. À la louche margerienne : une cinquantaine de concerts. « *C'était plutôt joyeux au début, un peu fastidieux à la fin,* se souvient Jean-Claude Denis. *Les journées étaient remplies : télé le matin, dessins l'après-midi, et sur scène le soir. C'était beaucoup. D'autant que personne n'avait envie d'arrêter de publier.* » Résultat des courses : deux albums, six singles et retour à la case BD. Les temps modernes étant ce qu'ils sont, on peut retrouver Dennis'Twist sur le Net. Toujours à la page finalement. ■

Éric Libiot

DR - YOUTUBE

« *Vertige de l'amour* de Bashung est une vraie chanson littéraire »

Le journaliste Florent Barraco revient dans *La Route du tube* sur l'histoire de ces succès que nous avons tous fredonnés. Entretien avec un grand connaisseur de la variété française.

Qu'est-ce qu'un tube ?

Florent Barracco. Un tube est une chanson qui sort de l'anonymat et dont le refrain est chanté par une part importante de la population. On le fredonne à tout moment, car il nous procure soit de la joie, soit le sentiment d'appartenir à une communauté.

Qu'est-ce qui différencie l'écriture, disons, « poétique » de celle des paroles de chansons populaires ?

F.B. La compréhension par tous. Une chanson, c'est une atmosphère, des personnages installés rapidement, un enjeu. Le tout avec des formules que l'on reprend sans difficulté. Pour moi, l'exemple parfait de chanson populaire, c'est Michel Delpech. Dans *Le Chasseur,* on est plongé avec lui dans les marais « *à cinq heures du matin* » et on est saisi du même doute que lui ! La chanson, c'est un court-métrage musical saisissable par tous.

Un tube est-il, par essence, « non littéraire » ?

F.B. Pour moi, non, car il s'agit justement de faire jouer les mots. La seule différence est la longueur de l'exercice littéraire. *Vertige de l'amour* de Bashung est une vraie chanson littéraire – « *J'ai crevé l'oreiller. J'ai dû rêver trop fort* ». Pareil pour *Envole-moi* de Jean-Jacques Goldman – « *J'm'en sortirai, je te le jure/À coups de livres, je franchirai tous ces murs* ». La chanson emploie toutes les techniques littéraires et, en France, cela compte encore plus. C'est d'ailleurs pourquoi, selon moi, les tubes se raréfient ces dernières années : la langue est moins bien maîtrisée, tant par les auteurs de textes que par ceux qui écoutent.

Comment expliquez-vous, en fin de compte, que bien peu d'immenses tubes populaires aient des paroles signées de grands romanciers, qui écrivent souvent des chansons dites « d'album » ?

F.B. Parce qu'il faut imaginer une histoire qui touche les gens. Quand Jean-Loup Dabadie écrit *Le Petit Garçon* ou *L'Italien,* tout le monde peut saisir le tragique de la situation décrite. Les romanciers se livrent plus volontiers à des exercices de style, qui conviennent mieux à des albums qu'à des singles, où il faut aller droit au but. Mais inversons la question : ne faut-il pas considérer Pierre Delanoë, Étienne Roda-Gil, Dabadie ou Charles Trenet comme des romanciers ?

Enfin, avez-vous le souvenir de certains tubes faisant référence à de grands classiques de la littérature ?

F.B. La chanson française était, jusqu'à peu de temps encore, très référencée – comme toute la culture populaire. Parmi d'autres, on trouve la mention du *Grand Meaulnes* chez Michel Sardou dans *Le Surveillant général*, Jean Ferrat a mis en musique les poèmes d'Aragon, et n'oublions pas les comédies musicales comme *Notre-Dame de Paris* ! Cela dit, l'inverse est vrai : le romancier Nicolas Mathieu n'a-t-il pas utilisé le fameux tube de Sardou pour créer une atmosphère socialo-musicale dans *Connemara* ? ■

Propos recueillis par Baptiste Liger

LA ROUTE DU TUBE
FLORENT BARRACO
240 P., LAFFONT, 17 €

LE LIVRE À LIRE

BERNARD LEHUT

Chaque mois, notre fameux intervieweur discute librement pour *Lire Magazine* avec un auteur dans l'actualité, à travers un podcast dont nous publions dans nos pages une version courte. Pour cette édition estivale, il s'est entretenu avec le lauréat du Goncourt 2023 (et du grand prix RTL-*Lire Magazine* 2021) JEAN-BAPTISTE ANDREA, à l'occasion de la parution en poche de *Veiller sur elle*. Un énorme succès, qui verra son public s'agrandir cet été sur les plages – ou ailleurs…

« Le prix Goncourt a transformé ma vie »

Comment accueillez-vous la nouvelle vie qui s'offre à *Veiller sur elle* grâce à sa publication en poche ?

Jean-Baptiste Andrea. Je reste émerveillé par le destin de ce livre, par le fait qu'il continue de vivre, qu'il rencontre un autre public. C'est toujours formidable d'être édité dans ce format plus démocratique et abordable. Je n'ai pas relu *Veiller sur elle* avant le passage en poche, mais on y a apporté quelques légères corrections, des coquilles orthographiques ou des incohérences de temporalité, certaines signalées par les lecteurs eux-mêmes. Le livre parfait n'existe pas. Il y a toujours quelque chose à rectifier.

***Veiller sur elle* a rejoint les grands prix Goncourt. Il s'est vendu à plus de 700 000 exemplaires avant la parution en poche. Avez-vous une explication à cette exceptionnelle réussite ?**

J.-B.A. En France, peut-être avons-nous sacrifié trop longtemps le fond à la forme. J'admire les créateurs qui font évoluer la forme, mais on a pu aussi perdre de vue la fonction première d'un livre qui est de raconter une histoire. Le prix Goncourt de *Veiller sur elle* a déclenché une synergie et comblé une attente en ce sens du public. La question qui m'obsède n'est pas de savoir si j'écris bien mais si je raconte une bonne histoire.

Des personnages rebelles, en marge de la société, des amours impossibles, des secrets, telles sont les constantes de vos romans. Dans *Veiller sur elle* s'y ajoute un important contexte historique voire politique. Une grande nouveauté chez vous !

J.-B.A. Et pourtant, je n'avais pas l'intention d'écrire un roman historique. Je n'ai pas d'appétence particulière, ni d'hostilité d'ailleurs, pour ce genre. En fait, la grande Histoire s'est immiscée par le biais de la petite histoire de mes deux héros, Viola et Mimo. Je voulais les confronter à la tyrannie. Il devenait alors normal que la grande tyrannie du XX^e^ siècle, le fascisme, devienne la toile de fond de ce qui m'importait le plus, mettre en scène les destins de mes personnages.

Avec le recul, quelles sensations, quelles images vous reste-t-il de l'attribution du Goncourt ?

J.-B.A. L'émotion éprouvée tous ensemble chez mon éditeur lors de l'annonce. Je suis persuadé qu'il s'agit du moment dont je me souviendrai à l'instant de ma mort. C'était d'autant plus intense que Sophie *[de Sivry, fondatrice et directrice des éditions L'Iconoclaste]* était décédée quelques mois plus tôt. Ce prix, en outre, a transformé ma vie. Depuis tout petit, je n'ai fait qu'une chose : écrire. J'étais dans une posture de combat permanente pour arriver à vivre de ce que je voulais faire. Tout à coup, le Goncourt a apporté une validation absolue à tout cela.

Ces bientôt deux années qui ont suivi votre prix Goncourt, l'effervescence, les multiples sollicitations qui l'ont accompagné vous ont-elles laissé le temps et l'énergie d'écrire ?

J.-B.A. Non, je n'ai eu ni l'énergie ni l'envie d'écrire jusqu'à présent. J'ai besoin, de toute façon, d'un temps de jachère. C'est une période paradoxale où l'on est à la fois passif et actif. Pour moi, l'acte créateur est un logiciel qui, en toile de fond, tourne en permanence. Quand on a l'impression qu'il ne se passe rien, c'est là où des choses germent, s'agrègent et, tout d'un coup, ça sort, je ne sais pas quand ni même si ça sortira mais, pas de panique, j'ai appris à lâcher prise. ■

Propos recueillis par B.Le.

★★★★☆
VEILLER SUR ELLE
JEAN-BAPTISTE ANDREA
542 P., PROCHE, 9,70 €

→ Retrouvez l'intégralité de l'entretien dans le podcast de Bernard Lehut, disponible sur nos réseaux sociaux et sur *ouest-france.fr* (à partir du 26 juin).

AUDREY SOVIGNET - CÉLINE NIESZAWER/LEEXTRA/PROCHE

76

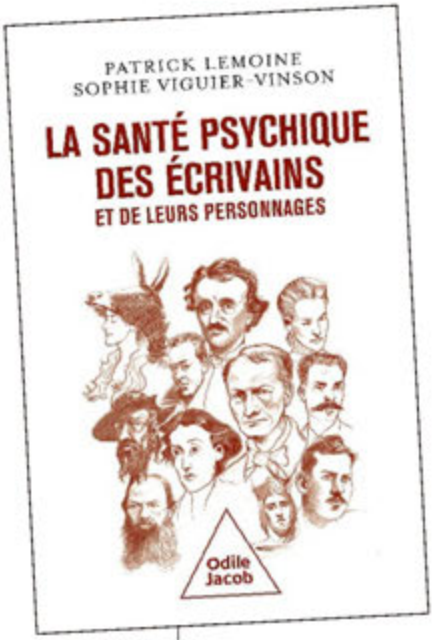
MY HERO ACADEMIA, C'EST FINI ?

68

YAN LIANKE, L'AMOUR AU TEMPS DE MAO

LE CAHIER CRITIQUE

SPÉCIAL LIVRES DE L'ÉTÉ ET POCHES



85

LA MAL-AIMÉE DES KENNEDY SELON **CAMILLE PERRIER**

80 DANS LA **TÊTE DES ÉCRIVAINS**

ÉDITIONS PICQUIER – J.BLANCHARD/MANGA MHA 42 – JOHN MATHEW SMITH & WWW.CELEBRIT

KAMEL DAOUD

Écrire contre soi

Certains ont l'habitude d'attendre l'été pour lire le Goncourt. Une idée d'autant plus judicieuse cette année, sachant que l'auteur très engagé de *Houris* publie deux ouvrages qui lui font écho : un recueil d'articles et un texte dans la collection « Tracts ».

Il faut avoir une bonne dose d'inconscience, ou un goût prononcé pour la polémique, quand on intitule un petit essai, *Il faut parfois trahir*, alors qu'on est soi-même accusé d'avoir trahi l'histoire d'une jeune femme dans son dernier roman, le très ambitieux *Houris*, prix Goncourt qui plus est. Kamel Daoud possède les deux, qu'on nomme cette inconscience courage, ou ce goût pour la polémique libre-pensée. Mais ce n'est pas de cette trahison, qui sera bientôt jugée à Paris, qu'il est question dans ce texte de la collection « Tracts » des éditions Gallimard

Première phrase: « *Quand un Occidental pense contre les siens, on le désigne comme intellectuel universel.* » Quelques lignes plus loin: « *Quand un intellectuel du Sud pense contre soi et contre les siens, on le nomme vite traître.* » Voilà donc la trahison dont serait coupable Kamel Daoud. Penser contre les siens, contre cette identité dans laquelle on voudrait l'enfermer des deux côtés de la Méditerranée. Ici, l'intellectuel « arabe », résistant à l'obscurantisme religieux. Là-bas, l'écrivain francophone, piétinant la gloire des héros libérateurs. Car il y a bien un ici et un là-bas. Il y a aussi un ailleurs, le lieu que Kamel Daoud a choisi d'habiter, les mots, les livres, les idées. Il ne se reconnaît comme territoire que la langue. C'est ce qui fait l'intérêt et la nécessité de son œuvre, romans, essais ou articles, au moment où paraît en même temps aux Presses de la Cité, un recueil de chroniques écrites entre 2015 et 2025, ses *Lettres persanes*, comme il le dit lui-même en convoquant Montesquieu.

TRAÎTRE À L'« ARABITÉ »

Avant qu'il ne soit trop tard est une manière pour l'auteur de poser sur son pays, la France, le regard d'« *un Algérien de naissance* ». Une manière aussi de résister aux dérives de son pays, l'Algérie, depuis un exil qu'il décrit comme « *un paradoxe stimulant* ». Un regard sur l'actualité de ces dix dernières années par le prisme de l'islamisme politique, depuis les attentats contre *Charlie Hebdo* jusqu'à l'arrestation de Boualem Sansal. Il revendique, réclame, condamne haut et fort. Il prévient, avertit, annonce ce qui vient. Il est intelligent, ses mots sont précis, ses réflexions pertinentes, il sait être convaincant. Il semble parfois trop plein de certitudes, mais il se rattrape toujours. « *Je ne prétends pas à une connaissance parfois, mais à une émotion.* » Voilà le cœur du travail de Kamel Daoud, l'émotion. Sa propre émotion qu'il ne refuse jamais et qui porte ses mots du journalisme vers la littérature. Intéressant lorsqu'il regarde le monde, passionnant quand il raconte ceux qui l'habitent.

Notamment ces traîtres dont il dresse le portrait dans son essai. Le premier d'entre eux, le colonel Bendaoud, officier de l'armée

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

française, premier élève de l'école militaire de Saint-Cyr venant d'Algérie. Il participe à plusieurs campagnes militaires en tant que capitaine du 2e régiment de chasseurs d'Afrique. Naturalisé français en 1878, il est promu colonel en 1889 et grand officier de la Légion d'honneur en 1902. Au faîte de sa gloire, on lui prête d'avoir reçu comme une gifle cette phrase lancée par on ne sait plus qui : « *Un arabe reste un arabe, même s'il s'appelle le colonel Bendaoud.* » À entendre de deux manières car le colonel Bendaoud, qui s'est suicidé en 1912, s'est en fait tué deux fois, « *en tant que français vain et en tant qu'algérien plongé dans l'ombre muette* ». Judas crucifié pour toujours dans la légende algérienne comme traître à l'« *arabité* ».

Malek Haddad incarne, lui, la figure du repenti. Écrivain algérien francophone du XXe siècle, dans l'écriture duquel Kamel Daoud entend des échos de Paul Éluard, il choisit de ne plus écrire après l'indépendance, refusant d'utiliser la langue du colonisateur. L'absence de mots pour s'absoudre de sa faute. Ce silence qui le condamne à une mort littéraire que Kamel Daoud refuse absolument : « *Je n'éprouve aucun remords ni aucune amertume à lever mon stylo.* » Car dans tous ses livres, articles et essais, Kamel Daoud nous raconte en fait sa langue intérieure. L'écriture, seule trahison qu'il revendique, la force de ce texte, qui est aussi celle de son roman *Houris*, prix Goncourt l'année dernière. L'écriture comme « *langue du rêve, des secrets, la langue de ce qui ne possède pas de langue* ». Parce qu'elle est âpre, exigeante, parfois répétitive, cette langue n'est pas d'accès facile. *Houris* n'est pas un Goncourt d'accès facile.

Mais il laisse, à ceux qui ont le courage d'aller au bout, le sentiment d'un grand livre. Un grand auteur qui éblouit et qui dérange. L'intelligence, l'érudition, la pertinence d'un côté et ce « je » imposant, encombrant, de l'autre. Kamel Daoud est ainsi, ambivalent, génial, agaçant. Il est écrivain. Un ordre de lecture pour cet été ? *Houris* d'abord. *Houris* avant tout. *Il faut parfois trahir* ensuite. Pour comprendre ce qui fonde la nécessité d'écrire chez Kamel Daoud. Avant qu'il ne soit trop tard, enfin. ■

Antoine Leiris

★★★☆☆
AVANT QU'IL NE SOIT TROP TARD. CHRONIQUES 2015-2025
KAMEL DAOUD
464 P., PRESSES DE LA CITÉ, 23,90 €

★★★☆☆
IL FAUT PARFOIS TRAHIR
KAMEL DAOUD
64 P., GALLIMARD/TRACTS, 3,90 €

Ça Trump énormément

Un petit livre sarcastique sur le président américain, par le président de l'académie Goncourt, PHILIPPE CLAUDEL.

DR/STOCK - AUDREY SOVIGNET

Faire de Donald Trump un personnage de satire dystopique ? Voilà qui n'est pas si simple, tant le président américain lui-même pousse toujours plus loin le curseur de l'ubuesque. Avec un humour aussi acéré que sa lucidité, Philippe Claudel s'attache au couple politique Donald Trump/Elon Musk, dans un monde où le pouvoir de l'argent ne connaît plus aucune limite. Quand Musk, plus hystérique que jamais, promet un milliard de dollars à celui qui aura la peau de Vladimir Poutine, le monde retient son souffle. *Wanted* bascule alors dans un véritable *South Park* à la française (oui, oui), d'une outrance jubilatoire. Preuve, une fois encore, que cet écrivain caméléon n'en finit pas d'être insaisissable. Tant mieux ! ■

Simon Bentolila

★★★☆☆
WANTED
PHILIPPE CLAUDEL
140 P., STOCK/BLEUE, 16,90 €

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

Le temps de la Résistance

Un livre est parfois le fruit de troisièmes mi-temps. Ainsi, dans le prologue des *Amants de la France libre*, le scénariste et réalisateur Jean-Yves Pitoun se remémore-t-il les après-matchs, dans sa petite ville du Sud-Ouest, lors desquels il allait avec son père au Café des Sports. Là-bas, alors qu'il lisait des bandes dessinées, le futur auteur entendait son père, entre deux verres de Pernod, discuter avec ses « *camarades de la Résistance* ». Et, parmi les sujets évoqués, il y avait les souvenirs d'anciens combattants de 39-45, dont certains étaient tombés au front. Bien des années plus tard, Jean-Yves Pitoun (né en 1952, et ça n'est pas anecdotique) tombe sur divers documents qui lui donnent envie de se lancer dans son premier roman, une plongée intime dans ce moment d'Histoire. Dentiste dans le civil, Janine Dumas a perdu son mari, pilote dans l'armée de l'air, en 1940, et s'est engagée contre l'ennemi nazi en organisant des traversées clandestines des Pyrénées, notamment pour les aviateurs. C'est ainsi qu'elle rencontre un pilote américain, Mike O'Keefe. Mais son chemin croisera aussi celui de Robert Levy, jeune mécanicien venu de Kabylie qui a choisi de se battre sur le territoire français. Entre guerre et passion, *Les Amants de la France libre* possède tous les codes et atouts de la grande fresque d'époque (qui pourrait intéresser le cinéma ou la télé…). Si l'ensemble peut sembler classique, il s'avère toutefois bien rythmé, documenté et touchant – la proximité avec l'histoire de l'auteur, développée dans l'épilogue et les annexes, n'y est sans doute pas étrangère…

★★★☆☆
LES AMANTS DE LA FRANCE LIBRE
JEAN-YVES PITOUN
512 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €

ET AUSSI...

★★★☆☆
LA FABRIQUE DES TIMIDITÉS
CHRISTOPHE PERRUCHAS
288 P., LE ROUERGUE, 21,80 €

L'été 1990, Christophe plante son bac de français et doit trouver un job. Ce sera à Saint-Jean-de-Monts, *« on y sent la frite à chaque coin de rue, ça gueule, ça chante sur le béton, tout est en béton »*, déclare le narrateur, et on accroche tout de suite à sa prose sensuelle et mélancolique comme une chanson d'Alain Souchon. Il décroche un plan caduc en compagnie de Lysiane, la copine de son meilleur ami, qui est aussi son ex, et avec qui il doit partager une tente. Le temps de cinq étés, *La Fabrique des timidités* nous raconte le passage à l'âge adulte de Christophe, les affres de l'amour à sens unique et du désir galvanisé par le soleil. Le temps dure longtemps, c'est la belle vie, après tout. **Gladys Marivat**

★★★☆☆
GRETA ET MARGUERITE
KALINDI RAMPHUL
360 P., JC LATTÈS, 20,90 €

Les Jours mauves, son premier roman (qui reparaît au Livre de Poche), était une tragi-comédie autour de la défunte figure paternelle. Kalindi Ramphul replonge ici dans la vie cachée d'un mort, mais autrement. Tout débute par une (plate) comédie romantique : Greta, 27 ans, hôtesse de l'air, rencontre en vol Romuald, marié et père. Coup de foudre, vie à deux, etc. Puis accident, et mort de l'aimé. Marguerite, l'épouse de notre homme, prend le contrôle du récit. Haussant le ton, livrant sa version des faits et dévoilant certains mystères autour du défunt. Jusqu'en Finlande, où elle se rendra avec Sally, leur fille, et... avec Greta. Les voix des deux femmes vont dès lors alterner, opposant le cynisme de l'une à l'humour de l'autre. Le récit hissant leur quête vers des enjeux plus amples. Et plus renversants. **Hubert Artus**

ANNE AKRICH • MURIELLE MAGELLAN

Pages de matchs

Parce que sport et littérature font souvent bonne équipe, à lire cet été : un *Éloge du tennis* porté par les mots d'une romancière, et un roman, *Kylian*, avec la star du football Mbappé en héros d'autofiction.

S'il semble avoir choisi le mauvais moment pour quitter Paris, Kylian Mbappé peut se consoler avec une nouvelle étape franchie dans sa course effrénée vers la gloire. Après avoir été le héros d'une bande dessinée, dans un album qu'il a lui-même édité, il est aujourd'hui le protagoniste d'un drôle de roman imaginé par Anne Akrich. Révélée par *Le Sexe des femmes*, introspection sexuelle détonante et plaidoyer féministe rageur, elle poursuit avec *Kylian* une entreprise autofictionnelle originale qui navigue entre réalité et fantasme. Anne, sa narratrice, est une romancière sans succès, portée sur la bouteille, une mère divorcée d'un pape de l'édition qui prête sa plume aux puissants pour joindre les deux bouts. Lorsqu'elle accepte d'écrire la biographie de la star du football français débute un savoureux jeu de miroirs déformants entre son enquête sur la réussite fulgurante du gamin de Bondy et sa prise de conscience brutale des échecs qui jalonnent son existence. Une expérience qui va la conduire aux frontières de la folie avec le fantôme d'un Kylian Mbappé métamorphosé en coach de vie. Drôle, touchant, foutraque, un objet méta qui s'affranchit des codes et se sert du ballon rond pour raconter les affres de la création.

Après Grégory Le Floch et son très réussi *Éloge de la plage*, c'est la réalisatrice et romancière Murielle Magellan qui vient garnir les rangs de la collection imaginée par Émilie Colombani. Son *Éloge du tennis* célèbre une discipline qu'elle pratique depuis longtemps, sous la forme d'un texte court mais foisonnant, jonglant habilement entre portraits des stars de la balle jaune, considérations techniques et historiques, à portée sociale et artistique. On remonte aux origines aristocratiques du sport, on s'interroge sur cette drôle de façon de compter le score, on revit le duel mythique Lendl-McEnroe, on croise Federer et Mauresmo, on rejoue les meilleures scènes de tennis au cinéma, de *Match Point* à *Challengers*, on scrute même les tatouages des joueurs, qui eux aussi connaissent leurs auteurs comme Stan Wawrinka qui utilise Beckett comme mantra : *« Essaie encore. Échoue encore. Échoue mieux. »* ■ **Léonard Desbrières**

★★★☆☆
KYLIAN
ANNE AKRICH
208 P., GALLIMARD, 20 €

★★★☆☆
ÉLOGE DU TENNIS
MURIELLE MAGELLAN
226 P., RIVAGES, 17 €

KIM AKRICH/GALLIMARD – IGOR KOV/RIVAGES

NATHALIE COHEN

La part de Rome

Troisième opus d'une série commencée en 2019, *L'Or de Jérusalem* nous entraîne, avec ses héros, dans le monde tumultueux de l'Empire romain.

On avait quitté les héros de la série « M. O. Modus operandi » de Nathalie Cohen lors du grand incendie de Rome en 64. Après *La Secte du Serpent* (2019) et *Un fauve dans Rome* (2022), les revoilà dans ce troisième opus, *L'Or de Jérusalem*, où règnent toujours le bruit et la fureur d'un Empire romain sous le joug du cruel Néron. Marcus, le bègue, ancien esclave de Haute-Égypte, devenu haut gradé dans le corps des vigiles, s'est enfui en Galilée avec son fils, Alexander, *« joli bambin roux aux longs cheveux bouclés »* et attend que Gaïa, la vestale mère secrète d'Alexander, les retrouve. Mais en cette année 66, la révolte gronde du côté de Jérusalem, la guerre est déclarée, et l'infâme Lucius, le frère ennemi de Gaïa, kidnappe l'enfant.

Agrégée de lettres classiques, Nathalie Cohen connaît son histoire impériale sur le bout des doigts, mais c'est en romancière aguerrie qu'elle nous plonge dans ce monde d'affrontements et de violences en tout genre. On suit avec angoisse la recherche fervente du petit Alexander, tandis que la prise de Jérusalem se profile. Néron s'est donné la mort en 68, Vespasien a pris les rênes de l'Empire, et son fils, Titus, celle de l'armée à la conquête de la Judée. Les massacres de Juifs sont légion, le sang coule à flots, le Temple de Jérusalem est détruit au terme d'un siège dantesque. Et Alexander ? La réponse est dans la chute de ce vibrant thriller antique. ■ **Marianne Payot**

★★★☆☆
L'OR DE JÉRUSALEM
NATHALIE COHEN
320 P., FLAMMARION, 22 €

Respiration nippone

« *É*crire en archipel », c'est le défi que s'est lancé Emmanuel Ruben avant d'embarquer en novembre 2023 pour le Japon, son vélo pour compagnon de route. Une étape incontournable pour tout baroudeur ayant rêvé de mettre ses pas dans ceux de Nicolas Bouvier, l'auteur de *L'Usage du monde*, bible des voyageurs. Géographe de formation, l'écrivain découvre dans un manga l'épopée d'Ino Tadataka, *« l'homme qui marche et dessine dans son dos l'ombre de son pays »*, à la suite duquel il s'élance et nous entraîne joyeusement. De l'évanescent Pavillon de l'auspicieux nuage à la Zyntarie de son enfance, du rade *« le plus crade »* de Kyoto au monde *« âpre, sauvage, sacré »* des montagnes, Emmanuel Ruben nous donne dans *L'Usage du Japon* à goûter, ressentir et respirer ce pays éternel et ultra-moderne, à nous *« désoccidentaliser »* aussi, et l'on referme ce livre joliment illustré avec des envies d'ailleurs, autant divertis que grandis. ■ **Laëtitia Favro**

★★★★☆
L'USAGE DU JAPON
EMMANUEL RUBEN
288 P., STOCK, 21,90 €

ASTRID DI CROLLALANZA/FLAMMARION

L'ÉTE EN POCHES

★★★☆☆
BIENTÔT LES VIVANTS
AMINA DAMERDJI
320 P., FOLIO, 9,50 €

Dans l'Algérie des années 1990, Selma grandit dans une maison dont les étages reflètent les divisions politiques : son père, médecin laïc, s'oppose à son frère Hicham, avocat rallié aux islamistes. Autour d'elle, l'insécurité déferle. Pour survivre à la violence de cette « décennie noire », l'adolescente se raccroche à un étalon blessé qu'elle tente de dompter dans un centre équestre en ruine. Amina Damerdji dresse avec justesse le récit d'une initiation à l'âge adulte dans un pays miné par la guerre civile. **Simon Bentolila**

★★★☆☆
CAMILLE, 1815
ARMAND CLÉRY
352 P., POCKET, 9 €

Après Waterloo, Armand Cléry ravive les derniers éclats de l'épopée napoléonienne dans une France défaite. Quatre figures s'y croisent : un maréchal jusqu'au-boutiste, un baron opportuniste, et surtout Camille d'Harpalyce, guerrière flamboyante et scandaleuse, qui refuse la reddition. Dans une langue imagée, fidèle à l'époque, l'auteur mêle l'âpreté du roman de guerre rigoureusement documenté au panache du récit d'aventures. **S.B.**

★★★★☆
BASSES TERRES
ESTELLE-SARAH BULLE
208 P., PICCOLO, 11 €

En 1976, Daniel revient en Guadeloupe après dix-sept ans d'absence. Tandis que la Soufrière menace d'entrer en éruption, il retrouve son père, ses souvenirs, et une île qu'il ne reconnaît plus. Non loin, Eucate vit sur les flancs du volcan avec sa petite-fille Anastasie, et refuse de fuir, malgré l'ordre d'évacuation. À travers ces destins croisés, le roman donne chair à une mémoire enfouie, marquée par l'exil, le racisme, mais aussi la résilience. **S.B.**

YAN LIANKE

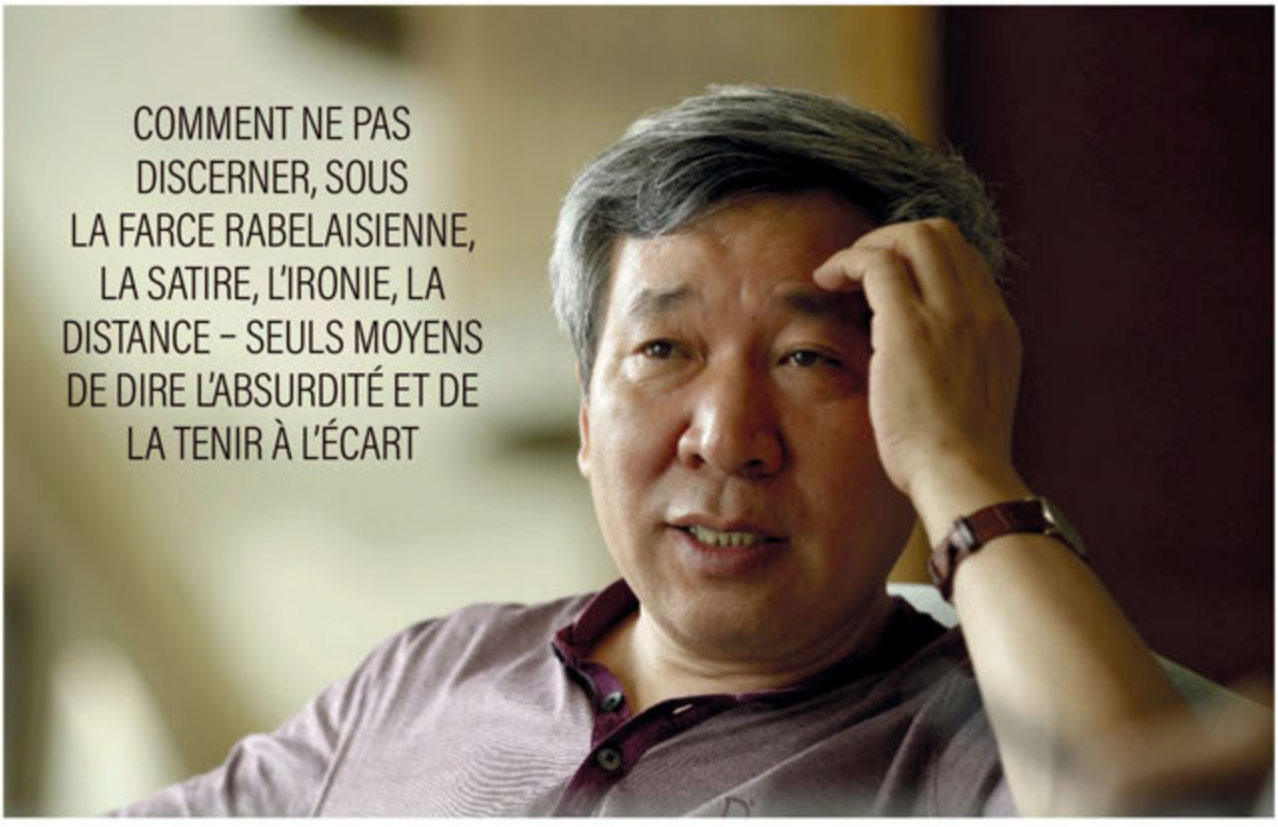
Chair camarade

Sous le masque du grotesque, l'écrivain chinois se joue de la censure avec cette fresque tragi-comique à l'ère Mao mettant en scène un couple clandestin brûlant d'amour et farci d'idéaux révolutionnaires. *Aussi dur que l'eau*, paru il y a vingt ans et enfin traduit en France, sonne toujours aussi vrai à l'ère Xi.

« *Si elle n'était pas une divinité faite femme, qu'était-elle donc?* » Gao Tsé-toung est sous le choc. Depuis qu'il a aperçu la belle Rouge Mei, assise sur la voie ferrée, toute raison l'a quitté. Aïe… En 1967, de retour au bourg de la Colline des Cheng, situé au pied des monts Balou (un cadre fictif, à l'ouest de la province du Henan), le jeune soldat, fraîchement démobilisé, entend faire la révolution à la maison. Sa tête est farcie de slogans, son cœur empli de projets grandioses, comment les choses pourraient-elles mal tourner? « *Sous les lumières radieuses de la pensée de Mao Tsé-toung, les innombrables forces révolutionnaires de la planète tout entière ont lancé une vigoureuse offensive contre le révisionnisme, l'impérialisme, les réactionnaires et tout le vieux monde.* » En avant donc!

Sauf, on l'a vu, qu'une passion d'une autre nature s'est emparée de Gao. Sauf qu'il est marié, et papa, et que l'objet de sa dévotion n'est pas libre elle non plus. La passion charnelle est-elle soluble dans l'idéal révolutionnaire? Les deux amants en font le pari. Cachant leur relation à leurs conjoints, ils se lancent dans la lutte (leur obsession : le temple des Cheng, qu'ils voient comme un « *vestige pernicieux du féodalisme* ») tout en forniquant sans relâche. Pragmatique en diable, Gao poursuit un double objectif. « *Je pris la décision que, dans les deux années à venir, je creuserais ces cinq cent cinquante mètres de tunnel d'amour révolutionnaire, et que je balayerais les obstacles, grands et petits, qui obstruaient mon horizon politique, que je deviendrais maire avant mon vingt-septième anniversaire.* »

Quand il emmène sa maîtresse dans sa chambre nuptiale souterraine, celle-ci manque défaillir. « *Révolutionnaire de génie, tu es la brillante étoile qui monte sur la grande terre de Chine, la source de ta langue étanche la soif du peuple et de la terre, s'il te plaît, lave de l'eau de ta source ce grain de terre sur mon sein.* » Sous les



COMMENT NE PAS DISCERNER, SOUS LA FARCE RABELAISIENNE, LA SATIRE, L'IRONIE, LA DISTANCE – SEULS MOYENS DE DIRE L'ABSURDITÉ ET DE LA TENIR À L'ÉCART

ÉDITIONS PICQUIER.

portraits de Marx, Lénine, Staline et Mao, ça copule sec, désormais – ça se grise, haut-parleurs aidant, de chants, de discours et d'écarlate propagande, l'idéal et la passion convergent dans une même extase… Jusqu'à ce que la catastrophe advienne, que la roue de l'Histoire fasse demi-tour, que la révolution tombe « *dans un piège en spirale* ». Les amants sont découverts, des mesures funestes sont prises, la mélancolie déferle : les idéaux initiaux s'effritent sous la pression navrante du réel.

ÉPOPÉE POLITICO-ÉROTIQUE

L'issue de l'épopée politico-érotique des deux enfants du peuple est connue dès la première page : « *Dans trois jours, dans une semaine, moi et Rouge Mei nous serons sur le terrain d'exécution au pied d'une colline, dans la campagne près d'une rivière, ensemble menottés, ensemble agenouillés devant la fosse, ensemble en route pour le doux pays.* » Jamais Gao, pourtant, ne semble regretter l'aventure. « *Révolution et amour prennent source au même puits* », l'ambition est un prurit, la mort un malentendu, qu'importe, au fond, de mordre la poussière – la Longue Marche peut se passer des hommes.

Ancien militaire, écrivain officiel de l'armée, Yan Lianke a, rapidement, choisi des voies de traverse. Les autorités chinoises le surveillent. Voient-elles clair dans son jeu ? Publié en Chine en 2000, *Aussi dur que l'eau*, l'un de ses récits les plus imposants, a été suivi d'une quinzaine d'autres ouvrages (nombre d'entre eux ont déjà été traduits par les fidèles éditions Picquier) qui, pour la plupart, s'inscrivent dans le courant du « mythoréalisme », tel qu'il le définit dans *À la découverte du roman*. L'idée est de « *rejeter tout rapport logique superficiel inhérent à la réalité vécue pour aller au-delà, à la recherche d'une forme de réel* » invisible à l'œil nu. De fait, comment ne pas discerner, sous la farce rabelaisienne, menaçant à tout instant de crouler sous le poids de son hystérie (ce qui, évidemment, n'arrive jamais), comment ne pas détecter, à chaque détour, la satire, l'ironie, la distance – seuls moyens de dire l'absurdité et de la tenir à l'écart –, comment détourner les yeux des monstruosités et des ténèbres que recèle aujourd'hui la réalité chinoise ?

Comme son héros, Yan œuvre sous la surface et enfouit des bâtons de dynamite. Contrairement à lui, il sait parfaitement ce qu'il fait. ■

Fabrice Colin

★★★★★
AUSSI DUR QUE L'EAU
YAN LIANKE
TRADUIT DU CHINOIS PAR PIERRE-MONG LIM, 582 P., PICQUIER, 24 €

Diptyque asiatique

Autre œuvre qui résonne avec l'actualité de l'empire du Milieu et pourtant parue en 1966, *Taï-Pan* du Britannique JAMES CLAVELL, saga historique sur la guerre de l'opium.

Repartie des Trophées de l'édition 2025 avec le coup de cœur du jury pour sa collection « L'Âge d'or de la fantasy » qui célèbre les précurseurs méconnus des littératures de l'imaginaire, Callidor dédie une autre de ses collections vintage aux grandes sagas d'aventures historiques. L'occasion de redécouvrir la plume d'un romancier culte mais oublié, le Britannique James Clavell. Un an seulement après la publication en deux tomes de *Shogun*, fresque incontournable du Japon féodal, adaptée depuis en série à succès aux États-Unis, on plonge dans un nouveau diptyque asiatique. Paru en 1966, *Taï-Pan* raconte, en pleine première guerre de l'opium, alors que Hong Kong vient de tomber aux mains des Anglais, la lutte sans merci que mènent les grandes compagnies de négoce britanniques pour prendre le contrôle de la région. Un roman en immersion et une impressionnante reconstitution. ■

Léonard Desbrières

★★★☆☆
TAÏ-PAN (T. 1)
JAMES CLAVELL
TRADUIT DE L'ANGLAIS (AUSTRALIE) PAR FRANCE-MARIE WATKINS, IVAN BERTON ET THIERRY FRAYSSE, 512 P., CALLIDOR, 24 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

La peau de l'ours

Le monde des contes n'a pas disparu : il est toujours là, hantant les coulisses de la littérature moderne, réapparaissant par métaphores, inspirant des dramaturgies ou s'habillant d'une peau de réalité pour passer incognito… Ainsi cette splendide *Histoire d'ours*, roman américain dans la tradition du *nature writing* qui finit par dépasser son réalisme initial sous l'effet d'un puissant charme.

Cela se déroule en Alaska, où Birdie, 26 ans, serveuse au Wolverine Lodge, tente de joindre les deux bouts et d'être une bonne mère pour sa fille, Emaleen, 6 ans. Une tâche impossible, mais il y a la nature, superbe et menaçante, avec ses montagnes, ses forêts et ses grizzlis. Et il y a Arthur, qui vit seul là-bas, connaît les noms des plantes, s'exprime peu et toujours au présent, et dont le visage couturé ne fait pas peur à Birdie. Qui, faute de pouvoir réinventer sa vie ici, songe à déménager auprès de lui, avec sa fille. Elles basculeront ainsi dans un autre monde, intimement lié au mystère d'Arthur – sur lequel nous ne dirons rien, si ce n'est que l'autrice revisite à travers lui d'antiques légendes liées à la figure de l'ours. Le réalisme est toujours là : grâce à l'écriture incarnée et documentée d'Eowyn Ivey, vous saurez tout sur la survie en milieu sauvage, tout sur les excursions de Birdie ou les peurs d'Emaleen quand sa mère est loin. Mais il fusionne peu à peu avec les légendes précitées pour aboutir à cent cinquante dernières pages en suspension, sombres, violentes, déchirantes, et finalement consolantes… Les romans d'été sont faits pour être vite lus et vite oubliés, dit-on. La conclusion de cette *Histoire d'ours* ne vous quittera jamais.

★★★★☆
UNE HISTOIRE D'OURS (BLACK WOODS, BLUE SKY)
EOWYN IVEY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JACQUES MAILHOS, 480 P., GALLMEISTER, 24,90 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU PAULO COELHO

En 1988, Paulo Coelho passe quarante jours dans le désert de Mojave avec Chris, son épouse. Une année majeure pour l'écrivain, puisqu'elle marque la publication de *L'Alchimiste*, son succès mondial. *Les Valkyries* retrace intégralement cette parenthèse, dont tous les passages (ou presque) sont réels. Le but est simple : y rencontrer un maître de la Tradition qui lui enseignera la meilleure façon de dialoguer avec son ange gardien. Lui est happé par *« l'Extraordinaire »*, épris d'illuminations. Elle, terre à terre, suit l'homme qu'elle aime dans ses croisades métaphysiques, sans broncher. Bientôt, le couple apprend que les Valkyries, un groupe de femmes qui sillonne le désert, ont peut-être les réponses aux questions mystiques qu'il se pose. Durant la majeure partie du texte, la dynamique du couple est tristement illustrée. Chris est une femme effacée derrière son mari illuminé et égocentrique, qui lui rappelle avec condescendance que *« le mage ici, c'est* [lui] *»* et que le « on » n'existe pas. Lorsqu'elle ose exprimer sa propre compréhension de cette quête, là aussi, sa pensée est amenée de façon extrêmement simpliste : *« J'ai compris que, en plus des tables, des chaises, des objets, mon monde inclut des montagnes, des nuages, le ciel. »* La prétention spirituelle et les longueurs de l'ensemble donnent au texte un parfum rance (il faut d'ailleurs attendre près de cent pages avant que les fameuses Valkyries ne daignent apparaître). Entre grandiloquence ésotérique et kitsch New Age, la sagesse réelle peine à se faire une place. **Marie Jouvin**

★☆☆☆☆
LES VALKYRIES (AS VALKÍRIAS)
PAULO COELHO
TRADUIT DU PORTUGAIS (BRÉSIL) PAR ÉLODIE DUPAU, 224 P., FLAMMARION, 21 €

L'art de Pandore

Auteur d'une douzaine de romans, Graham Swift est réputé aussi pour ses recueils de nouvelles aux titres aguicheurs – *La Leçon de natation*, *De l'Angleterre et des Anglais*. Celui de ce nouveau volume résout avec élégance l'éternel problème de tout nouvelliste, l'unité des récits, du moins l'unité de façade : ces *Douze histoires d'après-guerre* font signe vers la période, soit qu'elles s'y déroulent (« Faute de mieux », dans l'Allemagne de 1959), soit que les personnages songent à la Seconde Guerre, pour une raison parfois mineure (« Zoo », où les attentats du 11-Septembre inspirent à la narratrice cette question : *« Où étiez-vous quand les Japonais ont attaqué Pearl-Harbor? »*). D'un parfait classicisme, les nouvelles de Swift recourent avec brio à ce qu'on pourrait appeler la technique de la boîte de Pandore : à partir d'une scène donnée, l'écrivain fait surgir toute la vie passée de ses personnages. Ainsi cet homme âgé qui, sur un campus, veut visiter la chambre vide de sa petite-fille décédée (« La beauté ») : une action d'à peine quelques minutes, qui s'ouvre comme une boîte sur le passé. Les chutes, jamais appuyées, donnent l'impression de portes qui se ferment en douceur, sur un bon mot ou sur une échappée évocatoire, comme à la fin de la très réussie nouvelle « Les Gosses » : *« Au-delà, immobile et paisible, l'horizon. »* ■ **Bernard Quiriny**

★★★★☆
DOUZE HISTOIRES D'APRÈS-GUERRE (TWELVE POST-WAR TALES)
GRAHAM SWIFT
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR FRANCE CAMUS-PICHON, 288 P., GALLIMARD, 23 €

Le Ramón perché

Chargé de veiller sur un grand et lumineux panneau Coca-Cola surplombant le bidonville dans lequel il vit, Ramón, un jour, s'y installe définitivement et n'en redescend plus. Enfin la solitude, enfin le silence auxquels il aspirait. Son neveu Miguel, 11 ans, lui rend d'abord visite avec sa tante Paulina, puis finit par y monter. Là-haut, il peut regarder les étoiles avec Ramón, l'écouter parler des lumières sur les collines. Il peut aussi mieux élucider ce qui se joue dans le monde des adultes : la lassitude, la rage, les peurs qui envahissent les cœurs. Sur Ramón, tout le voisinage y va de son commentaire. Est-il fou ou imbécile ? Il est en tout cas un *« problème »* comme tout ce qui n'est pas *« en accord avec les lois de l'ensemble »*, comme les *« Sans Maisons »* et les gens qui traînent au coin des immeubles. Il existe *« une structure, un ordre »*, sûr que ça empêche le partage, la créativité, la poésie, la drôlerie… À travers ses histoires, à la simplicité magique, la Chilienne María José Ferrada offre, avec *L'Homme à l'affiche*, ces essentiels en résistance et permet à ses personnages, petites gens, de rêver encore. Il y a deux ans, pour son premier roman pour adultes (*Kramp*, paru en mai en poche), on la distinguait « nouvelle voix à suivre ». On ne s'est pas trompé. ■ **Juliette Savard**

★★★★☆
L'HOMME À L'AFFICHE (EL HOMBRE DEL CARTEL)
MARÍA JOSÉ FERRADA
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (CHILI) PAR MARIANNE MILLON, 160 P., QUIDAM, 16 €

JANUS VAN DEN EIJNDEN/GALLIMARD – DR/QUIDAM

AGNES RAVATN

S'égarer en boboland

Mensonge, jalousie et jeu des apparences, *Les Invités* mêle suspense autour d'un huis clos entre voisins et savoureuse satire sociale sur les richissimes bobos de Scandinavie.

AGNETE BRUN/ACTES SUD

La narratrice retombe sur une amie d'enfance pleine aux as, qui lui prête son superbe chalet de vacances sur la côte la plus chic de Norvège. Comme elle se sent tout de suite déplacée dans ces lieux, paradis des bobos décontractés, avec leurs polos Ralph Lauren et leurs SUV rutilants! Pour un peu, elle leur collerait des claques. Le pire, c'est que le chalet voisin est habité par son écrivaine préférée, une sorte d'Annie Ernaux scandinave accompagnée de son mari poète. Refusant de passer pour une plouc à leurs yeux, elle se présente comme la riche propriétaire du chalet. Ils la croient… Sur le thème de la jalousie de classe et du souci dévorant des apparences, *Les Invités* est un roman absolument savoureux, où l'on se demande sans cesse s'il faut plaindre la narratrice ou s'allier à elle pour dénigrer les bobos richissimes qui se pavanent sur la côte. La satire se mêle d'un suspense très réussi avec le huis clos entre les voisins et elle, et sa peur panique que le mensonge ne soit découvert… Chaque réplique est ciselée, le moindre jeu de physionomie des personnages est lourd de sens. Un petit bijou d'étude sociale à l'humour grinçant, en quelque 200 pages. ■ **B.Q.**

★★★★☆
LES INVITÉS (GJESTENE)
AGNES RAVATN
TRADUIT DU NÉO-NORVÉGIEN PAR TERJE SINDING,
208 P., ACTES SUD, 19 €

Magnifique insoumise

Un texte majeur impose la qualité de sa langue et la profondeur de son propos, mais il sait aussi renouveler sans cesse l'intérêt de son lecteur, surtout lorsqu'il s'étend sur plus de sept cents pages. Les cinquante-deux chapitres de *La Sorcière à la jambe d'os* sont autant de fragments épars de l'existence d'une certaine Gila, *« contée sans ordre ni plan, au sabre et au fusil comme instruments de la technique narrative »*. La construction choisie par Želimir Periš s'avère savante, multipliant les allers-retours dans le temps à travers la Croatie du XIX[e] siècle, alors sous férule autrichienne et subissant les influences française, turque et vénitienne. Usant de formes variées – du conte fantastique au document administratif en passant par la pastorale – et d'un humour aidant à supporter la rudesse des événements, l'auteur nous livre la formidable épopée d'une femme émancipée et sarcastique, rebouteuse de son état, en butte aux préjugés et superstitions d'un monde qui meurt et recherchée dans tout l'Empire. Un pari unique tenu avec éclat. ■ **Antoine Faure**

★★★★★
LA SORCIÈRE À LA JAMBE D'OS (MLADENKA KOSTONOGA)
ŽELIMIR PERIŠ
TRADUIT DU CROATE PAR CHLOÉ BILLON,
736 P., LE SONNEUR, 27,50 €

L'ÉTÉ EN POCHES

★★★★☆
UN DÎNER EN BATEAU
AKIRA YOSHIMURA
240 P., BABEL, 8,70 €

Maître du minimalisme narratif, Akira Yoshimura livre un recueil de nouvelles d'une sensibilité poétique rare.
Son narrateur, devenu adulte, ausculte ses souvenirs d'enfance et les visions de Tokyo qu'il a en mémoire, se laissant aller à des réflexions sur la société. Des constants déménagements au travail à l'usine, l'écrivain déploie des récits contemplatifs d'une puissante intensité. **M.J.**

★★★☆☆
L'AFFRANCHIE
CLAUDIA CRAVENS
416 P., POCKET, 8,40 €

Bienvenue au Buffalo Queen, meilleur saloon-maison de passe de Dodge City, Kansas, tenu par Kate et Lila, deux affranchies. Dans ce premier roman, tout est du Far West ou presque, mais selon un point de vue féminin (si ce n'est féministe). Ainsi, Claudia Cravens étend notre imaginaire et écrit loin des clichés.
La narratrice est Bridget, que le destin va pousser à devenir la nouvelle catin rousse de la maison. On suit son apprentissage du métier et de la vie – ses premiers désirs lesbiens, ses premiers fourvoiements, et donc ses premières batailles. Assurément l'un des poches de l'été ! **J.S.**

★★★★☆
TRASH. VILAINES HISTOIRES & FILLES CORIACES
DOROTHY ALLISON
368 P., CAMBOURAKIS, 13,50 €

Acte estimé d'utilité publique: Cambourakis poursuit la publication en poche des livres de Dorothy Allison, disparue l'année dernière. Ici, son recueil d'histoires courtes de *« cassos blanche et pauvre »*, daté de 1988. Allison a un talent tel que l'on sait le goût des scones au babeurre de son enfance sans jamais en avoir mangé, et celui, *« acide »*, de sa colère. C'est tout son monde rendu *« réel sur la page »*, son humour et son sourire ravageur en prime. **J.S**

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU
JO NESBØ

Depuis quelques années, l'écrivain norvégien Jo Nesbø est infidèle, et on aime ça. Certes, Harry Hole, son enquêteur bourru et alcoolique, est pour beaucoup dans le succès de l'auteur aux milliers d'exemplaires vendus, avec ses treize aventures (la dernière, *Éclipse totale,* sort en poche chez Folio). Mais avec des recueils de nouvelles, un *Macbeth* à sa sauce, et autres *Téléphone carnivore,* l'écrivain l'a fréquemment délaissé ces derniers temps. Pour des projets supérieurs, selon nous, à ses habituels thrillers. Comme ce nouveau *Maîtres du domaine.* Retour à Os, petit village (fictif), à 150 kilomètres d'Oslo. Renouons avec les frères Opgard, désormais quadragénaires. Carl, le cadet, veut toujours construire plus neuf, plus juteux : après son premier hôtel de luxe, il en veut d'autres. Pour Roy, l'aîné, tout nouveau chantier est surtout prétexte à ensevelir les preuves de ses sept meurtres commis en vingt ans (souvent, pour protéger Carl). Or, une loi récente permet de rouvrir des dossiers criminels. Certains squelettes pourraient parler… Seconde tuile : un projet des autorités locales prévoit de détourner les routes existantes, et d'isoler Os. Le « domaine » Opgard est menacé, et nos deux lascars sont évidemment prêts à tout. Nesbø s'en donne à cœur joie : mensonges, retournements, cynisme, sans oublier une grande ligne d'amour. Liant la tragédie originelle au roman noir moderne avec une narration à l'os, cet opus est un nectar.

Hubert Artus

★★★☆☆
LES MAÎTRES DU DOMAINE (KONGEN AV OS)
JO NESBØ
TRADUIT DU NORVÉGIEN PAR CÉLINE ROMAND-MONNIER, 466 P., GALLIMARD/SÉRIE NOIRE, 21 €

JAMES LEE BURKE

Petits meurtres entre amis

Dans *Clete*, le maître du polar met en avant Cletus Purcell, le pote de son héros Dave Robicheaux. Les deux privés sont embarqués dans une intrigue fréquentée par des voyous et des mafieux. Mais c'est surtout le portrait d'une amitié.

Depuis plus de trente ans maintenant, James Lee Burke promène sa plume dans les eaux noires du polar. C'est la génération Crumley, Welsh, McGuane, Harrison, celle du Montana, de l'Ouest américain, des grands espaces, loin de la frénésie de New York, de Los Angeles ou de Chicago. Son style s'en ressent sûrement – clair, aéré, parfois nonchalant – et son héros, Dave Robicheaux, ancien flic de La Nouvelle-Orléans devenu détective privé, est à l'unisson, discret, tenace, mais bouffé par les traumas de la guerre du Vietnam. À plus de 80 ans, Lee Burke continue d'écrire, sans vraiment changer d'ambiance ni d'univers ; pas de meurtres en série, pas d'effets outranciers, l'auteur est de l'école des observateurs et des conteurs, cousin de Chandler et de MacDonald.

TROP BELLE POUR ÊTRE HONNÊTE

Et vous savez quoi ? Ça fait plaisir de le retrouver en si bonne forme. D'autant que cette fois, il met en avant Cletus Purcell, le partenaire de Robicheaux, vu régulièrement au second plan dans ses précédents romans et dès le tout premier, *La Pluie de néon*. Robicheaux y présente ainsi son pote : *« Le visage de Cletus donnait l'impression d'avoir été fabriqué à partir de porc bouilli, sauf qu'on y voyait des cicatrices de suture sur l'arête du nez et une arcade sourcilière, là où il s'était ramassé un coup de tuyau quand il était gamin, dans l'Irish Channel. »* Depuis, Purcell a été viré de la police et s'est fait privé, comme Robicheaux. On les retrouve tous les deux ici, mais c'est Cletus qui mène la danse ; preuve de la maîtrise stylistique de Lee Burke, Cletus ne cesse d'apostropher le lecteur pour lui donner son avis sur le monde, le bien, le mal, son boulot et son pote Dave.

C'est peut-être un paradoxe dans un genre qui aime visser les péripéties, mais l'intrigue, ici, n'est finalement qu'un des éléments d'un roman (et d'un auteur) qui préfère l'humain, l'amitié, la façon de se comporter et de guérir des coups de poing de l'époque. Ce sera donc la note finale : dans *Clete*, il est question de gros bras liés aux cartels et d'une femme, Clara Bow, trop belle pour être honnête. Savourer sans se presser : la marque de fabrique du maître Lee Burke. ■

Éric Libiot

★★★★☆
CLETE (ID.)
JAMES LEE BURKE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHRISTOPHE MERCIER, 368 P., RIVAGES NOIR, 23 €

ROBERT CLARK/RIVAGE NOIR

Géopolitique fiction

Après s'être hissé au rang des romanciers les plus lus de la planète grâce à des thrillers ésotériques et scientifiques, J.R. Dos Santos a semble-t-il décidé d'emmener la série de son héros fétiche, le cryptologue Tomás Noronha, vers des contrées plus géopolitiques, désireux de coller à une actualité qu'il connaît sur le bout des doigts, en tant que présentateur phare du JT portugais. Après *La Femme au dragon rouge*, où il tirait le fil d'une stratégie de la Chine visant à établir une nouvelle route de la soie, *Protocole Chaos* explore comme une prémonition les liens secrets entre États-Unis et Russie. Dans les pas d'un Tomás Noronha plus que jamais en danger, pris au piège par le FSB, mais aussi dans ceux de deux personnages, de chaque côté de l'échiquier, on découvre toute l'étendue de l'emprise de Poutine sur l'Occident et les rouages d'un sombre plan. Si l'on ressent parfois le besoin de prendre du recul sur quelques théories fumeuses, le tout forme un thriller ultra-documenté, haletant de bout en bout, qui nous emmène de la Birmanie aux rives poisseuses du bayou pour rejouer un théâtre international terriblement angoissant, aux mains de réseaux sociaux devenus l'arme de prédilection des tyrans. ■ **Léonard Desbrières**

★★★☆☆
PROTOCOLE CHAOS (O PROTOCOLO CAOS)
J.R. DOS SANTOS
TRADUIT DU PORTUGAIS PAR CATHERINE LETERRIER,
640 P., HERVÉ CHOPIN, 22,50 €

Le passé dans la peau

Depuis plus de dix ans, Víctor del Árbol n'a eu de cesse de réfléchir sur les mécanismes de la violence – collective (guerres civiles) ou familiale (enfants abusés). *Personne sur cette terre* les sonde encore plus profondément. Suspendu après avoir frappé quelqu'un, l'inspecteur Julián Leal attend son procès. Il revient dans son village natal de Galice où reposent ses parents, nous sommes en 2005. Trente ans auparavant, sa mère et lui avaient échappé à l'incendie criminel de leur maison. Mais pas son père, que Julian avait vu frappé à mort et jeté dans les flammes. Une tragédie faisant l'objet d'une omerta, au village… Comme souvent, l'écrivain barcelonais alterne entre les deux temporalités. Comment souvent, cette intrigue principale se multiplie. Chaque époque dévoile un protagoniste, puis un autre, et avec eux d'autres secrets a priori non liés. C'est un tueur à gages par-ci, une toxico ou des trafiquants de cocaïne par-là ; c'est un magistrat, un « oncle Tono » ; c'est le mal sous plusieurs masques, et il en est un que Leal doit faire tomber. Vite. Car s'il revient aux sources, c'est parce que son cancer du rein ne lui laisse pas vraiment le choix ni le temps. Un roman noir, surpuissant et obsédant. ■ **H.A.**

★★★☆☆
PERSONNE SUR CETTE TERRE (NADIE EN ESTA TIERRA)
VÍCTOR DEL ÁRBOL
TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR ALEXANDRA CARRASCO,
352 P., ACTES SUD, 23,50 €

PAU STORCH/ÉDITIONS HERVÉ CHOPIN - DR/ACTES SUD

L'ÉTÉ EN POCHES

★★★☆☆
LE MATÉRIEL DU TUEUR
GIANNI BIONDILLO
368 P., MÉTAILIÉ, 12 €

Il faut se laisser emporter par le faux rythme de ce polar magnifiquement écrit (et traduit par Serge Quadruppani). Des chapitres courts comme une façon de construire, pièce par pièce, le puzzle du récit : l'évasion d'un petit délinquant par un commando de gros bras se transforme en course-poursuite à travers l'Italie et l'Érythrée, menée par la commissaire Elena Rinaldi. Dans ce polar toujours surprenant, Gianni Biondillo attaque en sous-texte les filières de l'immigration et les agissements de la mafia. E.L

★★★☆☆
LA SAGESSE DE L'IDIOT
MARTO PARIENTE
352 P., FOLIO POLICIER, 9,50 €

Il suffit d'un personnage pour donner au roman sa singularité. Ici, il s'appelle Toni Trinidad, héros magnifique de *La Sagesse de l'idiot* ; et l'idiot, c'est lui, flic municipal d'Ascuas, qui s'évanouit à la vue du sang. Le boulot, c'est pas trop son truc, mais quand son pote est retrouvé pendu et que sa sœur deale pour le caïd local, il va bien falloir y aller… Poussé par son personnage atypique, Marto Pariente s'amuse à changer de point de vue à volonté et livre un polar qui avance avec une nonchalance enthousiaste. E.L

★★★☆☆
DEAD STARS
BENJAMIN WHITMER
576 P., TOTEM, 13,50 €

Dans deux romans sublimes, *Pike* et *Les Dynamiteurs*, Benjamin Whitmer s'est fait l'écrivain d'une Amérique des rêves écrasés par le poids de l'argent et du pouvoir. Il raconte les villes qui ne laissent plus place à l'imagination et à l'espoir, comme Plainview que va bientôt quitter Randy, 14 ans. La famille fait alors corps autour du père, Hack, et part à la recherche du fils perdu. Chez Whitmer, si le drame couve, la vérité des personnages éclot au fil des pages. C'est beau, c'est émouvant. E.L

L'ivresse du désir

Impossible de passer à côté du phénomène Krista et Becca Ritchie, les jumelles qui électrisent la romance moderne. Complices dans l'écriture, elles partagent une réelle complémentarité qui leur vaut le succès de la saga « Addicted ». Lily Calloway, l'une des deux protagonistes, caresse un secret inavouable : elle est accro au sexe et mène un combat de tous les jours pour gérer cette pulsion. En apprenant cela, Loren, son ami non binaire, lui avoue de son côté une réelle addiction pour l'alcool. Au fil des tomes, les deux partenaires se mettent en couple tout en entrant dans une spirale destructrice. *Addicted for Now* marque un tournant dans la saga. Loren revient de plusieurs semaines de cure de désintoxication, un moment difficile pour Lily qui a dû affronter ses pulsions sexuelles. Le couple doit désormais reconstruire son histoire, autrement dit : *« Fini, les verres de bourbon ou de whisky avant de se coucher. [Elle sera] capable de lui dire : Ne fais pas ça. Et lui, il sera capable de [lui] attraper les poignets pour [l']empêcher d'enchaîner compulsivement les orgasmes jusqu'à s'évanouir. »* Entre jeux de pouvoir, lutte contre les dépendances et tentatives de rédemption, la dynamique du duo Lily-Loren trouve ici une intensité nouvelle. ■ **Marie Jouvin**

Angoisse à deux faces

Associer dans une seule et même histoire deux incarnations de la terreur qui, sur le papier, n'occupent pas la même sphère romanesque, il fallait y penser. D'un côté, le fantôme, maître de la maison hantée, et de l'autre, la belle-mère tyrannique. Ainslie Hogarth s'amuse de cette collision des genres et des archétypes. Avec *Elle est revenue*, elle façonne une œuvre inclassable, au carrefour du conte horrifique, du drame domestique et de la satire sociale. Dans la cave d'une maison cossue, Abby récure une mare de sang, mais ressent une forme de bonheur. La mère de son mari Ralph, une manipulatrice qui toute sa vie a étendu son emprise sur son fils, vient de se couper les veines. Mais ce qui devait être la chute du dernier obstacle vers le bonheur de son couple sera en fait le début d'une descente aux enfers. Car la présence toxique de la marâtre a survécu à la mort ! Avec un humour grinçant, Ainslie Hogarth se sert de la peur comme d'un catalyseur, un miroir grossissant tendu aux angoisses existentielles qui rongent les êtres, les familles, la société tout entière. Maternité subie qui avilit, reproduction des traumatismes de l'enfance, charge mentale et résilience féminine : si les fantômes reviennent, c'est d'abord pour déterrer les non-dits. ■ **Léonard Desbrières**

Demain l'Amérique

Destiny Woolsack, manchote aux nerfs d'acier, échappe en 2013 à un règlement de comptes sanglant au sein de sa tribu dysfonctionnelle, et disparaît. Avant de mourir, son père lui a transmis le rêve d'une vie : faire de la Floride occidentale un État libre de l'oppression gouvernementale. Rally, le narrateur de 13 ans, était nourrisson au moment des faits et a lui aussi survécu, de même que son oncle Rodney, devenu champion d'un duel au pistolet remis au goût du jour. En 2026, ce dernier vole au secours de Rally, martyrisé par sa famille adoptive, et l'emmène à la rencontre d'une certaine « Gouverneur »… qui ressemble beaucoup à Destiny. Les derniers Woolsack devront affronter un député de l'extrême droite religieuse qui s'est emparé de leur projet en le dénaturant. Dans *Le Glorieux État de Floride occidentale*, et derrière le jeu de massacre auquel Kent Wascom prend un plaisir certain, l'auteur fait alterner roman initiatique, portrait touchant d'une famille déglinguée et montée d'une guerre civile américaine entre péquenots en colère férus de drogues et d'armes à feu. Une vision d'avenir proche qui sonne étonnamment juste malgré ses outrances. ■ **Antoine Faure**

★★★★☆
ADDICTED FOR NOW (ID.)
KRISTA ET BECCA RITCHIE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR LAURIANE CRETTENAND ET CHARLOTTE DELLOYE, 672 P., SEUIL, 15,90 €

★★★☆☆
ELLE EST REVENUE (MOTHERTHING)
AINSLIE HOGARTH
TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR MICHAEL BELANO, 324 P., 10/18, 16,90 €

★★★☆☆
LE GLORIEUX ÉTAT DE FLORIDE OCCIDENTALE (THE GREAT STATE OF WEST FLORIDA)
KENT WASCOM
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ÉRIC CHÉDAILLE
256 P., GALLMEISTER, 23,90 €

KELLEY RAVE/VERSO – DR – DR/GALLMEISTER

KATERINA SILVANOVA • ELENA MALISOVA

Liaison dangereuse

Interdit en Russie car contraire au discours idéologique, *Un été en foulard rouge* raconte une histoire d'amour entre deux adolescents, ukrainien et russe.

Le premier tome de cette trilogie s'est vendu à plus de 500 000 exemplaires en Russie, avant d'être retiré des rayons par les autorités en 2022. Menacées de mort, les autrices Katerina Silvanova et Elena Malisova ont dû fuir leur pays. Il faut dire qu'une histoire d'amour homosexuelle entre un Ukrainien et un Russe contredit le discours idéologique porté aujourd'hui par Vladimir Poutine.

Tout commence lorsque Iourka, un jeune Ukrainien, revient au camp de pionniers de l'Hirondelle. Le lieu, désormais en ruines, fut le théâtre d'un été inoubliable, vingt ans plus tôt. Solitaire, en décalage avec les valeurs inculquées dans le camp, Iourka avait eu du mal à trouver sa place, jusqu'à l'arrivée de Volodia, un jeune moniteur russe.

Devenus complices puis amoureux, ils vivent une relation intense mais secrète, faite de tendresse et de frustration. À l'époque, ils risquaient jusqu'à cinq ans de prison. Deux décennies plus tard, Iourka retourne sur les lieux de cette histoire, à la recherche de Volodia. Et tout cet été de passion renaît, à travers ses souvenirs et des objets enfouis.

Un été en foulard rouge est un roman bouleversant, entre récit intime et chronique politique. Un hymne à la liberté, qui résonne avec force dans le contexte actuel. ■

Mathieu Charrier

★★★★☆

UN ÉTÉ EN FOULARD ROUGE (T. 1)

KATERINA SILVANOVA, ELENA MALISOVA

TRADUIT DU RUSSE PAR LAURENCE FOULON, 560 P., POCKET JEUNESSE, 20,90 € (À PARTIR DE 13 ANS).
EN LIBRAIRIES LE 26 JUIN.

Un supplément jeunesse de *Lire Magazine* pour l'été

À l'occasion du festival Partir en livre (qui se déroule sur toute la France jusqu'au 20 juillet), *Lire Magazine* vous propose – en partenariat avec le CNL et plusieurs éditeurs spécialisés – un supplément consacré à la littérature jeunesse. Dans cette édition spéciale disponible en format numérique, vous trouverez un grand entretien avec Marion Brunet (lauréate du prix Astrid-Lindgren), une visite chez Susie Morgenstern et une discussion avec Clémentine Beauvais. Ajoutez un retour sur le succès de la saga *Hunger Games*, une synthèse de l'enquête sur les jeunes Français et la lecture et une sélection éclectique d'ouvrages, âge par âge – entre grands classiques, pépites méconnues et nouveautés. Pour donner envie de lire ! ■

→ Flashez le QR code ci-contre pour découvrir ce supplément, disponible en ligne pour tous et dans la liseuse de nos abonnés. N'hésitez pas aussi à vous rendre sur nos réseaux sociaux pour y avoir accès.

ARCHIVES PERSONNELLES

ET AUSSI...

★★★★☆

LE CHÂTEAU DES ENFANTS VOLÉS

MARIA GRIPE

208 P., LE LIVRE DE POCHE JEUNESSE, 6,90 € (À PARTIR DE 8 ANS).
EN LIBRAIRIES LE 2 JUILLET

Demander à des autrices et auteurs quel livre a marqué leurs 10 ans, et le rééditer : c'est le pari de cette collection lancée par Le Livre de Poche Jeunesse, imaginée par Titiou Lecoq. Gaël Faye a choisi *Ils étaient dix* d'Agatha Christie, Nicolas Mathieu *Le perroquet qui bégayait*, et Mona Chollet *Le Château des enfants volés*. Écrit par la Suédoise Maria Gripe dans les années 1970, ce roman suit Clara et Crystal, enfants de souffleurs de verre, enlevés puis enfermés dans un château mystérieux par un étrange couple. Et si la sorcière Floppy les délivrait ? Ici, la sorcière n'est ni hideuse ni terrifiante, mais « *poétique, mystérieuse, puissante, bienveillante* », souligne Mona Chollet. Un conte magique qui renverse les clichés. M.C.

★★★☆☆

RAGHNAROK (LIVRE 3). IN GIRUM IMUS NOCTE

BOULET

168 P., GLÉNAT, 19,50 € (À PARTIR DE 10 ANS)

Voilà près de vingt-cinq ans que Boulet (désormais célèbre grâce à ses *Notes* et à l'univers de *Donjon*) a donné vie à Raghnarok, son petit dragon incapable de voler. Un antihéros loufoque évoluant dans une histoire pleine d'humour, qui nous plongeait dans un univers fantasy aux côtés de Najette, son amie fée aux faux airs de Lara Croft, et de Roxane, une enfant rêvant de devenir guerrière. Pour célébrer cet anniversaire, Boulet a repris le crayon pour écrire la suite des premières aventures ! Aujourd'hui, Raghnarok sait enfin voler, mais il doit affronter un monstre mystérieux qui enlève des enfants… Un plaisir jubilatoire pour les lecteurs d'origine, qui pourront désormais faire découvrir cet univers à leur propre petit dragon. M.C.

KOHEI HORIKOSHI

La fin d'un phénomène

Un an après le Japon, les lecteurs français découvrent en ce mois de juin l'ultime tome (le 42e) de *My hero Academia*, une série qui a façonné le shônen moderne.

Depuis une dizaine d'années, les lecteurs suivent les aventures d'Izuku Midoriya, un adolescent né dans un monde où 80 % de la population possèdent des super-pouvoirs appelés *« alters »*. Contrairement à ses camarades, Izuku est un *« sans-pouvoir »*, un manque qui n'entame en rien sa passion pour les héros, leurs codes et leurs valeurs. Il rêve d'ailleurs d'intégrer la prestigieuse U.A. High School, la meilleure école pour apprendre à protéger la société. Comme souvent dans le shônen, Izuku trouve un mentor en la personne d'All Might, le plus grand héros de tous les temps, qui lui transmet son alter légendaire, One For All, aux pouvoirs surhumains. Au fil des 41 premiers tomes, les lecteurs assistent à l'évolution d'Izuku et de ses camarades de la classe 1-A. Entre simulations de combat, stages et examens intensifs, ils affrontent des vilains de plus en plus redoutables, à commencer par Shigaraki Tomura, chef d'une organisation maléfique bien décidée à faire tomber l'ordre des héros. Conspirations gouvernementales, maîtrise toujours plus fine de One For All, combats épiques… Le manga explore aussi la vie intime de ses personnages, leurs doutes, leurs espoirs et leurs sacrifices, jusqu'à un affrontement final où la frontière entre le bien et le mal devient floue.

Dans l'ultime tome, *La cavalerie est là*, Deku parvient à percer les mystères de son ennemi et à comprendre que Shigaraki Tomura n'a jamais été libre de ses choix, manipulé depuis l'enfance. Une fois les combats terminés, les élèves retournent en classe et le Japon entame sa reconstruction. Izuku, même s'il doute encore, comprend qu'il est devenu le héros qu'il a toujours rêvé d'être pour les autres, et pour lui-même. Créé par Kohei Horikoshi, *My Hero Academia* reprend les codes classiques du shônen (amitié, dépassement de soi, affrontements) tout en y injectant une vraie réflexion sur la société et la place ambiguë des héros. Les vilains ne sont jamais aussi manichéens qu'ils n'y paraissent, et le récit interroge en creux le prix du sacrifice et de la responsabilité. Ce n'est donc pas un hasard si *My Hero Academia* s'est vendu à plus de 100 millions d'exemplaires dans le monde (dont 60 millions au Japon), rejoignant ainsi les sommets occupés par *Dragon Ball*, *Naruto*, *One Piece* ou *Demon Slayer*. La série a donné naissance à un anime à succès (dont la huitième et dernière saison est attendue pour octobre 2025), quatre films d'animation (un cinquième est en préparation) et à un vaste empire de produits dérivés (figurines, jeux vidéo, cartes à collectionner, vêtements) qui la classent parmi les licences les plus lucratives du genre. ■

Mathieu Charrier

★★★☆☆

MY HERO ACADEMIA (T. 42). LA CAVALERIE EST LÀ

KOHEI HORIKOSHI

TRADUIT DU JAPONAIS PAR DAVID LE QUERÉ, 192 P., KI-OON, 6,95 €

De bruit et de fureur

Véritable phénomène de la dark fantasy, la saga culte *Berserk* ressort dans un format long aussi beau que luxueux, où chaque tome reprend deux volumes de l'édition courante. Au programme, une traduction revue et augmentée, le tout agrémenté de pages couleur totalement inédites jusqu'ici. L'occasion de redécouvrir ce monument du manga, aux 42 volumes, démarré en 1989. Stoppée au 40e tome juste après le décès de son auteur Kentaro Miura, la série a repris avec un 41e tome publié à titre posthume puis un 42e sous la supervision de Koji Mori, l'ami d'enfance de Miura à qui ce dernier aura confié la suite de l'histoire de *Berserk* jusqu'à son grand final. Classé parmi les mangas les plus vendus au monde, *Berserk* s'est également décliné sous la forme de séries télé, films d'animation et autres jeux vidéo. Une *success story* monumentale à laquelle cette édition ultime rend hommage de la plus belle des manières. De quoi commencer une belle et grande collection ! ■ **Ilan Ferry**

★★★☆☆

BERSERK (T. 1 ET 2 ; VOL. 1 À 4)

KENTARO MIURA

TRADUIT DU JAPONAIS PAR ANNE-SOPHIE THÉVENON, 480 P., GLÉNAT/SEINEN, 24,90 € CHAQUE TOME

BOKU NO HERO ACADEMIA © 2014 BY KOHEI HORIKOSHI/SHUEISHA INC. – BERSERK © KENTARO MIURA 1990, 1991/HAKUSENSHA, INC., TOKYO

CORBEYRAN - SURZHENKO

Le nouveau western

Le genre n'a pas toujours bien servi la bande dessinée: trop de cow-boys mal dessinés, trop de chevaux sans poils... Mais en ressuscitant Ray Ringo, nos duettistes parviennent à lui redonner de l'allant.

L'amateur de grands espaces, de Stetson et de bivouac ne peut que féliciter les auteurs d'avoir choisi *La Porte du diable* comme titre de ce premier tome des aventures de Ray Ringo. Car c'est aussi le titre d'un magnifique western d'Anthony Mann (1950) avec Robert Taylor. Les histoires ont peu à voir l'une avec l'autre, mais ce lien (touchant) est bien présent car il y a dans cet album signé Corbeyran (scénario) et Roman Surzhenko (dessin) un amour pour la mythologie que le western a trimballé au cinéma pendant de longues années. Tout y est: héros solitaire, diligence, vengeance, cavalcades… pour une intrigue qui se noue autour de Ray Ringo, obligé de s'occuper d'un dernier convoi pour la Wells Fargo alors que sa fiancée, Lean, est pourchassée par sa famille mormone. Donc, ça va barder.

Les amateurs de BD, eux, savent bien que Ray Ringo est un cow-boy inventé par William Vance dans les années 1960. Depuis, le western a largement labouré le terrain du neuvième art sans toujours trouver le bon tempo, le bon dessin, ni la bonne ambiance. Ici, oui. D'abord parce que Corbeyran, scénariste émérite, sait ce qu'il doit à ses prédécesseurs (BD et cinéma) et ne cherche pas à jouer les francs-tireurs: il est dans la référence, l'hommage, le classique, le plaisir du conteur. Quant à Roman Surzhenko, il impulse un mouvement joyeux d'amateur du genre: il est bon dans toutes les cases: paysages, chevaux, bagarres… Avec peut-être un petit clin d'œil à Jean Giraud *(Blueberry)* page 13. Fin de l'album, mais pas de l'aventure. ■

Éric Libiot

★★★☆☆
RAY RINGO (T. 1). LA PORTE DU DIABLE
CORBEYRAN, SURZHENKO
56 P., LE LOMBARD, 15,95 €

SURZHENKO / LE LOMBARD 2025

3 ALBUMS EN PLUS

★★★☆☆
LE JOURNAL DE SAMUEL
ÉMILIE TRONCHE
320 P., CASTERMAN, 23 €

Ce qui a été une série au succès phénoménal sur arte.tv est aujourd'hui une bande dessinée. Dans *Le Journal de Samuel,* on retrouve donc la patte d'Émilie Tronche, seule maîtresse à bord. C'est toujours aussi réussi et aussi touchant. C'est vrai, il n'y a ni la voix ni le mouvement, qui apportaient beaucoup, mais ici on peut s'arrêter à loisir sur le coup de crayon léger de l'autrice, la poésie de l'esquisse, l'émotion de ces petits moments de la vie de Samuel. **E.L.**

★★★☆☆
ELSIE A.
CYRIL PEDROSA, ROXANNEMOREIL, KARINE BERNADOU
120 P., DARGAUD, 25 €

Non, ce n'est pas Cyril Pedrosa *(Portugal, Les Équinoxes)* qui dessine – il a écrit le scénario avec Roxanne Moreil –, mais on sent chez Karine Bernadou, qui tient le crayon, la même liberté que son aîné, le même sens de la couleur et du mouvement. D'autant que les scénaristes ont concocté une intrigue qui ouvre grand les portes de l'imaginaire: Elsie Appelbaum débarque dans un village perdu du Yucatan (Mexique) à la recherche de son mari archéologue. L'aventure est au coin de la case et réserve mille surprises graphiques. **E.L.**

★★★☆☆
LES OIES CENDRÉES
ALICE VDM, CYRIL LEGRAIS
160 P., FUTUROPOLIS, 23 €

Alice VDM est décidément une auteure à suivre. Dans *Ma vie avec Billie,* elle faisait preuve d'un beau coup de crayon décalé. Dans ces *Oies cendrées,* son trait s'est assagi mais il reste très incarné, pas réaliste et pourtant très présent. Elle s'est adaptée au beau scénario de Cyril Legrais qui suit la rencontre entre un prof des beaux-arts solitaire et quasi misanthrope et un ancien élève devenu galeriste. Une histoire d'amour inattendue et très touchante entre deux hommes, hors des sentiers battus. **E.L.**

L'ÉTÉ EN POCHES

★★★☆☆
ROSA
MAURICE PONS
224 P., SATELLITES, 8,80 €

Principauté (fictive) de Wasquelham, 1866. Plusieurs soldats de la garnison désertent. Bizarrement, tous ont eu affaire à Rosa, l'aimable tavernière à la cuisse légère… Connu surtout pour son roman culte *Les Saisons*, Maurice Pons rencontra aussi un joli succès avec cette pochade historico-fantastico-érotique parue, bizarrement, dans les très sérieux *Temps modernes* de Jean-Paul Sartre, en 1967. **Bernard Quiriny**

★★★★★
DANS LA DÈCHE À PARIS ET À LONDRES
GEORGE ORWELL
352 P., FOLIO, 9 €

Moins connu que les impérissables *1984* et *La Ferme des animaux*, *Dans la dèche* n'en est pas moins l'un des plus célèbres récits d'Orwell, inspiré de la vie d'expédients qu'il a menée dans les deux capitales à la fin des années 1920, alors qu'il avait la vingtaine et qu'il était encore inconnu. Formidablement vivant, le texte est proposé dans la nouvelle traduction réalisée en 2020 par Véronique Béghain pour La Pléiade, avec, en bonus, une chronologie de Philippe Jaworski. **B.Q**

★★★☆☆
LA VALLÉE DU SILENCE
JAMES OLIVER CURWOOD
208 P., LIBRETTO, 10,20 €

Spécialiste des romans d'aventures peuplés de trappeurs et de descendants d'Indiens (lui-même avait du sang Mohawk), James Oliver Curwood connut un immense succès dans la France d'entre-deux-guerres grâce aux traductions de Louis Postif pour la « Bibliothèque verte » d'Hachette. On redécouvre aujourd'hui l'un de ses classiques, un polar-western haletant paru en 1920 et adapté au cinéma deux ans plus tard, comme tant de ses livres. Ce qui fit de lui l'écrivain le plus riche de l'époque ! **B.Q**

RAYMOND ARON

Un tacle contre Sartre

Face à l'auteur de *L'Être et le Néant*, qui théorise la violence comme moteur collectif, celui de *La Lutte des classes* avait répliqué dans un essai au nom de la raison et de l'expérience du totalitarisme.

Aron et Sartre n'ont cessé de dialoguer leur vie durant, fût-ce à distance. C'est que – comme le dit Aron lui-même – leurs *« points de départ »*, leurs *« références »*, leurs *« maîtres »*, leurs *« problématiques »* étaient *« en une large mesure les mêmes »*. Abordant des problématiques analogues, leurs livres souvent se font écho : *« Il y a dans* L'Être et le Néant *des réminiscences de* l'Introduction à la philosophie de l'histoire. *Si, pour user de son langage,* l'Introduction *s'en tient à l'ontique, elle n'en analyse pas moins les structures de l'action humaine dans l'histoire en un style comparable à celui de Sartre dans* L'Être et le Néant, *plus encore, à certains égards, dans la* Critique. *» L'Être et le Néant* avait postulé la liberté absolue de l'individu, la *Critique de la raison dialectique* essaie d'insérer cet individu dans les déterminismes de l'Histoire, en suggérant que le passage de la liberté individuelle à la conscience collective se ferait par la violence du groupe en fusion (portant au bout d'une pique la tête du gouverneur de la Bastille).

L'INJUSTIFIABLE RECOURS À LA VIOLENCE

Publié en 1960, en pleine guerre d'Algérie, à l'époque du Manifeste des 121, la *Critique de la raison dialectique* est le dernier grand livre philosophique de Sartre. Aron, après l'avoir lu, y revient, lui consacre toute une année de cours, et répond finalement à Sartre par un livre, paru en 1973, *Histoire et dialectique de la violence*. C'est ce texte, complété par une série d'articles antérieurs et postérieurs, qui reparaît aujourd'hui dans *Aron critique de Sartre*. Le principal reproche adressé à Sartre est sa justification de la violence au nom d'un idéal révolutionnaire. Si Aron refuse d'admettre le recours à la violence comme préalable nécessaire à la réforme de nos sociétés, c'est qu'il en a fait l'expérience dans l'Allemagne des années 1930, puis dans la France de 1940, sans parler de celle qu'allait révéler aux yeux de tous Soljenitsyne dans *L'Archipel du goulag*. Reconnaître à la violence une quelconque pertinence, c'est tourner le dos à l'idée d'humanité et à la vocation universelle de la raison. C'est prendre le risque de justifier les régimes totalitaires, voire de s'accommoder, aujourd'hui, de ceux qu'on appelle pudiquement « illibéraux ». L'avertissement de Raymond Aron est plus que jamais d'actualité. ■ **Robert Kopp**

★★★★★
ARON CRITIQUE DE SARTRE
RAYMOND ARON
350 P., CALMANN-LÉVY, 26,50 €

MINISTÈRE DE LA CULTURE-MAP, DIST. RMN-GRAND PALAIS/STUDIO HARCOURT/CALMANN-LÉVY

1956, année historique

Mort en 2009, Pierre Bourgeade est l'un de ces auteurs plus réputés que lus que font vivre post mortem de petites maisons opiniâtres. Tristram a entrepris de republier une partie de son œuvre: *Warum*, *Les Âmes juives*, *L'Horloge*, *Les Comédiens*, *Le Diable*, *Venezia* et aujourd'hui *L'Éternel Mirage*, l'une de ses plus grandes réussites. Publié en 2001, ce récit choral se déroule en 1956. 1956, c'est l'année de la révolte de Budapest, de la crise de Suez, du durcissement des « événements d'Algérie », des meurtres du curé d'Uruffe. Sur cette toile de fond se dessinent quelques destins individuels: un journaliste, une militante communiste, un révolutionnaire et des prostituées. Le procédé n'est pas neuf, mais il est ici éblouissant. Tout l'art de Bourgeade consiste à faire glisser ses histoires de l'une à l'autre, comme des plaques tectoniques se chevauchant, et à nous faire comprendre à quel point la grande Histoire n'est jamais que la trame sur laquelle se tissent les destins individuels qui à la fois la font et la subissent. ■ **Hubert Prolongeau**

★★★★☆
L'ÉTERNEL MIRAGE
PIERRE BOURGEADE
192 P., TRISTRAM, 19 €

Inventivement vôtre

Durant les années 1960, le poète d'origine roumaine Ghérasim Luca se lançait dans une nouvelle expérience créative en détournant ou métamorphosant des albums photographiques de la fin du XIXe siècle chinés chez des brocanteurs. Comme en écho au célèbre passage du *Nadja* d'André Breton: *« Je m'étais rendu aux Puces de Saint-Ouen en quête de ces objets qu'on ne trouve nulle part ailleurs… » La Poésie sans langue* fait partie de cette série. Ghérasim Luca intercale entre les portraits sépia des phrases aussi brèves que des titres de chapitre: *« La révolution sans personne », « L'amour sans fin ».* Celles-ci résonnent étrangement dans ce monde de fantômes en haut-de-forme, bottines à boutons et crinoline. Tapées en sept exemplaires le 3 juin 1965, elles furent ensuite inscrites au centre de la fresque murale en forme de jeu de l'oie, *Cuba Colectiva,* réalisée à La Havane par des artistes du monde entier. Avec ce bel album inédit, les éditions Corti rappellent la proximité historique de la maison avec le surréalisme. Elles prouvent aussi qu'on n'en a pas encore terminé avec lui. Ghérasim Luca ou l'invention sans limites… ■ **Serge Sanchez**

★★★★☆
LA POÉSIE SANS LANGUE
GHÉRASIM LUCA
40 P., CORTI, 15 €

Hérauts d'une Afrique ancestrale

Le poète d'origine nigériane, Christopher Okigbo, avait 35 ans lorsqu'il mourut au combat sur le front biafrais en 1967. Alors qu'il était déjà considéré comme un écrivain anglophone important, sa notoriété n'a cessé de croître depuis. Selon l'*Encyclopædia Britannica,* il est même l'un des auteurs les plus présents dans les anthologies de poésie africaine. Formé par les missionnaires catholiques, cet admirable lettré appréciait Virgile, Tagore, Mallarmé; il resta surtout fidèle à la cosmologie igbo de ses ancêtres, qui prônait entre autres la croyance en la réincarnation. Les deux suites de poèmes, rassemblées sous le titre *Labyrinthes,* démontrent la force et l'intelligence de cet écrivain devenu culte. Gabriel Mwènè Okoundji, poète francophone d'origine congolaise qui vient de publier *L'Âme blessée d'un éléphant noir,* partage avec Okigbo la fidélité à la parole ancestrale. *« Je creuse dans le magma des traditions auxquelles j'ai été initié,* explique-t-il, *pour donner à lire et à voir l'universalité de la culture de mes origines, celle des Tégués.»* Okoundji, Okigbo… Deux poètes face à une interrogation métaphysique qui est celle de tous les hommes et de tous les continents. ■ **S.S.**

★★★★☆
LABYRINTHES (LABYRINTHS)
CHRISTOPHER OKIGBO
TRADUIT DE L'ANGLAIS (NIGERIA) PAR CHRISTIANE FIOUPOU,
224 P., POÉSIE/GALLIMARD, 10,30 €

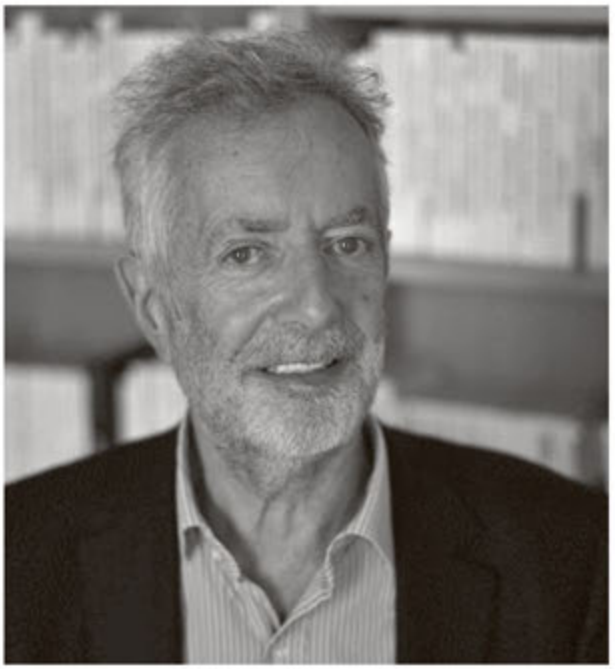
★★★★☆
L'ÂME BLESSÉE D'UN ÉLÉPHANT NOIR* SUIVI DE *STÈLES DU POINT DU JOUR
GABRIEL MWÈNÈ OKOUNDJI
208 P., POÉSIE/GALLIMARD, 9,30 €

ÉDITIONS TRISTRAM – DR/ÉDITIONS CORTI – CHRISTOPHER OKIGBO FOUNDATION/GALLIMARD – FRANCOISDUCASSE/GALLIMARD

PATRICK LEMOINE ▪ SOPHIE VIGUIER-VINSON

Tous zinzins, les écrivains?

À travers l'œil exercé du psychiatre et de la journaliste, la production littéraire, cette envie de dire ou de se dire, est finement analysée et permet de mettre au jour les blessures de l'âme, les failles de nombre de grands auteurs. Un ouvrage passionnant, montrant dans le même temps l'évolution de la psychiatrie.



Ah, les écrivains, ces grands dépressifs… Indéniablement (dans de nombreux cas), mais pas seulement. Troubles de la personnalité, addictions, complexes, traumas, troubles dissociatifs et autres psychoses: ces réalités funestes traversent les plumitifs de tout poil et imprègnent leurs œuvres de leur sombre dessein. Ainsi, les épithètes « tragique », « romantique », « dramatique », « pathétique » ne seraient-ils que la retranscription esthétique et polie de maux immémoriaux? On se surprend, souvent, à le penser. À l'heure où l'on lève enfin le voile sur la santé mentale, restée si longtemps dans l'ombre de la honte, voici une lecture passionnante.

Dans un ouvrage original, éclairant l'histoire littéraire d'un jour nouveau, le docteur Patrick Lemoine, psychiatre, et la journaliste Sophie Viguier-Vinson donnent à revisiter la palette des problèmes du psychisme par la littérature, posent le diagnostic et rédigent même, parfois, l'ordonnance de soins, offrant au lecteur un état des lieux des thérapies actuelles. Également est-il amené à réfléchir sur la dimension psychosociale des passions et des déviances. La relecture du « Spleen » de Baudelaire sous un angle clinique donne alors à percevoir « l'Ennui » et « l'Angoisse », « Fleurs du Mal » ayant donné son nom au fameux recueil, comme les expressions de la plus pure mélancolie (laquelle, avant d'être l'expression verlainienne par excellence, est une véritable pathologie). Avec *Le Double*, de Dostoïevski, c'est limpide: le clivage de la personnalité de Goliadkine a tout à voir avec la schizophrénie. Quant au *Macbeth* de Shakespeare, n'est-il pas l'illustration parfaite de la culpabilité dévorante quand elle conduit au suicide?; et le personnage de Don Quichotte: simple rêveur ou mythomane invétéré?; comment, enfin, ne pas voir dans la terrible marquise de Merteuil des *Liaisons dangereuses* une femme au comportement pathologique, dont le *« narcissisme et* [la] *perversité disloquent* [les] *adversaires »*?

LA PAROLE AUX PORTEURS DE SOUFFRANCES MORALES

La Santé psychique des écrivains et de leurs personnages ravira autant les amateurs de grande littérature que ceux dont la curiosité lorgne du côté de la psychopathologie – un objet de fascination qui sait, à son tour, révéler des talents littéraires, comme on a pu le voir récemment avec l'exploration des violences psychiatriques du XX^e^ siècle dans *Mon vrai nom est Elisabeth* d'Adèle Yon, paru cet hiver, ou des

DRFP – DR/ODILE JACOB

œuvres traitant de la bipolarité : *Solal ou la chute des corps* de Louis Vendel (2024) et, dans un registre plus personnel, le récit de Nicolas Demorand (*Intérieur nuit*, sorti en mars). Une littérature au service de la retranscription du mal et un mal donnant sa raison d'être à l'expression écrite comme sortie de soi : la production littéraire, reflet de la vie, ses joies comme ses peines, de sa complexité ou de sa violence donne la parole aux porteurs de souffrances morales, elle décrit la blessure de l'âme avec une justesse qui n'est pas celle de la science, mais qui a le mérite de nous toucher. Un extrait du *Horla* de Guy de Maupassant, exposant sans fard les méfaits de la syphilis sur la santé mentale – déglingue neurologique à la clé – aura tôt fait de nous convaincre : acculé dans la maladie, l'écrivain à peine camouflé par la fiction expose la dégradation de son état mental, un usage de littérature du réel avant la lettre qui en dit long sur la nécessité de dire, de se dire. Enfin décryptée, la faille s'offre alors et s'analyse, elle donne à se comprendre froidement derrière l'art qui la sublime et l'humanise.

L'ouvrage de Patrick Lemoine et de Sophie Viguier-Vinson est aussi un bon moyen d'appréhender l'évolution de la psychiatrie à travers son histoire. Chaque auteur, en effet, est un enfant de son temps et analyse ses propres travers ou ceux de ses personnages à la manière de son siècle. « Le chat noir », nouvelle extraite des *Nouvelles histoires extraordinaires* d'Edgar Allan Poe (1843) est, en ce sens, édifiant. Elle illustre un point de bascule important : *« Edgar Allan Poe pourrait ainsi se situer à la frontière entre l'ancienne vision diabolique des maux de l'âme et une future lecture psychiatrique en préparation »*, détaillent les auteurs, qui s'appuient sur les travaux de Jocelyn Dupont, maître de conférences en études américaines à l'université de Perpignan. La psychiatrie, naissante, laisse alors encore le champ libre et l'argument d'autorité au surnaturel : si possession démoniaque et cadre gothique confèrent aux histoires de Poe une esthétique de la subversion, ces artefacts témoignent pourtant d'une opacité prégnante touchant aux savoirs scientifiques avant la médiatisation des travaux de Charcot. En ce sens, l'avènement de la théorie freudienne aura été une porte d'entrée à l'intégration de l'irrationnel dans le cadre de la raison. Cela n'aura pourtant pas suffi à neutraliser la littérature, et l'on s'en réjouit. ■

S.B.-C.

★★★★☆
LA SANTÉ PSYCHIQUE DES ÉCRIVAINS ET DE LEURS PERSONNAGES
PATRICK LEMOINE, SOPHIE VIGUIER-VINSON
336 P., ODILE JACOB, 23,90 €

Une critique prodigieuse

Faire une critique littéraire de *L'Amie prodigieuse*, vendu à 15 millions d'exemplaires et traduit en 45 langues : un *« geste capitaliste »* ? Jusqu'ici, c'est l'anonymat jalousement gardé derrière le nom de plume qui a surtout fait couler de l'encre, loin des cercles académiques. Contre les tenants d'une critique tournée vers des textes légitimés par le poids des années, et non par un succès instantané, commercial et populaire, Ilaria Moretti signe avec sa thèse une première analyse d'envergure de l'œuvre d'Elena Ferrante.

Découpé en trois périodes distinctes, *La page est un miroir* montre d'abord comment l'identité féminine, face à la perte, s'expose et explose d'emblée dans les *Chroniques du mal d'amour*. Puis comment elle se cherche ailleurs hors du roman, notamment avec l'essai *Frantumaglia*. Enfin, avec le cycle de *L'Amie prodigieuse* et les chroniques journalistiques, c'est l'identité même qui se dissout, jusqu'à ne plus exister que dans les voix multiples de la fiction : les identités de papier ont fini par absorber entièrement la figure de l'écrivaine. ■

Eugénie Bourlet

AUDREY SOVIGNET

★★★★☆
LA PAGE EST UN MIROIR. SUR L'ŒUVRE D'ELENA FERRANTE
ILARIA MORETTI
352 P., CNRS, 25 €

MARQUE-PAGE

par Solange Bied-Charreton

Dans son assiette

François Simon a fait sienne cette formule de Julien Green : *« J'écris un livre pour savoir ce qu'il y a dedans. »* Un opportunisme bienvenu, contagieux à la lecture. Jadis journaliste gastronomique, ce natif de l'année 1953 a récemment trouvé un emploi retraite grâce à la magie des réseaux. Sur Instagram, l'homme n'a pas de visage connu – plus pratique pour déguster incognito – ou plutôt des milliers. Voyageur, écrivain, journaliste et critique gastronomique, il traîne son palais d'opale et sa verve ajustée dans les restaurants du monde et de son arrondissement. Dans ce livre, qui reprend le fameux gimmick qui clôt chacune de ses vidéos virales – *Y retournerai-je ?* –, il compile ses coups de cœur (de bouche) selon une logique personnelle et gracieuse. Ainsi en va-t-il des adresses insulaires, de Madère au Danemark en passant par le Canada, des âtres montagneux (fabuleuse sélection d'hôtels nichés dans les Alpes, au Japon ou en Patagonie), des troquets de gare ou des comptoirs hospitaliers. Deux pages d'éloge du déjeuner solo, *« ces nouveaux voyages immobiles, le prochain luxe des années 2025 »*, achèveront de nous convaincre du caractère éclectique, unique, du projet de cet ouvrage, qui fait également la part belle aux *« odeurs, senteurs, fragrances »*, où l'on apprend, depuis Berlin, que *« le nez de la ville est d'une vertigineuse diffraction »*. La langue, littéraire, est celle d'un ouvrier des carnets de voyage dans une forme classique qui n'exclut aucunement les saillies propres au temps présent. Délectable.

★★★★☆
Y RETOURNERAI-JE ?
FRANÇOIS SIMON
240 P., FLAMMARION, 26 €

JEAN NOUVEL

L'artiste dans toutes ses dimensions

Dans *Mes convictions*, l'architecte star, entre autres, du musée du Quai Branly et du Louvre Abou Dhabi, traite de tous les sujets afférents à son art. Un livre océan où l'on se noie un peu, mais dont l'unité réside dans la personnalité hors norme de son auteur.

Quand il accueille le visiteur dans la salle de réunion de ses « *ateliers* » – il a toujours refusé d'avoir un bureau personnel à son agence, trimbalant au gré des besoins son tabouret pliant près des postes de travail de ses collaborateurs –, il ne peut s'empêcher de détailler la table noire ultra-minimaliste de 12 mètres de long à laquelle on s'assied. C'est lui qui l'a créée. Si l'on a bien compris ses explications, le plateau est constitué de panneaux de chêne et d'érable qui s'assemblent naturellement : « *On peut en monter comme ça un kilomètre!* », lance-t-il, triomphant.

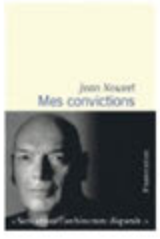
Ainsi va Jean Nouvel : à part le rugby dont il est un fan, seules semblent l'intéresser l'architecture et ses disciplines annexes. C'est un obsessionnel de son art, la « *mère de tous* », rappelle-t-il, car celui qui conditionne notre présence au monde. Et il est intarissable sur lui, comme l'illustre le gros ouvrage qu'il vient de publier. Dans *Mes convictions*, il aborde tous les enjeux, théoriques aussi bien que pratiques, auxquels est confronté un architecte. Vaguement inquiet, il s'enquiert de savoir si on l'a lu dans son intégralité. On lui répond qu'on a beaucoup aimé sa réhabilitation de l'« *ornement-symbole* » et son attaque contre le postmodernisme, dérivant vers un éclectisme suranné, alors qu'il posait la vraie question de l'après-moderne. Il en profite pour préciser que toutes les réflexions de son livre sont « *d'époque* » – histoire sans doute de montrer qu'il a eu raison avant tout le monde. Serait-ce alors son « testament » ? Il se renfrogne, plisse des yeux, n'aime pas l'idée : « *Mais je n'ai jamais autant travaillé qu'aujourd'hui, en Arabie saoudite, en Chine, partout! Et je n'ai pas encore 80 ans. Enfin, à deux mois près…* » (Il est né le 12 août 1945).

SCÉNOGRAPHIER LE CIEL

Il assure n'avoir pas changé, mais on le sent plus sombre – un brin désenchanté – qu'au temps où il roulait en Lamborghini, écumait les nuits parisiennes et fumait le cigare – toutes choses avec lesquelles il a rompu. Un de ses leitmotivs est « *l'échec de l'urbanisme moderne* ». Sous toutes les latitudes, déplore-t-il, on rencontre le même type d'« *architectures sans architecte* » imposant un style d'existence étriqué d'où tout « *plaisir de vivre* » est absent. Et il en accuse le « *manque d'honnêteté* » des grands groupes immobiliers, rivés sur leur chiffre d'affaires, et les architectes qui se sont « *couchés* » devant eux. À cette « *démission* », il oppose une architecture « *localisée* », se construisant « *dans un espace* », un « *lieu défini* », dont elle doit respecter les caractéristiques afin d'en tirer une « *singularité* » en faisant participer ses futurs usagers à son élaboration : « *C'est un processus plus lent car conflictuel, mais, au final, plus humain, rationnel et économique.* » Et de se lamenter du décalage entre les possibilités offertes par les nouvelles technologies et le peu qu'il en passe dans les bâtiments actuels. Il rêve ainsi de scénographier le ciel dans des quartiers entiers à l'aide de grands miroirs !

Sa mélancolie viendrait-elle du constat que le monde est décidément trop petit, trop timoré, pas assez ambitieux, pour lui ? Il est figé, s'emporte-t-il, sur des « *réponses* », alors que seules valent les questions : « *Les réponses ferment le débat, là où les questions, ouvrant sur l'imaginaire et l'impossible, permettent à l'architecture de remplir sa vocation d'apporter à tous une vie heureuse.* » Cela implique, de la part de l'architecte, une conscience/connaissance de la culture où il évolue. C'est le metteur en scène de son époque qu'il a pour charge de représenter. Autant qu'un bâtisseur, il doit être un « artiste » car, sans art, il disparaît, et, avec lui, l'architecture. Le blason, repris sur la couverture de son livre, d'un architecte plus que *successful* : essentiel. Par essence. ■

Patrice Bollon



★★★☆☆
MES CONVICTIONS
JEAN NOUVEL
400 P., FLAMMARION, 24 €

CHRISTOPHER OHMEYER/CREATIVE COMMONS

Des siècles de diététique

La diététique n'a pas toujours été à la mode. Jusqu'à une date très récente, elle a surtout été l'affaire des médecins. Dans une somme plutôt roborative, Bruno Laurioux remonte le temps jusqu'à Hippocrate (IIIe siècle av. J.-C.) et son fameux *Régime* – en fonction de la digestion, des « humeurs », etc. – pour rendre compte des usages de l'alimentation comme la première des cures. Si les Grecs puis les Romains, donnent le *la* en diffusant « *l'ancienne diététique* », Byzantins et musulmans (Avicenne, Averroès) la feront évoluer, contribuant par capillarité à faire progresser la diététique occidentale. Le cru et le cuit, les épices, le sucre et les fruits, l'arrivée du chocolat, du thé, du café bouleverseront par la suite autant les modes de vie que les régimes. Au fur et à mesure que la nutrition s'affine et que l'on déchiffre le principe de la digestion, la chimie entre en jeu, macronutriments, sels minéraux et vitamines révèlent leur rôle fondamental, tandis que l'on garantit de mieux en mieux les conditions sanitaires de la conservation. Bientôt, on découvre les calories… Cette *Histoire de la diététique* est une foisonnante traversée des siècles, rendant compte de notre ambition toujours renouvelée de vivre mieux et plus longtemps. ■ **Solange Bied-Charreton**

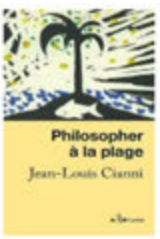
Pensées d'été

Sous le parasol de la pensée, l'essayiste Jean-Louis Cianni déroule son tapis de plage philosophique. Le décor est posé : sable chaud, ligne d'horizon dégagée, esprit libre. Dans *Philosopher à la plage*, on emporte les balles, les raquettes et Épicure ; on écrit des cartes postales à nos envies, on se met en marche comme Rousseau ou Aristote sur le fil de ses idées – en somme, on avance vers soi. Joie qu'il puisse exister autre chose qu'une existence qui « *se filme en gros plans fixes sur nos vicissitudes du moment* » ! C'est déjà un bon début où la pensée peut renaître, nue comme les corps, ouverte comme le ciel où « *le regard d'en haut devient changement de point de vue et d'échelle* », sans perdre de vue que ce « *ciel ne vient pas tout seul, il faut aller le chercher, il est le produit de notre volonté et de notre engagement* ». La philosophie devient une manière d'habiter le monde, un bain d'idées dans une mer de sensations. L'auteur nous rappelle que philosopher, c'est peut-être simplement prendre le temps de vivre en conscience et en présence. Ce livre est à glisser dans tous les sacs de plage, comme une bulle de réflexion dans une société saturée. On en sort régénéré. Et pour les pieds qui ne frôleraient pas les vagues ondulées de l'eau bleue cet été : partout, cet ouvrage ouvre « *de multiples seuils et le chantier du possible humain* ». ■ **Sophie Di Malta**

Mère de sûreté

Le titre du remarquable essai que propose Catherine Van Offelen peut tromper : la prudence qu'il faudrait risquer n'est ni la précaution ni la réserve circonspecte qui retient l'action. Elle désigne son ancêtre lointain, la *phronèsis* des Grecs, autrement dit l'excellence de l'agir et non la réserve et la temporisation. « *À nos oreilles de Modernes, la formule "une prudence courageuse" est un oxymore. Pour les Anciens, un pléonasme. Dans l'action, il y a le doute ; dans le doute, il y a le risque. Le* phronimos *est celui qui se trouve sur la ligne de front du risque.* » À travers de multiples exemples anciens et modernes, *Risquer la prudence* met en lumière les traits de l'homme prudent. Ainsi, l'autrice montre tout ce que gagnerait l'époque contemporaine à redonner sens à ce trésor perdu qu'est la *phronèsis* des Anciens. Pour Aristote, elle était « *l'aurige des vertus* », un auteur récent ajoute en prêtant cette image à saint Bernard de Claivaux, la « *voiturière de toutes les autres vertus* ». Certes, la *phronèsis* des Anciens est moins univoque que ne le laisse entendre parfois l'autrice. Celle de Platon n'est pas celle d'Épicure, ni celle, la plus suggestive pour nous, d'Aristote. Mais redonner sens à cette antique vertu cardinale qu'est la prudence invite à réfléchir sur nos manières d'agir, d'exercer notre liberté et de répondre de nos actes. ■ **Jean Montenot**

★★★★☆
UNE HISTOIRE DE LA DIÉTÉTIQUE. D'HIPPOCRATE AU NUTRI-SCORE
BRUNO LAURIOUX
692 P., CNRS, 27 €



★★★☆☆
PHILOSOPHER À LA PLAGE
JEAN-LOUIS CIANNI
240 P., LE RELIÉ, 10 €

★★★★☆
RISQUER LA PRUDENCE. UNE PRATIQUE DE LA SAGESSE ANTIQUE
CATHERINE VAN OFFELEN
184 P., GALLIMARD/ CONNAISSANCE, 20 €

DR/CNRS - FLORIAN DE VIVO/SEDICOM - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

SYLVIE LAURENT • DAVID CHAVALARIAS

La Tech: vous avez dit « cool »?

Deux essais montrent que, tout sauf une « trahison », le ralliement de la Silicon Valley aux valeurs libérales-droitistes de Trump est une vieille histoire qui remonte aux années Reagan et s'est nourrie de fantasmes avariés de puissance liés à la science-fiction.

Parce qu'elle est née sous le soleil éternel de la Californie et sous l'impulsion, à ses débuts, de brillants *freaks*, l'industrie numérique bénéficie d'une aura progressiste. C'est l'univers de la créativité, de la liberté d'expression pour tous, de l'autonomie des individus face aux institutions: une « antisociété » critique.

Dans *La Contre-révolution californienne*, l'américaniste Sylvie Laurent dénonce le caractère de légende de ces clichés. Car, individualistes, les entrepreneurs de la Tech sont aussi de féroces anti-étatistes, opposés à toute régulation dans le domaine des taxes et impôts comme dans celui des conditions de travail et de la syndicalisation de leurs employés, des « associés » qu'ils rémunèrent en actions plutôt qu'en salaires. Et c'est à la faveur de ce capitalisme à la Schumpeter qu'un pont a été très tôt jeté avec l'administration Reagan. Promoteur du néolibéralisme, ce dernier a favorisé la Tech naissante, par un soutien à ses investissements et des commandes d'État. Il la voyait comme l'« *industrie du futur* », au point que Sylvie Laurent le tient pour responsable de la désindustrialisation de la Rust Belt dans laquelle s'engouffrera plus tard Donald Trump. À quoi s'ajoutèrent des références communes, le libertarianisme d'Ayn Rand et une volonté messianique d'assurer aux États-Unis le monopole mondial de l'innovation.

C'est aussi ce que note le sociologue David Chavalarias dans *Elon Musk en 50 tweets*. L'homme de SpaceX s'y présente en quasi-sauveur de l'humanité avec son projet de colonies sur Mars, mais sans s'inquiéter de ses retombées humaines. L'idée d'empathie lui est étrangère. Il possède la vérité du futur, et tant pis pour ceux qui ne suivent pas. Qu'ils disparaissent! Une option qu'il légitime par des concepts fumeux empruntés à la science-fiction. Sa participation à l'équipe Trump n'a donc rien d'une surprise: son action à la tête du Département de l'efficacité du gouvernement, censé passer à la tronçonneuse les dépenses fédérales, était programmée…

La limite de ces deux livres est que la réalité a déjoué en partie leurs pronostics, l'idylle entre la Tech et le trumpisme ayant déjà du plomb dans l'aile. Car la Tech est ultralibérale, encore plus « à droite ». Trump reste pour sa part ancré dans le XX[e] siècle, alors qu'elle rêve, elle, d'un troisième millénaire de capitalisme sauvage. À son profit, bien sûr. ■

Patrice Bollon

★★★☆☆
LA CONTRE-RÉVOLUTION CALIFORNIENNE
SYLVIE LAURENT
72 P., SEUIL/LIBELLE, 5,50 €

★★★☆☆
ELON MUSK EN 50 TWEETS
DAVID CHAVALARIAS
288 P., SEUIL, 14,90 €

Un faiseur d'Histoire

Mal connu en Europe, Lee Kwan Yew demeure l'une des figures les plus célèbres d'Asie, une décennie après sa mort en 2015. Car pendant plus de trente ans, entre 1959 et 1990, il a été le Premier ministre de ce petit État qu'est Singapour. En raison de l'expansion japonaise, il doit interrompre ses études et, au lendemain de la guerre, part pour l'Angleterre. Il devient avocat, s'engage à gauche, socialiste. Avec quelques amis, il fonde en 1954 le Parti d'action populaire destiné à un grand avenir. Ce sera le parti unique de Singapour. Car une fois hissé au pouvoir, le héros national qui a obtenu une double indépendance face au Royaume-Uni et à la Malaisie devient favorable au libéralisme, au libre-échange et au capitalisme. Il fait de sa ville-État un pivot du commerce et de la finance internationale et la promeut. Singapour est au centre de la mondialisation. Lee Kuan Yew y parvient grâce à une démocratie autoritaire où le contrôle de l'opinion est tatillon. Sa biographie est un modèle à étudier par ces temps de démocrature. ■

Fabrice d'Almeida

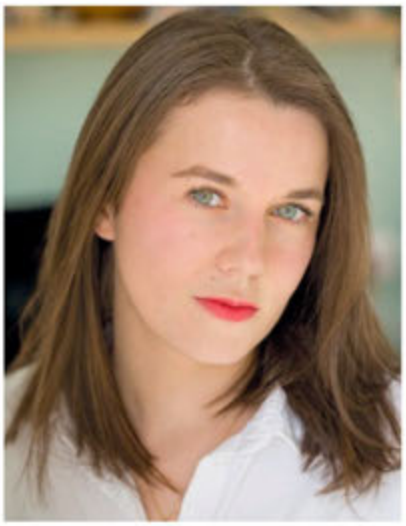
★★★☆☆
SINGAPOUR. L'INVENTION DE LEE KUAN YEW
BERNARD DE MONTFERRAND
336 P., TALLANDIER, 22,90 €

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL - DR/ SEUIL

CAMILLE PERRIER

Retour en grâce d'une Kennedy

La journaliste a percé le secret d'une figure glamour disparue tragiquement et peu à peu tombée dans l'oubli: Carolyn Bessette Kennedy.



Elle est la preuve que l'on peut entrer en littérature par Instagram: la journaliste Camille Perrier cherchait depuis longtemps un sujet d'envergure pour son premier roman (classé dans la catégorie « essai » par son éditeur, d'où sa présence dans cette rubrique). C'est en voyant passer sur le célèbre réseau social des photos de Carolyn Bessette Kennedy qu'elle a trouvé l'inspiration. Cette figure tragique était passablement oubliée jusqu'à ce que des dizaines de comptes se mettent à célébrer son look. Il faut dire que la belle, épouse de l'héritier John-John Kennedy et décédée avec lui dans un accident d'avion, avait été photographiée sous toutes les coutures de 1993 à 1999, année de sa disparition. *« Le monde est plus que jamais gourmand d'images et la célébrité est devenue une valeur cardinale »*, écrit Camille Perrier à propos des années 1990, dans *L'Autre Madame Kennedy*, un délicat roman tout en émotions, qui revient sur cette femme superbe, qui a connu un destin trop beau pour être vrai avant d'être fauchée en pleine ascension avec son prince charmant.

UNE DÉMARCHE FÉMINISTE

« J'ai toujours aimé écrire, je suis donc devenue journaliste, mais je voulais absolument écrire des livres », confesse Camille Perrier, littéraire pure jus (et ancienne stagiaire au magazine *Lire*!). Pour ce roman, elle a puisé son inspiration autant dans *Portrait de femme* d'Henry James que dans l'œuvre de la romancière Sally Rooney. Ainsi vogue Camille Perrier, entre classiques et contemporains, entre le français et l'anglais, qu'elle maîtrise parfaitement. Avant de commencer des études de lettres modernes à la Sorbonne, elle avait passé une année scolaire à Belfast en immersion totale avant de partir en Erasmus à Exeter, la ville d'études de J.K. Rowling… Il y a des signes qui ne trompent pas et vous mettent sur la route des écrivains à succès.

Ou plutôt, des femmes à succès: *« J'ai travaillé sur la figure de Carolyn Bessette Kennedy dans une démarche féministe*, explique l'autrice. *Je voulais montrer de quelle manière on ne pardonne rien aux femmes. Et, dans le cas de Carolyn, c'est son mariage avec le petit prince de l'Amérique qu'on ne lui a pas pardonné. »* Une manière de réhabiliter cette figure glamour et fugace, dont la fin hante notre mémoire à la manière de celle de Lady Diana. Camille Perrier a capté l'air du temps: preuve en est le regain d'intérêt pour Carolyn Bessette. Au-delà des instagrammeuses, c'est Ryan Murphy, le célèbre producteur américain, qui a jeté son dévolu sur ce couple mythique et prépare une série sur Carolyn et John-John. À suivre… ■ **Solange Bied-Charreton**

★★★☆☆
L'AUTRE MADAME KENNEDY
CAMILLE PERRIER
304 P., BUCHET-CHASTEL, 22,50 €

OLIVIER ROLLER/BUCHET-CHASTEL

ET AUSSI…

★★★☆☆
L'ÉTOFFE DU MONDE, DE KEPLER À FECHNER
FRÉDÉRIC NEF
306 P., CERF, 20 €

L'Étoffe du monde se présente comme une tentative d'élucidation des fondements philosophiques de la pensée écologique profonde dans la lignée de John Muir et d'Aldo Leopold. Frédéric Nef y distingue soigneusement « animisme », « panthéisme » et « panpsychisme » (auquel l'auteur se rattache en tentant une *« réhabilitation du panpsychisme matérialiste »* moyennant des adaptations et une conciliation notamment avec les théories de « l'émergence »). Il analyse ce qui distingue et relie animaux, organismes vivants et minéraux, étant entendu qu'il n'y a pas qu'un seul principe hiérarchique de classification de l'échelle des êtres. Ardu sans doute, mais stimulant, cet essai veut donner une orientation philosophique au militantisme écologique. **Jean Montenot**

★★★☆☆
MA VIE A-T-ELLE UN SENS ?
LEV FRAENCKEL
176 P., ALBIN MICHEL, 17,90 €

Célèbre vulgarisateur philosophique, Lev Fraenckel propose avec *Ma vie a-t-elle un sens ?* une cartographie ontologique qui questionne la trajectoire de notre existence, dans le refus assumé d'un quelconque utilitarisme, car *« interroger le sens de la vie, c'est ne plus être complice d'aucune norme, d'aucun impératif social »*. D'Aristote à TikTok, il contacte figures majeures et références culturelles, passant de l'amour à la mort, de l'école à l'IA, parce que *« nous avons tous un potentiel (puissance) qu'il s'agit d'accomplir (en acte) »*. Le sens, pour lui, n'est ni efficacité ni rentabilité, mais direction et finalité. L'essai flirte avec l'inventaire d'idées; à chacun, ensuite, de mesurer si cette *« puissance à accomplir »* est un socle existentiel ou une abstraction de plus. **Sophie Di Malta**

L'ÉTÉ EN POCHES

★★★★☆
L'ENVERS DE LA BELLE ÉPOQUE
ARNAUD-DOMINIQUE HOUTE
320 P., TEXTO, 10,50 €

Octave Mirbeau le disait, les années 1890 étaient *« une belle époque »*, de grandes avancées scientifiques et techniques. Un temps encore magnifié après la Première Guerre. Mais Arnaud-Dominique Houte a vu la peur dans les mots des témoins, leur crainte de la vulnérabilité et de la pauvreté, alors qu'attentats anarchistes et tueurs font la une des journaux. Avec une plume alerte, il nous fait redécouvrir, année après année, l'assommoir des travailleurs comme les périls des voyageurs. Magistral ! Fabrice d'Almeida

★★★☆☆
BIENVENUE DANS LA NOUVELLE RÉVOLUTION QUANTIQUE
JULIEN BOBROFF
336 P., CHAMPS/SCIENCES, 9,50 €

Le XXIe siècle sera « quantique ». Ce terme renvoie à l'infiniment petit, mais avez-vous déjà songé à ses applications dans notre monde ? Car cette science est au cœur d'énormes enjeux économiques. Les ordinateurs quantiques sont des technologies – encore balbutiantes – qui pourraient tout changer. C'est donc une plongée surprenante dans le futur que nous livre ici Julien Bobroff. Et une approche incarnée, avec des rencontres au cœur des lieux d'innovation. M.D.-B.

★★★★☆
LE TEMPS DES TRIBUS
MICHEL MAFFESOLI
334 P., LEXIO, 11 €

Publié initialement en 1988, *Le Temps des tribus* fut longtemps objet de critiques, nombre d'observateurs contestant la fin d'une forme d'individualisme et d'humanisme au profit d'un tribalisme postmoderne communautaire, prenant différents aspects. Mais qu'est-ce que cet *« idéal communautaire »* ? Qu'implique-t-il ? C'est tout ce *« changement de paradigme »* que le sociologue a ici décrypté (anticipé ?) il y a près de trente ans, dans ce texte aussi contestable que visionnaire. Baptiste Liger

CRAIG FOSTER

Les merveilles du vivant

Dans *La Sagesse des océans*, le cinéaste oscarisé partage son amour de la nature, acquis lors de ses nombreuses explorations, avec une joie communicative.

Un amour pour la vie. C'est ce que l'on ressent dès les premières pages du livre de Craig Foster. On doit déjà à ce cinéaste *La Sagesse de la pieuvre*, un long-métrage sorti sur Netflix en 2020 et qui lui a valu l'oscar du meilleur film documentaire. Cette œuvre était le fruit de dix ans de travail. *La Sagesse des océans* est bien davantage que l'œuvre d'une décennie : c'est celle d'une vie. Dans ses mémoires, Craig Foster nous balade dans ses explorations les plus extraordinaires, là où la planète recèle des merveilles et des mystères.

D'ailleurs, *La Sagesse des océans* n'est pas seulement le récit d'un homme qui voyage et qui observe, mais celui d'un explorateur en quête de compréhension. Craig Foster cherche à saisir les rouages du vivant et nous relate tout ce qu'il a compris au fil de ces années aux quatre coins du globe. Ce voyage nous entraîne donc aussi bien face à un poulpe géant qu'à l'intérieur d'une grotte ayant abrité les premiers humains… De même qu'il nous invite aussi à pister une étonnante mouche avec passion.

La « sagesse » que nous promet le titre de l'ouvrage intervient aussi dans la vision que Craig Foster pose sur le vivant. *« La nature est fantastique »*, écrit l'auteur dans un chapitre joliment intitulé « L'amour ». L'auteur met au jour les spécificités passionnantes de certaines espèces, mais, *in fine*, ce sont aussi des points communs entre les êtres qui ressortent. Il en résulte une quête initiatique aux dimensions scientifiques, écologiques et spirituelles. Une lecture qui procure étonnamment beaucoup de joie. ■

Marcus Dupont-Besnard

★★★★☆
LA SAGESSE DES OCÉANS (AMPHIBIOUS SOUL. FINDING THE WILD IN A TAME WORLD)
CRAIG FOSTER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (AFRIQUE DU SUD) PAR CARLA LAVASTE, 331 P., BUCHET-CHASTEL, 23,50 €

Astronaute, mode d'emploi

« *La plage est un bon endroit pour lire ce livre, car un vol spatial débute souvent en bord de mer.* » On sait tous qui est Neil Armstrong : le premier homme à avoir posé un pied sur la Lune, lors de la mission Apollo 11 en 1969. Mais connaît-on vraiment son histoire ? Au détour de cette lecture, on apprend notamment que le hasard a joué un rôle important dans la carrière d'Armstrong. D'ailleurs, Apollo 11 n'était censée être qu'une répétition, et non une mission aussi décisive. Ce n'est là qu'un point de départ : *Armstrong à la plage* ambitionne de vulgariser l'histoire du spatial, de nous expliquer comment fonctionne une fusée, comment l'on pilote dans l'espace ou encore… comment devenir astronaute. Il n'est pas dit que vous piloterez un vaisseau de sitôt, mais l'odyssée spatiale vous semblera moins énigmatique. ■

M.D.-B.

★★★☆☆
ARMSTRONG À LA PLAGE. L'ODYSSÉE SPATIALE DANS UN TRANSAT
CHARLES FRANKEL
208P., DUNOD, 15,90 €

SWATI THYAGARAJAN/BUCHET-CHASTEL

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Kétamine »

Voilà, assurément, le mot le plus surprenant de tout cet abécédaire, depuis ses débuts. Mais il est loin d'être le plus anecdotique. Sa vive actualité renvoie à des questions fondamentales. Le 5 mars dernier, un sénateur français, Claude Malhuret, s'est assuré le quart d'heure de célébrité prophétisé par Andy Warhol en décrivant, à la tribune de la chambre haute, « *la cour de Néron* » désormais installée à Washington, avec son « *empereur incendiaire* », ses « *courtisans soumis* » et son « *bouffon sous kétamine* ». Les huit minutes de son intervention sont devenues virales aux États-Unis, où une telle parole était devenue inaudible puisque inexprimable. Il faut dire que Malhuret est un médecin et pas n'importe lequel : il a été, en 1978, aux lieu et place de Bernard Kouchner et pour une huitaine d'années, président de Médecins sans frontières. Il sait de quoi il parle, tout comme les psychiatres qui, quotidiennement, administrent cet anesthésique, souvent utilisé comme antidépresseur.

La kétamine figure dans la liste, de plus en plus longue, des médicaments psychotropes. Le traitement présent des maladies mentales accorde en effet une place croissante à la psychopharmacologie, produit elle-même d'une science neurologique désormais dominante. La kétamine est une molécule qui inhibe temporairement un récepteur synaptique dénommé NMDA, régulateur de la communication installé dans les zones de contact entre neurones.

Et les résultats de ce perturbateur du système nerveux central sont impressionnants : bouffon ou pas, celui qui se nourrit de kétamine non plus comme médicament mais comme drogue – c'est notre sens de l'Histoire à nous – entre dans un monde merveilleux où son cerveau, confronté aux problèmes de la vie ordinaire – comme, au reste, de la vie extraordinaire –, n'intègre plus dans son mode de raisonnement les données qui vont à l'encontre de ses objectifs, de sa volonté, de ses désirs. Aubaine pour les dictateurs, en herbe ou en activité, mais aussi pour les intellectuels, souvent portés au dogmatisme – bref pour toutes les personnalités autoritaires, sûres d'elles-mêmes et dominatrices.

Au fond, la kétamine est le médicament suprême, puisqu'il triomphe du mal suprême, qui n'est pas le cancer mais l'incertitude. Un univers sans incertitude est le rêve de tous les projets totalitaires. La kétamine serait alors à l'humanité de 2025 ce que la manne fut aux Hébreux d'il y a trois mille trois cents ans. Ce paradis infernal est à portée de la main.

Tout dépendra donc de la main et de celui qui, au sens strict, « manipule », en vertu de ce qu'on pourrait appeler le « Théorème d'Humpty Dumpty ». Vous connaissez sans doute ce gros œuf juché sur un mur. Vous l'avez rencontré chez Lewis Carroll, dans *De l'autre côté du miroir* :

Thèse d'Humpty Dumpty : « *Quand moi j'utilise un mot, il signifie simplement ce que je décide qu'il signifie, ni plus, ni moins.* »

Antithèse d'Alice : « *La question est de savoir si vous pouvez faire que les mots signifient des choses différentes.* »

Synthèse d'Humpty Dumpty : « *La question est de savoir qui sera le maître – un point c'est tout.* »

> CE PARADIS INFERNAL EST À PORTÉE DE LA MAIN

Voilà donc où nous en sommes. D'un côté, on sait comment, dans la vieille comptine anglaise, finit Humpty Dumpty : mal. Mais, de l'autre, nous savons désormais comment nous pouvons, et très efficacement, agir sur notre cerveau et, mieux encore, sur le cerveau d'autrui. La « propagande » est vieille comme les sorciers des tribus et les ministres des pharaons. Mais notre époque a franchi deux progrès décisifs en la matière. Face aux institutions médiatiques des temps modernes – la presse libre et l'école obligatoire –, elle a érigé le réseau social et le jeu vidéo. Face aux religions et aux idéologies, elle a élaboré les psychotropes.

Avançons l'hypothèse que la société contemporaine se définirait en trois mots, très simples : individualisme de masse. Nous n'avons jamais été aussi massifiés ; nous n'avons jamais été aussi individualistes. Débrouillez-vous avec ça. ■

AUDREY SOVIGNET

Les dommages de l'intérêt

Sur fond de crise de la vocation chez les enseignants, il n'est actuellement question, sur la Toile, que d'« élèves désintéressés » dans les classes. Voilà qui n'est pas sans étonner de prime abord, le désintéressement passant d'ordinaire pour une authentique qualité, qui n'a de surcroît jamais compté parmi les plus répandues dans notre société moderne : la voir se répandre sur les bancs de l'école, loin d'agir comme un repoussoir, devrait au contraire constituer une formidable motivation !

On l'aura évidemment compris, c'est du côté du mot que le bât blesse : au regard de la définition qu'en donnent aujourd'hui (et depuis longtemps) nos dictionnaires, un élève désintéressé ne saurait être qu'un apprenant plus soucieux de s'instruire et de se cultiver que de se projeter à terme (le plus court possible) dans une existence qui tiendrait de la sinécure lucrative. On se pince… À la décharge d'icelui, reconnaissons que c'est souvent là, tout autant sinon plus, l'obsession utilitaire de ses géniteurs, d'abord préoccupés par le « job » juteux que permettra de décrocher le sacro-saint diplôme. Vous avez vraiment dit désintéressement ?

À l'origine de ce quiproquo tragique, la confusion, aussi compréhensible que regrettable d'ailleurs, entre *désintérêt* et *désintéressement*. Quand le premier ne fait que traduire un manque, voire une absence d'intérêt, autrement dit une lassitude teintée d'indifférence pour ne pas dire d'écœurement, le second désigne une capacité trop rare à s'affranchir de son intérêt personnel, qui ressortit, elle, à l'altruisme et à la générosité et peut même, excusez du peu, donner des gages d'objectivité et d'impartialité. Écoutez la différence et jugez à cette aune de l'ambiguïté que peut entretenir l'usage inconsidéré de l'adjectif *désintéressé* dans un contexte peu défini ! Le risque est d'autant plus grand que le verbe correspondant, à l'inverse, charrie moins de *satisfecit* que d'indignation : quand on *se désintéresse* de quelque chose, c'est généralement de tout sauf de l'argent…

UN SENS À BANNIR

Pour couper court à tout malentendu qui résulterait de la spécialisation du vocable, nos lexicographes ont peu à peu confiné notre désintéressement dans son acception strictement laudative, oubliant volontairement sa rivale moins reluisante. Hanse et Blampain, dans leur *Nouveau Dictionnaire des difficultés du français moderne*, ne se sont pas privés d'enfoncer le clou en remarquant que *désintéressé* ne se dit plus dans le sens de « qui n'éprouve pas d'intérêt, de curiosité pour quelque chose ». On serait bien inspiré de suivre leur conseil et de ne plus voir dans les classes d'aujourd'hui (pour peu que ce fût vrai, évidemment !), plutôt que des élèves « désintéressés », qu'un public peu ou pas du tout concerné par ce qu'on lui enseigne. C'est que périphrase claire vaudra toujours mieux que raccourci équivoque ! ■

Bruno Dewaele

À LIRE L'ORAL, LE RETOUR !

« Paroles, paroles, paroles », chantonnait naguère Dalida, comme pour nous rappeler que, de ces dernières, il convenait surtout de se méfier ! Ce fut d'ailleurs le préjugé de tout un siècle, où l'écrit, nous rappelle le poète, linguiste et formateur en prise de parole Julien Barret, régnait quasiment sans partage. Mais, avec ce millénaire naissant, les mouches ont de toute évidence changé d'âne : l'épate, aujourd'hui, ce n'est plus Panzani mais Marconi, du nom de cette galaxie imaginaire que l'auteur, reprenant en cela une prédiction du théoricien de la communication Marshall McLuhan, substitue à celle de Gutenberg ! S'ensuit une passionnante étude des traditions oratoires des rhéteurs d'hier aux Macrons d'aujourd'hui (le chef de l'État ne fut-il pas l'un des tout premiers lauréats du concours d'expression orale organisé par le Rotary ?), moins pour l'étalage d'une érudition qui ne pourrait être que gratuite que pour mesurer les enjeux afférents à cette redécouverte du verbe : affirmation de soi dans le respect de l'autre. Tout un programme, on le voit, qui dépasse de beaucoup le cadre étroit des joutes ci-dessus évoquées… ■

B.D.

RETOUR À LA PAROLE. DE LA RHÉTORIQUE ANTIQUE AUX CONCOURS D'ÉLOQUENCE
JULIEN BARRET
168 P., ACTES SUD, 19 €

YANKRUKOV/PEXELS

→ QU'EST-CE QU'ON DIT ?

Ombragé ou ombrageux ?

Difficile, voire impossible, de ne pas soupçonner chez ces paronymes la source commune de l'*ombrage* ! Beaucoup plus aisé, partant, de se méprendre sur leurs rayons d'action respectifs, en attribuant notamment au second le sens du premier… Tout le mal vient en réalité de ce que l'ombrage dont on parlait a deux casquettes, une pour le propre, une autre pour le figuré : il est à la fois cette ombre bienfaisante qui nous protège des agressions d'un soleil vindicatif et ce voile moins gratifiant qui nous prive d'une lumière à laquelle, toujours modestes, nous pensons naturellement avoir droit. Dès lors, *ombragé* ne se dira jamais que d'un lieu qui *reçoit* de l'ombrage, grâce au feuillage généreux qui le surplombe, quand *ombrageux* restera à jamais l'apanage de l'être vivant, toujours prompt, animal ou humain, à *prendre* ombrage de ce qui n'a pas l'heur de lui plaire. René Goscinny, de ce point de vue, aura fait mieux que Larousse et Robert réunis en nous offrant, dans *Astérix en Corse*, les caractères réputés ombrageux du cru dans le cadre pour le moins ombragé du maquis ! Quant aux inconditionnels de la phrase mnémotechnique, ils préféreront sans doute se souvenir, en ces temps synonymes de grand départ, que de ne pas trouver, pour pique-niquer, de coin ombragé sur la route des vacances peut suffire… à vous rendre ombrageux pour toute la journée ! ■ **B.D.**

→ LE VOCABLE DU MOIS

Mosette

Mazette ! Pour un peu, c'est celle-là qui aurait volé la vedette au nouveau pape Léon XIV à l'heure de paraître, le 8 mai dernier, au balcon de la place Saint-Pierre… La presse internationale, en tout cas, n'eut d'yeux ou presque que pour cette « courte pèlerine » portée sur la soutane et couvrant les épaules du Saint-Père. Pourquoi diable ce détail vestimentaire a-t-il presque éclipsé la bonne bouille de l'heureux élu, ses origines nord-américaines (Habemus Oumpah-Pam !) et son (presque) jeune âge ? Tout simplement parce que son prédécesseur François – tout de blanc vêtu, lui – avait, douze ans auparavant et dans les mêmes circonstances, snobé la mosette en question, allant jusqu'à arguer que le temps du carnaval était passé ! De là à imaginer, chez les exégètes de la pensée pontificale, que cette réhabilitation annonçait *de facto* un retour à la tradition, il n'y avait qu'un pas, de clerc ou non. Plus prudent, le chroniqueur de langue et passionné d'orthographe se bornera à déceler dans ce choix une bonne dose de tolérance et d'œcuménisme, l'intéressée pouvant aussi bien, chez nous, s'écrire *mozette* que *mosette*. Gageons qu'à défaut de mozzarella la petite aumusse italienne qu'était l'*almozetta* y est pour quelque chose ! ■ **B.D.**

LEELOO THE FIRST/PEXELS – ALESSIA GIULIANI/CPP/HANS LUCAS VIA AFP – BRUNO LEVY/CALMANN-LÉVY

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

JOHANA GUSTAWSSON

« Retrouvailles »

« L'évocation de ce mot me donne toujours le sourire, car l'idée de "retrouvailles" porte en elle des promesses de parenthèses enchantées : des embrassades et des moments de bonheur suspendus avec ceux qu'on aime. Ce mot a une beauté particulière, car il incarne à la fois la notion d'attente, le temps passé à languir et la joie de s'ancrer enfin à bon port. Les retrouvailles définissent le retour aux racines du cœur et le plaisir nécessaire, fait de familiarité et de sécurité, de retrouver les êtres chers, mais aussi de revisiter avec eux les souvenirs construits ensemble. Ce mot vibre d'autant plus pour moi que je vis à des milliers de kilomètres de ma Provence natale depuis plus de quinze ans, scindée entre la famille que j'ai fondée en tant que mère, et celles, de sang et de cœur, qui m'ont vue naître et grandir. Passer du temps avec mes parents, ma sœur, ma famille élargie et mes amis n'est que retrouvailles. Le temps d'une visite, je m'amarre aux miens en renouant mes racines à ceux qui les ont plantées. Finalement, le lieu des retrouvailles, c'est les autres ; l'autre, qui devient notre destination favorite. »

Propos recueillis par Hubert Artus

Dernier livre paru : *Les Morsures du silence* (Calmann-Lévy, prix Maison de la Presse 2025)

Une bonne correction

C'est au tour de George Sand d'avoir les honneurs des classiques de *Lire Magazine*. À cette occasion, nous avons introduit neuf vilaines fautes dans cet extrait de *La Petite Fadette*. À vous de les en retirer !

« Landry trouva d'abord l'idée de la Fadette si drôle qu'il pensa à en rire plus qu'à s'en fâcher. "Voilà, se dit-il, une fille plus folle que méchante, et plus désinterressée qu'on ne croirait, car son paiment ne ruinera pas ma famille." Mais, en y songeant, il trouva l'acquis de sa dette plus dur que la chose ne semblait. La petite Fadette dansait très bien ; il l'avait vu gambiller dans les champs ou sur le bord des chemins, avec les pâtours, et elle s'y démenait comme un petit diable, si vivement qu'on n'avait peine à la suivre en mesure. Mais elle était si peu belle et si mal atiffée, même les dimanche, qu'aucun garçon ne l'eut faite danser, surtout devant du monde. C'est tout au plus si les porchers et les gars qui n'avaient point encore fait leur première communion la trouvaient digne d'être invitée, et les belles de campagne n'aimaient point à l'avoir dans leur danse. »

À juste titre

Saurez-vous corriger le titre, pour le moins approximatif ici, de ces ouvrages célèbres ? Nom de l'auteur et date de publication (rigoureusement exacts, eux) sont là pour vous y aider…

A. *La Droite écolo* (Stephen King, 1996)
B. *La Manille* (Patrick Rambaud, 1997)
C. *Affreux potagers* (Michel Quint, 2000)
D. *Top 3* (Yann Moix, 2002)
E. *L'Éventualité d'un archipel* (Michel Houellebecq, 2005)
F. *Le Catalogue de mes désirs* (Grégoire Delacourt, 2012)
G. *Retenir ses larmes* (Lydie Salvayre, 2014)
H. *Tendre ritournelle* (Leïla Slimani, 2016)
I. *Reflet de nos tourments* (Pierre Lemaitre, 2020)
J. *Crétin adoré* (Virginie Despentes, 2022)

Le mot mystère

Certes, je dois beaucoup à Pierre Dac, à Guy Lux et à Coluche. Mais, à un moment ou à un autre de sa vie, c'est chacun d'entre vous qui m'a fait avancer (ou pas) ! Cela devrait suffire à me démasquer…

L'air du pays

Si, pour vos vacances, vous privilégiez la canadienne, vous ne pouvez ignorer ce que doit cette dernière au pays des caribous. Quand ce serait moins évident, les termes qui suivent dérivent eux aussi d'un État ou d'une région. Sauf un. Lequel ?

A. bolivar ; B. bungalow ;
C. casimir ; D. hermine ;
E. persienne.

• LE COUP DU LATIN par Étienne Kern

Habemus et habitus

Jeudi 8 mai 2025. Depuis la loggia centrale de la basilique Saint-Pierre, le cardinal protodiacre prononce la formule rituelle : *Habemus papam* ! Hasard du calendrier : le lendemain, interrogé sur les droits des immigrés visés par les expulsions massives aux États-Unis, un conseiller de Trump fait savoir que ce dernier songe à suspendre l'*habeas corpus*, ce principe fondamental – voté par le Parlement britannique en 1679 – qui garantit qu'on ne peut être emprisonné sans jugement.
Deux annonces, un seul verbe : *habere*, « avoir », « posséder ». *Habemus papam* : « nous avons un pape ». *Habeas corpus* ? Même si on traduit souvent la formule par « (il faut) que tu disposes de ton corps », elle signifie plutôt « (il faut) que tu présentes le corps (du prisonnier à un juge) ». L'injonction s'adresse non au possible détenu, mais à son geôlier. (Pas tout à fait la même ambiance, donc.)
Habere, en tout cas, c'est « avoir ». Mais en latin, ce sens fondamental glisse volontiers vers celui de « tenir pour » ou « considérer comme » : « avoir » une personne, c'est ici avoir une certaine idée ou image d'elle. D'où le substantif *habitus* (« aspect extérieur », « manière d'être »), qui a eu une belle postérité en français : « habit » (aspect extérieur), « habitude » (manière d'être répétée) ou bien sûr l'« habitus » version Bourdieu (style de vie, intériorisation de codes : finalement, ce que nous « avons » en nous).
Conclusion ? La même que d'habitude : *habemus* du latin partout ! ■

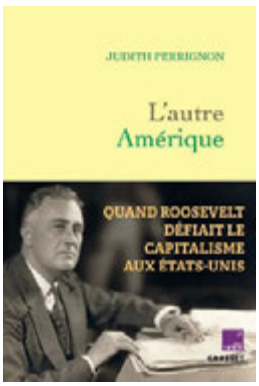
KATRIN BOLOVTSOVA/PEXELS

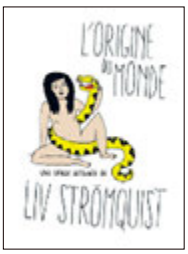
ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

« Nous savons maintenant que le gouvernement des milieux financiers est aussi dangereux qu'un gouvernement mafieux »

L'Autre Amérique
La quatrième rue

Judith Perrignon, Grasset, 2025





L'Origine du monde
Religion du démon

Liv Strömquist, Rackham, 2016

Le chevalier de Seingalt
L'éther glacial de Venise

Giacomo Casanova, *Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise*, Allia, 2014

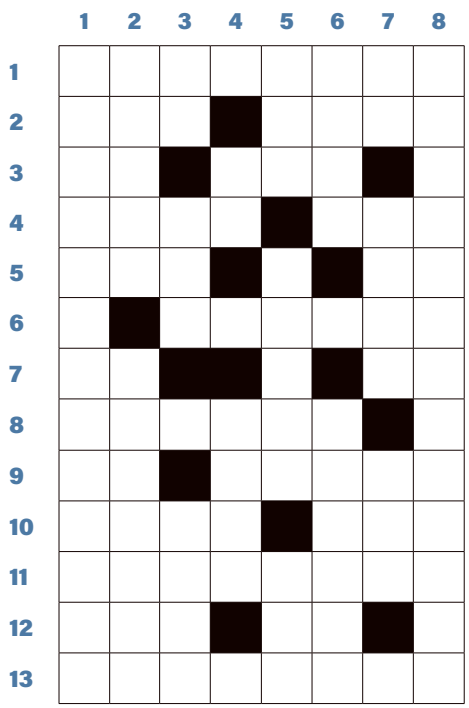
« Domestique au service des bourgeois, elle est travailleuse, courageuse, dévouée. Mais ce week-end-là, elle redoute de se rendre chez les Daniel »

La Petite Bonne
Bientôt l'apnée

Bérénice Pichat, Les Avrils, 2024

Sainte-Beuve
Viens, beauté !

Nicole Casanova, Mercure de France, 1995



LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Tel un feu qui a été brûlé. **2.** Dans le titre d'un fameux poème de Victor Hugo. A atteint son but. **3.** Petit tour. Prise illégale. **4.** Peu modeste. Pour faire court. **5.** A donné son nom à un col. Onde mineure. **6.** Fondent en un certain sens. **7.** 2e pour Leclerc. Symbole d'un métal. **8.** Voies du sang. **9.** De droite à gauche, enlever phonétiquement. Font eau. **10.** Chalet en rondins. Très personnel. **11.** Entre autres, spécialiste de l'oreille. **12.** Sans effets, et perturbée. Parties du Tarn. **13.** Variétés de savons.

Verticalement

1. Fortes pressions. **2.** Chef-d'œuvre de l'opéra. Stimulée. **3.** Romains. Comme le « grand pied » de Berthe ? Succès explosif. **4.** Aperçu. Titre déposé. **5.** Dans le nom d'un homme d'État vietnamien. Fifi pour Donald. Cri de bûcheron. **6.** Toujours dans le vent. De bas en haut, mauvais payeurs, dit-on. **7.** Roulement de tambour. Peut paralyser le cabot. Sert à décliner. **8.** Propos qui ne tiennent pas debout.

Éparnorthose

Qu'on se rassure : cette figure au nom de maladie articulaire (du grec *epanorthôsis*, « correction, redressement ») ne fait mal nulle part. Elle désigne le procédé qui consiste à revenir sur ses propres mots, soit qu'on veuille renforcer, soit qu'on souhaite corriger ce qui vient d'être dit. Mimant l'oralité, l'ajustement progressif du verbe à la pensée, elle fait merveille dans les dialogues et les correspondances, ainsi qu'au théâtre. En témoigne l'illustrissime – et drolatique – exemple de la description du nez de Cyrano de Bergerac : *« C'est un roc ! … C'est un pic… C'est un cap ! Que dis-je, c'est un cap ? … C'est une péninsule ! »* (Edmond Rostand, 1897). Cette autocorrection calculée est néanmoins bien moins spontanée qu'elle en l'air. Madame de Sévigné le sait qui, fine mouche et inquiète du sort des femmes en couches, s'en sert pour glisser que son gendre serait bien inspiré de cesser d'engrosser son épouse à tout bout de champ : *« Si M. de Grignan vous aime, et qu'il n'ait pas entrepris de vous tuer, je sais bien ce qu'il fera, ou plutôt ce qu'il ne fera point »* (*Correspondance*, 1675). Chez Gide, au contraire, la figure se met au service de la rhétorique explicite de l'aveu, insistant sur la ferveur du sentiment amoureux, lorsque Jérôme, s'exclame : *« C'en est fait ; ma vie est prise. J'aime, que dis-je aimer – j'idolâtre Juliette ! »* (*La Porte étroite*, 1909). L'épanorthose est donc, sous ses airs de faux tâtonnement, un outil de précision, d'expansion, de soulignement… bref, un fin calcul rhétorique, pour ne pas dire une savante ruse. ■

• QUESTION D'ÉCRITURE par Frédérique Anne

Laissez parler vos personnages !

Vous avez créé des personnages. Maintenant, il vous faut les laisser s'exprimer. Les dialogues : voici le piège fatal pour le romancier que vous devenez. Tout cela à cause de cette apparente facilité : on va à la ligne, un tiret, et hop ! Malheureusement, c'est un peu plus compliqué.

Commençons par la bonne nouvelle : vous pouvez oublier les guillemets, que l'on sait toujours comment ouvrir, jamais quand refermer. Le lecteur moderne a compris comment fonctionne le texte, pas besoin de ces clignotants ! Ensuite, la difficulté commence : laisser parler vos personnages, c'est leur donner une voix. Qui ne doit jamais être la vôtre. Pour chacun, il vous faudra travailler le rythme des phrases, le lexique, les tics de langage. Oubliez les accents. Dites « il avait un fort accent marseillais », mais évitez le « peuchère » qui vous précipite dans le cliché.

À propos des voix, suivez le conseil de Dany Laferrière : *« On reconnaît un bon dialogue quand on sait qui parle avant de finir la phrase. Le personnage s'exprime selon une articulation. On ne peut pas lui faire dire ce qui n'est pas dans son caractère. »* (*Journal d'un écrivain en pyjama*).

Vos dialogues seront légers. Oubliez les lourdes incises comme « Ah, ah, referma-t-il la porte ». Quand vous terminez une réplique avec un point d'interrogation, inutile de vouloir caser « demanda-t-elle ».

Une autre question à régler : pendant le dialogue, l'action continue ! Vos personnages bougent, tout particulièrement ceux qui ne parlent pas : montrez-les !

Enfin, pour faciliter la tâche du lecteur, suivez le conseil d'Amélie Nothomb : jamais plus de cinq répliques. Ainsi, vos lecteurs n'auront pas à refaire tout le chemin du dialogue pour comprendre où ils ont perdu le fil.

Tendez l'oreille, vos personnages vont parler ! ■

→ Vous vous posez des « Questions d'écriture » ? N'hésitez pas à les envoyer à *ateliers@lire.fr*. Nous les transmettrons à Frédérique Anne qui vous répondra dans une prochaine chronique.

SOLUTIONS

Mots croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	I	N	C	I	N	E	R	E
2	N	O	X	■	G	O	A	L
3	T	R	V	O	L	■	■	U
4	I	M	B	U	■	E	T	C
5	M	A	O	■	N	■	R	U
6	I	■	T	N	E	S	A	B
7	D	B	■	■	V	■	C	R
8	A	O	R	T	E	S	■	A
9	T	O	■	S	U	E	N	T
10	I	S	B	A	■	M	O	I
11	O	T	O	R	H	I	N	O
12	N	E	U	■	A	R	■	N
13	S	E	M	O	N	C	E	S

Une bonne correction

désintéressée – paiement – l'**acquit** de sa dette (il s'agit en l'occurrence d'acquitter ladite dette, et non de l'acquérir) – il l'avait **vue** gambiller (le participe passé suivi d'un infinitif s'accorde avec le COD antéposé *l'*, puisque c'est bien elle qui fait l'action de danser, elle ne la subit pas) – **qu'on avait** peine (nulle trace de négation ici) – **attifée** – les **dimanches** (*dimanche* est un nom commun qui prend normalement la marque du pluriel) – ne l'**eût** (conditionnel passé deuxième forme, et non passé antérieur de l'indicatif : on pourrait le remplacer par ne l'*aurait*) – ne l'eût **fait** danser (le participe passé du verbe *faire* est toujours invariable quand le suit un infinitif).

Le mot mystère

Je suis évidemment le **Schmilblick**, avec (Larousse) ou sans (Robert) majuscule à l'initiale, avec (Larousse et Robert) ou sans k final (l'émission télévisée n'y recourait pas).

À juste titre

***A. La Ligne verte* ; B. *La Bataille* ; C. *Effroyables jardins* ; D. *Podium* ; E. *La Possibilité d'une île* ; F. *La Liste de mes envies* ; G. *Pas pleurer* ; H. *Chanson douce* ; I. *Miroir de nos peines* ; J. *Cher connard*.**

L'air du pays

Réponse **A** (*bolivar* ne vient pas de *Bolivie*, mais de *Simón Bolívar*, homme politique vénézuélien). Les autres tirent leur nom, dans l'ordre, du bengale, du Cachemire, de l'Arménie et de la Perse.

ÇA FAIT DU BIEN DE TOURNER LA PAGE

INFORMER. DIVERTIR. APPROFONDIR.

PRIX RELAY-SEPM DES **MAGAZINES** DE L'ANNÉE 2025

RELAY sepm SYNDICAT DES ÉDITEURS DE LA PRESSE MAGAZINE

LES MAGAZINES DE L'ANNÉE 2025

Découvrez chez RELAY les **magazines** de l'année.

Madame Bovary

Le français, star de l'Eurovision

L'édition 2025 du célèbre concours de chant européen a été marquée par un retour inattendu de la langue de Molière. Outre la chanteuse Louane, qui représentait la France, plusieurs candidats l'ont choisie pour interpréter leur morceau.

La chanteuse française Louane représentant la France, avec la chanson *Maman*, le 17 mai 2025.

FABRICE COFFRINI/AFP

Ce n'était pas arrivé depuis 1978. En mai dernier, lors de la 69e édition de l'Eurovision à Bâle, cinq candidats ont chanté en français. Outre Louane, qui concourait pour la France avec son titre *Maman*, la Suisse, le Luxembourg, ou encore les Pays-Bas et Israël ont choisi des chansons écrites, intégralement ou en partie, dans la langue de Molière.

Le Luxembourg, où cohabitent trois langues officielles (luxembourgeois, français et allemand), était représenté par Laura Thorn, 25 ans, avec *La poupée monte le son*. Un hommage à la célèbre chanson *Poupée de cire, poupée de son* de France Gall, qui l'avait emporté en 1965. Rien de bien étonnant : membre historique de l'Organisation internationale de la francophonie, le Grand-Duché a toujours présenté des candidats chantant en français.

Vainqueur de l'édition 2024, la Suisse, qui avait gagné avec une chanson en anglais *The Code*, interprété par Nemo, a cette fois choisi un titre en français, *Voyage*, interprété par Zoë Më. Capable de s'exprimer aussi bien en français qu'en italien ou en allemand, cette dernière a expliqué aux médias qu'elle optait pour une langue ou l'autre, selon l'émotion de la mélodie.

UN CHOIX PERSONNEL

Les pays francophones ne sont pas les seuls à avoir choisi des chansons françaises pour l'Eurovision. Ainsi la candidate israélienne Yuval Raphael a-telle intégré un couplet en français à sa chanson, dont les paroles sont principalement en anglais et en hébreu. En effet, la chanteuse est proche de la langue de Molière, apprise dans son enfance lors de trois années passées à Genève.

Plus surprenante encore fut la prestation de Claude Kiambe, chanteur néerlandais de 21 ans, qui a interprété *C'est la vie*, un morceau en français et en anglais. Depuis le premier concours en 1956, les Pays-Bas ont toujours chanté soit en néerlandais soit en anglais. Né en 2003 en République démocratique du Congo, le deuxième pays qui compte le plus de locuteurs du français au monde, Claude Kiambe a parlé le français avant le néerlandais, et continue à le parler en famille. *Parler français* est d'ailleurs le titre de son premier album, sorti en 2024, où le jeune artiste se fait une joie de mélanger les langues. Enfin, nous citerons le candidat australien, Go-Jo, qui a glissé une voix en français dans son titre *Milshake Man*.

Jamais depuis l'édition de 1988, et la présence simultanée de Céline Dion (pour la Suisse), Lara Fabian (pour le Luxembourg) et de Gérard Lenorman (pour la France), le français n'a été à ce point mis en valeur à l'Eurovision. Cet essor du français s'accompagne d'un recul de l'anglais, qui, pour la première fois depuis 2008, n'a pas dominé le concours : 23 morceaux sur les 37 en lice pour l'édition 2025 étaient écrits dans une autre langue que celle de Shakespeare.

Historiquement très francophone, l'Eurovision a en effet vu l'anglais s'imposer au cours des années 1980 quand les pays de l'Est ont rejoint l'Eurovision. Surtout que, depuis 1973, les délégations ne sont plus obligées de présenter des chansons dans la langue officielle de leurs pays. Si l'édition 2021 a vu la France et la Suisse se placer à la deuxième et troisième place du podium avec des chansons dans la langue de Molière, l'édition 2022 n'a compté aucune chanson française – les candidats tricolores, Alvan & Ahez ayant chanté en breton.

Faut-il voir dans cette récente évolution l'aboutissement d'une stratégie de la francophonie ? Pas sûr : le choix de chanter en français semble participer d'une trajectoire personnelle plus que d'un positionnement politique. ■

Gladys Marivat

CET ESSOR S'ACCOMPAGNE D'UN RECUL DE L'ANGLAIS, QUI, POUR LA PREMIÈRE FOIS DEPUIS 2008, N'A PAS DOMINÉ LE CONCOURS

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

La prolepse ou les sorcières de Macbeth

L'une des plus singulières manières de maintenir l'attention d'un lecteur – je dirais même de la capturer, de la suspendre au-dessus de l'abîme du récit – consiste à lui souffler ce qui n'a pas encore eu lieu. Qu'est-ce donc que cette ruse du conteur, cette avance faite à l'avenir, cette promesse énigmatique glissée au creux du présent ? C'est ce que les rhétoriciens appellent « la prolepse », et ce que j'appellerais volontiers l'art d'inquiéter avant que le malheur n'ait pointé le bout de son nez.

L'ART D'INQUIÉTER AVANT QUE LE MALHEUR N'AIT POINTÉ LE BOUT DE SON NEZ

Shakespeare y a recours au début de *Macbeth*. Sur une lande que les vents tourmentent, le héros et son compagnon Banquo croisent des sorcières. Elles saluent Macbeth par trois titres, l'un qu'il porte déjà, l'autre qu'il s'apprête à recevoir, et un dernier, plus redoutable, qu'il ne devrait jamais convoiter : « *— Salut à toi, Macbeth, seigneur de Glamis ! / — Salut à toi, Macbeth, seigneur de Cawdor ! / — Salut à toi, Macbeth, qui seras roi un jour !* » Quant à Banquo, elles lui réservent une prophétie plus mystérieuse : « *— Salut ! / — Tu es moindre que Macbeth, et plus grand. / — Tu n'es pas si heureux, mais plus heureux ! / — Tu ne seras pas roi, mais tu engendreras des rois.* » Est-il possible d'entendre de telles paroles sans que la raison ne s'échauffe et que le désir d'en savoir davantage ne se mette en marche ? Elles révèlent des événements futurs – le titre de roi pour Macbeth, une lignée royale pour Banquo – et aussi, ce faisant, les suscitent. Devenu seigneur de Cawdor, Macbeth, convaincu de la justesse de la prédiction, se persuade que la royauté finira par lui échoir, que le crime n'est plus une faute, seulement un acte nécessaire, et il commet l'irréparable : le meurtre du roi Duncan afin de lui ravir la couronne. En revanche – là se manifeste le génie de Shakespeare –, au contraire de Macbeth, Banquo écoute sans y croire, réagit avec prudence et scepticisme, soupçonnant les sorcières de manipulation. Il ne s'efforce donc pas de hâter la prophétie ni de forcer le destin. Lorsque Macbeth le fait assassiner, il supprime Banquo non parce qu'il agit, mais parce qu'il pourrait agir.

La prolepse propose un saut en avant dans le temps par rapport au présent de la narration. Cette anticipation crée du suspense, de la tragédie, ou de l'ironie, selon l'effet recherché. Dans *Les Misérables*, quand il évoque Jean Valjean, Victor Hugo écrit : « *Cet homme allait devenir un saint ou un criminel* », retenant aussitôt notre curiosité. Dès la première ligne de *Chronique d'une mort annoncée*, Gabriel García Márquez frappe : « *Le jour où il allait être abattu, Santiago Nasar s'était levé à cinq heures et demie du matin.* » Toni Morrison, dans *Beloved*, suggère d'emblée la présence d'un fantôme et préfigure les révélations à venir : « *Le 124 était habité de malveillance. Imprégné de la malédiction d'un bébé.* »

D'une façon aussi subtile que continue, Paul Auster utilise la prolepse pour montrer la complexité du réel, de ses histoires, et pour aiguiser l'intérêt. Dans l'incipit de *Cité de verre*, il produit un suspense en laissant entrevoir les répercussions de ce qu'il dépeint. « *C'est un faux numéro qui a tout déclenché, le téléphone sonnant trois fois au cœur de la nuit et la voix à l'autre bout demandant quelqu'un qui n'était pas. Bien plus tard, lorsqu'il pourrait réfléchir à ce qui lui était arrivé, il en conclurait que rien n'est réel sauf le hasard. Mais ce serait bien plus tard. Au début, il y a simplement eu l'événement et ses conséquences. Quant à savoir si l'affaire aurait pu tourner autrement ou si elle avait été entièrement prédéterminée dès le premier mot qui sortit de la bouche de l'étranger, ce n'est pas le sujet. Le sujet, c'est l'histoire même, et ce n'est pas à elle de dire si elle a un sens ou pas.* » Happé, le lecteur s'engage dans une quête dont il sent qu'elle le dépasse.

Mon conseil : jouez les sorcières sur la lande ! Qu'elle vienne des personnages – comme chez Shakespeare – ou de l'auteur – comme chez Hugo, Márquez, Morrison, Auster –, la prolepse donne au texte du tranchant, du contraste, une profondeur temporelle et dramatique.

La prolepse intrigue, alarme, envoûte, magnifie. Il est souhaitable que votre lecteur espère quelque chose, surtout quelque chose d'illogique ou de surprenant. Faites attendre l'inattendu. Laissez planer sur votre récit une promesse : pas besoin de l'orage, il suffit que le tonnerre gronde au loin. ■

AUDREY SOVIGNET

Les Ateliers LiRE magazine

NOS PROCHAINS RENDEZ-VOUS

LES ATELIERS D'ÉCRITURE

Nos animateurs prennent une petite pause cet été. Vous pourrez retrouver leurs ateliers d'écriture à la rentrée. Les dates seront en ligne à partir de mi-juillet :

→ Créer les personnages de votre roman
→ Comment débloquer son écriture
→ 5 secrets pour vous lancer
→ Faire du dialogue le moteur de vos intrigues
→ Le voyage immobile
→ Tout savoir avant d'envoyer son texte à un éditeur
→ Écrire l'étrange
→ Écrire une nouvelle
→ Écrire un polar
→ Écrire une histoire personnelle
→ Construire votre roman

Informations et réservations :
lire.fr/collections/les-ateliers-programmes

LA NEWSLETTER

Vous aimez écrire ? Vous souhaitez recevoir des conseils d'écrivains, de professionnels et des exercices d'écriture pour vous aider à trouver l'inspiration ? Si ce n'est pas déjà fait, profitez de l'été pour vous inscrire, sur *lire.fr*, à notre lettre bimensuelle gratuite sur l'écriture !

MARCHE SUR LES PAS DE VOS AUTEURS PRÉFÉRÉS À PARIS

Il est encore temps de vous inscrire pour participer cet été à nos balades littéraires parisiennes :

→ Verlaine & Rimbaud, les poètes maudits
● Samedi 2 août à 10 heures

→ Frasques et aventures d'une famille sous le Second Empire, inspiré par la lecture d'Émile Zola
● Dimanche 6 juillet à 10 heures

Inscriptions :
lire.fr/collections/les-visites-litteraires

« Le premier baiser est une étape clé dans une romance »

Dans *Tropes*, guide malin et éclairé sur les codes les plus savoureux de la romance contemporaine, l'écrivaine Alice Doublier donne aux auteurs – et aux lecteurs – des conseils pour manier ces outils narratifs sans tomber dans la facilité.

Si le trope est *« une idée, une phrase ou une image fréquemment utilisée dans une œuvre d'art »*, comment en trouver des originaux ?

Alice Doublier. On en trouvera forcément, et parfois même sans le vouloir. Mais l'originalité des tropes n'est pas une obligation. Ce sont des outils narratifs qui parsèment tous les récits. Les connaître permet de les réutiliser tels quels, de les détourner ou de les inverser. L'originalité peut alors s'insuffler ailleurs, entre les tropes. C'est au choix de l'écrivain.

Comment les utiliser sans trop révéler de l'intrigue ?

A.D. Ce qui est fascinant avec les tropes, c'est qu'ils ont quitté l'espace des auteurs pour entrer dans celui des lecteurs. Aujourd'hui, ce sont aussi des outils marketing, utilisés par les maisons d'édition sur les réseaux sociaux pour s'adresser directement à leur lectorat. En romance, la question n'est pas « qui va finir avec qui ? », mais « comment vont-ils finir ensemble ? ». Selon les sous-genres – notamment la romantasy –, certaines informations peuvent être dévoilées dès la quatrième de couverture : une tension ennemis/amants, une fausse relation amoureuse, une promiscuité forcée…

Quels sont les tropes structurants incontournables d'une romance aujourd'hui ?

A.D. Actuellement, le plus utilisé en romantasy est sans doute l'*« enemies to lovers »* – quand deux personnages qui se détestent deviennent amoureux. Autre trope phare : le *« slow burn »*, une romance qui s'installe lentement, empreinte de douceur et de tension contenue. Plus original et toujours très apprécié : le *« fake dating »*, quand deux personnages font semblant d'être en couple et finissent par tomber amoureux. Tous ces tropes sont des structures de récit à part entière, qui donnent un cadre, mais n'empêchent jamais la surprise, l'émotion ou la subtilité.

Comment réussir l'écriture d'un premier baiser dans la romance ?

A.D. Le premier baiser est une étape clé dans une romance, analysée en détail dans *Tropes*. Chaque moment de tension dans le récit mène à un événement et, souvent, cet événement, c'est le baiser. Mais attention : une fois ce cap franchi, l'enjeu émotionnel peut redescendre. Il faut donc réussir à relancer la tension après, pour maintenir l'intérêt du lecteur jusqu'à la fin. Ce baiser ne doit surtout pas arriver trop tôt. Il faut qu'il soit logiquement amené, qu'il vienne couronner une montée en tension suffisante pour qu'on n'en puisse plus d'attendre. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila

TROPES. LES SECRETS D'ÉCRITURE DE LA ROMANCE & DE LA ROMANTASY
ALICE DOUBLIER
256 P., BRAGELONNE, 19,95 €

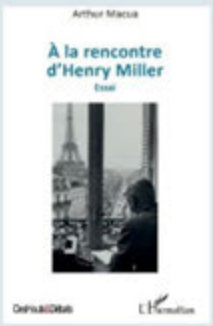
AGNÈS COLOMBO/BRAGELONNE

S'INFORMER
APPRENDRE
SE DÉTENDRE
C'EST L'ÉTÉ SUR

TÉLÉCHARGEZ
L'APPLICATION RTL

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.



À LA RENCONTRE D'HENRY MILLER

ARTHUR MACUA

L'HARMATTAN

Dans cet essai biographique audacieux, Arthur Macua s'empare de la figure controversée et fascinante de l'auteur Henry Miller pour en faire bien plus qu'un simple récit de vie : un miroir dans lequel résonnent nos propres contradictions et nos aspirations les plus profondes.

L'auteur se place non pas en observateur distant, mais en acteur de la narration, mêlant sa propre quête de sens à celle, tumultueuse et passionnée, de son illustre aîné. Le livre devient ainsi un dialogue intense et sincère entre les deux auteurs. À travers l'œuvre et la vie de Miller, les facettes de l'écrivain et de l'homme rivalisant de brio, Macua explore l'âme humaine.

Ce livre, pensé pour être plus facile à aborder qu'un essai classique, ne nous parle pas seulement de Miller, il nous invite à nous interroger sur notre propre existence, à travers une balade retraçant la vie romanesque de cet homme anticonformiste, qui a su trouver la voie du bonheur et irradier de bien-être les gens qui l'approchaient - ou qui le lisaient.

→ ISBN : 9782336469300 - 201 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

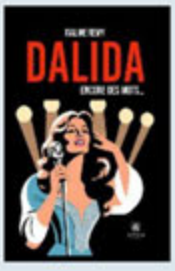
LE DEUXIÈME GONCOURT DE HOUELLEBECQ

PAUL FRANTZ

LIBRINOVA

Présentant une filiation houellebecquienne manifeste, tant sur le fond que sur la forme, ce roman met en scène un Michel Houellebecq retiré de la scène littéraire – et de la vie en général – qui se cherche un successeur. Suite au décès brutal du Goncourt 2010, l'histoire prendra un tour résolument inattendu. Porté par un ton désabusé et sarcastique, ce roman transgressif permettra également de côtoyer F. Beigbeder, E. Carrère, B.E. Ellis…

→ ISBN : 9791040576990 - 218 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



DALIDA - ENCORE DES MOTS...

ISALINE REMY

LE LYS BLEU EDITIONS

Icône intemporelle, Dalida a conquis le monde par sa voix envoûtante, sa beauté magnétique et son charisme incandescent. Chanteuse adulée, comédienne saluée, femme d'exception, elle semblait invincible. Pourtant, derrière les projecteurs, se cachait une âme sensible, éprise d'absolu, tourmentée par une solitude profonde.

Cette biographie révèle l'envers du mythe : une femme en quête d'amour vrai, de lumière intérieure, de paix durable. Un portrait bouleversant d'une étoile qui brillait autant qu'elle brûlait.

→ ISBN : 9791040576990 - 108 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

COMMÉ OUNÉ LIBELLOULE SOUR OUN NÉNOUPHAR

ERIC BAILLET

LIBRINOVA

Suzie, jeune fille espiègle, explore le bayou en compagnie de son grand-père amérindien. Intimidée par le monde des adultes, elle se réfugie dans le cocon rassurant de l'enfance, comme une libellule qui refuserait de quitter l'eau pour prendre, enfin, son envol. Elle reste, à l'image de Joseph pour sa terre, prisonnière de ses émotions, de l'insouciance et de l'illusion de son enfance…

Un roman d'aventure aux allures de rêve, pour tous les âges !

→ ISBN : 9791040565314 - 110 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

MEURTRE EN PRÉFECTURE

DIANE GOUTTIER DE NUCHÈZE

LES ÉDITIONS LA LINOTTE

Fraîchement débarquée avec son mari Nicolas, nouveau sous-préfet, Johanna découvre une vie régie par les codes, les apparences et les mondanités. Mais, derrière les lustres et les grandes baies vitrées, la mort inattendue du préfet au sein même de la préfecture bouleverse le fragile équilibre de ce microcosme fermé.

Tandis que l'enquête officielle est close rapidement après les cérémonies d'usage, Johanna, curieuse et tenace, explore les dessous d'une administration où les ambitions personnelles, les rivalités et les secrets inavouables forment une toile complexe.

Entre suspens et satire sociale, une intrigue captivante où les apparences, si impeccables soient-elles, cachent souvent les plus sombres vérités.

→ ISBN : 9782487634039 - 200 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

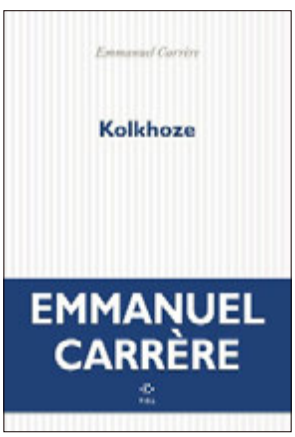
UNE QUESTION ?
contact@lire.fr
01 47 00 03 23

EXTRAITS

Rentrée littéraire 2025

100

TANT MIEUX
AMÉLIE NOTHOMB

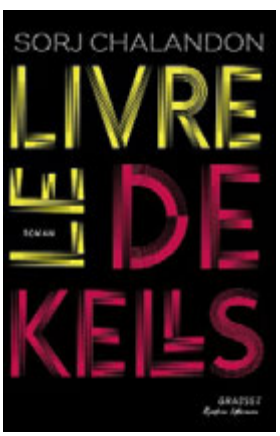


102

KOLKHOZE
EMMANUEL CARRÈRE

105

TRESSAILLIR
MARIA POURCHET



108

LE LIVRE DE KELLS
SORJ CHALANDON

Découvrez également onze extraits bonus, disponibles sur votre smartphone ou sur votre tablette, en scannant les QR codes des pages 111 à 113. Nous reviendrons sur tous ces ouvrages (et beaucoup d'autres) dans nos prochaines éditions. Bonne lecture!

Amélie Nothomb
Tant mieux

Bruxelles, 1942 : dans la ville occupée et parfois bombardée, une petite fille de 4 ans grandit au sein d'un foyer, comment dire ? dysfonctionnel, marqué par les disputes de ses parents, qui se trompent allègrement l'un l'autre. Un été, elle est expédiée en vacances chez sa grand-mère maternelle, à Gand : une vieille dame acariâtre et cruelle, qui n'aime que son chat, qui l'enferme à clé la nuit et qui la force au petit déjeuner à avaler d'infâmes harengs au vinaigre – avec du café au lait ! –, sous prétexte qu'ils sont pleins de protéines ! Cette grand-mère à demi-dingue, ravagée par l'amertume, alors qu'elle fut belle et riche dans sa jeunesse, ne serait-elle pas responsable de l'instabilité psychologique de sa fille ? Notre petite héroïne se pose confusément la question, surtout quand elle découvre l'implication de sa mère dans le rapt des chats de leur quartier bruxellois… Cette mère spéciale, à la fois aimante, paradoxale et toxique, on soupçonne que c'est celle de l'autrice. Elle en donne confirmation dans le chapitre-confession final : *Tant mieux* est à sa mère, disparue en 2024, ce que *Premier sang* fut à son père – un portrait romancé mêlé à un hommage et à une réflexion sur les rapports parents/enfants, le tout sous cette forme de conte qu'Amélie Nothomb affectionne. *« Ma mère,* écrit-elle, *avait le génie de décontenancer les gens. Elle n'a jamais cessé de me désarçonner aussi. Son côté Jekyll et Hyde la rendait insituable. »* Et d'ajouter : *« J'aime ma mère d'un amour absolu et déconcerté. »* ■

TANT MIEUX
AMÉLIE NOTHOMB
216 P., 19,90 €.
COPYRIGHT ALBIN MICHEL.
EN LIBRAIRIES LE 20 AOÛT.

JEAN-BAPTISTE MONDINO/ALBIN MICHEL

BIO EXPRESS

1992
Une Belge inconnue de 26 ans débarque avec un premier roman qui fait grand effet : *Hygiène de l'assassin*. Les critiques les plus redoutés lui tirent leur chapeau, comme Renaud Matignon du *Figaro*, et certains pensent même qu'un tel brio ne peut être dû qu'à un écrivain plus âgé écrivant sous pseudonyme ! Trois décennies plus tard, *Hygiène* est toujours l'un des « tubes » inoxydables d'Amélie Nothomb, notamment grâce à ses nombreuses adaptations au théâtre et au cinéma.

1999
Habituée des listes de meilleures ventes, Amélie Nothomb a aussi connu son lot de récompenses littéraires. L'une des plus marquantes reste le grand prix du roman de l'Académie française, décerné en 1999 à l'un de ses meilleurs livres, *Stupeur et Tremblements*, récit inspiré de son expérience au Japon. D'autres prix prestigieux suivront, le Flore en 2007 pour *Ni d'Ève ni d'Adam*, ou le Renaudot en 2021 pour *Premier sang*, sans compter les prix reçus pour toute son œuvre, comme le grand prix Jean-Giono ou le prix Jean-Monnet.

2015
Désormais, appelez-la « Madame l'académicienne » ! Amélie Nothomb est élue à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, à une large majorité. Signe de la « normalisation » de ses rapports avec son pays natal, où elle n'a en réalité vécu qu'à partir de l'adolescence, et qu'elle a souvent dit ne pas vraiment comprendre, avant que la crise politique de 2008 l'en rapproche. La Poste belge, elle, l'avait déjà consacrée en 2009, en éditant un timbre à son effigie.

— Debout là-dedans !

C'était la formule magique de sa mère, mais c'était la voix de sa grand-mère. Adrienne, quatre ans, décida de ne pas se réveiller. Pourquoi aurait-elle obéi à cette horrible vieille femme, alors qu'elle aimait tant dormir ?

— Debout là-dedans ! répéta la mal nommée Bonne-maman.

Devant l'inertie de la petite fille, l'aïeule arracha d'une main la couette et de l'autre le corps de l'enfant, qu'elle traîna jusqu'à la salle à manger. Elle la jeta sur une chaise, face à sa place à table, où l'attendaient un bol de café au lait et une assiette de harengs au vinaigre.

— C'est ton petit-déjeuner.

— Je n'ai pas faim, dit Adrienne.

— Cela m'est égal. Ta mère t'a confiée à moi, tu avales ça.

— Je n'aime pas ça.

— On ne te demande pas d'apprécier. C'est la guerre, tu peux t'estimer heureuse d'avoir de la nourriture.

La petite fille prit une bouchée de hareng au vinaigre. C'était infect. Il y en avait encore deux à manger. Elle évalua la possibilité de les avaler sans mâcher. Avec une gorgée de café au lait, cela lui parut jouable. Elle enfourna les deux poissons, ingurgita du breuvage et puis évacua le tout d'un coup de glotte.

C'était sans compter le goût du café au lait qui, mêlé aux harengs au vinaigre, devint exactement celui du résultat immédiat de l'opération : du vomi.

— Sale gosse ! cria Bonne-maman. Encore heureux que tu aies rendu dans l'assiette ! Ce sera plus facile à remanger.

— On ne remange pas du vomi, déclara Adrienne, très au courant des usages.

— Chez moi, on obéit. J'interdis ce gaspillage.

L'enfant resta perplexe quelques instants.

— Tu veux une taloche ? interrogea la vieille.

La petite, incrédule, avala le contenu de l'assiette. Ce qui devait arriver arriva : cela ressortit aussitôt.

— Inutile de jouer la comédie, commenta la grand-mère. Tu ne quitteras pas la table aussi longtemps que tu n'auras pas tout gardé.

Adrienne regarda le monstre et sut qu'il éprouvait du plaisir à la faire souffrir de cette manière. Elle était dans une situation aussi difficile que les gnomes dans les contes d'épouvante que sa mère lui racontait. Comment s'en sortaient-ils ? Il lui parut qu'une expression consacrée parviendrait à la tirer de là. Elle essaya ce qu'elle se rappelait, abracadabra, hocus-pocus, tire la chevillette, rien ne fonctionnait.

« Je suis seule au monde avec cette vieille folle, personne ne va venir me sauver », comprit-elle. Combien d'enfants de quatre ans, depuis des milliers d'années, s'étaient retrouvés face à l'évidence de leur perte ? Un instinct les avertissait sans doute qu'il n'y avait plus d'espoir et qu'il ne leur restait plus qu'à endurer l'infini du supplice.

Ce n'est pas ce qu'il advint d'Adrienne. Il se produisit un glissement dans son esprit, l'univers perdit son assise sous elle et elle fut foudroyée par une découverte miraculeuse qui tenait en deux mots : tant mieux.

C'étaient des paroles qu'elle avait entendues dans la bouche de sa mère. Elle n'était pas sûre d'en saisir la signification. Elle sentait qu'il y avait là une décision de bonne humeur, la version joyeuse du sang-froid.

« Puisque me voici livrée à la bourrelle, je la regarderai droit dans les yeux et je tairai le tant mieux qui me sauvera. »

Dont acte. Adrienne se redressa et, dévisageant calmement l'adversaire, mangea le vomi sans grimacer. Ensuite, elle termina le bol de café au lait.

La grand-mère l'observa avec suspicion, l'air de se demander quel mauvais procédé on lui cachait.

— Merci pour ce petit-déjeuner, Bonne-maman. Puis-je sortir de table, s'il vous plaît ?

La vieille la conduisit dans la salle de séjour et resta en sa compagnie une dizaine de minutes, afin de s'assurer que l'enfant n'allait pas rendre derrière son dos. Quand elle n'eut plus de doute sur cette question, elle se leva pour quitter la pièce.

— Est-ce que je peux aller jouer dehors ?

— Non, tu resteras ici.

— Et si je dois faire pipi ?

— Les toilettes sont à côté.

La grand-mère attrapa un énorme trousseau de clés et ferma à double tour la porte de ce salon. Adrienne y vit la garantie de sa tranquillité et commença à explorer ce lieu nouveau.

La veille, au matin, la petite était encore à Bruxelles, avec sa sœur, chez ses parents.

Papa avait déclaré :

— Nous ne pouvons pas vous garder pendant les vacances d'été. J'ai trop de travail et maman est très occupée. Jacqueline va à Bruges chez ma mère et Adrienne à Gand chez la mère de maman.

— Je ne veux pas être séparée de ma grande sœur, dit Adrienne.

— Bonne-maman de Bruges ne peut pas garder deux enfants, c'est trop pour elle. Et puis comme cela, tu feras la connaissance de Bonne-maman de Gand.

— Il paraît qu'elle est méchante !

— Maman a le caractère un peu vif, protesta maman, mais je suis sûre que vous vous entendrez bien.

— Deux mois sans vous, gémit Jacqueline.

— Ils passeront vite, dit papa. Et ni Gand ni Bruges ne sont bombardées, ce sont de trop petites villes, vous serez plus en sécurité qu'à Bruxelles.

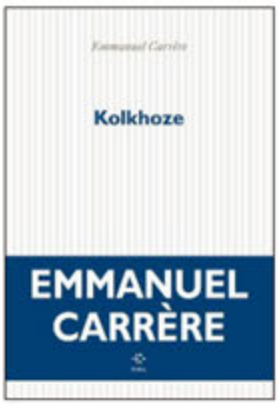
— Mais dans deux mois, nous pourrons revenir ? ■

L'INFO EN PLUS

■ Amélie Nothomb est une habituée des adaptations au cinéma : *Stupeur et Tremblements*, *Tokyo Fiancée* (d'après *Ni d'Ève ni d'Adam*)… C'est la première fois que l'un de ses livres est adapté en long-métrage d'animation : *Amélie et la métaphysique des tubes* de Maïlys Vallade et Liane-Cho Han, son fameux récit sur son enfance dans le Japon des années 1960. Servi par une musique de la compositrice Mari Fukuhara, le film a bénéficié d'un lancement idéal avec une projection en séance spéciale au dernier Festival de Cannes, puis une présentation au festival d'Annecy !

Emmanuel Carrère
Kolkhoze

C'est au milieu du nouveau récit événement d'Emmanuel Carrère que l'on trouve la clé de son titre, *Kolkhoze* : *« le fait est que mes sœurs et moi dormions avec notre mère, dans le lit conjugal, plus souvent que notre père. Il partait très souvent en voyage et, dès qu'il était parti, on en profitait.* [...] *Notre mère avait donné un nom à ce rituel du dortoir : faire kolkhoze ».* Le mot prend ici un sens intime, quand le lecteur songerait plus spontanément aux grandes exploitations agricoles soviétiques. Là réside tout le projet de l'auteur de *L'Adversaire*, qui – comme il le fit avec *Un roman russe* – mêle la grande Histoire et l'odyssée personnelle. L'ouvrage s'ouvre sur l'hommage national rendu à Hélène Carrère d'Encausse, née Zourabichvili, en octobre 2023 aux Invalides. Mais gare au malentendu : si Emmanuel Carrère revient sur toute la vie de sa mère – grande spécialiste de la Russie, qui fut près de vingt-cinq ans secrétaire perpétuelle de l'Académie française –, c'est de toute l'histoire de sa famille qu'il est ici question. Mais l'entreprise généalogique, riche en rebondissements, portraits singuliers (mention à l'oncle Nicolas), rappels de certains livres de l'auteur et scènes fortes, se doublera d'une évocation d'un siècle et demi du passé européen, entre guerres mondiales, effondrement du bloc soviétique et, bien sûr, guerre en Ukraine. Parmi les nombreux morceaux de bravoure littéraire, on retiendra le passage sur l'épizootie du mouton (à langue bleue), la visite chez la cousine Salomé Zourabichvili (devenue présidente de la Géorgie), le moment mère et fils chez Bernard Pivot ou le long chapitre sur le parcours de fin de vie de l'académicienne. Un livre ambitieux, qui comptera assurément parmi les temps forts de la rentrée – et qui méritera d'être mis en parallèle avec un autre (gros) roman très attendu, *La Maison vide* de Laurent Mauvignier (Minuit). ■



KOLKHOZE
EMMANUEL CARRÈRE
560 P., 24 €. COPYRIGHT P.O.L.
EN LIBRAIRIES LE 4 SEPTEMBRE.

HÉLÈNE BAMBERGER/P.O.L

BIO EXPRESS

1957
Naissance d'Emmanuel Carrère, fils de l'assureur Louis Carrère et de la femme de lettres Hélène Carrère d'Encausse. Après des études de sciences politiques, il devient critique de cinéma. Un an après son livre consacré au cinéaste Werner Herzog, il publie en 1983 chez P.O.L son premier roman, *L'Amie du jaguar*. Le début d'une riche carrière littéraire.

1995
La Classe de neige reçoit le prix Femina, qui sera porté à l'écran par Claude Miller. D'autres de ses ouvrages seront d'ailleurs adaptés, comme *L'Adversaire*, *D'autres vies que la mienne*, *Limonov* (prix Renaudot 2011) ou *La Moustache* – qu'il a d'ailleurs lui-même réalisé. Car Emmanuel Carrère est aussi cinéaste (*Retour à Kotelnitch*, *Ouistreham*...)

2021
Comme il le fit pendant le procès de Jean-Claude Romand (fait divers qui fut à l'origine de *L'Adversaire*), il couvre pour les besoins de *L'Obs* pendant neuf mois le procès des attentats de *Charlie Hebdo*. De ses chroniques pour l'hebdomadaire (qui seront d'ailleurs publiées à l'étranger), il tirera le recueil *V13* (ouvrage à part entière qui contient de nombreux ajouts).

1

L'HOMMAGE DE LA NATION

Les corps constitués

Le 3 octobre 2023, cinquante-trois jours après sa mort, un hommage national est rendu à notre mère dans la cour d'honneur des Invalides. Drapeaux, uniformes, épaulettes, décorations. L'orchestre de la Garde républicaine joue, très bien, l'adagio de la symphonie *Jupiter* et, pour la touche russe, la *Sérénade* de Tchaïkovski. Nous sommes quelque deux cents personnes à patienter dans un carré de chaises en plastique blanc, délimité par des cordons rouges, au fond de l'immense cour pavée: famille, invités de la famille, académiciens, ministres, représentants des trois armées – terre, air, mer – et des corps constitués – soit les plus hautes institutions de la République.

Pendant une heure, le soleil nous chauffe agréablement. Puis il disparaît derrière le toit, et il fait tout d'un coup très froid. On regrette de ne pas s'être mieux couvert. Notre père, assis dans un fauteuil roulant, est enveloppé dans un plaid. Je ne sais pas ce qu'il comprend, exactement, de ce qui se déroule. Par moments il semble oublier qu'il est veuf. À d'autres, cela se rappelle à lui et il pleure sans bruit, puis retourne à son absence. Cet après-midi, c'est une longue plage de lucidité qui lui est imposée, mais il a depuis longtemps, avec notre mère, l'habitude du protocole, des solennités, des défilés du 14-Juillet dans la loge présidentielle: il n'est pas tellement dépaysé. Ceux qui viennent le saluer, il leur sourit, égaré mais affable. Roulements de tambour. Un détachement de douze gardes républicains fait son entrée par la gauche. Les deux premiers portent une photo, deux fois plus grande que nature, de la défunte en costume d'académicienne. Les trois derniers, sur des coussins rouges, son épée, son bicorne et ses insignes de grand-croix de la Légion d'honneur. On dispose la photo géante sur un chevalet, au milieu de la cour. Je me demande ce qu'on en fera après. Je me demande ce qu'on en a fait. On attend encore. Arrive, enfin, Emmanuel Macron. Seul, par la droite, vêtu d'un petit manteau cintré dans lequel il me semble que j'aurais très froid mais lui n'a jamais froid ni chaud, j'ai pu observer sa thermorégulation, très particulière, quand j'ai fait un portrait de lui pour le *Guardian*, au début de son premier mandat. Je l'avais suivi à Saint-Martin, territoire d'outre-mer que venait de dévaster un cyclone. Il faisait si chaud et humide qu'à peine descendus de l'avion nous étions tous ruisselants de sueur, des auréoles jusqu'à la ceinture. Tous, sauf Macron. Nous ne l'avons pas quitté huit heures durant, à aucun moment il n'a pu s'éclipser pour changer de chemise et à la fin de la journée, alors que nous étions à tordre, lui était aussi frais qu'au début. C'était la première phrase de mon reportage: « Cet homme ne transpire pas », et ma mère, quand je le lui ai raconté, l'a porté à son crédit: un homme bien élevé, ça ne transpire pas. Bien entendu, quelqu'un a écrit son discours à Macron – une plume, comme on dit, mais la plume est habile et il est possible que lui-même ajoute à son texte des touches personnelles. Il dit que dans le sang de notre mère coulaient tous les fleuves d'Europe, entre la Volga et le Rhin, qu'il y avait parmi ses ancêtres des princes russes et des barons baltes, un général prussien, la traductrice de George Sand en géorgien, une demoiselle d'honneur de la dernière impératrice et au moins un régicide. Que les uns vivaient en Toscane dans une résidence d'été des Médicis, que les autres promenaient des loups dans les salons de Saint-Pétersbourg et qu'après avoir tant possédé ces gens ont tout perdu dans la tourmente de 1917. Il décrit le monde miséreux et superbe de l'émigration russe, les grands-ducs devenus chauffeurs de taxi, les princesses qui gagnaient leur vie en faisant du repassage à domicile, et la petite fille si fière qui avait honte à chaque rentrée scolaire quand elle devait épeler son nom: Zourabichvili. « Vraiment, soupiraient les professeurs, un nom à coucher dehors. » Assez audacieusement, il ne fait l'impasse ni sur son père collaborateur, disparu à la libération de Bordeaux quand elle avait quinze ans, ni sur son fils, moi, qui ai révélé cette vieille histoire dans un livre qui l'a fait souffrir. Légende dorée: notre mère était apatride, le jour où elle est devenue française elle aurait voulu, à la mairie, chanter *La Marseillaise*, réciter la Constitution, prêter serment sur le drapeau, elle a été déçue qu'on ne lui demande rien de tel. On saute vingt ans, trente ans, la jeune fille devient spécialiste de l'Union soviétique, « ce colosse dont elle a été une des premières à faire voir les pieds d'argile », et c'est la reconnaissance, la gloire, l'élection à l'Académie française. D'une voix douce, enjôleuse, avec des silences savamment placés, Macron la décrit s'avançant sous la Coupole, saluant à la ronde, « et soudain, un instant, ralentissant, pour une fraction de seconde, l'espace d'un vertige. Ce jour-là, en s'asseyant dans le fauteuil de Corneille et de Victor Hugo, l'enfant d'émigrés pauvres qui a appris le français à cinq ans est devenue l'incarnation de la République française et de sa langue, qu'elle a servies jusqu'au dernier moment ». Pour finir, une anecdote dont je ne sais pas qui l'a racontée à la plume, mais il est difficile d'imaginer une meilleure chute. Les derniers mois de sa vie, notre mère pressait le rythme pour mener à bon port la neuvième édition du dictionnaire de l'Académie. Le 6 juillet, un mois exactement avant sa mort, elle a présidé la séance où on a défini le dernier mot de la langue française: *zygomatique*. « Après *zygomatique*, conclut Macron, on peut mourir en paix. Et maintenant c'est à vous, vous la petite-fille des steppes et la mère de la Coupole, l'apatride et la matriarche, l'orpheline et la tsarine, que la France endeuillée présente une dernière fois ses hommages. Vive la République! Vive la France! »

PAR MOMENTS IL SEMBLE OUBLIER QU'IL EST VEUF. À D'AUTRES, CELA SE RAPPELLE À LUI ET IL PLEURE SANS BRUIT

Dans le bureau de ma mère

La veille de la cérémonie aux Invalides, mes sœurs et moi avons rendu les clés de l'immense appartement de fonction, quai Conti, où nos parents vivaient depuis que notre mère, jusqu'alors simple membre de l'Académie, en était devenue la secrétaire perpétuelle. Une partie des meubles a trouvé place dans l'appartement, de dimensions plus raisonnables, que nos parents avaient acheté en prévision du jour où ils quitteraient l'Académie et où notre père, finalement, habitera seul. Ma participation à ce considérable déménagement a surtout consisté à trier des livres et des archives dans les bureaux de nos parents. Avec ses bibliothèques dont •••

une échelle en bois verni permet d'atteindre les derniers rayonnages, ses presse-papiers de bronze, ses sous-main de cuir fauve, ses photos encadrées où on la voit en compagnie des papes Jean-Paul II et Benoît XVI, de Chirac, de Sarkozy, de Simone Veil, de Claude Lévi-Strauss et de Vladimir Poutine, celui de ma mère est si solennel que j'imaginerais mal d'y travailler mais elle le faisait tous les jours, vaquant à la fois aux nombreuses tâches qu'impliquaient ses fonctions et, tôt le matin, écrivant trois heures de suite des livres que je l'admire d'avoir continué à écrire jusqu'au bout – alors que rien ne l'y obligeait et qu'ils n'ajoutaient pas grand-chose à sa gloire. Elle tenait à cette discipline, comme à prendre des douches froides (elle prétendait même prendre, comme Ernst Jünger, des *bains* froids) ou à apprendre l'allemand à quatre-vingt-dix ans. Je triais, je jetais, j'empilais – les piles les plus hautes étant, comme toujours quand on range, ce sur quoi on repousse le

CE QU'ELLE N'AVAIT PAS PRÉVU, QUI AURAIT PU LE PRÉVOIR ? ELLE MORTE, LA GUERRE CONTINUAIT DE PLUS BELLE

moment de statuer. Je restais tard, après le départ de mes sœurs, dans l'appartement déserté. Je regardais par les hautes fenêtres couler la Seine sous le pont des Arts, et le flot des voitures sur le quai. L'heure venue, j'allumais la télévision pour suivre l'émission quotidienne consacrée par la chaîne d'information LCI à la guerre en Ukraine. Jamais je ne m'étais intéressé d'aussi près à un pan de l'actualité, jamais je n'avais regardé tant de vidéos en boucle, écouté tant d'experts. Ma mère avait été le plus célèbre de ces experts. Ça ne l'avait pas empêchée, jusqu'à la veille de l'invasion, de répéter que Poutine était un homme brutal mais rationnel, soucieux de son propre intérêt, et qu'il ne ferait jamais, évidemment jamais, une chose aussi folle. On s'était moqué. Des journalistes avaient dénoncé son indulgence pour la Russie. Elle en avait été blessée. Mais, passé les quelques jours où elle avait vacillé comme un boxeur sonné, elle était remontée sur le ring et tirait un surcroît de compétence d'avoir reconnu son erreur : ce qu'elle n'avait pas prévu, qui aurait pu le prévoir ? Elle morte, la guerre continuait de plus belle et je m'y intéressais toujours autant, mais le temps semblait désormais bien lointain où, l'Ukraine tout entière s'étant dressée contre son envahisseur, l'Europe la soutenant sans faille et son armée de volontaires ayant repris Kharkiv et Kherson, certains – dont moi – pariaient sur quelque chose d'aussi énorme et invraisemblable que la défaite de la Russie. Hélas, en cet automne 2023 où je triais les papiers de ma mère, les sanctions n'avaient pas du tout mis l'économie russe à genoux, la guerre s'enlisait dans des tranchées boueuses et sanglantes qui rappelaient Verdun et le chef de l'armée ukrainienne reconnaissait froidement que la contre-offensive avait échoué et que les Russes avaient l'avantage. L'Empire, au lieu de se déliter, se renforçait. Quant à Vladimir Poutine il n'avait pas du tout l'air d'un homme qui se réveille la nuit, baigné de sueur, en se demandant pourquoi, pourquoi il a fait une telle folie, mais plutôt d'un homme qui attend tranquillement, avec un sourire matois, parce qu'il sait que le temps travaille pour lui.

Dans le bureau de mon père

En sortant du bureau de ma mère, on traversait un salon si vaste que mes enfants, mes neveux, mon petit-fils ont pendant vingt-trois ans joué au football sur sa moquette, puis une salle à manger ornée d'une quarantaine de tableaux de même format, carré, représentant des académiciens des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles : les frères Pierre et Thomas Corneille, Racine, Buffon, que mon père était encore capable de nommer alors qu'il oubliait, par exemple, que je lui avais une demi-heure plus tôt présenté Charline en lui disant que nous allions nous marier. À chacune de mes visites, pour le stimuler, je lui demandais : « Et celui-là, qui c'est ? » Il n'hésitait jamais : « Fontenelle ! Champfleury ! » De cette salle à manger, un très long couloir conduisait à la pièce sombre, tendue d'une toile de jute vert bouteille, qu'on appelait son bureau sans savoir très bien ce qu'il y faisait. Depuis le début du confinement et de son propre déclin, il s'y était tenu du matin au soir, devant un téléviseur qui diffusait en permanence des documentaires géographiques et des concerts classiques auxquels j'essayais de le faire réagir aussi, car il avait aimé et aimait encore la musique. Ensemble, nous cherchions à identifier les compositeurs et les interprètes, et quelquefois je lui faisais écouter sur mon téléphone un des morceaux qu'il jouait autrefois au piano. Le bureau de mon père s'est révélé beaucoup plus difficile à trier que celui de ma mère, son contenu beaucoup plus hétéroclite car il était, dans tous les sens du mot, extraordinairement conservateur. Il archivait tout : nos devoirs à l'école, les bougies de nos gâteaux d'anniversaire, des cartes postales envoyées de classes de neige, des programmes de concert, des plans de table, des tickets de cinéma, des cartes de fidélité de magasins fermés depuis quarante ans et, dans un coffret de bois sculpté auquel il tenait beaucoup car il lui avait été offert par le dernier bagnard en vie du bagne de Cayenne, une enveloppe contenant une feuille de fougère séchée, « cueillie à Hergas le 11 avril 1976 ». Accroupi sur la moquette, j'ai passé une minute songeuse à me demander où c'était, Hergas – vérification faite, dans les Pyrénées – et ce qu'il pouvait y faire le 11 avril 1976, puis continué à vider les tiroirs apparemment sans fond d'un secrétaire qui lui venait de sa mère, un des meubles les plus massifs et les plus laids auxquels j'ai eu affaire de ma vie. ■

L'INFO EN PLUS

Un livre d'Emmanuel Carrère peut en cacher un autre. *Kolkhoze* ne sera en effet pas la seule actualité de l'auteur, puisque Gallimard publiera, le 28 août, un nouveau volume « Quarto ». Deux ans après la sortie d'un premier tome (qui contenait, entre autres, *La Classe de neige*, *L'Adversaire* ou *D'autres vies que la mienne*), la prestigieuse collection vous proposera *Vers le réel II*. *« Les trois livres rassemblés dans ce volume peuvent être considérés comme des biographies »*, explique Carrère. Avant d'ajouter : *« J'y pense pourtant comme à des portraits. »* C'est ainsi qu'on aura plaisir à replonger dans *Je suis vivant et vous êtes morts*, *Limonov* et *Le Royaume* – dans une édition évidemment augmentée et commentée.

Maria Pourchet
Tressaillir

Guidée par son instinct de survie, Michelle quitte mari, enfant, foyer au mitan de sa vie. À l'étouffement succède la peur ancestrale d'être incapable de survivre seule, la culpabilité de faire souffrir sa fille, l'étonnement d'avoir osé partir quand toutes les femmes de sa famille sont restées. À l'exception d'une, au destin tragique. Michelle n'a pas quitté Sirius pour un autre homme, mais pour répondre à l'appel de sa chair endolorie, de sa peau qui n'en finissait plus de la démanger – sa mue avait commencé bien avant sa décision. Depuis son adolescence, celle qu'on surnomme « Biche » redoute d'être la proie d'un homme autant que de vivre sans. *« Je me fais pleuvoir des questions réalistes comme des claques. À mon âge et vu mes limites, quitter un type qui ne vous tape pas dessus relève-t-il ou non de la démence ? Invoquer sérieusement le désamour, pauvre folle, n'est-ce pas vivre dans un roman, planer ? »* Pour garder la tête hors de l'eau, Michelle, autrice de livres pour la jeunesse, accepte d'animer un atelier d'écriture dans le lycée des Vosges où elle a été scolarisée, au milieu de forêts qu'elle évite dans ses voyages et *« habite de mémoire triste comme une zone d'exclusion »*. Un Tchernobyl intime, *« origine d'une frousse élémentaire »*, à laquelle elle accepte de se confronter, encouragée par son amie Blanche et avec l'aide d'Ariel. Suivant la trajectoire d'une femme ayant refusé de se résigner, Maria Pourchet livre le récit d'un arrachement et d'un possible retour à la joie. ■

TRESSAILLIR
MARIA POURCHET
336 P., 21,90 €. COPYRIGHT STOCK.
EN LIBRAIRIES LE 20 AOÛT.

MARIE ROUGE/STOCK

BIO EXPRESS

1980
Naissance à Épinal, dans les Vosges. Maria Pourchet enseigne la sociologie et les sciences de l'information et de la communication dans différentes universités, avant de se consacrer à l'écriture.

2012
Avancer, son premier roman, est publié chez Gallimard. En 2018, *Toutes les femmes sauf une* (Pauvert), récit choc sur la maternité levant nombre de tabous, marque un tournant dans son œuvre.

2023
Histoire d'amour entre une jeune mère à la dérive et un acteur accusé de prédation sexuelle à l'ère MeToo, *Western* (Stock), son septième roman, également sur la liste du prix Renaudot, remporte le prix de Flore.

Le laurier et le gros olivier, trois bouteilles, les deux hortensias, une et demie, et pour le citronnier, le maximum. De l'eau dans une bouteille en plastique, plus ou moins une par pot, j'arrose à la flotte municipale toute simple car je n'ai pas trouvé la chose en poudre à diluer. C'est bleu, dans le placard, dans une verrine, m'a écrit Sirius au téléphone. J'ai pensé un produit chimique avec le sucre et les nouilles, bienvenue chez les demeurés et l'ai cherché en vain. Encore deux allers-retours balcon-cuisine pour trois fois soixante-quinze centilitres.

J'AI COMMENCÉ À RÊVER DE RAVISSEMENT COMME DANS UN LIVRE, D'ÊTRE EMBARQUÉE QU'ON EN FINISSE

La lavande, une bouteille, l'agapanthe et l'autre olivier, une pour deux tant pis. Restent tous les petits machins à salades en rang sur la balustrade, jeunes pousses luttant dans leurs récipients nains, absolument sous-taillées à filtrer le gaz carbonique d'un boulevard à double circulation. Devant telle faiblesse, ma bouteille hésite. Fines herbes en barquettes hors-sol à Paris, il s'agit du vivant dans sa fondamentale précarité et moi j'ai la main nucléaire. En matière de jardin, je te soigne, tu crèves. Mais enfin j'ai promis. Le basilic, la ciboulette, la menthe abreuvés, j'ai bientôt hydraté le balcon dans les temps, m'étant appliquée à respecter les quantités sans que l'eau déborde des soucoupes sous les poteries. Car ultime visée de ma vespérale tannée, épargner les vitres du troisième étage de ces traînées aquatiques et jaunasses qui font mécaniquement monter chez nous la voisine toute retournée, enragée de transparence perdue, de chiffon à recommencer tous les jours. Aussi me suis-je engagée à arroser sans déluge.

Dans l'ensemble, je promets beaucoup de choses à beaucoup de monde.

Sirius est rentré plus tôt. Je n'ai pas eu son message. Cache ta joie. Il a récupéré Lou à la danse. Embrasse-moi quand même. Alors ce nouveau dermatologue. Lou, les chaussures, la douche. Le nouveau a une idée pour mes plaques, un laboratoire suisse. J'ai arrosé. Tu as vu le rosier, la taille des boutons. Je réchauffe les lasagnes ou tu. Non très bien. Lou, les mains, les chaussons et à table. Ne te gratte pas devant la petite, tous nos tics ils les adoptent. Tu l'auras quand la pommade suisse. Le four à cent quatre-vingts degrés, oui. L'entrepreneur passe demain à 9 heures. Tapantes. Pourquoi n'y a-t-il jamais de pain dans cette maison. Jamais, tu exagères.

Encore une heure, une heure trente de vie courante en heures pleines. Eau, électricité, gaz, manger, rincer, allumer.

Ensuite je lis et sur le balcon Sirius déambule, feignant de ne penser à rien mais bricolant quelque chose. Je le vois d'ici. Il enfonce dans chaque pot un doigt thermomètre, inspection secrète des couches terrestres effectuée chaque soir depuis disons trois semaines. Je ne suis pas encore tout à fait exercée à ne rien remarquer, le geste me dégoûte. L'index et le majeur dans le substrat jamais assez humide me dégoûtent à cause de l'analogie qui s'impose. Oui celle-ci. Il continue, fait escale devant chaque plante et petit mouvement d'épaule, hop, forage, trois phalanges, trois secondes.

De mon fauteuil, je crie quoi c'est pas bien, c'est mal fait ? Je dis sinon je recommence, pas de problème, sur le ton de celle qui sait mieux mais devant la connerie s'incline. Ô ce n'est pas mon genre. Mon genre va se coucher en règle générale, met de la crème sur son eczéma de contact et s'endort en scénarisant une enveloppante histoire de cul avec un type aux traits flous.

Non ce n'est pas bien, oui c'est mal fait. Il ne supporte pas de les voir crever. Ce n'est pourtant pas difficile bordel, c'est ouvrir un robinet, traverser trois fois l'appartement. Ce carnage le tue. Je suggère quelque emphase dans les termes, il répète carnage. On ne peut pas lui demander ça, en plus. En plus de quoi, dis-je mais je sais. En plus de moi, en plus de l'aridité qui gagne sur d'autres fronts. Cinq cents balles de plantes pour que madame ait la nature au balcon et trouver en rentrant un tas de foin.

La nature. Je n'ai rien demandé de tel, j'en ai déjà plein partout. La nature, c'est nous. Cet entêtement à croître, toujours gâché par le hasard et l'accident, ce don idiot, redoutable pour reconstruire aux endroits des sinistres et à la fin, trouver encore de l'énergie dans sa propre combustion. C'est nous.

Mais je dis faire de mon mieux avec les pots. Je propose d'aller dormir.

Il dit à l'œil nu que le citronnier n'a pas eu l'azote. C'est vrai. L'azote étant la chose en poudre, parfaitement introuvable.

— Ce n'est pas si grave, dis-je.

À ces mots malheureux, Sirius administre un geste d'humeur, concrètement une claque, à quoi lui vient sous la main. La terre cuite rapportée de Crète, qui, arrimée au garde-corps, contient l'hortensia blanc ainsi que, rapportées eux du Morbihan, les morceaux d'ardoise supposés par infusion le rendre bleu, cet hortensia. D'à peu près cinq kilos, la plantation oscille, contemple un instant les dix mètres qui la séparent du trottoir et je n'y crois pas. Mais d'une infime poussée Sirius à bout achève de balancer la fleur même pas bleue par-dessus bord.

Je bondis avant que n'explosent tant de caillasses sur le trottoir, comme si j'étais ange à pouvoir rattraper les corps en vol.

En bas, aussitôt choc et émiettement. Un seul piéton, qui mesure sa chance, pétrifié en retrait du petit tas de terre, de pétales et de céramique. À trente secondes près, il en faisait partie.

L'unique témoin lève les yeux dans la nuit débutante. Il cherche à sa trouille un auteur. Et sûrement mû par une certaine philosophie de l'existence, il tourne la tête et change de trottoir. Un frère.

Sirius, éberlué, dit tu te rends compte, Michelle. Voilà ce que tu me fais faire. Faillir tuer quelqu'un.

Je ne dis rien.

En bas sur le bitume, ce que les gravats disent de nous s'entend.

Et qu'est-ce qu'on peut bien faire, après ça.

Je suis partie.

N'importe comment, mal. Comme à chaque fois que s'exerce contre une vie rangée le fléau qu'on appelle volonté et qu'on laisse à l'autre la maison vide sur les bras.

J'ai dit je pars et précipitant presque au hasard des choses à moi dans des sacs, j'ai quitté l'appartement.

Finir c'est bâcler.

Je suis partie sans parvenir à m'expliquer. Pour dire quoi? À propos des fins, n'importe quelle version est un faux et je n'ai rien trouvé sur le moment. Rien d'assez fort ou d'assez clair, rien surtout qui fût à la hauteur de l'événement: défaire sa vie.

Je suis partie, c'est tout.

Non, pas c'est tout, je sais. J'ai quitté un homme, un foyer et un lieu. Personne ne part et c'est tout, ou alors c'est autre chose, des enlèvements, des gens qu'on retrouve plus tard, morts. Je suis partie comme tout le monde, sans réfléchir, secouée par l'instinct de survie dont je ne sais pas grand-chose. C'est ce sursaut mécanique ou animal, souvenir de temps fossiles et rigoureux, qu'on trouve une fois touché le fond. Fond de la tristesse, de l'ennui, fond de l'épuisement d'être à deux, de l'attente que quelque chose arrive. Ça se passe dans les genoux, dans les reins, ou dans le cerveau droit, on ne sait pas. Mais ça arrive.

Évidemment de cela tout le monde se fout. Je suis partie pour qui serait la seule question, la bonne. On dit personne ne part pour personne.

D'accord, il y avait un autre. Avant la fugue, je tenais à distance le mal de vivre à deux avec un troisième, caché. L'homme en plus c'était surtout pour la peau, parce que la mienne réclamait des soins. Elle rougissait, séchait puis brûlait sans raison connue et les trucs de pharmacie n'y changeaient rien. Mais l'autre, quand il me touchait, même sans amour, ma peau était occupée une heure ou deux à vivre sa vie. Ses mains, ça marchait mieux qu'un pot de crème, c'est tout. Une liaison somatique.

Pourtant un soir, plus absolument fatiguée de toute vie conjugale que la veille, j'ai voulu contempler dans cet auxiliaire non pas un grand amour, je ne suis pas aveugle, mais un grand secours. J'ai commencé à rêver de ravissement comme dans un livre, d'être embarquée qu'on en finisse.

Prendre sa vie en main, c'est d'abord éperdument en saisir une autre.

La sienne il ne la tendait pas, et pour cause je n'avais pas l'air d'une qui se noie. J'avais l'air d'une bourgeoise disponible et compliquée. Il ne me voulait pas et au fond moi non plus. Je suis partie quand même, toute seule, me racontant emmenée par je ne sais combien de chevaux. Je veux dire, quitter quelqu'un c'est difficile et le ressort du partir n'est pas tendu chez les mariées, c'est faux. Il faut user contre soi de bien des leurres pour y parvenir, se jouer celle qui a rencontré le bon et qui d'un coup sait quoi faire. Sur le moment, cette comédie faite aux sens, on y parvient. J'ai trouvé du courage à me persuader qu'un homme m'attendrait quelque part et s'occuperait de tout. Car on ne naît pas femme mais petite fille.

Je suis partie pour personne, dans l'idée truquée que quelqu'un m'accompagnait.

Et donc personne n'est venu m'attendre. Mais dehors, j'y suis.

Pour les moyens et la manière de quitter, voilà. Reste quoi, quitter quoi. À quoi ressemble ce qui désormais se pétrifie dans mon dos et le temps accompli? Je ne sais pas. Pas décrire si vite huit ans auprès d'un homme, ou pas maintenant. Je sais qu'hier il y avait quelqu'un pour porter le nom des choses humaines dont le retrait soudain a liquidé mes forces en cinq minutes. Le nom de compagnon, le nom de soutien, le nom d'ami parfois, le nom d'écoute et le nom d'allié, le nom d'avenir et celui de permanence. Évidemment le nom ne fut pas toujours la chose. Le fut de moins en moins, mais j'oublie. Et c'était tant, considéré en regard de rien, murmure déjà ma fatigue à ma viscérale terreur d'être seule.

Je me fais pleuvoir des questions réalistes comme des claques. À mon âge et vu mes limites, quitter un type qui ne vous tape pas dessus relève-t-il ou non de la démence? Invoquer sérieusement le désamour, pauvre folle, n'est-ce pas vivre dans un roman, planer? Avoir à soi son homme Sapiens et le jeter comme une ferraille, mériterais-je à nouveau la clémence de l'univers? Tout ça.

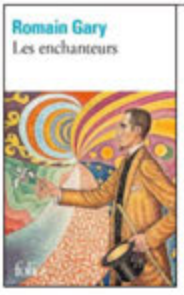
Je pense mal car je pense couchée. Depuis le grand saut je demeure sur le dos, sur un lit, dans un hôtel « Bien » sur Booking. Deux mille cent quatre-vingts expériences vécues, les couples apprécient particulièrement son emplacement. Moi aussi. Le Modern rue Sedaine a pour seul intérêt d'être situé à cinquante mètres de ma précédente adresse, où reste mon enfant qui doit dormir dans son lit, qui n'est pas un paquet, qu'on ne pose pas *en attendant* au premier étage d'un bouclard juste bien sûr Booking. Personne n'y vient. Je vis couchée ces jours d'après l'accident, retranchés et muets, qui portent un nom. L'état de choc.

Pas dormir, pas manger, pas bouger.

Une chose acide m'attaque avec méthode depuis l'heure où j'ai pensé je suis libre. Je cherche en moi un endroit encore ouvert à la tranquillité mais tout est brûlé vif.

La liberté qui me gagne est un supplice, c'est dommage. Il faut croire que femme rompue n'était pas à ma portée. Je mesure l'importance de ma structure de conjointe au cratère qu'elle ouvre en s'effondrant. Trop tard.

J'ai coupé un lien avec quelque chose d'aussi étouffant que vital et je ne suis désormais plus branchée sur rien. Ni amour, ni foi, ni médecine. ■

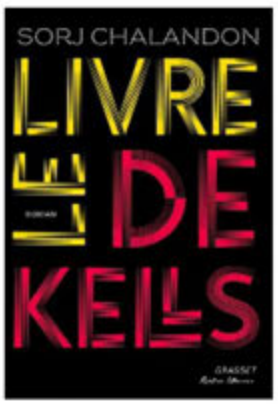


L'INFO EN PLUS

Maria Pourchet voue une véritable passion à Romain Gary, qu'elle découvre à 15 ans, grâce à un exemplaire des *Enchanteurs* oublié dans la voiture de son père. À l'été 2024, elle lui consacre la chronique « Un été avec » sur France Inter, une « correspondance amoureuse documentaire » prenant la forme de 40 lettres adressées à l'auteur des *Racines du ciel*. Elle a également cosigné avec l'écrivain François-Henri Désérable le scénario du téléfilm *L'Enchanteur,* inspiré de la vie de Romain Gary.

Sorj Chalandon

Le Livre de Kells



LE LIVRE DE KELLS
SORJ CHALANDON
384 P., 23 €. COPYRIGHT GRASSET.
EN LIBRAIRIES LE 13 AOÛT.

Douzième roman de l'auteur, *Le Livre de Kells* répond à *La Légende de nos pères* (2009) et à *Enfant de salaud* (2021) : il appartient donc à sa veine familiale et fortement autobiographique. Cependant, Sorj Chalandon y aborde de face une période que son œuvre avait jusqu'ici approchée de profil : le passage de l'adolescence aux années de l'engagement. C'est chose faite, et ça commence dès l'entame : nous sommes à Lyon, en mars 1970, et cette fois, c'est décidé, notre narrateur quitte tout et tous. L'année de ses 18 ans, pas encore majeur mais fraîchement émancipé, il a coupé les ponts avec *« L'Autre, c'est comme ça qu'[il] appelai[t] [s]on père »*, violent, antisémite et raciste. Emportant quelques effets, comme un duvet, un exemplaire de *La Nausée*, et une carte postale représentant une gravure médiévale irlandaise. De celle-ci, il tirera son nom de code : Kells. À Paris, pendant deux ans à la rue et dans des taudis, mendiant une pièce pour les bains publics et des missions au noir, c'est ainsi qu'il s'appelera. Bientôt, il lira d'autres mots écrits par Jean-Paul Sartre, dans *La Cause du peuple*, journal de la Gauche prolétarienne. Kells sera aussi son nom pour cette organisation alors interdite, mais poursuivant la lutte intellectuelle et militante. Pour les bastons, les batailles, les poings mis sur les points. De sa liberté à lui à la naissance de *Libération*, en passant par la faim, le froid, la honte et l'engagement, *Le Livre de Kells* retrace trois ans de Chalandon, jouant comme souvent avec un faux nez qui ruse et qui masque, mais ne trahit pas. ■

BIO EXPRESS

1952
Le 16 mai, naissance à Tunis de Georges Chalandon (il modifiera son prénom plus tard). L'enfance, à Lyon, est marquée par la violence de son père. Ce seront les sujets du *Petit Bonzi* (2005), de *Profession du père* (2015) et… le début du *Livre de Kells*.

1988
Journaliste à *Libération* dès 1973, devenu grand reporter, il reçoit le prix Albert-Londres pour ses reportages sur l'Irlande du Nord et sur le procès de Klaus Barbie. Pour ce quotidien, il a également couvert des conflits au Proche et Moyen-Orient.

2006
Prix Médicis pour son deuxième roman, *Une promesse*. Suivront notamment le grand prix du roman de l'Académie française en 2011 pour *Retour à Killybegs* et le Goncourt des lycéens en 2013 pour *Le Quatrième Mur*. Depuis 2009, il est journaliste au *Canard enchaîné*.

JF PAGA/GRASSET

1.

Pierre Corneille

Lyon, mars 1970

— Tiens, prends ça mon fils, tu en auras besoin.

Elle l'avait cherché du regard, partout, dans la salle des pas perdus, tournant la tête comme un oiseau inquiet. Ma mère, son front soucieux, ses yeux délavés par le temps.

Elle se méfiait. Elle vérifiait que l'Autre ne l'avait pas suivie.

L'Autre, c'est comme ça que j'appelais mon père.

Nous étions dans le hall de la gare Perrache, à Lyon. Il faisait presque beau. Un matin de printemps, sans froid, sans pluie, sans vent non plus. Un jour qui chuchote *« il est temps de partir »*. Je venais de quitter mes parents. Cela aurait pu être une fois de plus et je serais rentré au soir la tête basse mais, ce matin-là, ma mère avait compris qu'il n'y aurait plus de faux départ. J'en avais fini. Lorsque j'ai ouvert la porte de l'appartement, je ne me suis pas retourné. Ni baiser ni adieu. Je l'ai pourtant laissée me rejoindre. Elle s'était doutée que je prendrais le train. Je l'ai imaginée tremblante, enlever son tablier de ménagère, mettre son manteau de ville, ses chaussures plates, cacher ses cheveux sous un foulard coloré, sortir sur le palier en priant de ne pas croiser l'Autre. Ni dans la cour ni sur l'avenue. Et lorsque le bus est arrivé, elle s'y est réfugiée, assise à sa place habituelle, son cabas sur les genoux.

Je lui ai donné un peu d'avance. J'ai traîné. Emprunté des chemins de traverse. Je suis passé près de mon collège, je me suis assis sur un banc de la place de Trion. J'ai regardé Lyon comme on quitte une aimée. J'ai posé ma main sur les murs de la ville, caressé des arbres, observé une dernière fois le ciel tourmenté enfanté par le fleuve. Je ne savais pas quand je reviendrais, je ne savais pas si je reviendrais. Alors je fabriquais des images, pour les jours d'après et mes nuits de regrets. Si l'Autre n'avait plus été là, je ne serais pas parti. Je ne fuyais pas les façades ocre des bords de Saône, mais mon tourmenteur. Et seulement lui.

Arrivé sur les quais, j'ai joué au mot caché. Sur un morceau de papier, j'ai écrit la date du jour et formulé un vœu. Je faisais ça depuis toujours, dissimulant mes lamentations au hasard de la ville. Une fois, j'ai voulu relire mon petit secret. Je l'avais enfoui sous une lourde pierre, au milieu des ronces et des pissenlits. Lorsque j'y suis retourné, un an plus tard, je n'ai rien reconnu. La friche était devenue un rond-point. Mon message avait été emporté avec les mauvaises herbes, le sable et les graviers. Alors j'ai continué de semer des prières, des craintes ou de simples souvenirs sans jamais tenter de les retrouver. Des bouteilles à la terre, des suppliques pour rien, écrites sur un lambeau de feuille quadrillée, comme celles que je confiais aux statues des églises, glissées entre les souliers du curé d'Ars ou sous l'éperon de Jeanne.

Alors que j'étais assis sur un quai de la Saône, devant la rivière grise, ma dernière volonté lyonnaise fut de parcourir le monde. J'ai écrit *Katmandou* sur le papier. Je n'avais pas lu le livre de René Barjavel, mais j'avais aimé le film qu'André Cayatte en avait tiré. Et j'étais tombé amoureux de Jane Birkin. Depuis, je rêvais aux yeux du Bouddha, peints sur le grand stûpa. Cet étrange regard était le but de mon voyage et la fin de la route. J'ai aussi noté Ibiza, qui serait ma première halte vers le Népal. Le film *More*, de Barbet Schroeder, tourné sur cette île, la musique des Pink Floyd et la beauté fragile de Mimsy Farmer ne m'avaient pas quitté.

Katmandou, Ibiza : là où les jeunes existaient.

J'ai dissimulé mon souhait entre deux pierres, près d'un anneau d'amarrage. Et glissé un ticket de trolleybus trouvé par terre dans mon sac à dos, en souvenir de la ville. Mon ami Jacques m'avait donné ce havresac militaire. Il savait que je n'avais pas de valise solide pour m'enfuir. La mienne était restée sous mon lit. Elle m'avait accompagné des années en colonie de vacances, à La Baule-les-Pins, épuisée par les filets des trains, le sable, le raclement des casiers. Elle n'était pas en cuir. L'un de ses fermoirs était cassé, alors l'Autre m'avait donné une ceinture pour en faire une sangle. Le carton était déchiré aux coins et la poignée de corde me faisait honte. Mais j'étais fier du sac de Jacques. En toile épaisse, couleur argile, avec des poches à pattes devant et sur les côtés. Un équipement d'explorateur, avec mon duvet roulé sous le rabat. J'y avais entassé quelques vêtements, une gamelle, un verre en plastique, des couverts, une gourde, une lampe, un ouvre-boîte, un couteau à lame bombée, un chapeau de brousse. Et aussi un carnet rouge à couverture de cuir, un portrait du curé d'Ars arraché à mon missel, une photo de Guignol qui était épinglée au-dessus de mon lit, la carte postale que Jacques m'avait envoyée d'Irlande et *La Nausée* de Sartre, un livre de poche aux tranches couleur capucine. Je partais. Je voulais que tout de moi s'évapore. Que mon souvenir déserte ma chambre d'enfant. Ne rien laisser, ni souffle ni trace.

Ma mère avait réussi à me retrouver dans la gare, avant que je sois grignoté par la foule.

— Tiens, prends ça mon fils, tu en auras besoin.

Entre le pouce et l'index, elle tenait un billet de 100 francs plié en quatre. Pierre Corneille souriait de cette scène d'adieu à bas prix. Lui, gravé sur du papier-monnaie marron-rouge devant le théâtre du château de Versailles, moi, figé dans un coin du hall. Lui, aux allures de cardinal calotté, moi, fabriqué sans amour une nuit d'août.

Je n'attendais rien de ma mère. De ma vie entière, jamais je n'avais rien attendu. Mais ce jour-là, lorsqu'elle a sorti le Corneille de son porte-monnaie, j'ai rêvé à Molière, à Pascal, aux billets de 500 francs. Le dramaturge, le scientifique, ces grands personnages qu'aucun pauvre n'avait jamais serrés dans sa main.

— Tiens, prends ça mon fils, tu en auras besoin.

Bien des années plus tard, j'ai fait le calcul. À l'époque, la baguette de pain coûtait 55 centimes. Ma mère m'avait offert de quoi m'en acheter cent quatre-vingt-une. De quoi tenir six mois, en ne vivant chaque jour qu'avec 250 grammes de croûte et de mie.

— Surtout ne dis pas à ton père que je t'ai donné cet argent !

Elle surveillait toujours derrière elle. Ses yeux tristes, ses lèvres en simples traits.

— Tu me promets, mon fils ?

Bien sûr, je te promets. Rien, pas un mot. Jamais l'Autre ne saurait que tu m'avais donné un billet de 100 francs pour bien débuter dans la vie. Un Corneille pour solde de tout compte. •••

Ton regard cherchait le mien, tu voulais être rassurée. Pas sur l'avenir de ton fils, sur mon silence complice. J'ai eu envie de rire et de pleurer. Ô désespoir, tu venais de braquer la pile de draps où tu cachais tes économies, avec l'audace du bandit qui pille la Banque de France. Tu étais certainement fière de toi, ce matin de printemps. Terrifiée mais heureuse. Cet argent, tu avais dû le prélever sur l'entretien du ménage, comme le bonimenteur réussit à faire disparaître sa bille sous le godet. Cacher cette somme avait dû te coûter, et me la remettre tenait de l'épopée. Tu pensais avoir prélevé pour moi un trésor, que j'ai replié et rangé dans ma carte d'identité.

Nous nous sommes embrassés sans tendresse. Frôlés à peine, lèvres détournées de peur qu'elles ne rencontrent la peau de l'autre. Puis tu m'as regardé partir dans le hall, un mouchoir blanc au creux de ta main. Tu pleurais. Mon cœur était désert.

« Va, quitte désormais le dernier des humains », murmurait Don Diègue.

Corneille ne pourrait rien pour moi, mais tu ne t'en doutais pas.

C'est comme ça que je me suis évadé pour la dernière fois, que j'ai fui les gifles de l'Autre. Que je t'ai abandonnée à lui. Comme ça aussi que j'ai rencontré ma copine, la rue.

2.
La route

Avril 1970

Avant d'affronter Ibiza et Katmandou, j'ai choisi le Sud. Pas très loin, la Camargue. La plage des Saintes-Maries-de-la-Mer ressemblait à un campement d'enfants sauvages. Ni législation ni autorisation, chacun plantait sa tente sur son îlot de sable en se croyant Robinson. Je n'avais que mon sac de couchage bleu. Aucune toile au-dessus de la tête, aucun abri. Lorsque tu te sauves, quand tu dévales les escaliers de chez toi, ta rue d'enfance vers le lycée, mais que tu tournes à gauche au carrefour, lorsque tu marches vers la gare, lorsque tu montes dans un train sans billet, dissimulé dans les toilettes pour te jouer du contrôleur, tu n'imagines pas la vie à venir autrement qu'ensoleillée. Tes jours seront désormais protégés par un ciel de printemps. Et si tu croises un orage, il sera tragique et beau comme un poème de Jules Supervielle, aux nuages enivrés partis pour des combats nouveaux. Désormais, les gouttes de pluie ne serviront qu'à remplir ta gourde d'eau fraîche et le soleil réchauffera ton corps après la rosée du matin. Jamais le froid du vent, jamais le glacé du givre, jamais l'eau du ciel qui te pénètre jusqu'aux os. C'est ce que tu crois. C'est ce que tu espères.

Je partais me réconcilier avec le fils de l'Autre.

*

Au bord de l'eau, garçons et filles rejouaient Woodstock, Wight, les grands rassemblements musicaux dont nous avions rêvé. Mais ici, il ne pleuvait pas. Ni déluge, ni boue de tranchée, ni guitare hurlante pour cracher sur la guerre. Pas de Vietnam dans nos poings, pas de colère dans nos regards. Nous n'étions qu'un amas de fuyards. Des enfants perdus arrivés au bout du chemin. Nous venions de partout. Accents, langues étrangères, peaux colorées. Comme moi, des centaines de jeunes s'étaient retrouvés là, un bandeau dans les cheveux, sans mot d'ordre, sans consigne ni rendez-vous. Nous n'allions nulle part, mais ensemble. Une transhumance de chiens sans collier.

Cette nuit-là, j'ai vu les seins d'une femme pour la première fois. Autour d'une grillade de sardines, une fille dansait, tambourin à la main. Elle chaloupait au son d'une guitare, les yeux fermés. Elle avait peint son front et ses joues en bleu, comme une Indienne en guerre, ses cheveux retenus par un peigne africain. Elle était pieds nus, habillée d'un sarouel. Elle offrait sa poitrine pâle au vent. J'ai pensé à Esmeralda, la rebelle. Je me suis approché. Un pas, un autre, presque à la frôler. Je me suis assis sur le sable froid, dans son parfum de musc. Et j'ai mimé l'indifférence, regard absent. Mais je tremblais. Face à elle, un guitariste abîmait Cat Stevens. C'était pour elle qu'il jouait. C'était pour lui qu'elle dansait. Tout à l'heure, ils se rejoindraient sous une tente. J'ai hésité à sortir ma flûte pour accompagner la musique. Je n'ai pas osé. Elle n'était pas à la hauteur de ces accords, même imparfaits. Alors je suis resté là, comme ça, au milieu des autres, à regarder la beauté de ces seins, la nuit claire et l'écume des vagues mourantes.

Un soir, j'avais vu la poitrine de ma mère par l'échancrure de sa chemise de nuit. Par mégarde, à la lueur du couloir, j'avais surpris ses seins sans relief et sa peau très blanche. Elle s'était penchée sur mon lit pour ramasser un linge. Elle pensait que je dormais. J'ai fermé violemment les yeux mais l'image est restée, comme un éclat qui danse derrière les paupières. J'ai eu honte. Je me suis senti voleur et contrebandier.

Une autre fois, dissimulé au pied de mon immeuble, j'avais caressé un pull de fille. Elle s'appelait Catherine, elle avait 16 ans, c'était la sœur d'un ami, bien plus âgée que nous. Elle m'avait demandé si je voulais la toucher, mais j'ai eu peur de son assurance. Et elle a ri.

— Touche-moi, si tu en as envie.

J'ai secoué la tête, du sang aux joues.

— Je sais que tu en as envie.

J'ai protesté.

— Mais si, vous êtes tous pareils, les garçons !

Moi pas. Je n'étais pas comme les autres. Jamais je ne le serai. Ou bien je le cachais. ■

L'INFO EN PLUS

En mai dernier, Sorj Chalandon a fait son entrée… dans le dictionnaire !
Il est l'une des personnalités apparues dans l'édition 2026 du Petit Larousse illustré (aux côtés de Christine Angot ou de Cédric Klapisch), alors que son roman *L'Enragé* est à la fois en cours d'adaptation ciné (Emmanuelle Bercot à la réalisation) et en roman graphique (par Dominique Gelli, aux éditions Futuropolis).

ONZE EXTRAITS *en exclusivité*

BONUS

***Lire Magazine* ne se résume pas à sa seule édition papier. Ainsi, nous vous proposons de découvrir ces autres extraits de romans de la prochaine rentrée littéraire grâce à votre smartphone. N'hésitez donc pas à scanner les différents QR codes disponibles dans les pages 111 à 113.**

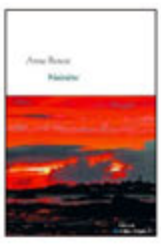
ANNE BEREST
Finistère

LE LIVRE

En explorant cette fois la branche paternelle bretonne de sa famille, Anne Berest livre une saga romanesque à forte portée politique. *Finistère* retrace le destin d'un arrière-grand-père qui révolutionna l'agriculture dans le Léon, d'un grand-père devenu maire de Brest, et d'un père engagé dans les mouvements communistes de Mai 1968. Si ce dernier, par sa réserve, donne du fil à retordre à la romancière, elle conserve un sens aigu de la métaphore et capte avec profondeur les résonances intergénérationnelles.

L'AUTRICE

Née à Paris en 1979, Anne Berest a publié son premier roman, *La Fille de son père*, en 2010. Après avoir signé un ouvrage autour de son arrière-grand-mère *Gabriële* (coécrit avec sa sœur Claire), elle connaît un immense succès en 2021 avec *La Carte postale*, enquête sur sa famille juive, qui reçoit entre autres récompenses le prix Renaudot des lycéens.



EXTRAIT

FINISTÈRE
ANNE BEREST
432 P., 23,90 €. COPYRIGHT ALBIN MICHEL.
EN LIBRAIRIES LE 20 AOÛT.

NATHACHA APPANAH
La Nuit au cœur

LE LIVRE

La violence et le passé qu'on croit avoir fuis, mais qui reviennent hanter, sont des constantes de l'œuvre de Nathacha Appanah (*En attendant demain*, *Rien ne t'appartient*). Avec *La Nuit au cœur*, elle ramasse ses obsessions pour revenir sur la vie de trois victimes de violences conjugales : sa cousine Emma, tuée par son mari à Maurice ; Chahinez, brûlée vive par son conjoint à Bordeaux en 2021 ; et elle, la seule à avoir survécu. Le rythme est rapide, l'écriture fouille le sentiment d'indignation. C'est la prose d'une grande romancière au service d'une cause de notre temps.

L'AUTRICE

Née en 1973 à Mahébourg, à l'île Maurice, dans une famille d'ascendance indienne, Nathacha Appanah est une journaliste et romancière qui vit en France. Plusieurs de ses romans ont reçu des prix, citons *Les Rochers de Poudre d'or* et *Tropique de la violence*. En 2023, elle sonde son histoire familiale dans un essai remarqué, *La Mémoire délavée*.

EXTRAIT

LA NUIT AU CŒUR
NATHACHA APPANAH
286 P., 21 €. COPYRIGHT GALLIMARD.
EN LIBRAIRIES LE 21 AOÛT.

MICHEL BUSSI
Les Ombres du monde

LE LIVRE

Noël 2024 : trois générations d'Arteta décollent vers le Rwanda. C'est le cadeau de Jorik, retraité de l'armée française, à sa fille Aline, qui ne connaît pas ce pays où elle est pourtant née, et à sa petite-fille Maé, qui a grandi sans père. À celle-ci, il a offert un cahier : le journal intime d'Espérance, sa grand-mère, qui raconte la guerre et le génocide, tout en rouvrant certaines boîtes noires. Nous lirons ce carnet en une trame qui alterne avec celle d'un (dangereux) voyage familial et mémoriel. *Les Ombres du monde* est porté par un suspense qui épouse celui de l'Histoire.

L'AUTEUR

Tout frais sexagénaire, Michel Bussi publie depuis 2008, et n'a jamais quitté le classement des meilleures ventes depuis 2014. Universitaire et géographe, spécialisé en géographie politique, il a commencé à enseigner à Rouen quand, au Rwanda, se déroulait l'horreur qu'il met ici en fiction.

EXTRAIT

LES OMBRES DU MONDE
MICHEL BUSSI
576 P., 23,90 €. COPYRIGHT LES PRESSES DE LA CITÉ.
EN LIBRAIRIES LE 14 AOÛT.

LOUIS-HENRI DE LA ROCHEFOUCAULD
L'Amour moderne

LE LIVRE

Un dramaturge en panne d'inspiration rencontre une actrice culte qui voudrait remonter sur les planches. Un rapprochement arrangé par le mari de cette dernière, ex-ministre devenu producteur de théâtre, en quête d'une nouvelle pièce à monter. Ce jaloux ne le regrettera-t-il pas ? Après ses *Petits Farceurs*, Louis-Henri de la Rochefoucauld signe un roman en forme de galerie de portraits parisiens, à la fois satirique et mélancolique, qui ausculte *L'Amour moderne* sous toutes ses coutures, présentables ou non.

L'AUTEUR

Louis-Henri de La Rochefoucauld est bien connu des lecteurs de *Lire Magazine*, qui durant plusieurs années ont goûté ses critiques et ses « univers d'un écrivain »…
À 40 ans, cet auteur prolifique de dix romans est désormais rédacteur en chef adjoint à *L'Express*, chargé des livres, comme il se doit.

EXTRAIT

L'AMOUR MODERNE
LOUIS-HENRI DE LA ROCHEFOUCAULD
256 P., 20 €. COPYRIGHT ROBERT LAFFONT. EN LIBRAIRIES LE 21 AOÛT.

GAËLLE NOHANT
L'Homme sous l'orage

LE LIVRE

1917. Isaure est tenue de garder le château familial avec sa fille, Rosalie, tandis que son époux et son fils ont été appelés au front. Par une nuit d'orage, un mystérieux personnage nommé Théodore se présente à la porte de la bâtisse et demande à voir la maîtresse de maison, la suppliant de l'héberger quelque temps en ces lieux qu'il a bien connus. Apprenant son statut de déserteur, elle refuse catégoriquement et le prie de partir. Rosalie choisit néanmoins de défier l'autorité maternelle en secret, bouleversant leurs deux destins.

L'AUTRICE

Née à Paris en 1973, Gaëlle Nohant s'impose dans le paysage littéraire dès 2007 avec *L'Ancre des rêves*, puis *La Part des flammes*. Elle confirme son talent en 2023 avec *Le Bureau d'éclaircissement des destins*, qui remporte le grand prix RTL-*Lire Magazine*. Elle milite par ailleurs activement en faveur des droits des écrivains.

EXTRAIT

L'HOMME SOUS L'ORAGE
GAËLLE NOHANT
346 P., 21,90 €.
COPYRIGHT L'ICONOCLASTE.
EN LIBRAIRIES LE 21 AOÛT.

LAURENT GAUDÉ
Zem

LE LIVRE

Conclusion d'un diptyque dont le premier tome sera porté à l'écran par Cédric Jimenez en octobre prochain, *Zem* commence là où nous a laissé *Chien 51*. Dans un futur proche, une ville rongée par les pluies acides et une chaleur d'enfer. Une société où ultra-capitalisme et tout-technologique se sont alliés, sous la houlette de l'impitoyable multinationale GoldTex. Zem Sparak, un policier déclassé, exilé de sa Grèce natale, est devenu garde du corps d'une huile du système. Rongé par une sourde colère, avide de se réapproprier son histoire et son nom, il se retrouve dans une affaire qui pourrait bien attiser les braises de la rébellion.

L'AUTEUR

Si c'est par le théâtre qu'il entre en littérature, c'est le roman qui révèle Laurent Gaudé au grand public. En 2004, il reçoit le prix Goncourt pour *Le Soleil des Scorta*. Suivront *Eldorado* (2006) et *Salina : les trois exils* (2018), avant le grand saut dans le récit d'anticipation.

EXTRAIT

ZEM
LAURENT GAUDÉ
288 P., 22 €.
COPYRIGHT ACTES SUD.
EN LIBRAIRIES LE 20 AOÛT.

PERCIVAL EVERETT
James

LE LIVRE

Un homme en fuite, qui cache bien son jeu : ce récit palpitant offre un parfait contrepoint aux *Aventures de Huckleberry Finn* de Mark Twain, à qui il emprunte l'un de ces personnages secondaires – Jim, le brave esclave – pour lui offrir un rôle en or. *« Moi je vais fai'e quoi avec un liv'e, là ? »* demande le faux benêt quand on l'accuse de s'être introduit dans une bibliothèque. La vérité, c'est que James sait lire *et* écrire. Et qu'il est prêt à tout pour défendre sa liberté chèrement acquise.

L'AUTEUR

Né en 1956, longtemps publié par un éditeur indépendant, Percival Everett, au terme de plus de quarante ans de carrière, triomphe enfin avec *James*, récompensé par le National Book Award et le prix Pulitzer. Faulkner et consorts peuvent se pousser pour lui faire une place à la table des grands.

EXTRAIT

JAMES (ID.)
PERCIVAL EVERETT
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANNE-LAURE TISSUT.
288 P., 23,50 €. COPYRIGHT L'OLIVIER.
EN LIBRAIRIES LE 22 AOÛT.

CÉLINE MINARD
Tovaangar

LE LIVRE

Dans le Los Angeles d'un monde post-humain, l'hybridation de la matière et du vivant ayant succédé à la civilisation a aboli tous les repères, en particulier ceux du langage. Dans les pas d'Amaryllis Swansun et de ses camarades d'expédition, le lecteur découvrira des communautés en connexion intime avec la nature et les vestiges omniprésents de tout ce qui n'est plus. On n'en révélera pas davantage sur cette fresque aux accents poétiques et à l'ambition folle, sauf pour saluer son extraordinaire originalité.

L'AUTRICE

Depuis *R.* en 2004, la philosophe de formation Céline Minard écrit aux frontières de l'identité humaine, des genres littéraires et des codes narratifs. Elle a notamment revisité la science-fiction avec *Le Dernier Monde* et *Plasmas*, tandis que son western, *Faillir être flingué*, lui a valu le prix du Livre Inter 2014.

EXTRAIT

TOVAANGAR
CÉLINE MINARD
688 P., 23,50 €. COPYRIGHT RIVAGES.
EN LIBRAIRIES LE 20 AOÛT.

ALAIN MABANCKOU
Ramsès de Paris

LE LIVRE

Après son cycle congolais (*Demain j'aurai vingt ans*, *Lumières de Pointe-Noire*, *Les cigognes sont immortelles*), *Ramsès de Paris* marque le grand retour d'Alain Mabanckou dans la capitale française et son monde pittoresque. C'est l'histoire de Berado, prince de Zamunda, qui vit à Château-Rouge, le quartier des sapeurs congolais, sous la houlette d'un « grand frère » de Pointe-Noire. Il échappe à sa surveillance, tombe amoureux d'une Française, bref, il trahit son camp. Le barman d'un hôtel du 11e arrondissement lui offre un refuge et une oreille bienveillante. Écoutons-le.

L'AUTEUR

Né en 1966 à Pointe-Noire au Congo, Alain Mabanckou conquiert le public français en 2005 avec son cinquième roman, *Verre cassé*. Suivront autant de succès, dont *Mémoires de porc-épic*, prix Renaudot 2006, et *Black Bazar* en 2009. Professeur de littérature africaine à l'université de Californie à Los Angeles, il dirige la collection « Points/Poésie ».

EXTRAIT

RAMSÈS DE PARIS
ALAIN MABANCKOU
272 P., 21 €. COPYRIGHT SEUIL.
EN LIBRAIRIES LE 22 AOÛT.

CÉDRIC SAPIN-DEFOUR
Où les étoiles tombent

LE LIVRE

Le 12 août 2022, un couple féru de parapente s'élance au-dessus d'une vallée italienne. Mathilde et Cédric avaient choisi la liberté, leurs possessions réduites à quelques affaires dans un camion. Mais après l'accident survenu ce jour-là, leur existence ne tient plus qu'à un fil, celui du cathéter permettant à Mathilde de rester en vie. Récit d'une reconstruction, *Où les étoiles tombent* déroule la chronologie d'un amour fou, d'un drame et d'une résurrection.

L'AUTEUR

Alpiniste et écrivain, Cédric Sapin-Defour envisage un temps de devenir guide de haute montagne avant de choisir l'écriture pour transmettre sa passion des sommets. Il est notamment l'auteur de *Son odeur après la pluie*, succès de la rentrée littéraire 2023, adapté en bande dessinée et bientôt au théâtre et au cinéma.

EXTRAIT

OÙ LES ÉTOILES TOMBENT
CÉDRIC SAPIN-DEFOUR
384 P., 22 €. COPYRIGHT STOCK.
EN LIBRAIRIES LE 13 AOÛT.

CLAIRE MESSUD
L'Étrange tumulte de nos vies

LE LIVRE

« Je suis écrivaine ; je raconte des histoires. Je veux raconter l'histoire de leurs vies. »
C'est Chloe qui parle et veut dire les amours, les aspirations et les espoirs déçus de ses grands-parents Lucienne et Gaston, ceux de ses parents, François et Barbara, et de sa tante Suzanne, que les soubresauts de l'Histoire ont malmenés. Entre 1940 et 2010, depuis l'Algérie, la Grèce, les États-Unis, la France et l'Australie. Dans cet *Étrange Tumulte de nos vies*, des bouts de leurs existences, telles des visions, nous aspirent, derniers *« éclats de mémoire »* d'un monde qui a disparu.

L'AUTRICE

La romancière franco-canado-américaine Claire Messud est auréolée de succès en 2006 avec *Les Enfants de l'empereur*. Depuis les origines pieds-noirs de ses grands-parents, elle compose ici, avec toute la profondeur qu'on lui connaît, un nouveau grand récit, dont le cours croise celui de l'Histoire.

EXTRAIT

L'ÉTRANGE TUMULTE DE NOS VIES (THIS STRANGE EVENTFUL HISTORY)
CLAIRE MESSUD
TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR FRANCE CAMUS-PICHON, 522 P., 25 €.
COPYRIGHT CHRISTIAN BOURGOIS.
EN LIBRAIRIES LE 28 AOÛT.

JEAN-ALPHONSE RICHARD

VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE?

« Des comics américains dont les noms des héros suffisaient à faire palpiter mon imagination : Zembla, Blek le Roc ou Mandrake le Magicien qui traquait les méchants et pratiquait l'hypnose. Mon premier "vrai livre", volé à mon érudite cousine Paulette, m'a empli d'admiration pour l'écriture. C'était rapide, moderne, impitoyable, dramatique, criminel. Je voyageais loin, dans les pas de Lennie Small : *Des souris et des hommes* de John Steinbeck est un chef-d'œuvre d'humanité. »

LE CLASSIQUE TIRÉ D'UN FAIT DIVERS QUI VOUS A LE PLUS MARQUÉ?

« Il y en a beaucoup. À vrai dire, je pense que le fait divers s'instille un peu partout dans la littérature comme un parfum entêtant. J'aurais pu choisir *Madame Bovary*, inspiré d'une histoire vraie, même si Flaubert a toujours assuré qu'il s'agissait d'une pure fiction. Ou encore *Le Collier de la reine* d'Alexandre Dumas. Je retiens sans hésiter *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, lu et relu. La glissade criminelle de Julien Sorel, dont le modèle est un vrai précepteur, Antoine Berthet, qui avait tiré en pleine messe sur sa maîtresse. Les journaux s'étaient passionnés pour cette histoire. »

Longtemps à la tête du service police-justice de RTL, il anime depuis 2020 l'émission *L'Heure du crime*, dans laquelle il dissèque les plus grands faits divers. Au moment où sort en librairie un ouvrage autour de quelques-unes des affaires les plus célèbres, discutons avec cette « voix » iconique des livres qui l'ont marquée.

VOS TROIS DERNIÈRES LECTURES?

« *Carnets du grand chemin*, un voyage lumineux et poétique de Julien Gracq. *La Maison noire*, un polar japonais effrayant et effronté de Yûsuke Kishi. Et *L'Énigme publique n° 1* du psychiatre Daniel Zagury, car il fallait tout de même parler de Xavier Dupont de Ligonnès. »

Propos recueillis par Baptiste Liger

LE ROMAN QUI VOUS SEMBLE AVOIR BEAUCOUP APPORTÉ À NOTRE VISION DU FAIT DIVERS?

« *De sang-froid* de Truman Capote. Il change les codes classiques de la lecture du fait divers et annonce le journalisme gonzo. C'est un livre qui rompt avec l'écriture parfois ronronnante et classique de la commission d'un crime. On est ici dans la fabrication. Et c'est bien ce qu'il y a de plus intéressant dans le fait divers. »

LE MEILLEUR OUVRAGE DE NON-FICTION « CRIMINELLE »?

« *Le Bûcher des innocents* de Laurence Lacour. Une plongée vertigineuse dans l'affaire Grégory. La mort d'un enfant et ses outrances, ses misères, ses abus, les échecs liés des mondes judiciaire, policier et journalistique. »

LES PLUS GRANDES AFFAIRES DE L'HEURE DU CRIME
JEAN-ALPHONSE RICHARD (AVEC JUSTINE VIGNAUX)
400 P., L'OPPORTUN, 20,90 €

Écoutez tout l'été **L'HEURE DU CRIME**
Sur RTL du lundi au vendredi.
30 juin-11 juillet : de 14 h à 15 h ;
14 juillet-21 août : de 21 h à 22 h.

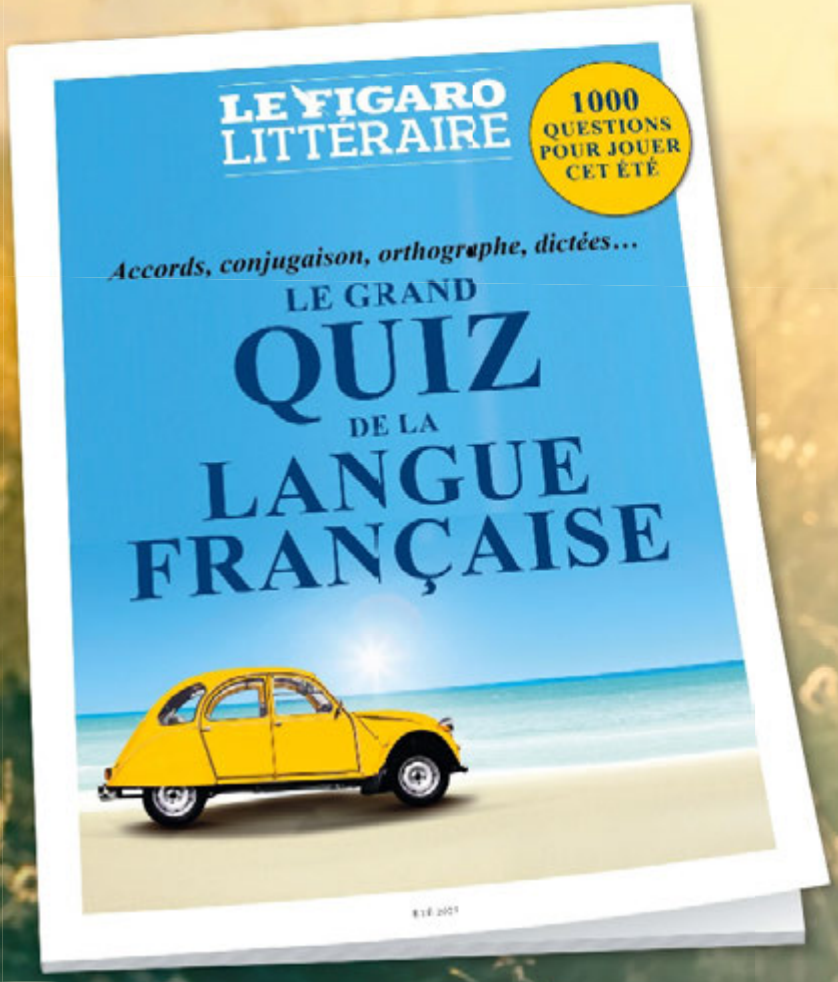
ÉRIC GARAULT/ÉDITIONS DE L'OPPORTUN

NOUVEAU

LE FIGARO LITTÉRAIRE

PRÉSENTE

CET ÉTÉ, DÉFIEZ LA LANGUE FRANÇAISE



Cochez les participes passés qui demeurent toujours invariables.

☐ succédé	☐ déplu
☐ souri	☐ apparu
☐ nagé	☐ réagi

Cochez les formes correctes à l'impératif

a - Ne *soies*☐ *sois*☐ pas en retard ce soir !
b - *Regarde*☐ *regardes*☐ mes nouvelles lunettes.
c - N'*aie*☐ *ais*☐ *aies*☐ pas peur, il est dressé.
d - *Va*☐ *vas*☐ chercher les clés, elles sont sous la table.
e - *Met*☐ *mets*☐ ta veste, il fait un froid de canard.

Ajoutez les majuscules là où elles s'imposent.

a - la première guerre mondiale
b- l'organisation des nations unies
c - l'assemblée nationale
d - le musée des arts décoratifs
e- la cour pénale internationale
f- le premier ministre

Réponses : 1/ succédé, déplu, souri, réagi
2/ a - sois, b - Regarde, c - N'aie, d - Va, e – Mets
4/ a- la Première Guerre mondiale, b- l'Organisation des Nations unies, c- l'Assemblée nationale, d- le musée des Arts décoratifs, e- la Cour pénale Internationale, f- le Premier ministre

ACTUELLEMENT EN VENTE

8,50 €

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX ET SUR WWW.FIGAROSTORE.FR

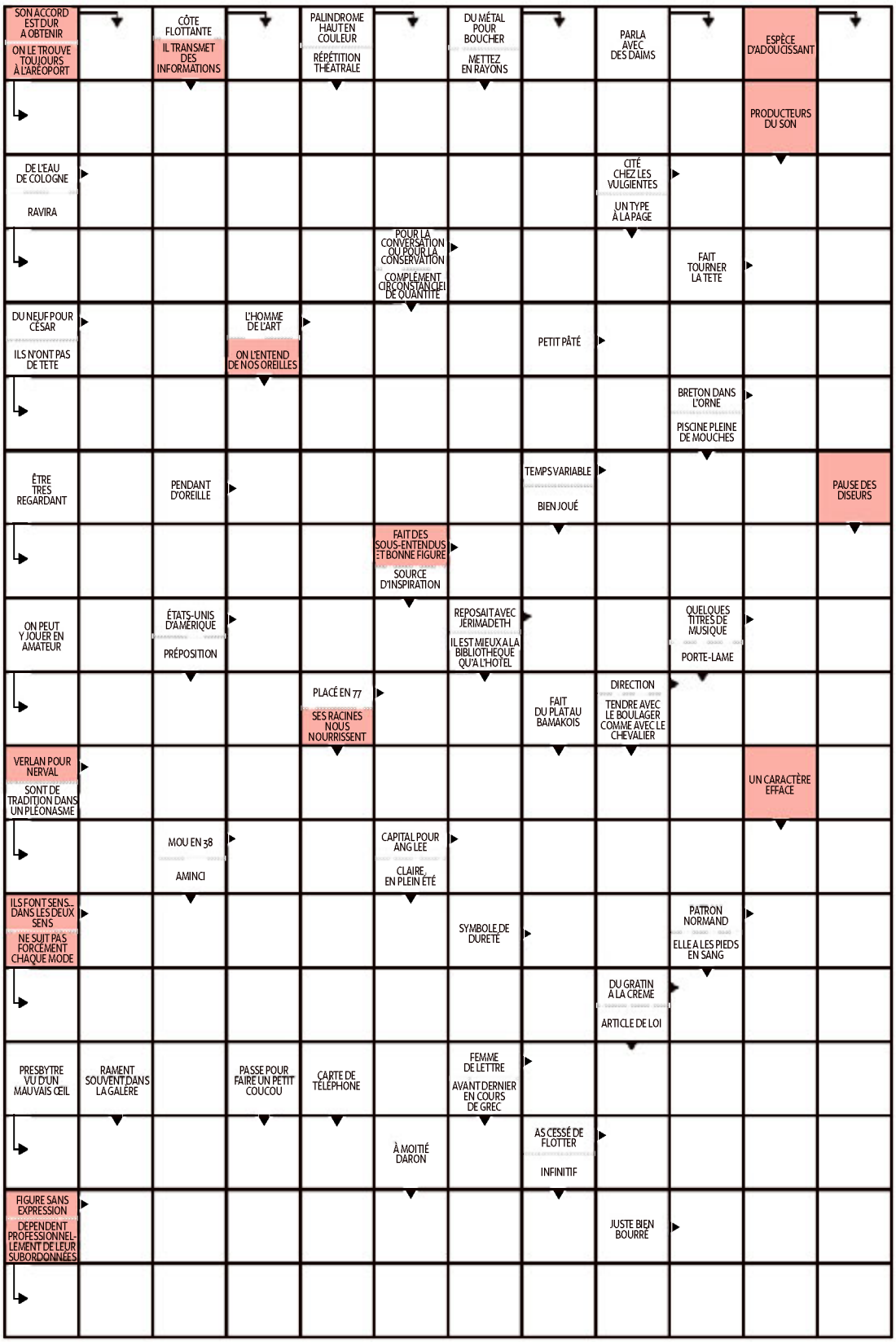
Un design suédois à l'âme colorée
Jusqu'à
30%
de réduction
25 juin - 22 juillet
SOLDES
d'été
Gudrun Sjödén
gudrunsjoden.com
NUMÉRO VERT 01 75 79 40 25 | ORDER@GUDRUNSJODEN.FR
SUÈDE ALLEMAGNE NORVÈGE DANEMARK FINLANDE ROYAUME-UNI USA CANADA FRANCE SUISSE PAYS-BAS

LiRE magazine

N°542-543 - Juillet-Août 2025 . Numéro double - 2e cahier - www.lire.fr

QUIZ, MOTS FLÉCHÉS, ANAGRAMMES, MOTS CROISÉS, DICTÉES ...

Mots fléchés de Julien Soulié



Sommaire

2 Mots fléchés

4 Quiz **Le genre des noms**
Quiz **Les signes diacritiques**

5 **Anagrammes**
Un sans-faute

6 Quiz **Orthographe**

7 **Un sans-faute**

8 Mots croisés / **Un sans-faute**

9 Quiz **Vocabulaire**

10 Quiz **Le pluriel**

11 **Anagrammes** / **Un sans-faute**

12 **Un sans-faute**

13 Quiz **Les accords** / Quiz **Les lettres doubles et les lettres muettes**

14 Mots croisés / **Un sans-faute**

15 Quiz **Vocabulaire**

16 Quiz **Vrai ou faux ?**

17 **Anagrammes** / **Un sans-faute**

18 Quiz **Les homophones**
Quiz **Conjugaison**

19 **Un sans-faute**

20 Mots croisés / **Un sans-faute**

21 Quiz **Les accords**

22 Quiz **Les homophones**

23 **Anagrammes** / **Un sans-faute**

24 Quiz **Orthographe**

25 Quiz **Vocabulaire**

26 Mots croisés / **Un sans-faute**

27 Solutions des jeux

ABONNEMENT
Lire Magazine - Service abonnements
20 rue Rouget-de-Lisle, 92 130 Issy-les-Moulineaux
Tél.: 01 79 92 11 86
Ce numéro double de Lire Magazine comporte 2 cahiers : 1er cahier « Les livres de l'été » ; 2d cahier « Spécial jeux ».

© couverture ; articular/iStock

LIRE magazine

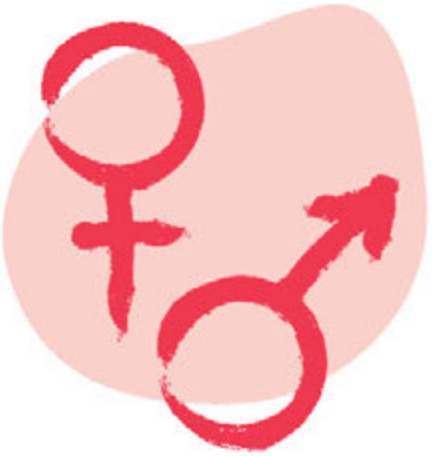
fête ses 50 ans

AVEC CE HORS-SÉRIE VRAIMENT EXCEPTIONNEL !

148 PAGES
RICHEMENT ILLUSTRÉES

Chez votre marchand de journaux. Et ici aussi

Le genre des noms



1. Cochez les cases correspondant aux mots qui peuvent être à la fois du genre masculin et du genre féminin.

- ☐ ***a.*** aire
- ☐ ***b.*** enseigne
- ☐ ***c.*** diapositive
- ☐ ***d.*** vigie
- ☐ ***e.*** psaume
- ☐ ***f.*** vigile
- ☐ ***g.*** escarpe
- ☐ ***h.*** épithète
- ☐ ***i.*** repaire
- ☐ ***j.*** mémoire

2. Cochez les cases correspondant aux noms de genre féminin.

- ☐ ***a.*** méandre
- ☐ ***b.*** alambic
- ☐ ***c.*** hormone
- ☐ ***d.*** ère
- ☐ ***e.*** ambre
- ☐ ***f.*** épisode
- ☐ ***g.*** atmosphère
- ☐ ***h.*** globule

3. Cochez les cases correspondant aux noms de genre masculin.

- ☐ ***a.*** iris
- ☐ ***b.*** orchidée
- ☐ ***c.*** chrysanthème
- ☐ ***d.*** oronge
- ☐ ***e.*** héliotrope
- ☐ ***f.*** azalée
- ☐ ***g.*** chèvrefeuille
- ☐ ***h.*** colchique
- ☐ ***i.*** lichen
- ☐ ***j.*** aloès
- ☐ ***k.*** anis
- ☐ ***l.*** asphodèle

4. Cochez les cases correspondant aux phrases bien orthographiées.

- ☐ ***a.*** Cette photo représente des météores lumineux.
- ☐ ***b.*** Plusieurs anagrammes peuvent être formées à partir du mot « nacre ».
- ☐ ***c.*** Les scolopendres sont aussi appelés « mille-pattes ».
- ☐ ***d.*** L'industrie technique a atteint son apogée triomphal.
- ☐ ***e.*** À quelle note renvoie cette astérisque ?

5. Cochez les cases correspondant à des noms féminins.

- ☐ ***a.*** hémisphère
- ☐ ***b.*** omoplate
- ☐ ***c.*** musée
- ☐ ***d.*** horoscope
- ☐ ***e.*** ananas
- ☐ ***f.*** incendie
- ☐ ***g.*** obélisque
- ☐ ***h.*** anagramme
- ☐ ***i.*** planisphère
- ☐ ***j.*** astrolabe
- ☐ ***k.*** idole
- ☐ ***l.*** ébène

Les signes diacritiques

1. Cochez les cases correspondant aux mots bien orthographiés et rayez les mots qui ne prennent pas de tréma.

- ☐ ***a.*** la coëxistence
- ☐ ***b.*** l'acuïté
- ☐ ***c.*** la moëlle
- ☐ ***d.*** un coïnculpé
- ☐ ***e.*** la ténuïté
- ☐ ***f.*** un moëllon
- ☐ ***g.*** une voix pointuë

2. Cochez les cases correspondant aux noms bien orthographiés.

- ☐ ***a.*** une rançon
- ☐ ***b.*** un limaçon
- ☐ ***c.*** un faisçeau
- ☐ ***d.*** une gerçure
- ☐ ***e.*** un sourçil
- ☐ ***f.*** un acquiesçement

3. Combien d'accents — de quelque nature qu'ils soient — manque-t-il dans la phrase suivante ? Inscrivez la réponse sur la ligne ci-dessous.

Sur un trois-mats, a babord, un navigateur fute au nez proeminent et un psychiatre recru de fatigue etudiaient une carte a la recherche d'une ancienne geole devenue un havre pour des ephebes extraterrestres.

Il manque ____ accents.

4. Rayez les mots qui ne prennent pas d'accent circonflexe.

- ***a.*** drôlatique
- ***b.*** symptômatique
- ***c.*** fantômatique
- ***d.*** aromatique
- ***e.*** incontrôlable
- ***e.*** une pâtée
- ***f.*** un diplôme
- ***g.*** un déjeûner
- ***h.*** une disgrâce
- ***i.*** une encâblure

5. Dans lequel de ces quatre mots l'accent grave doit-il être remplacé par un accent circonflexe ?

- ☐ ***a.*** plèvre
- ☐ ***b.*** brève
- ☐ ***c.*** trève
- ☐ ***d.*** crème

6. Cochez les cases correspondant aux mots ou expressions qui prennent un ou des traits d'union.

- ☐ ***a.*** un maître d'œuvre
- ☐ ***b.*** les trois quarts du temps
- ☐ ***c.*** un garde à vous
- ☐ ***d.*** une banquette arrière
- ☐ ***e.*** un cessez le feu
- ☐ ***f.*** à demi mot

Anagrammes

par Jacques Perry-Salkow

Trouvez les anagrammes des titres d'ouvrage donnés en italique ci-dessous.

a. **L'histoire des prostituées japonaises de l'ère Meiji**

Fille de joie. **Kiyoko Murata, traduit du japonais par Sophie Refle, Babel, 2024**

b. ***Voile en Iran***

Delphine Minoui, *Badjens*, Seuil, 2024

c. ***Les Enfants du large***

Virginia Tangvald, JC Lattès, 2024

d. **« Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,**
Assise auprès du feu, dévidant et filant
Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant :
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle. »

Hélène de Surgères
Pierre de Ronsard, *Sonnets pour Hélène*, 1578

Un sans-faute

Surlignez les mots mal orthographiés et récrivez-les sans erreur ci-dessous.
La ponctuation et les majuscules ne comptent pas.

« On aurait pu loué l'un de ces ténêbreux châteaux forts comme on en voie en Ecosse pour planter le décor d'un championnat d'orthographe insolite. À vous d'imaginer alors un fantômatique maître des lieues, tout de blanc vêtu, ânnonant un message sybillin en guise de dictée, et, tout prêts de vous, une ronde de sylphides vous surveillant dans les vestiges d'un donjon. Nul doute que le plus sorcier d'entre vous, ayant triomphé des épreuves, gagneraient un grand voyage dans l'au-delà. »

Extrait des tests de qualification 1986-1996 des championnats d'orthographe et Dicos d'or de *Lire*.

Orthographe

1. Cochez les cases correspondant aux mots bien orthographiés et rayez les mots mal orthographiés.

☐ ***a.*** cauchemard
☐ ***b.*** brassard
☐ ***c.*** léopard
☐ ***d.*** étendard
☐ ***e.*** poignard
☐ ***f.*** scolaire
☐ ***g.*** paritaire
☐ ***h.*** aurifaire
☐ ***i.*** salutaire
☐ ***j.*** subsidiaire

2. Cochez les cases correspondant aux proverbes ici bien orthographiés.

☐ ***a.*** Les bons contes font les bons amis.
☐ ***b.*** Qui aime bien châtie bien.
☐ ***c.*** Chose promise, chose dûe.
☐ ***d.*** Charité bien ordonnée commence par soi-même.

3. Cochez les cases correspondant aux mots bien orthographiés et rayez les mots mal orthographiés.

☐ ***a.*** un avant propos
☐ ***b.*** un épilogue
☐ ***c.*** une jackette
☐ ***d.*** une iconographie
☐ ***e.*** un signet
☐ ***f.*** des chapîtres
☐ ***g.*** des ex-libris
☐ ***h.*** des folios
☐ ***i.*** la tranche
☐ ***j.*** des fueillets

4. Rayez les mots mal orthographiés.

a. une paillote
b. un polyglote
c. un corricide
d. un correligionnaire
e. des maisons décrépies
f. l'émerie

5. Cochez les cases correspondant aux mots bien orthographiés et rayez les mots mal orthographiés.

☐ ***a.*** bateau
☐ ***b.*** batellier
☐ ***c.*** batellerie
☐ ***d.*** brique
☐ ***e.*** briquetier
☐ ***f.*** briqueterie
☐ ***g.*** faïence
☐ ***h.*** faïençier
☐ ***i.*** faïencerie
☐ ***j.*** graine
☐ ***k.*** grainetier
☐ ***l.*** grainetterie
☐ ***m.*** oiseau
☐ ***n.*** oiselier
☐ ***o.*** oisellerie
☐ ***p.*** robinet
☐ ***q.*** robinetier
☐ ***r.*** robinetterie

6. Voici douze noms relatifs à la musique. Cochez les cases correspondant à ceux qui sont bien orthographiés.

☐ ***a.*** des cymballes
☐ ***b.*** une batterie
☐ ***c.*** une flûte
☐ ***d.*** un piano
☐ ***e.*** un tubat
☐ ***f.*** un bandjo
☐ ***g.*** une trompette
☐ ***h.*** un saxophone
☐ ***i.*** une mandoline
☐ ***j.*** un hautbois
☐ ***k.*** un synthétiseur
☐ ***l.*** une clarinnette

7. Cochez les cases correspondant aux adjectifs qualificatifs bien orthographiés.

☐ ***a.*** un jardin babylonien
☐ ***b.*** une chanson portugaise
☐ ***c.*** le pays flamant
☐ ***d.*** une poésie persanne
☐ ***e.*** un miel provençal
☐ ***f.*** un café liègeois

8. Cochez les cases correspondant aux noms bien orthographiés.

☐ ***a.*** un fusin
☐ ***b.*** un balladin
☐ ***c.*** un instint
☐ ***d.*** un larcin
☐ ***e.*** un boucquetin
☐ ***f.*** un baldaquin
☐ ***g.*** le levain
☐ ***h.*** un scrutin
☐ ***i.*** un strapomtin

9. Rayez les mots mal orthographiés.

a. l'armattan
b. l'ouragan
c. le mistral
d. la tornade
e. l'alizé
f. le zéphir
g. la tramontagne
h. l'autant
i. le cyclone
j. le simoune
k. la mousson
l. l'aquilon

10. Cochez les cases correspondant aux mots bien orthographiés.

☐ ***a.*** hématome
☐ ***b.*** collibacille
☐ ***c.*** homéopatie
☐ ***d.*** syncope
☐ ***e.*** symptome
☐ ***f.*** panacée
☐ ***g.*** ecchymose
☐ ***h.*** pharmacopée
☐ ***i.*** ophthalmologie
☐ ***j.*** œdème
☐ ***k.*** pédiatrie
☐ ***l.*** cutie

Un sans-faute

Surlignez les mots mal orthographiés et récrivez-les sans erreur ci-dessous.
La ponctuation et les majuscules ne comptent pas.

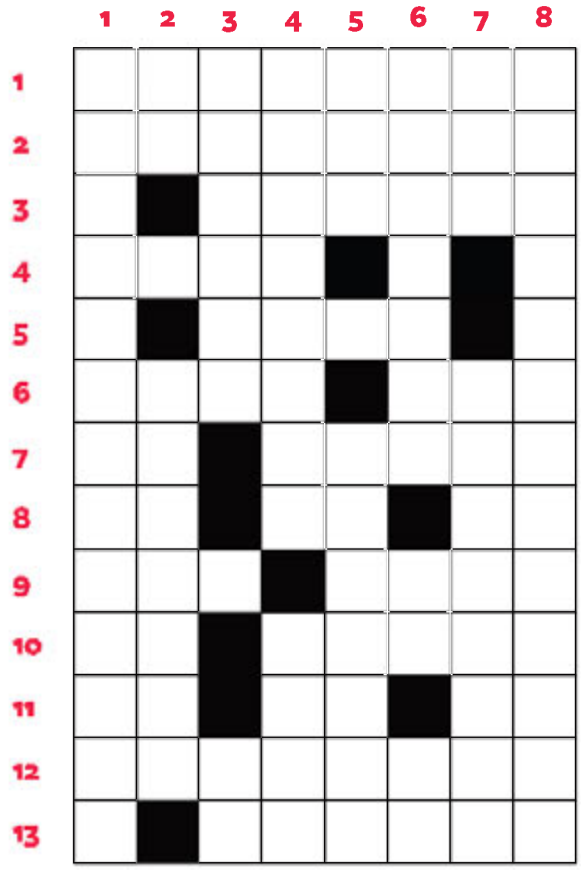
« Après avoir diligeamment enquêté et s'être amusé à receuillir des témoignages divertissant de naviguateurs, de copilotes et de passagers, la journaliste rédigea son article. Celui-ci avait très aux anecdotes survenues aux cours de divers voyages effectués à bord d'une montgolfière, sur des canaux pneumatiques, à bord de sous-marins et d'avions supersonniques, et même… sur un tapis-volant ! »

« Quant on se promène sur les apontements, entre les encres et les grapins rouillés, parmi les filets sèchant le long des quais, on peut apercevoir un vieux loup de mer septuagennaire au visage balâfré. Revêtu de son kaban élimé au col, il tire sur sa sampiternelle pipe qu'il a rapporté d'un ilôt coralien et narre infatiguablement les forts passionnants épisodes qui ont jalonnés sa vie de marin. »

Extraits des tests de qualification 1986-1996 des championnats d'orthographe et Dicos d'or de *Lire*.

Mots croisés

de Jean-Pierre Colignon



Horizontalement

1. Symbole de tension. **2.** Les Spinaliens ne sauraient la méconnaître. **3.** Dans le bon sens, se montrait très cavalier, voire brutal. **4.** Pas toujours prise en charge. **5.** Son empire est-il, lui aussi, disloqué ? **6.** Ne sont pas à un jour près. Demeure dans le Midi. **7.** Cardinaux. Eminences arabes. **8.** Précède une suite. Personnel. Note. **9.** N'avait pas trois cases, mais une. De droite à gauche, partenaire du déclarant. **10.** Exercices. Découverte émerveillée de Monsieur Jourdain. **11.** La fin de l'éternel. Bâtisseur de rêves. Source de bruits. **12.** Approuvé. **13.** Organismes de contrôle.

Verticalement

1. Peut-on y faire de la grande cuisine ? **2.** Quartiers de Lima. Très familièrement, néné. **3.** Père de l'« Homme aux mille ruses ». Phonétiquement : conspua. **4.** Raffolaient des lardons, raconte-t-on. Appel discret. **5.** Habille. Moule. **6.** Oblige à faire plus d'un pli. En texto : messager, autrefois. Cours qu'on peut sauter. **7.** Dépôt sans intérêt. Asperge des jardins. **8.** On y voit souvent des niveleuses.

Un sans-faute

Surlignez les mots mal orthographiés et récrivez-les sans erreur ci-dessous.
La ponctuation et les majuscules ne comptent pas.

« Quoi qu'ils aient fait des plans démenciels dans le dessin de râfler les vingt et un millions deux mille deux cents cinquante francs contenus dans les coffres-forts de deux ex-bonnettiers radoteurs, les hors-la-loi ne s'étaient pas douté du guet-appens qui leur était préparé. En effet, s'étant immissés dans la maison aux ténêbres épais, ils s'étaient trouvé assaillis par des policiers plutôt mastocs. Réalisant trop tard que d'aucuns s'était joué d'eux, ils manifestèrent expressement une colère exacerbée. »

Extrait des tests de qualification 1986-1996 des championnats d'orthographe et Dicos d'or de *Lire*.

Vocabulaire

1. De quel pays est originaire chacun des mots suivants ? Écrivez dans la case le numéro correspondant à l'origine du mot.

☐	***a.*** leitmotiv	**1.**	mot espagnol
☐	***b.*** nunatak	**2.**	mot esquimau
☐	***c.*** améthyste	**3.**	mot italien
☐	***d.*** moka	**4.**	mot arabe
☐	***e.*** contrebande	**5.**	mot grec
☐	***f.*** conquistador	**6.**	mot allemand

2. Cochez les cases correspondant aux phrases correctes.

☐ ***a.*** Consciencieusement, il n'achetait qu'à bon escient.
☐ ***b.*** Je vous serais gré de bien vouloir me répondre.
☐ ***c.*** En ce moment, il a des ennuis pécuniers.
☐ ***d.*** Il arrive à cet homme d'être très dur, voire tyrannique.

3. Dans chaque série de mots, cochez la ou les cases correspondant aux intrus.

a. Famille de *pierre* :
☐ pétrole — ☐ pétrin — ☐ perron

b. Famille de *verre* :
☐ verglas — ☐ vitriol — ☐ verrou

c. Famille de *sel* :
☐ salaire — ☐ selle — ☐ salpêtre

4. Cochez la case correspondant au sens réel de chacune de ces deux expressions.

a. Le tonneau des Danaïdes
☐ un vin grec millésimé
☐ une personne au fort embonpoint
☐ une tâche infinie, interminable

b. Avaler des couleuvres
☐ mettre les bouchées doubles
☐ croire n'importe quoi
☐ protéger des malfaiteurs

5. De l'argot au français : reformez des paires d'yeux, d'oreilles, de jambes, de mains et de pieds ! Inscrivez dans la case vide le numéro du mot en argot correspondant.

les yeux	●	◐	les gigots
les oreilles	●	◐	les châsses
les jambes	●	◐	les esgourdes
les mains	●	◐	les arpions
les pieds	●	◐	les patoches

6. Vous êtes ingambe… alors, quelle est celle des trois propositions suivantes qui vous convient ? Cochez-en la case.

☐ ***a.*** Je peux marcher d'un bon pas.
☐ ***b.*** Les déplacements me sont rendus difficiles.
☐ ***c.*** J'ai été amputé d'une jambe.

7. Le refus d'un juge ou d'un tribunal de rendre justice à quelqu'un est :

☐ ***a.*** un déni de justice
☐ ***b.*** un délit de justice
☐ ***c.*** un démis de justice

8. Dire de quelqu'un qu'il connaît les « êtres d'une maison », c'est dire qu'il en connaît :

☐ ***a.*** les habitants
☐ ***b.*** les lieux et leur disposition

9. « J'ai vendu un vieux livre au bouquiniste qui est tout roussi. » Cette phrase contient-elle :

☐ ***a.*** un barbarisme ?
☐ ***b.*** un janotisme ?
☐ ***c.*** un pléonasme ?

10. *La Rabouilleuse* est le titre d'un roman de Balzac. Qu'est-ce qu'une rabouilleuse ?

☐ ***a.*** une femme qui travaille le cuir et façonne des selles pour les chevaux ?
☐ ***b.*** une femme qui touille l'eau avec un bâton pour prendre les poissons ?
☐ ***c.*** une femme qui ramasse dans les champs la rabouille, plante qui guérit les douleurs rhumatismales ?

Quiz

Le pluriel

1. Cochez les cases des pluriels bien orthographiés et rayez les pluriels mal orthographiés.

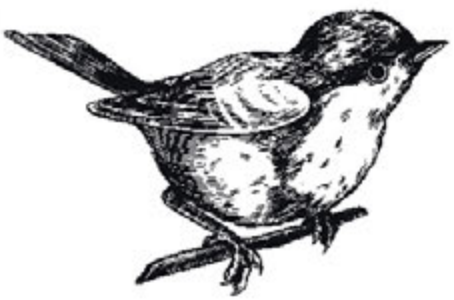
☐ ***a.*** des carnavals
☐ ***b.*** des récitals
☐ ***c.*** des chacals
☐ ***d.*** des soupiraux
☐ ***e.*** des essieux
☐ ***f.*** des chefs-lieux
☐ ***g.*** des éventaux
☐ ***h.*** des pneux

2. Rayez les s en trop.

a. des avant[s]-dernier[s]
b. des arrière[s]-saison[s]
c. des sou[s]-chef[s]
d. des dessu[s]-de-lit[s]
e. des avant[s]-toit[s]
f. des arrière[s]-chœur[s]
g. des à-côté[s]
h. des face[s]-à-main[s]

3. Cochez les cases correspondant aux mots qui s'emploient toujours au pluriel.

☐ ***a.*** fiançailles
☐ ***b.*** rails
☐ ***c.*** soucis
☐ ***d.*** prémices
☐ ***e.*** oripeaux
☐ ***f.*** braises
☐ ***g.*** ambages
☐ ***h.*** pénates



4. Cochez les cases correspondant aux mots composés bien orthographiés.

☐ ***a.*** des gagne-petits
☐ ***b.*** des trompes-la-mort
☐ ***c.*** des cache-cols
☐ ***d.*** des tout-petits
☐ ***e.*** des pommes de terre
☐ ***f.*** des casse-têtes
☐ ***g.*** des petits-gris
☐ ***h.*** des arcs-en-ciel
☐ ***i.*** des casse-cous

5. Cochez les cases correspondant aux mots bien orthographiés.

☐ ***a.*** des œils-de-bœufs
☐ ***b.*** des vice-présidents
☐ ***c.*** des abat-jour
☐ ***d.*** des riz
☐ ***e.*** des landaux
☐ ***f.*** des soupirails
☐ ***g.*** des pur-sang

6. Combien de fois la lettre s manque-t-elle dans cette phrase ? Inscrivez la réponse sur la ligne ci-dessous.

Entre chien et loup, des boute-en-train assis sous des chêne-liège dégustaient des saint-pierre en agitant des chasse-mouche devant des chat-huant et des loup-cervier enfermés dans les cages d'un zoo.

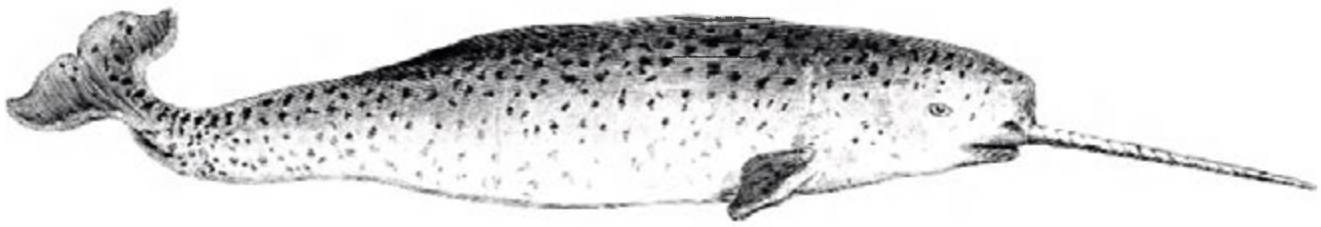
Il manque ____ *s.*

7. Cochez les cases correspondant aux mots invariables au pluriel.

☐ ***a.*** rouge-gorge
☐ ***b.*** gaz
☐ ***c.*** fa
☐ ***d.*** vidéocassette
☐ ***e.*** lynx
☐ ***f.*** estomac
☐ ***g.*** supermarché
☐ ***h.*** dahlia
☐ ***i.*** porte-plume

8. Lequel de ces mots ne fait pas son pluriel en *-als* ?

☐ ***a.*** un narval
☐ ***b.*** un sisal
☐ ***c.*** un piédestal
☐ ***d.*** un mistral
☐ ***e.*** un cérémonial



Anagrammes

par Jacques Perry-Salkow

Trouvez les anagrammes des titres d'ouvrage donnés en italique ci-dessous.

a • « J'entrai dans cette zone de l'existence où les disparitions autour ne sont plus aussi scandaleuses, où l'on commence à s'inquiéter pour soi. »

Le Goût du bonheur
Sophie Avon, Mercure de France, 2024

b • « Rien sur la terre ne ressemble à l'amour inaperçu d'une enfant retirée dans l'ombre »

Lettre d'une inconnue
Stefan Zweig, dessins de Pierre Mornet, Magnard, 2023

c • *Silence d'amour*
Matthieu Parciboula, Casterman, 2024

d • *La Lenteur*
Milan Kundera, Gallimard, 1995

e • « La vie d'adulte, le dernier battement de carte d'un tricheur utile. »

Ce qui reste de pulpe
Sarah Hatimi, premier recueil poétique, Abstractions, 2024

Un sans-faute

Surlignez les mots mal orthographiés et récrivez-les sans erreur ci-dessous.
La ponctuation et les majuscules ne comptent pas.

« Quoi qu'on n'eût peu l'envie de rire ce jour là, on se laissa déridé par des chinpanzés délurés et des gibons bien grimaçant. En effet, ces anthropoïdes s'étaient plus à provoquer un de ses remue-ménages dans le zoo ! Jugez un peu : trente et un sacs de siure avaient été transpercée, les jacquettes des gardiens éfaufilés et les visiteurs s'étaient laissés distribuer des billets grâcieusement.
Manquant d'un sujet substanciel, des journalistes éclecthiques s'étaient rués vers ledit zoo et écrivaient à la volée ce qui auraient pu constituer des Mémoires passionnantes sur le sujet, et, comme on craignait que l'actualité ne se présenta sous de mauvaises auspices, on fit là une avec cette joyeuse équipe. »

Extrait des tests de qualification 1986-1996 des championnats d'orthographe et Dicos d'or de *Lire*.

Un sans-faute

Surlignez les mots mal orthographiés et récrivez-les sans erreur ci-dessous.
La ponctuation et les majuscules ne comptent pas.

« Ah ! Révolution, que de manifestations on a d'ors et déjà organisé en ton nom ! Grâce au bicentenaire, combien de discours dythirambiques l'on a prononcé, combien de spectacles se sont montés et combien d'historiens se sont plus et se sont délectés à examiner des fac-similes de divers assignats… Quelques deux cents cinquante ouvrages sont parus sur le sujet… Et la dictée ? me direz-vous. D'après les on-dits, elle serait prévue – au pis-aller – vers brûmaire ; aussi prévoyiez des laissez-passers en règle pour ce jour-là. Quand aux coqs, ils se portent bien, mais ils se sont demandés s'ils n'allaient pas troquer la crête traditionnelle pour le bonnet phrigyen, voir la cocarde : où va-t'on ! »

« Arc-boutés sous des monceaux de bagages barriolés, des baladeurs tonitruants sur les oreilles, ces passagères arrivant de Buenos Aires s'étaient pressées vers les rembardes de la sortie de l'aréogare. Quoi qu'elles aient eues des nerfs d'acier et aient esquissées quelques déhanchements au son d'une samba, elles s'étaient succédées à la douane à reculon. En effet, bien qu'elles se fussent offusquées qu'on fouilla si fièvreusement leurs effets, on eut cure des avis de chacune d'elles. Cependant, les douaniers durent constater qu'entre trois pull-over rouilles et deux nappes effaufilées, elles n'avaient rien qui fut compromettant. »

Extraits des tests de qualification 1986-1996 des championnats d'orthographe et Dicos d'or de *Lire*.

Les accords

1. Cochez les cases correspondant aux phrases bien orthographiées.

☐ ***a.*** Elle est belle et bien revenue me voir.
☐ ***b.*** Elle l'a échappé belle.
☐ ***c.*** Elle a recommencé de plus belle.

2. Cochez les cases correspondant aux participes passés bien accordés.

Quand elles se sont levé ☐ ***a.*** elles ne se sont pas regardées ☐ ***b.*** l'une s'est lavé ☐ ***c.*** les mains, puis se les est essuyé ☐ ***d.*** sans que l'autre se soit retourné. ☐ ***e.***

3. Cochez les cases correspondant aux mots bien orthographiés.

a. ☐ une tierse ☐ tierce personne
b. une solution ☐ adéquat ☐ adéquate
c. des azalées ☐ fleuries ☐ fleuris
d. des amphores ☐ grecques ☐ grecs
e. des arrhes ☐ versées ☐ versés
f. des feuilles ☐ caducs ☐ caduques

4. Cochez la case lorsque la phrase est bien orthographiée.

☐ ***a.*** Ils ont laissé les chiens jouer dans la cour.
☐ ***b.*** Les recueils dont ces poèmes ont été extrait appartenaient à un bibliophile.
☐ ***c.*** Pourquoi toi qui d'habitude agit calmement t'emportes-tu si vivement aujourd'hui ?

Les lettres doubles et les lettres muettes

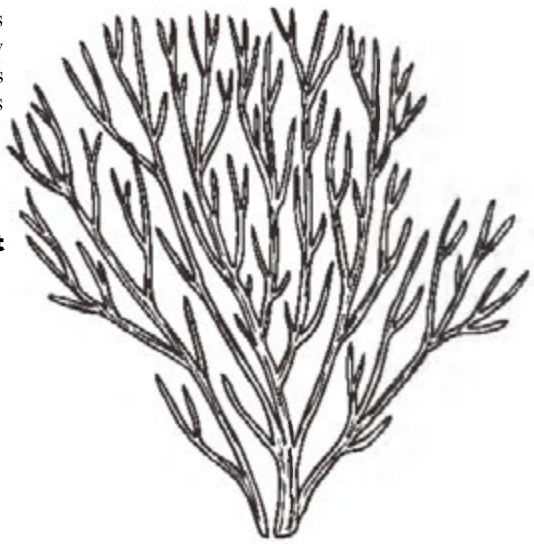
1. Barrez le *[e]* s'il ne doit pas figurer dans le nom.

☐ ***a.*** un déploi[e]ment
☐ ***b.*** une voi[e]rie
☐ ***c.*** une métai[e]rie
☐ ***d.*** un remerci[e]ment
☐ ***e.*** une sci[e]rie
☐ ***f.*** une soi[e]rie
☐ ***g.*** une plaidoi[e]rie
☐ ***h.*** un dévou[e]ment

2. Combien de fois la lettre *h* manque-t-elle dans ce texte ? Inscrivez la réponse sur la ligne ci-dessous.

Dans le massif rénan, j'ai visité tous azimuts des termes où des baigneurs létargiques venaient soigner leurs rumatismes. Il y avait des Magrébins, des Ganéens, des Guatémaltèques, et même un Français ernieux tout ébété de me rencontrer.

La lettre *h* manque ⌊_____⌋ fois.



3. Cochez les cases correspondant aux mots bien orthographiés.

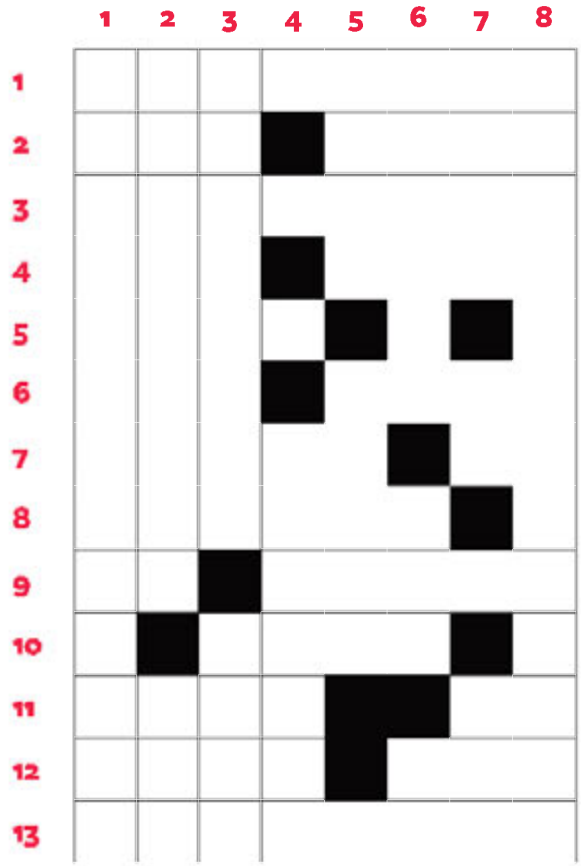
☐ ***a.*** monnaie
☐ ***b.*** sonner
☐ ***c.*** tonnerre
☐ ***d.*** monnayer
☐ ***e.*** consonne
☐ ***f.*** étonner
☐ ***g.*** monnétaire
☐ ***h.*** sonnate
☐ ***i.*** détonnation

4. Barrez – s'il y a lieu – la case contenant la lettre superflue.

☐ ***a.*** courba[t][t]u
☐ ***b.*** co[r][r]ail
☐ ***c.*** interva[l][l]e
☐ ***d.*** coyo[t][t]e
☐ ***e.*** tra[p][p]u
☐ ***f.*** pi[l][l]ule
☐ ***g.*** masco[t][t]e
☐ ***h.*** tra[p][p]iste

Mots croisés

de Jean-Pierre Colignon



Horizontalement

1. Sous fifre. **2.** Sœur de lai. De droite à gauche, surface plane. **3.** Fait des apparitions. **4.** Principe chinois. Est manifestement contre. **5.** Cours de Bretons. **6.** Technique de procréation. Terre ceinte. **7.** On vante la blancheur de ses mains. N'est pas hors de portée. **8.** Assurément. **9.** Ainsi se termine tout racontar. Abrasif dont se sert le polisseur. **10.** Permet de se parler entre clans. **11.** Inscription sur la Croix. La moitié d'un veto. **12.** Ouvert aux pros comme aux autres. Dépôt vraiment sans intérêt. **13.** En un certain sens, c'était pour Littré et d'autres un synonyme de souillon.

Verticalement

1. Self sévices. **2.** Faire du beau. Dans l'embonpoint, mais pas dans le surpoids. **3.** Un rigolo vieilli… Ne sont pas à un jour près. **4.** Faux frères. **5.** Défaite prussienne. Virages évitant les piquets. **6.** On y entre en tremblant. Fut à l'initiative de la création de « bahuts ». 100 pour les Romains. **7.** Bien huilé. Porte des bordelaises ou des champenoises. Précision d'itinéraire. **8.** Naguère, auraient été qualifiés de « cocardiers ».

Un sans-faute

Surlignez les mots mal orthographiés et récrivez-les sans erreur ci-dessous.
La ponctuation et les majuscules ne comptent pas.

« Tout excitées par les images psychédiliques et par les décibelles fort assourdissantes d' un clipe, les jeunes télespectateurs trépignaient en attendant la vedette rock du moment quand surgit sur l'écran un énorme galinacé tout rouge qui ventait la qualité des pattes aux œufs. Publicité oblige ! »

Extrait des tests de qualification 1986-1996 des championnats d'orthographe et Dicos d'or de *Lire*.

Vocabulaire

1. Dans un roman picaresque, on est assuré de trouver :

☐ ***a.*** un aventurier d'origine populaire.
☐ ***b.*** un Picard expatrié.
☐ ***c.*** un gentilhomme attaché à son domaine.

2. Tous ces verbes s'emploient pour désigner le cri du hibou, sauf un. Lequel ?

☐ ***a.*** hululer
☐ ***b.*** huer
☐ ***c.*** ululer
☐ ***d.*** boubouler
☐ ***e.*** hurler

3. Derrière le mot *perchiste* se cachent des métiers très différents. Quel est le domaine dans lequel un perchiste n'intervient pas ?

☐ ***a.*** le ski
☐ ***b.*** le cinéma
☐ ***c.*** la natation
☐ ***d.*** le saut à la perche

4. Cette armée ne peut pas subir de défaite… Elle est :

☐ ***a.*** invaincue
☐ ***b.*** invincible

5. Le sportsman est-il :

☐ ***a.*** un athlète complet ?
☐ ***b.*** un fabricant de chaussures de sport ?
☐ ***c.*** un amateur de courses de chevaux ?

6. Un procès-verbal est-il toujours écrit ?

☐ ***a.*** oui, obligatoirement
☐ ***b.*** non, puisque, justement, il est verbal

7. Dans un tribunal, qui prononce le réquisitoire ?

☐ ***a.*** l'avocat de la défense
☐ ***b.*** le juge
☐ ***c.*** le procureur

8. Lequel de ces mots ne désigne pas une lampe ?

☐ ***a.*** carcel
☐ ***b.*** pholiote
☐ ***c.*** lamparo
☐ ***d.*** quinquet
☐ ***e.*** photophore

9. *Prendre le contre-pied de…*, au sens abstrait de « être d'un avis contraire », est une expression qui trouve son origine :

☐ ***a.*** dans les sports de glisse : le skieur met un ski dans le sens inverse de l'autre pour faire demi-tour.
☐ ***b.*** dans la vénerie : les chiens, s'étant trompés sur le sens de la fuite de la bête, en suivent les traces à rebours.
☐ ***c.*** dans l'art de la danse : ne pas danser en accord avec son partenaire.

10. Laquelle de ces trois personnes ne peut plus du tout vous parler ?

☐ ***a.*** celle qui présente une polypnée
☐ ***b.*** celle qui est en apnée
☐ ***c.*** celle qui est atteinte de dyspnée

Quiz

Vrai ou faux ?

1. Il y a des fautes d'orthographe dans les cinq phrases suivantes d'auteurs connus. Vrai ou faux ?

a. « Il avait craint, grande comme je l'étais devenue, que [...] j'imitasse son timbre de voix, qui parfois s'encanaillait. » Marguerite Yourcenar, *Quoi ? L'Éternité*, p. 224 (Gallimard)

○ Vrai ○ Faux

b. « La construction archaïque d'immeubles médiocres et d'affreux pavillons ne pouvaient que provoquer injustice et révolte. » Michel Debré, *Gouverner*, p. 165 (Fayard)

○ Vrai ○ Faux

c. « Il faisait charger à bord de ses navires des caisses de ces précieux quolifichets. » J.M.G. Le Clézio, *Le Rêve mexicain*, p. 22 (Gallimard)

○ Vrai ○ Faux

d. « Des barques à voiles latines grenat et coques de toutes les couleurs, orange, blanches, bleu pâle. » Erik Orsenna, *L'Exposition coloniale*, p. 197 (Seuil)

○ Vrai ○ Faux

e. « Jeudi, elle s'est fait belle en l'attendant. » Marie Cardinal, *Une vie pour deux*, p. 178 (Le Livre de Poche).

○ Vrai ○ Faux

2. Cochez la case correspondant à la réponse Vrai ou Faux.

a. En tant qu'adjectif numéral, *mille* est toujours invariable.

○ Vrai ○ Faux

b. Dans *ci-gît*, *gît* est le présent du subjonctif du verbe *gésir*.

○ Vrai ○ Faux

c. *Fauve*, en tant qu'adjectif de couleur, est invariable.

○ Vrai ○ Faux

3. Cochez la bonne case.

a. Illusionniste s'écrit avec 2 *n*.

○ Vrai ○ Faux

b. Les notes de musique *do*, *ré*, *mi* sont des noms communs.

○ Vrai ○ Faux

c. Le mot *hippocampe* est bien orthographié.

○ Vrai ○ Faux

d. *Lycée*, *génie*, *musée* et *apogée* sont tous du genre masculin.

○ Vrai ○ Faux

e. L'adjectif de couleur *crème* est toujours invariable.

○ Vrai ○ Faux

f. Les mots suivants sont trois noms d'animaux : *lait*, *jarre*, *canne*.

○ Vrai ○ Faux

g. On doit écrire ainsi la locution *noir comme du jais*.

○ Vrai ○ Faux

4. Cochez la bonne case.

a. Le verbe *succomber* n'a jamais de complément d'objet direct.

○ Vrai ○ Faux

b. *Bijou*, *caillou*, *genou*, *pou*, *hibou*, *joujou* sont les seuls mots en ou à prendre un *x* au pluriel.

○ Vrai ○ Faux

c. *Zigzag*, *micmac*, *glouglou* s'écrivent toujours en un mot.

○ Vrai ○ Faux

d. Au pluriel, *ex aequo* prend un *s* final.

○ Vrai ○ Faux

e. *Croît* peut être un nom commun.

○ Vrai ○ Faux

f. *Prévaux* n'est pas une forme de l'impératif présent du verbe *prévaloir*.

○ Vrai ○ Faux

g. La phrase *Ils se sont passés de manger* est bien orthographiée.

○ Vrai ○ Faux

h. Le mot *étymologie* peut avoir deux orthographes.

○ Vrai ○ Faux

5. *Salade, saumure, saugrenu, salaire, saucisse, salpêtre* : tous ces mots appartiennent à la famille du mot *sel*.

○ Vrai ○ Faux

6. Le symbole chimique CO_2 désigne l'oxyde de carbone.

○ Vrai ○ Faux

7. « Dupont ou Durand seront le premier ministre dans un mois » : cette phrase est correcte.

○ Vrai ○ Faux

8. Héros d'un conte de Perrault, Riquet a une huppe.

○ Vrai ○ Faux

9. Tous ces homonymes existent dans la langue française.
taure, tort, tors, tore, torr

○ Vrai ○ Faux

Anagrammes

par Jacques Perry-Salkow

Trouvez les anagrammes des titres d'ouvrage donnés en italique ci-dessous.

a. « Avec l'élégance d'une goutte d'eau qui danse sur du métal brûlant, Ariane tourbillonnait sur la piste. »

Un monde à refaire
Claire Deya, L'Observatoire, 2024

b. « Ne trahissez plus vos rêves, c'est votre essence même ! »

La Scénariste
Aurélie Romiguière, Books on Demand, 2022

c. « Le temps est une chose étrange. Il passe, c'est tout. Quoi qu'il arrive, il disparaît. »

Mon autre
Herbjorg Wassmo, Actes Sud, 2024

d. « Je n'ai rien à dire », murmura-t-elle.

Célestine
Sophie Wouters, Pocket, 2024

Un sans-faute

Surlignez les mots mal orthographiés et récrivez-les sans erreur ci-dessous.
La ponctuation et les majuscules ne comptent pas.

« — Dis, fais-moi une dictée, soupirait une candidate en herbe.
— D'accord, répondit-il. Alors, vas chercher un de tes feutres oranges, saisies-toi d'une feuille de papier grêge. Mais soyions précis. Tu écriras au fur et à mesure que sera lu la dictée. Prend ta plume, et allons-y.
Ainsi fût fait. Au jeu de la dictée, d'amblée, la candidate tètue s'était mis à épeller les mots. Les voyelles avaient virvolté, les consonnes s'étaient entrechoquées et les pièges s'étaient succédés sans qu'il parut y avoir un quelconque danger.
— Point final !
— Ouf ! mais combien de fautes ai-je dont fait ? »

Extrait des tests de qualification 1986-1996 des championnats d'orthographe et Dicos d'or de *Lire*.

Quiz

Les homophones

1. Rayez les mots mal orthographiés.

a. Si tôt/Sitôt les Championnats ouverts, il consulta les dictionnaires.
b. Et pour ne pas être marri/mari il s'entraînait de jour, de nuit.
c. Plus de balades/ballades dans la nature : il révisait mots et tournures.
d. Cela dans le dessein/dessin heureux de triompher des paresseux.
e. Car sont sensés/censés être gagnants ceux qui auront appris à temps.

2. Des deux mots encadrés, rayez chaque fois celui qui ne convient pas.

En |butte|but| à des propos railleurs, elle a refusé de prêter le |flan|flanc| à des bavardages qui ont tourné|court||courts|car elle s'est fait |fort|forte| de les faire cesser de |but|butte| en blanc.

3. Cochez les cases correspondant aux mots bien orthographiés.

a. Les ☐ cahots ☐ chaos de la voiture secouaient les passagers.
b. Placez ce ☐ philtre ☐ filtre à café.
c. Laissez-le : aujourd'hui, il a beaucoup ☐ à faire ☐ affaire.
d. Les ☐ quelquefois ☐ quelques fois où je suis allé le voir, il peignait.
e. Ce vase n'est pas très ☐ différend ☐ différent des autres.

4. Cochez les cases correspondant aux formes correctes.

a. ☐ Quoi qu'il ☐ Quoiqu'il advienne, venez me voir.
b. Il ne comprend pas votre langue ☐ parce qu'il ☐ par ce qu'il est étranger.
c. Il est sérieux, ☐ quoique ☐ quoi que parfois fantasque.
d. ☐ Quelle que ☐ Quelque soit l'heure, frappez à la porte !
e. ☐ Quels qu'aient ☐ Quelqu'aient été ses sentiments, il s'est tu.

5. Cochez la case correspondant au mot qui convient dans chaque phrase.

a. L'ordonnance portait le |_____| royal.
☐ seau ☐ sot ☐ sceau ☐ saut

b. Ses yeux |_____| me regardaient.
☐ pairs ☐ pères ☐ pers ☐ paires

c. Il avait démarré au |_____| de tour.
☐ car ☐ quart ☐ carre

d. Un |_____| vaut quatre-vingt-dix degrés.
☐ cadran ☐ quadrant

Conjugaison

1. Cochez les cases correspondant aux verbes qui sont conjugués à l'imparfait de l'indicatif.

☐ ***a.*** j'acquerrais
☐ ***b.*** vous riez
☐ ***c.*** il ployait
☐ ***d.*** tu payais
☐ ***e.*** nous enseignons
☐ ***f.*** je jetai

2. Cochez les cases correspondant aux verbes bien orthographiés.

a. Mieux valait qu'elle ☐ s'inscrivit ☐ s'inscrivît immédiatement au concours.
b. Bien qu'il ☐ grêlât ☐ grêla, il ☐ sortît ☐ sortit.
c. La fête ☐ dura ☐ durât jusqu'à ce que l'héroïne ☐ partît ☐ partit.
d. Tout le monde s'ennuyait quand ☐ survînt ☐ survint un drôle de visiteur.

3. Cochez les cases correspondant aux verbes bien orthographiés à l'impératif présent.

☐ ***a.*** Assailles cette ville !
☐ ***b.*** Revêts ce manteau !
☐ ***c.*** Acquière cette maison !
☐ ***d.*** Pourvois à son éducation !
☐ ***e.*** Bats ce tapis !
☐ ***f.*** Vas t'inscrire !
☐ ***g.*** Résous ce problème !
☐ ***h.*** Recouds ce bouton !

4. Cochez les cases correspondant aux verbes bien orthographiés à l'indicatif présent.

☐ ***a.*** il vaint
☐ ***b.*** il clot
☐ ***c.*** il moud
☐ ***d.*** il absoud
☐ ***e.*** il mort
☐ ***f.*** il crochète
☐ ***g.*** il déchoie
☐ ***h.*** il poind

5. Cochez les cases correspondant aux phrases bien orthographiées.

☐ ***a.*** Quoique le dernier sondage lui fût favorable, ce candidat n'a pas été élu.
☐ ***b.*** C'est à la fin de la compétition que l'athlète confia ses impressions.
☐ ***c.*** Elles seraient bien allées au théâtre, si tant est qu'il s'y joua une comédie.
☐ ***d.*** Les clientes exigèrent qu'on leur remboursa les objets défectueux qu'elles avaient achetés.

Un sans-faute

Surlignez les mots mal orthographiés et récrivez-les sans erreur ci-dessous.
La ponctuation et les majuscules ne comptent pas.

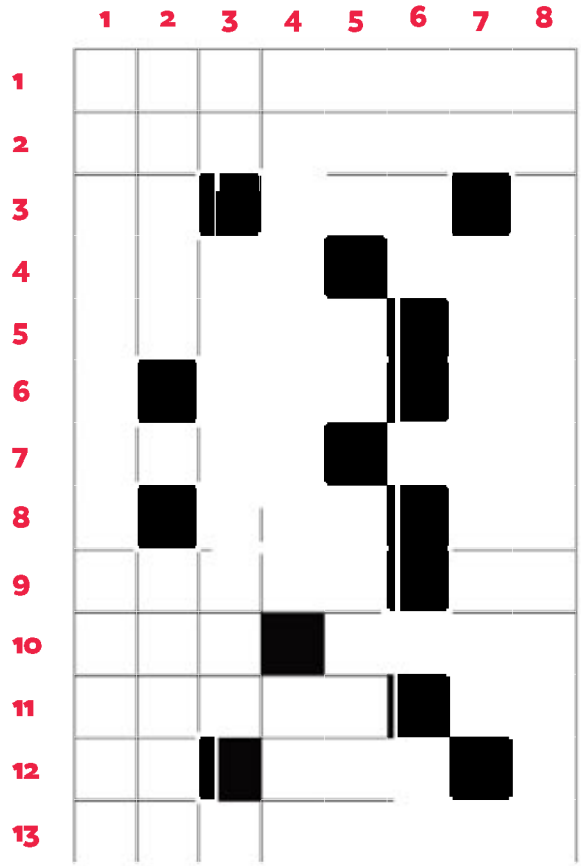
« Les aventuriers, ayant aperçus au loin des rougeoiments, s'étaient frayés un chemin à travers des lianes entrelassées et des tiges enchevêtrées qu'ils avaient coupés à la hâche. Les cris stridents des oiseaux brun-rouge, qu'interrompait le feûlement d'un lion et le barissement d'un éléphant, semblaient s'être uni pour appeurer ces hommes qui se suivaient en file indienne par des sentiers impratiquables. Qu'allait-il trouver au bout du chemin ? »

« Rien n'est plus délisieux que d'écouter, avec des amis qui partagent les mêmes goûts musicaux, du rock, de la grande musique ou de veilles chansons françaises dont la mélodie, loin d'être démodé, apparaît au contraire fraîche et novatrice. D'ailleurs certains groupes se sont employé à rechercher dans notre patrimoine sonore les ères, les refrains, qui, réenregistrées, deviendront des tubes. »

Extraits des tests de qualification 1986-1996 des championnats d'orthographe et Dicos d'or de *Lire*.

Mots croisés

de Jean-Pierre Colignon



Horizontalement

1. Mot d'auteur. **2.** Permet de voir un sous-marin. **3.** De droite à gauche, long cours oriental. Grand éditeur de jeux de cartes. **4.** Courants en Espagne. Veut sortir du rang. **5.** Prix pour une vedette. Cale en forme de lettre. **6.** Cité en Belgique. Partie de rami. **7.** Sur la Croix. Dans une formule de renvoi. **8.** Élément chargé. Au bout de la nuit. **9.** Homme au vaste répertoire. Retranché phonétiquement. **10.** Indice de sensibilité. Dont l'enseignement est inutile. **11.** Ont une beauté piquante. A été appris. **12.** Romains. Une allocation française. **13.** Anciens cabots.

Verticalement

1. Futés. **2.** Troubles des sens. Coupe du monde. **3.** A plusieurs faces. Flûtes de forme ovoïde. **4.** Reflet de l'arc-en-ciel. Désert de dunes. **5.** Impôt social. Deux lettres pour un facteur. Rivière européenne marquant une frontière. **6.** Ça fait un pli. Il dure le temps d'une révolution. **7.** Préfixe qui réunit. Claques retentissantes. **8.** Agents de liaison.

Un sans-faute

Surlignez les mots mal orthographiés et récrivez-les sans erreur ci-dessous.
La ponctuation et les majuscules ne comptent pas.

« Armées des plumes les plus acerrées et utilisant les ancres les plus indélèbiles, ils vont faire des pieds de nez aux accords des participes passés. Leurs meilleurs alliers : les dictionnaires – ou les dicos, comme on se plait à les appeller –, de vrais copins qu'ils retrouvent acidument et dans lesquels ils furètent en long, en large et en travert pour asseoir leur bonheur intellectuel. »

Extrait des tests de qualification 1986-1996 des championnats d'orthographe et Dicos d'or de *Lire*.

Les accords

1. Cochez les cases correspondant aux phrases bien orthographiées.

☐ ***a.*** Elles se sont reproché leurs erreurs, puis elles se sont réconciliées.
☐ ***b.*** Ils s'étaient fait les champions du rire.
☐ ***c.*** Aujourd'hui, cet homme ne pèse plus les cent kilos que jadis il a pesé.

2. Cochez les cases correspondant aux groupes de mots bien orthographiés.

☐ ***a.*** des reflets verts clairs
☐ ***b.*** des sacs mauves
☐ ***c.*** des écharpes turquoises
☐ ***d.*** des yeux noisettes
☐ ***e.*** des fumées bleuâtres
☐ ***f.*** des tons indigos
☐ ***g.*** des pétales roses
☐ ***h.*** des laines beiges
☐ ***i.*** des rayures oranges

3. Cochez les cases correspondant aux phrases bien orthographiées.

☐ ***a.*** Il nous parla des dangers qu'il avait courus.
☐ ***b.*** Je ne vous révèle pas combien de réunions il a fallu avant de mettre nos partenaires d'accord.
☐ ***c.*** L'étape du jour est plus courte qu'on ne nous l'avait annoncée.

4. Cochez les cases correspondant aux phrases bien orthographiées.

☐ ***a.*** C'est moi, et moi seul, qui peut te donner la solution du problème.
☐ ***b.*** Voici les tableaux qu'ils ont faits venir de l'étranger pour l'exposition consacrée à Gauguin.
☐ ***c.*** C'est sa sœur qu'il a appelée par son prénom.
☐ ***d.*** Douze acteurs ont été choisis, parmi les cent proposés, pour ce film.

5. Cochez les cases correspondant aux phrases bien orthographiées.

☐ ***a.*** Ils ont abordé le sujet tous de go.
☐ ***b.*** Elle est toute heureuse de le revoir.
☐ ***c.*** Nous parlons des tout derniers livres parus.
☐ ***d.*** C'est une tout autre question.
☐ ***e.*** Elle est toute à la fois sage et ignorante.
☐ ***f.*** Voilà une émission tout-à-fait réussie.
☐ ***g.*** Il était tout ouïe.

6. Cochez les cases correspondant aux phrases bien orthographiées.

☐ ***a.*** Se sont-ils tus ou se sont-ils esclaffés ?
☐ ***b.*** Se sont-ils plus ou se sont-ils haïs ?
☐ ***c.*** Combien de candidats se sont présentés aux élections sans être élus ?
☐ ***d.*** Ils se sont lancés des injures et se sont traités de tous les noms.

Quand te maries-tu ? **de Paul Gauguin, 1892. Huile sur toile.**

7. Cochez les cases correspondant aux phrases bien orthographiées.

☐ ***a.*** Quelque dix mille personnes assistaient à ce concert.
☐ ***b.*** Que se passera-t-il dans deux cent millions d'années ?
☐ ***c.*** Ce tableau vaut deux cent mille euros.
☐ ***d.*** Le signet est placé à la cent-dixième page.
☐ ***e.*** A la page trois cents arrive le dénouement de l'histoire.

8. Cochez la ou les cases correspondant au bon accord.

a. Nombre de visiteurs ☐ ont contemplé la nouvelle statue. ☐ a contemplé la nouvelle statue.
b. Ces filles viennent de naître. Sont-elles : ☐ des nouveau-nées ? ☐ des nouvelles-nées ? ☐ des nouvelle-nées ? ☐ des nouveaux-nées ?

9. Où est la faute d'accord ?

☐ ***a.*** Elle s'est coupée au doigt.
☐ ***b.*** Elle s'est coupée du monde.
☐ ***c.*** Elle s'est coupée le doigt.

10. Cochez les cases correspondant aux phrases bien orthographiées.

☐ ***a.*** Quelques célèbres qu'ils soient, ils devront se plier au règlement.
☐ ***b.*** Quelques compliments que vous receviez, gardez la tête froide.
☐ ***c.*** Quelque vingt élèves sur vingt-cinq ont obtenu la moyenne.
☐ ***d.*** Quelque soient vos conclusions, prévenez-moi.

Les homophones

1. Cochez la case correspondant au mot bien orthographié.

a. un ☐ volatil ☐ volatile de basse-cour
b. l' ☐ aire ☐ ère de l'aigle
c. la ☐ pal ☐ pale de l'hélice
d. un ☐ flamant ☐ flamand rose

2. Cochez la case correspondant au mot bien orthographié.

a. du ☐ pineau ☐ pinot des Charentes
b. un ☐ cuissot ☐ cuisseau de veau
c. un ☐ crack ☐ krach ☐ crac boursier
d. le ☐ penne ☐ pêne ☐ peine de la porte

3. Cochez la case correspondant au mot qui convient.

a. Ce souterrain est devenu le ☐ repaire ☐ repère d'une bande de malfaiteurs.
b. Les palmiers verts étaient remplis de ☐ dates ☐ dattes jaunes.
c. Le ☐ python ☐ piton est un très grand serpent non venimeux.

4. Dans chaque série d'« homonymes », rayez — si nécessaire — le ou les mots qui n'existent pas en français.

a. verre – ver – vert – vers – vair
b. port – peaure – pore – pors – porc
c. ère – air – aire – ers – hère
d. pair – paire – pert – père – peire

5. Méfiez-vous des homonymes et ne cochez la case que si les deux mots en vis-à-vis ont un rapport direct.

☐ ***a.*** chimie	cilice
☐ ***b.*** astronomie	éclipse
☐ ***c.*** océanographie	plancton
☐ ***d.*** politique	ballottage
☐ ***e.*** finances	krak
☐ ***f.*** littérature	laie

6. Avec deux des mots suivants, vous partez gaiement en promenade ! Mais pas avec le troisième, que vous devez cocher.

☐ ***a.*** ballade
☐ ***b.*** excursion
☐ ***c.*** randonnée

7. Des deux mots ci-dessous, lequel doit venir compléter cette phrase : « Pendant la période … intervint la séparation de l'Afrique et de l'Asie » ?

☐ ***a.*** glaciaire
☐ ***b.*** glacière

8. Dans ces phrases, doit-on écrire *ban* [1] ou *banc* [2] ? Inscrivez le numéro correspondant dans chaque case.

a. On avait convoqué le [ ] et l'arrière-[ ].
b. Le chef de la fanfare ordonna de fermer le [ ].
c. Ces hommes, placés au [ ] des accusés, ne se retrouvent pas pour autant au [ ] de la société.

9. Une brique posée sur l'une de ses faces étroites est placée :

☐ ***a.*** de champ
☐ ***b.*** de champs
☐ ***c.*** de chant

Anagrammes

par Jacques Perry-Salkow

Trouvez les anagrammes des titres d'ouvrage donnés en italique ci-dessous.

a. **« Tu ne dis rien, tu as compris ? Rien. »**

Un éclat rouge
Clémentine Biano, Calmann-Lévy, 2024

b. **Amour & sexualité au temps des algorithmes**

Le code a changé
Aurélie Jean, L'Observatoire, 2024

c. **« Elles avaient pris l'habitude d'aller récupérer les gerbes de fleurs et les cartes manuscrites les soirs suivant les funérailles allemandes. Les premières pour agrémenter leur intérieur, les secondes pour alimenter leur résistance. »**

Les Francs-Tireuses
Emmanuelle Hutin, Anne Carrière, 2024

d. **Un missile de croisière de quarante mégatonnes**

Un océan de rouille
C. Robert Cargill, Albin Michel, 2020

Un sans-faute

Surlignez les mots mal orthographiés et récrivez-les sans erreur ci-dessous.
La ponctuation et les majuscules ne comptent pas.

Qu'un cyclone se lève ou qu'une canicule s'abatte, l'adepte du VTT a une pêche d'enfer. Rien ne serait l'arrêter. Le fasciès comprimé sous un casque antichocs, il enfourche son vélo, et hop ! le voilà dans les sous-bois. Il évite en zigzagant des nids-de-poules, roule en cahottant sur des sentiers bosselés et s'éclate dans les clairières. Infatiguable, il dévalle des pentes verglassées, puis, son parcours du combattant achevé, il met pieds à terre, flappi, crotté, courbatu, mais content.

Extrait des tests de qualification 1986-1996 des championnats d'orthographe et Dicos d'or de *Lire*.

Quiz

Orthographe

1. Cochez, dans chaque série, la case correspondant au nom bien orthographié.

a. ☐ une papilionacée ☐ une papillonnacée ☐ une papillionacée
b. ☐ un tintammare ☐ un tintamarre ☐ un tintamare
c. ☐ un amphytrion ☐ un amphitryon ☐ un amphytryon
d. ☐ un altermoiment ☐ un atermoiment ☐ un atermoiement

2. Combien d'erreurs orthographiques sont contenues dans chacune de ces phrases ?

a. Un jeune Cairote qui roulait en carosse croquait une carotte.
Il y a ☐ erreurs.

b. Un feuilletoniste narrait les aventures inouïes d'un accordéoniste amoureux d'une bouquiniste.
Il y a ☐ erreurs.

c. Sous une pluie torrentielle, un coursier remit un pli confidentiel aux autorités présidentielles.
Il y a ☐ erreurs.

3. Cochez les cases correspondant aux mots bien orthographiés.

☐ ***a.*** un Réunionnais
☐ ***b.*** un Australien
☐ ***c.*** un Kabyle
☐ ***d.*** un Gabonnais
☐ ***e.*** un Phillipin
☐ ***f.*** un Japonais
☐ ***g.*** un Portuguais
☐ ***h.*** un Commorien
☐ ***i.*** un Yéménitte

4. Cochez les cases correspondant aux locutions ou expressions bien orthographiées.

☐ ***a.*** être vieux comme Mathusalem
☐ ***b.*** franchir le Rubicond
☐ ***c.*** être comme l'âne de Buridan
☐ ***d.*** être fier comme Artabans
☐ ***e.*** le colosse de Rhode
☐ ***f.*** l'Hydre de Lerne
☐ ***g.*** le mythe de Sysiphe
☐ ***h.*** le jardin des Espérides

5. Voici des mots désignant des jeux. Cochez les cases correspondant aux noms bien orthographiés.

☐ ***a.*** colin-maillard
☐ ***b.*** belotte
☐ ***c.*** trente-et-quarante
☐ ***d.*** zanzibart
☐ ***e.*** logogriffe
☐ ***f.*** râmi
☐ ***g.*** quatre-cents-vingt-et-un
☐ ***h.*** jaquet
☐ ***i.*** go
☐ ***j.*** baccarat

6. Voici des noms de villes célèbres. Cochez les cases correspondant à ceux qui sont bien orthographiés en français.

☐ ***a.*** Stockholm
☐ ***b.*** Beyrouth
☐ ***c.*** Lisbone
☐ ***d.*** Ottawa
☐ ***e.*** Camberra
☐ ***f.*** Papete
☐ ***g.*** Athènes
☐ ***h.*** Nicosie
☐ ***i.*** Khartoum
☐ ***j.*** Helsinky

7. Cochez la case correspondant au mot mal écrit.

☐ ***a.*** un poulailler
☐ ***b.*** un quincaillier
☐ ***c.*** un groseiller

8. Combien d'erreurs orthographiques la phrase suivante contient-elle ? « Hier, il flanait sans cesse ; aujourd'hui, pantoufflard, il n'éprouve plus aucun intérêts pour quoi que ce soit. »

☐ ***a.*** zéro
☐ ***b.*** une
☐ ***c.*** deux
☐ ***d.*** trois
☐ ***e.*** quatre

9. « Un quart d'heure avant sa mort, il était encore en vie. » Cette lapalissade est une vérité de...

☐ ***a.*** La Palisse ?
☐ ***b.*** Lapalisse ?
☐ ***c.*** La Palice ?

10. Quel est celui de ces noms communs dans lequel il faut remplacer le *y*, fautif, par un *i* ?

☐ ***a.*** larynx
☐ ***b.*** lynx
☐ ***c.*** pharynx
☐ ***d.*** syrynx

Vocabulaire

1. Lequel de ces animaux trompette quand il pousse son cri ?

☐ ***a.*** l'aigle
☐ ***b.*** la fouine
☐ ***c.*** le canard
☐ ***d.*** le renard

2. Qu'est-ce que le brigadier quand il ne s'agit pas d'un chef de brigade ?

☐ ***a.*** un poisson osseux apprécié pour sa chair
☐ ***b.*** un bâton utilisé pour frapper les trois coups au théâtre
☐ ***c.*** une punaise des bois rouge et noir
☐ ***d.*** un fouet de cocher

3. Parmi ces noms de couleurs, lequel est également un nom de coquillage ?

☐ ***a.*** l'indigo
☐ ***b.*** le violet
☐ ***c.*** l'outremer

4. Lequel de ces mots d'origine anglaise ne désigne pas un bateau ?

☐ ***a.*** dinghy
☐ ***b.*** brick
☐ ***c.*** destroyer
☐ ***d.*** paddy

5. Comment traduisez-vous l'expression soulignée de la phrase suivante : « Ils arrivèrent entre chien et loup » ?

☐ ***a.*** à l'aube
☐ ***b.*** alors que les discussions étaient orageuses
☐ ***c.*** à la tombée de la nuit

6. Un discothécaire est-il :

☐ ***a.*** le propriétaire d'un établissement où l'on écoute des disques ?
☐ ***b.*** une personne chargée du prêt de disques ?
☐ ***c.*** un meuble contenant une collection de disques ?

7. Lequel de ces mots ne désigne pas un corvidé ?

☐ ***a.*** cornac
☐ ***b.*** freux
☐ ***c.*** choucas

8. Le pays de cocagne, tel qu'il est dépeint dans les fabliaux du Moyen Âge, est un pays :

☐ ***a.*** où chacun a de tout en abondance.
☐ ***b.*** dont les routes et chemins n'aboutissent nulle part.
☐ ***c.*** désert, où rien ne pousse.

9. Laquelle de ces deux phrases est illogique ?

☐ ***a.*** Les trois occupants de la pirogue pagayaient ferme sur l'atoll.
☐ ***b.*** Les trois occupants de la pirogue pagayaient ferme sur le lagon.

10. Dans un texte, que signifie le mot *sic* ?

☐ ***a.*** voir page suivante
☐ ***b.*** cité textuellement
☐ ***c.*** en aparté

11. Le mouvement rasta tire son nom…

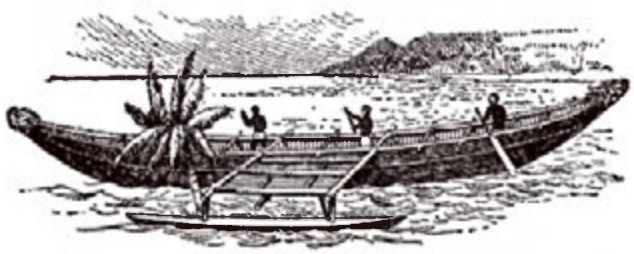
☐ ***a.*** de rastaquouère.
☐ ***b.*** de ras Tafari.
☐ ***c.*** de rassemblement tabou.

12. À quel domaine appartient le mot *anthroponymie* ?

☐ ***a.*** la paléontologie
☐ ***b.*** la médecine
☐ ***c.*** la linguistique

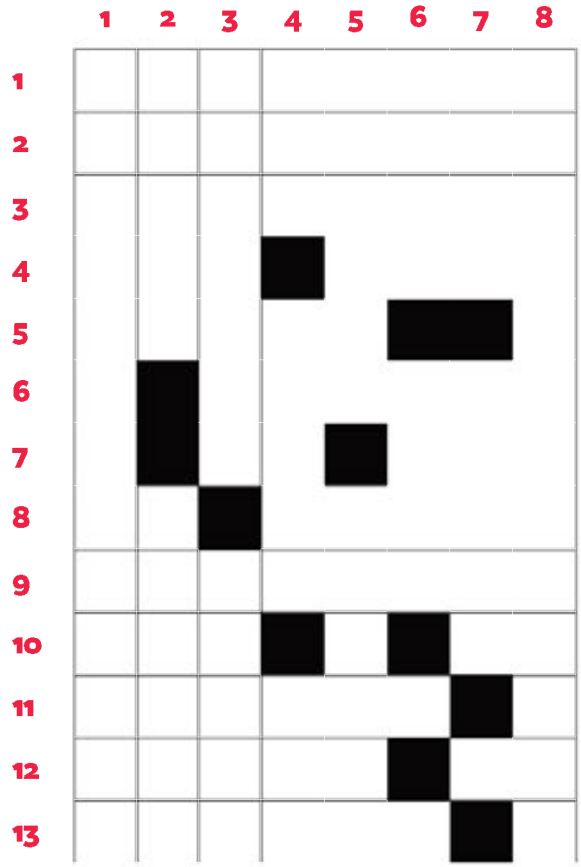
13. Quel est celui de ces trois couples de mots dans lequel les deux composants signifient, en français, rigoureusement la même chose ?

☐ ***a.*** gril/grill
☐ ***b.*** yaourt/yogourt
☐ ***c.*** écologique/écologiste



Mots croisés

de Jean-Pierre Colignon



Horizontalement

1. Le temps des épreuves. **2.** Le plein des sens. **3.** Doux et velouté. **4.** Ainsi déformé, ce coup peut-il vraiment être gagnant ? Est dans l'obligation. **5.** Dans le calendrier, est remis à l'endroit. **6.** Peut gonfler des tissus. **7.** Symbole d'un blanc métal. Mou dans de nombreux cas. **8.** Personnel. Etat des ongles sales, selon le populaire. **9.** Pollution. **10.** Il est censé avoir de bons antécédents. Réunion d'étoiles. **11.** Se dresse au-dessus du pharaon. **12.** Performance d'un golfeur ou d'une golfeuse. Le premier des premiers. **13.** Cité en Italie.

Verticalement

1. Louis et David notamment. **2.** Mis en beauté. Fixai une voile selon l'orientation du vent. **3.** Chants funèbres. Droit de passage. **4.** Unité de mesure de droit pénal. Individu corrompu. Quartiers de Lens. **5.** Précède Bolivar au Venezuela et Juarez au Mexique. En un certain sens, n'a toujours pas celui de l'engagement. **6.** Ce n'est pas le « majeur » pour les Italiens. Prête à fondre. **7.** Qui a perdu de son expression. Tiède et humide. **8.** Sic.

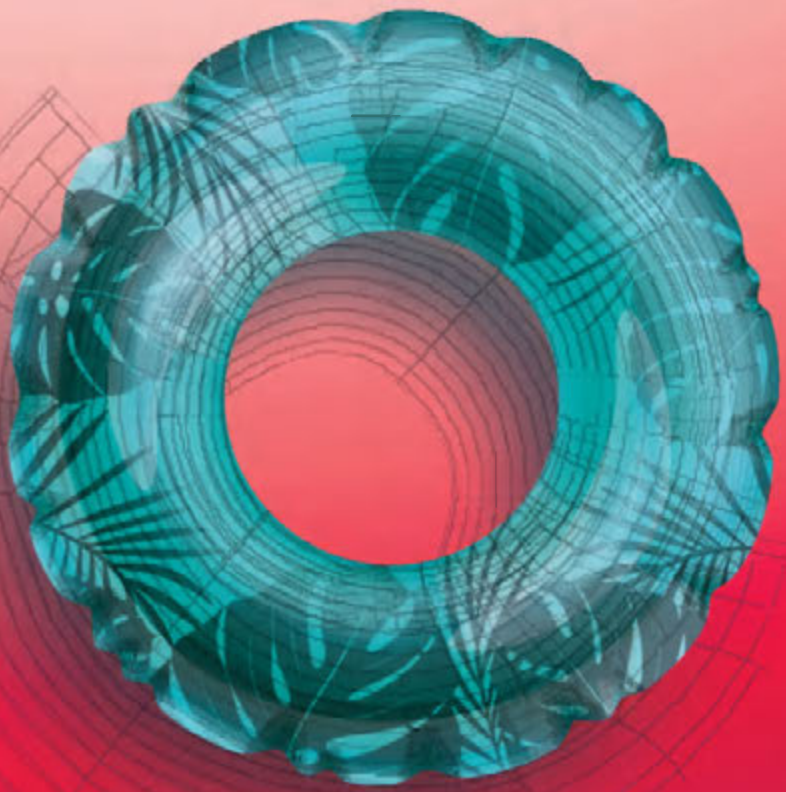
Un sans-faute

Surlignez les mots mal orthographiés et récrivez-les sans erreur ci-dessous.
La ponctuation et les majuscules ne comptent pas.

« Elle s'est senti toute fière de me montrer les objets hétèroclites qu'elle collectionait : une flêche indienne, deux planisphères jaunies du XVIIIe siècle, des coléoptéres aux élytres boursouflées de couleur crême, une halebarde moyenageuse enfermée dans un meuble décrépi. Elle s'est plue à me démonter un vieux révolver et s'est rendue compte de mon intéret pour tout cela. »

Extrait des tests de qualification 1986-1996 des championnats d'orthographe et Dicos d'or de *Lire*.

Solutions



Page 2

Mots fléchés

	P		A		A		E		R		L
B	A	R	B	A	R	I	S	M	E		I
	R	H	E	N	A	N	S		A	P	T
O	T	E	R	A		S	E	L		H	O
	I	M		P	R	O		I	L	O	T
A	C	E	P	H	A	L	E	S		N	E
	I		L	O	B	E		E	R	E	
E	P	I	E	R		Z	E	U	G	M	A
	E		O	E	A		U	R		E	P
O	P	E	N		I	R			S	S	O
	A	N	A	G	R	A	M	M	E		S
U	S		S	R		T	A	I	P	E	I
	S	E	M	E	S		F	E		L	O
D	E	F	E	C	T	I	F		V	I	P
		F			E		E	L	I	S	E
A	R	I	U	S		P		A	G	I	S
	E	L	L	I	P	S	E		N	O	E
G	R	A	M	M	A	I	R	I	E	N	S

Page 4

Quiz **Le genre des noms**

1 Cases à cocher : **b., f., g., j.**
2 Cases à cocher : **c., d., g.**
3 Cases à cocher : **a., c., e., g., h., i., j., k., l.**
4 Cases à cocher : **a., b., d.**
5 Cases à cocher : **b., h., k., l.**

Quiz **Les signes diacritiques**

1 Case à cocher : **d.** – Mots à rayer : **a., b., c., e., f., g.**
2 Cases à cocher : **a., b., d.**
3 *Il manque 10 accents :* trois-mâts, à bâbord, futé, proéminent, étudiaient, à la recherche, geôle, éphèbes.
4 Mots à rayer : **a., b., c., d., g.**
5 Case à cocher : **c.**
6 Cases à cocher : **c., e., f.**

Page 5

Anagrammes

a. Jolie, fidèle – **b.** La vie en noir – **c.** Lunes déflagrantes – **d.** Le règne des heures

Un sans-faute

On aurait pu loué l'un de ces ténêbreux châteaux forts comme on en voie en Écosse pour planter le décor d'un championnat d'orthographe insolite. À vous d'imaginer alors un fantomatique maître des lieues, tout de blanc vêtu, ânnonant un message sybillin en guise de dictée, et, tout prêts de vous, une ronde de sylphides vous surveillant dans les vestiges d'un donjon. Nul doute que le plus sorcier d'entre vous, ayant triomphé des épreuves, gagneraient un grand voyage dans l'au-dela.
louer – ténébreux – voit – fantomatique – lieux – ânonnant – sibyllin – près – gagnerait

Page 6

Quiz **Orthographe**

1 Cases à cocher : **b., c., d., e., f., g., i., j.** – Mots à rayer : **a., h.**
2 Cases à cocher : **b., d.**
3 Cases à cocher : **b., d., e., g., h., i.** – Mots à rayer : **a., c., f., j.**
4 Mots à rayer : **b., c., d., f.**
5 Cases à cocher : **a., c., d., e., g., i., j., k., m., n., o., p., q., r.** – Mots à rayer : **b., f., h., l.**
6 Cases à cocher : **b., c., d., g., h., i., j., k.**
7 Cases à cocher : **a., b., e.**
8 Cases à cocher : **d., f., g., h.**
9 Mots à rayer : **a., f., g., h., j.**
10 Cases à cocher : **a., d., f., g., h., j., k.**

Page 7

Un sans-faute

Après avoir diligeamment enquêté et s'être amusé à receuillir des témoignages divertissant de naviguateurs, de copilotes et de passagers, la journaliste rédigea son article. Celui-ci avait très aux anecdotes survenues aux cours de divers voyages effectués à bord d'une montgolfière, sur des canaux pneumatiques, à bord de sous-marins et d'avions supersonniques, et même... sur un tapis-volant !
diligemment – amusée – recueillir – divertissants – navigateurs – trait – au cours – canots – supersoniques – tapis volant

Quant on se promène sur les apontements, entre les encres et les grapins rouillés, parmi les filets sèchant le long des quais, on peut apercevoir un vieux loup de mer septuagennaire au visage balâfré. Revêtu de son kaban élimé au col, il tire sur sa sampiternelle pipe qu'il a rapporté d'un ilôt coralien et narre infatiguablement les forts passionnants épisodes qui ont jalonnés sa vie de marin.
Quand – appontements – ancres – grappins – séchant – septuagénaire – balafré – caban – sempiternelle – rapportée – îlot – infatigablement – fort – jalonné

Page 8

Mots croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	K	I	L	O	V	O	L	T
2	I	M	A	G	E	R	I	E
3	T	■	E	R	T	I	E	R
4	C	U	R	■	■	G	■	R
5	H	■	T	S	R	A	■	A
6	E	R	E	■	■	M	A	S
7	N	O	■	E	M	I	R	S
8	E	T	■	S	A	■	R	E
9	T	O	M	■	T	R	O	M
10	T	P	■	P	R	O	S	E
11	E	L	■	S	I	■	O	N
12	S	O	U	S	C	R	I	T
13	■	T	A	T	E	U	R	S

Un sans-faute

Quoi qu'ils aient fait des plans démenciels dans le dessin de râfler les vingt et un millions deux mille deux cents cinquante francs contenus dans les coffres-forts de deux ex-bonnettiers radoteurs, les hors-la-loi ne s'étaient pas douté du guet-appens qui leur était préparé. En effet, s'étant immissés dans la maison aux ténêbres épais, ils s'étaient trouvé assaillis par des policiers plutôt mastocs. Réalisant trop tard que d'aucuns s'était joué d'eux, ils manifestèrent expressement une colère exacerbée.
Quoiqu'ils – démentiels – dessein – rafler – cent – bonnetiers – doutés – guet-apens – s'étant immiscés – ténèbres épaisses – ils s'étaient trouvés – s'étaient joués – expressément

Page 9

Quiz **Vocabulaire**

1 **a.:** 6 – **b.:** 2 – **c.:** 5 – **d.:** 4 – **e.:** 3 – **f.:** 1
2 Cases à cocher : **a., d.**
3 **a.:** perron – **b.:** verrou – **c.:** selle
4 Cases à cocher : **a.** une tâche infinie, interminable – **b.** croire n'importe quoi
5 les yeux : les châsses – les oreilles : les esgourdes – les jambes : les gigots – les mains : les patoches – les pieds : les arpions
6 Case à cocher : **a.**
7 Cases à cocher : **a.**
8 Case à cocher : **b.**
9 Case à cocher : **b.**
10 Case à cocher : **b.**

Page 10

Quiz **Le pluriel**

1 Cases à cocher : **a., b., c., d., e.** – Mots à rayer : **f., g., h.**
2 **a.** : avant~~[s]~~ – **b.** : arrière~~[s]~~ – **d.** : lit~~[s]~~ – **e.** : avant~~[s]~~ – **f.** : arrière~~[s]~~ – **h.** main~~[s]~~
3 Cases à cocher : **a., d., g., h.**
4 Cases à cocher : **c., d., e., f., g., h., i.**
5 Cases à cocher : **b., c., d., g.**
6 *Il manque 7* s : chênes-lièges, chasse-mouches, chats-huants, loups-cerviers
7 Cases à cocher : **b., c., e.**
8 Case à cocher : **c.**

Page 11

Anagrammes

a. Une horloge du but – **b.** Le continent d'une rue – **c.** Roman du siècle – **d.** Naturelle – **e.** Le sept de pique reçu

Un sans-faute

Quoi qu'on n'eût peu l'envie de rire ce jour là, on se laissa déridé par des chinpanzés délurés et des gibons bien grimaçant. En effet, ces anthropoïdes s'étaient plus à provoquer un de ses remue-ménages dans le zoo ! Jugez un peu : trente et un sacs de siure avaient été transpercée, les jacquettes des gardiens éfaufilés et les visiteurs s'étaient laissés distribuer des billets grâcieusement. Manquant d'un sujet substanciel, des journalistes éclecthiques s'étaient rués vers ledit zoo et écrivaient à la volée ce qui auraient pu constituer des Mémoires passionnantes sur le sujet, et, comme on craignait que l'actualité ne se présenta sous de mauvaises auspices, on fit là une avec cette joyeuse équipe.
Quoiqu' – on eût – ce jour-là – dérider – chimpanzés – gibbons – grimaçants – plu – ces remue-ménages – sciure – transpercés – jaquettes – éfaufilées – laissé – gracieusement – substantiel – éclectiques – aurait pu – passionnants – se présentât – mauvais auspices – la une

Page 12

Un sans-faute

Ah ! Révolution, que de manifestations on a d'ors et déjà organisé en ton nom ! Grâce au bicentenaire, combien de discours dythirambiques l'on a prononcé, combien de spectacles se sont montés et combien d'historiens se sont plus et se sont délectés à examiner des fac-similes de divers assignats… Quelques deux cents cinquante ouvrages sont parus sur le sujet… Et la dictée ? me direz-vous. D'après les on-dits, elle serait prévue – au pis-aller – vers brûmaire ; aussi prévoyiez des laissez-passers en règle pour ce jour-là. Quand aux coqs, ils se portent bien, mais ils se sont demandés s'ils n'allaient pas troquer la crête traditionnelle pour le bonnet phrigyen, voir la cocarde : où va-t'on !
ores – organisées – dithyrambiques – prononcés – se sont plu – fac-similés – Quelque – cent – on-dit – pis aller – brumaire – prévoyez – laisser-passer – Quant – demandé – crête – phrygien – voire – va-t-on

Arc-boutés sous des monceaux de bagages barriolés, des baladeurs tonitruants sur les oreilles, ces passagères arrivant de Buenos Aires s'étaient pressées vers les rembardes de la sortie de l'aréogare. Quoi qu'elles aient eues des nerfs d'acier et aient esquissées quelques déhanchements au son d'une samba, elles s'étaient succédées à la douane à reculon. En effet, bien qu'elles se fussent offusquées qu'on fouilla si fièvreusement leurs effets, on eut cure des avis de chacune d'elles. Cependant, les douaniers durent constater qu'entre trois pull-over rouilles et deux nappes effaufilées, elles n'avaient rien qui fut compromettant.
Arc-boutées – bariolés – rambardes – l'aéro-gare – Quoiqu'elles – aient eu – aient esquissé – s'étaient succédé – à reculons – qu'on fouillât – fiévreusement – on n'eut cure – pull-overs rouille – éfaufilées – fût

Page 13

Quiz **Les accords**

1 Cases à cocher : **b., c.**
2 Cases à cocher : **b., c.**
3 **a.** : tierce – **b.** : adéquate – **c.** fleuries – **d.** grecques – **e.** versées – **f.** caduques
4 Case à cocher : **a.**

Quiz **Les lettres doubles et les lettres muettes**

1 **b.** une voi[e]rie – **c.** une métai[e]rie – **g.** une plaidoi[e]rie
2 *La lettre* h *manque 7 fois :* rhénan, thermes, léthargiques, rhumatismes, Ghanéens, hernieux, hébété
3 Cases à cocher : **a., b., c., d., e.**
4 **b.** co[r][r]ail – **d.** coyo[t][t]e – **e.** tra[p][p]u – **f.** pi[l][l]ule

Page 14

Mots croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	M	I	R	L	I	T	O	N
2	O	D	E	■	E	R	I	A
3	R	E	V	E	N	A	N	T
4	T	A	O	■	A	N	T	I
5	I	L	L	E	■	■	■	O
6	F	I	V	■	S	E	I	N
7	I	S	E	U	T	■	F	A
8	C	E	R	T	E	S	■	L
9	A	R	■	E	M	E	R	I
10	T	■	E	R	S	E	■	■
11	I	N	R	I	■	■	V	T
12	O	P	E	N	■	L	I	E
13	N	O	S	S	I	L	A	S

Un sans-faute

Tout excitées par les images psychédiliques et par les décibelles fort assourdissantes d'un clipe, les jeunes télespectateurs trépignaient en attendant la vedette rock du moment quand surgit sur l'écran un énorme galinacé tout rouge qui ventait la qualité des pattes aux œufs. Publicité oblige !
excités – psychédéliques – décibels – assourdissants – clip – téléspectateurs – gallinacé – vantait – pâtes

Page 15

Quiz **Vocabulaire**

1 Case à cocher : **a.**
2 Case à cocher : **b.**
3 Case à cocher : **c.**
4 Case à cocher : **b.**
5 Case à cocher : **c.**
6 Case à cocher : **a.**
7 Case à cocher : **c.**
8 Case à cocher : **b.**
9 Case à cocher : **b.**
10 Case à cocher : **b.**

Page 16

Quiz **Vrai ou faux ?**

1 **a.** : Faux – **b.** : Vrai (pouvait) – **c.** : Vrai (colifichets) – **d.** : Faux – **e.** : Vrai (faite)
2 **a.** : Vrai – **b.** : Faux (présent de l'indicatif) – **c.** : Faux
3 **a.** : Vrai – **b.** : Vrai – **c.** : Vrai – **d.** : Vrai – **e.** : Vrai – **f.** : Faux (les noms d'animaux sont : *laie, jars, cane*) – **g.** : Vrai

4 a.: Vrai – **b.:** Faux (et *chou*) – **c.:** Vrai – **d.:** Faux – **e.:** Vrai – **f.:** Faux – **g.:** Vrai – **h.:** Faux
5 Vrai
6 Faux (c'est le dioxyde de carbone)
7 Faux (*sera*)
8 Faux (il a une houppe)
9 Vrai

Page 17

Anagrammes

a. Une forme d'Ariane – **b.** La résistance – **c.** Mourante – **d.** Et silence

Un sans-faute

— Dis, fais-moi une dictée, soupirait une candidate en herbe.
— D'accord, répondit-il. Alors, vas chercher un de tes feutres oranges, saisies-toi d'une feuille de papier grêge. Mais soyions précis. Tu écriras au fur et à mesure que sera lu la dictée. Prend ta plume, et allons-y.
Ainsi fût fait. Au jeu de la dictée, d'amblée, la candidate tètue s'était mis à épeller les mots. Les voyelles avaient virvolté, les consonnes s'étaient entrechoquées et les pièges s'étaient succédés sans qu'il parut y avoir un quelconque danger.
— Point final !
— Ouf ! mais combien de fautes ai-je dont fait ?
va – orange – saisis-toi – grège – soyons – lue – prends – fut – d'emblée – têtue – mise – épeler – virevolté – succédé – parût – donc – faites

Page 18

Quiz Les homophones

1 a. ~~Sitôt~~ – **b.** ~~mari~~ – **c.** ~~ballades~~ – **d.** ~~dessin~~ – **e.** sensés
2 but – ~~flan~~ – ~~courts~~ – forte – butte
3 a.: cahots – **b.** filtre – **c.** à faire – **d.** quelques fois – **e.** différent
4 a.: Quoi qu'il – **b.:** parce qu'il – **c.:** quoique – **d.:** Quelle que – **e.:** Quels qu'aient
5 a.: sceau – **b.:** pers – **c.:** quart – **d.:** quadrant

Quiz Conjugaison

1 Cases à cocher : **c., d.**
2 a.: inscrivît – **b.:** grêlât, sortit – **c.:** dura, partît – **d.:** survint
3 Cases à cocher : **b., d., e., g., h.**
4 Cases à cocher : **c., f.**
5 Cases à cocher : **a., b.**

Page 19

Un sans-faute

Les aventuriers, ayant aperçus au loin des rougeoiments, s'étaient frayés un chemin à travers des lianes entrelassées et des tiges enchevêtrées qu'ils avaient coupés à la hâche. Les cris stridents des oiseaux brun-rouge, qu'interrompait le feûlement d'un lion et le barissement d'un éléphant, semblaient s'être uni pour appeurer ces hommes qui se suivaient en file indienne par des sentiers impratiquables. Qu'allait-il trouver au bout du chemin ?
aperçu – rougeoiements – frayé – entrelacées – coupées – hache – interrompaient – feulement – barrissement – unis – apeurer – impraticables – allaient-ils

Rien n'est plus délisieux que d'écouter, avec des amis qui partagent les mêmes gouts musicaux, du rock, de la grande musique ou de veilles chansons françaises dont la mélodie, loin d'être démodé, apparaît au contraire fraiche et novatrice. D'ailleurs certains groupes se sont employé à rechercher dans notre patrimoine sonore les ères, les refrains, qui, réenregistrées, deviendront des tubes.
délicieux – vieilles – démodée – employés – airs – réenregistrés

Page 20

Mots croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	D	É	D	I	C	A	C	E
2	E	M	E	R	S	I	O	N
3	B	O	■	I	G	N	■	T
4	R	I	O	■	■	E	O	R
5	O	S	C	A	R	■	V	E
6	U	■	A	T	H	■	A	M
7	I	N	R	I	■	I	T	E
8	L	■	I	O	N	■	I	T
9	L	I	N	N	E	■	O	T
10	A	S	A	■	I	N	N	E
11	R	O	S	E	S	■	S	U
12	D	L	■	R	S	A	■	■
13	S	E	R	G	E	N	T	S

Un sans-faute

Armées des plumes les plus acerrées et utilisant les ancres les plus indélèbiles, ils vont faire des pieds de nez aux accords des participes passés. Leurs meilleurs alliers : les dictionnaires – ou les dicos, comme on se plaît à les appeller –, de vrais copins qu'ils retrouvent acidument et dans lesquels ils furètent en long, en large et en travert pour assoir leur bonheur intellectuel.
armés – acérées – encres – indélébiles – alliés – appeler – copains – assidûment – en travers

Page 21

Quiz Les accords

1 Cases à cocher : **a., c.**
2 Cases à cocher : **b., e., g., h.**
3 Cases à cocher : **a., b.**
4 Cases à cocher : **c., d.**
5 Cases à cocher : **c., d., g.**
6 Cases à cocher : **a., c.**
7 Cases à cocher : **a., c.**
8 a.: ont contemplé – **b.** des nouveau-nées, des nouvelles-nées
9 Case à cocher : **c.**
10 Cases à cocher : **b., c.**

Page 22

Quiz Les homophones

1 a.: volatile – **b.:** aire – **c.:** pale – **d.:** flamant
2 a.: pineau – **b.:** cuisseau – **c.:** krach – **d.:** penne
3 a.: repaire – **b.:** dattes – **c.:** python
4 b.: peaure, pors – **d.:** pert, peire
5 Cases à cocher : **b., c., d.**
6 Case à cocher : **a.**
7 Case à cocher : **a.**
8 a.: 1, 1 – **b.:** 1 – **c.:** 2, 1
9 Case à cocher : **c.**

Page 23

Anagrammes

a. Courte langue – **b.** Élégance *ad hoc* – **c.** Fleurs, résistances – **d.** Ou l'onde nucléaire

Un sans-faute

Qu'un cyclone se lève ou qu'une canicule s'abatte, l'adepte du VTT a une pêche d'enfer. Rien ne serait l'arrêter. Le fasciès comprimé sous un casque antichocs, il enfourche son vélo, et hop ! le voilà dans les sous-bois. Il évite en zigzagant des nids-de-poules, roule en cahottant sur des sentiers bosselés et s'éclate dans les clairières. Infatiguable, il dévalle des pentes verglassées, puis, son

parcours du combattant achevé, il met pieds à terre, flappi, crotté, courbatu, mais content.
saurait – faciès – antichoc – zigzaguant – nids-de-poule – cahotant – infatigable – dévale – verglacées – pied – flapi

Page 24

Quiz **Orthographe**

1 **a.:** papilionacée – **b.:** tintamarre – **c.:** amphitryon – **d.:** atermoiement
2 **a.:** 1 – **b.:** 0 – **c.:** 0
3 Cases à cocher : **a., b., c., f.**
4 Cases à cocher : **a., c., f.**
5 Cases à cocher : **a., c., i.**
6 Cases à cocher : **a., b., d., g., h., i.**
7 Case à cocher : **c.**
8 Cases à cocher : **d.** (*flânait, pantouflard, intérêt*)
9 Case à cocher : **c.**
10 Case à cocher : **d.**

Page 25

Quiz **Vocabulaire**

1 Case à cocher : **a.**
2 Case à cocher : **b.**
3 Case à cocher : **b.**
4 Case à cocher : **d.**
5 Case à cocher : **c.**
6 Case à cocher : **b.**
7 Case à cocher : **a.**
8 Case à cocher : **a.**
9 Case à cocher : **a.**
10 Case à cocher : **b.**
11 Case à cocher : **b.**
12 Case à cocher : **c.**
13 Case à cocher : **b.**

Page 26

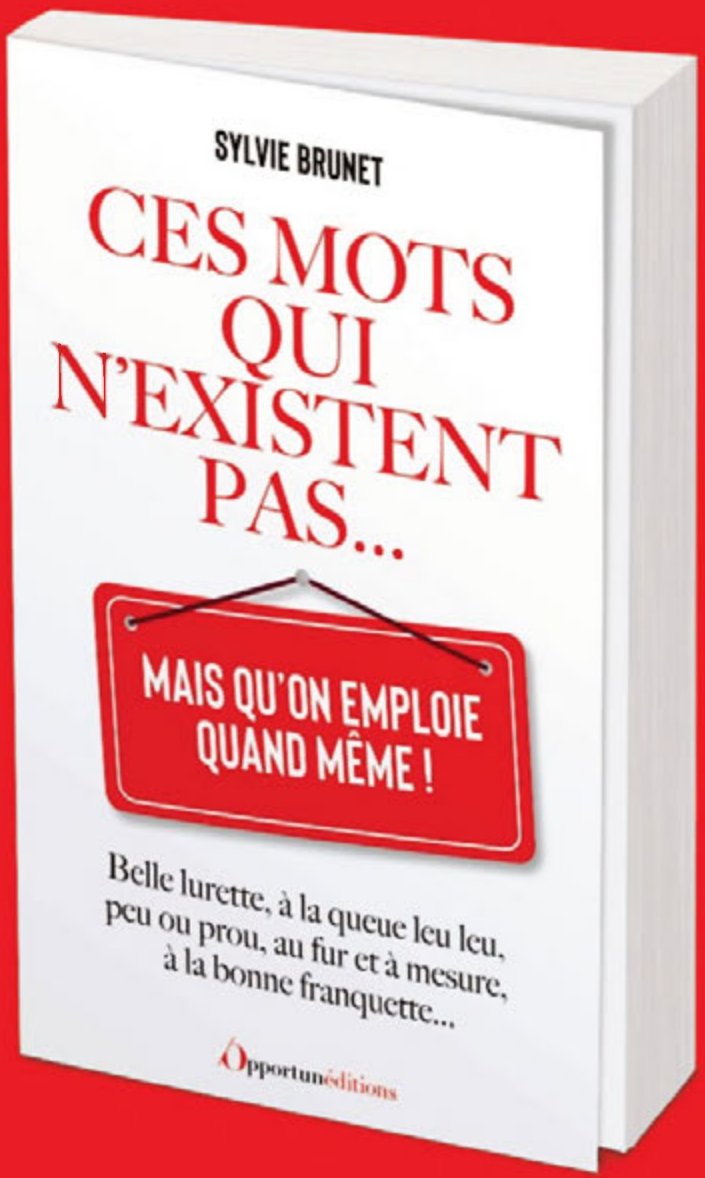
Mots croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	N	O	V	I	C	I	A	T
2	E	R	O	T	I	S	M	E
3	O	N	C	T	U	E	U	X
4	C	A	E	■	D	O	I	T
5	L	I	R	V	A	■	■	U
6	A	■	O	E	D	E	M	E
7	S	■	S	N	■	M	O	L
8	S	A	■	D	E	U	I	L
9	I	M	P	U	R	E	T	E
10	Q	U	E	■	T	■	E	M
11	U	R	A	E	U	S	■	E
12	E	A	G	L	E	■	U	N
13	S	I	E	N	N	E	■	T

Un sans-faute

Elle s'est senti toute fière de me montrer les objets hétèroclites qu'elle collectionait : une flêche indienne, deux planisphères jaunies du XVIII[e] siècle, des coléoptéres aux élytres boursouflées de couleur crême, une halebarde moyenageuse enfermée dans un meuble décrépi. Elle s'est plue à me démonter un vieux révolver et s'est rendue compte de mon intéret pour tout cela.
sentie – hétéroclites – collectionnait – flèche – jaunis – coléoptères – crème – hallebarde – moyenâgeuse – décrépit – plu – rendu compte – intérêt

VOUS AUREZ BEAU CHERCHER, CES MOTS DU QUOTIDIEN NE SONT DANS AUCUN DICTIONNAIRE !



Opportunéditions

LiRE magazine

ÉDITION SPÉCIALE

Faire lire les jeunes EN 2025

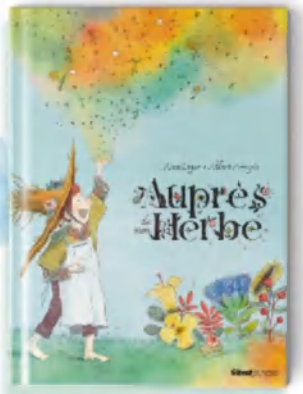
LA BIBLIOTHÈQUE JEUNESSE IDÉALE POUR L'ÉTÉ

GRAND ENTRETIEN AVEC MARION BRUNET

UN SUCCÈS DÉCRYPTÉ HUNGER GAMES

NOS COUPS DE CŒUR

Pour la finesse des illustrations, les messages véhiculés, le grain de folie et de légèreté…
ou tout simplement pour le plaisir, **voici nos quatre albums chouchous.**



AUPRÈS DE MON HERBE

ANNE LOYER ET
ALBERT ARRAYAS

AVEZ-VOUS VU LULU LA TORTUE ?

ÉGLANTINE CEULEMANS

LA BALLADE MAGIQUE DE BAUMERIRE

LOÏC CLÉMENT
ET ANNE MONTEL

LA RANDONNÉE DES GÉANTS DE PIERRE

CÉLINE PERSON ET
JULIETTE LAGRANGE

Illustration : Juliette Lagrange

Glénat jeunesse

SOMMAIRE

5
Éditorial

15
EN BREF
Quand l'édition jeunesse réinvente l'objet-livre

7
3 questions à Julie Pelpel

15
Lecture, les jeunes Français se livrent

10
FESTIVAL
Partir en Livre en compagnie de nos amis les bêtes

15
LE GRAND ENTRETIEN
avec Marion Brunet

15
LE PETIT PORTRAIT
Lire autrement avec Clémentine Beauvais

15
LA SAGA D'UN SUCCÈS
Hunger Games

15
L'UNIVERS D'UNE ÉCRIVAINE
Susie Morgenstern, la vie en rose

22
SÉLECTION
Vingt livres pour une bibliothèque jeunesse

26
SOUVENIR D'ENFANCE
L'Enfant au fennec
par Daniel Picouly

À PARTIR DE 8 ANS

Tome 2 disponible le 10 octobre

BURNIAT KERASCOËT

FOUDROYANTS

Icare est un jeune berger qui vit sur l'Atlantide avec sa grand-mère. Sa vie bascule lorsqu'il se découvre un pouvoir spectaculaire : il peut créer de l'élektricité !

L'armée de Neptune, qui cherche depuis toujours les détenteurs de cette force terrifiante, va-t-elle sortir de la mer pour venir l'enlever ?

« Un monde fascinant, de l'aventure, du danger, une dose d'humour, des personnages complexes et attachants et un dessin envoûtant. On est foudroyé de bonheur ! »
TÉLÉRAMA

Une histoire à suivre en 6 volumes
Au rayon bande dessinée

CHARI

EDITION SPECIALE
LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 499 400 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94210 Saint-Maur-desFossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur
Stéphane Chabenat pour Berrynvest S.A.S
Adjointe
Sophie Guerouazel

REDACTION
Direction de la rédaction
Baptiste Liger
Rédaction en chef
Alexis Brocas
Direction artistique et graphisme
Cyril Oliverio
Secrétariat de rédaction, correction
Laurence Lefebvre
Iconographie
Janick Blanchard
Illustration de couverture
illMad/iStock
Ont collaboré à ce numéro
Simon Bentolila, Mathieu Charrier, Léonard Desbrières, Ilan Ferry, Ambre Gantner, Marie Jouvin, Margaux Morasso, Marianne Payot, Daniel Picouly.

Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23 –
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr

Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social :
43, avenue du 11-Novembre,
94210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 3038-3900.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale :
Sandrine Kirchthaler (89 22)
Ventes au numéro
04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

ABONNEMENTS
Lire Magazine
20, rue Rouget-de-L'Isle
92130 Issy-les-Moulineaux
Tél. : 01 79 92 11 86
Courriel : abonnements@lire.fr
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITORIAL

Par Baptiste Liger

C'est un ratio de plus de 1 à 10 qui fait peur. Ainsi, si l'on en croit la dernière étude du CNL consacrée aux « Français et la lecture », les 15-24 ans passeraient plus de trente-cinq heures par semaine sur leurs écrans contre trois heures (et quelques minutes) hebdomadaires à la lecture. Sans tomber dans une diabolisation outrancière (et contre-productive), une réaction s'impose et celle-ci peut passer par l'envie, le plaisir de lire. Faut-il alors s'offusquer que des registres comme le manga ou la new romance soient souvent plébiscités ? Quoi qu'on en pense, ne faudrait-il pas aussi se méfier de certaines idées reçues sur ces genres ? Et, plus généralement, sur la littérature jeunesse ? Car celle-ci est riche, variée et peut toucher tous les âges, comme nous avons souhaité le montrer dans ce supplément jeunesse de *Lire Magazine* – disponible au moment où le festival Partir en Livre bat son plein, sur tout le territoire. Outre nos choix mensuels dans ce domaine, nous vous proposons dans cette édition spéciale un entretien avec la récente lauréate du prix Astrid-Lindgren (le « Nobel » de la littérature jeunesse), Marion Brunet, une visite chez la fameuse « dame en rose » Susie Morgenstern, et un retour sur le succès de la saga *Hunger Games* de Suzanne Collins. Sans oublier une sélection de titres, à la manière d'une bibliothèque vivante, où se croiseraient des grands classiques, des bijoux méconnus et des nouveautés – aussi bien avec des romans qu'avec des ouvrages illustrés. À vous de trouver votre bonheur, car c'est là le mot-clé. Et dieu sait que les livres peuvent vous rendre heureux, quel que soit notre âge…

Lire Magazine sur iPad !
Téléchargeable gratuitement sur l'App Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de Lire à tarif préférentiel.
Notre boutique en ligne
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- Par voie postale :
15, rue de la Fontaine-au-Roi, 75011 Paris
- Par courrier électronique :
redaction@lire.fr
- Sur la page Facebook du magazine :
www.facebook.com/
Lire.Magazine.Litteraire
- Instagram @lire.magazine.litteraire
- Twitter @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

Le retour de
Clémentine Beauvais
avec une série
jeunesse novatrice !

QUI N'A PAS RÊVÉ DE MENER L'ENQUÊTE DANS SES LIVRES PRÉFÉRÉS ?

ÉDITIONS SARBACANE

Quand l'édition jeunesse réinvente l'objet-livre

Cartonné, sonore, tactile, animé… Pour séduire les tout-petits et accompagner leurs premiers pas de lecteurs, l'édition jeunesse multiplie les inventions. À la croisée du livre et du jouet, ces objets hybrides transforment l'expérience de lecture. Petit aperçu en librairie.

Dans les rayons jeunesse, les livres interactifs occupent une place croissante et transforment les premiers « gestes de lecture ». *« Ce qui prend vraiment le pas, ce sont les livres sonores, les livres à puces »*, constate Anaïs Mombrun, libraire chez Cultura à Anglet. Même écho du côté de Pontivy, à l'espace culturel E.Leclerc : *« Tout ce qui est livres d'éveil fonctionne bien, mais le livre sonore domine »*, précise la libraire Bénédicte Pivaut. Ces livres interactifs, souvent destinés aux bébés et aux très jeunes enfants, mêlent plusieurs supports sensoriels : sons, textures, animations, parfois même petites peluches ou marionnettes.

Camille Etedali-Khou, de la librairie jeunesse Le Divan Perché, à Paris, observe la même tendance. *« Mais après les livres sonores viennent les livres animés ou à système – flaps, tirettes, volets, livres-marionnettes… – et les livres à toucher. Les livres pop-up restent présents, mais ils sont souvent plus chers, et plus fragiles. »* Le succès de ces ouvrages, parfois hybrides au point de flirter avec le jouet, s'accompagne de petites innovations techniques. *« Il y a des livres sonores dont le son est déclenché par des tirettes, ça change du bouton ou de la puce sonore »*, ajoute la libraire. Certaines maisons soignent à présent davantage la qualité des enregistrements, ou revoient les systèmes d'alimentation pour les rendre plus écologiques. *« C'est très attractif, très ludique »*, confirme Bénédicte Pivaut. L'objet-livre devient un outil de découverte. *« On peut interagir avec [lui], se l'approprier ; développer sa motricité, l'idée de cause et de conséquence »*, détaille Camille Etedali-Khou.

Cependant, ces livres présentent d'autres attraits. *« Les enfants [les] utilisent beaucoup seuls, et ils peuvent revenir sur la même page autant qu'ils le souhaitent »*, note la libraire du Divan Perché. Cette autonomie séduit bien sûr

les parents, même si l'enjeu d'un accompagnement pose évidemment question. *« Ils sont parfois perçus comme des objets d'éveil plus que comme des livres ordinaires. C'est aussi un peu le risque : ils sont laissés à l'enfant pour qu'il joue avec, sans forcément d'accompagnement à la lecture. »*

Des livres, vraiment ?

De fait, certains objets ont davantage trait à des dispositifs audio dématérialisés, comme les fameuses boîtes à histoires. *« Les 'fabriques à histoires", proposées par exemple par les marques Lunii ou Tonies, représentent une demande croissante des parents »*, observe Bénédicte Pivaut. L'enfant y choisit seul ses récits, sans pages à tourner : le livre disparaît, ne reste que la voix.

Pourtant, le succès de l'objet-livre repose encore largement sur sa dimension matérielle. *« Lire avec son enfant un livre sonore, un livre à toucher, un livre animé, c'est faire avec lui l'expérience d'une première lecture »*, souligne Camille Etedali-Khou. Une expérience qui touche à l'apprentissage du langage, à l'imaginaire, à la musicalité de la langue, et qui contribue à forger une première relation à la lecture et à l'objet-livre.

Pour les libraires, ces ouvrages participent aujourd'hui en bonne part aux ventes jeunesse. Reste à leur faire une place sur les étagères, malgré leurs formats souvent atypiques. *« Il existe des présentoirs, nous en avons par exemple pour les livres sonores des éditions Gallimard Jeunesse, ou pour les livres-marionnettes des éditions Casterman. Sinon, il faut faire preuve d'imagination et de tout l'art du rangement des libraires ! »* sourit Camille Etedali-Khou.

Simon Bentolila

3 questions à Julie Pelpel

La responsable de la Librairie des écoles nous présente « Mon premier », sa nouvelle collection de classiques à l'usage des jeunes lecteurs.

Pouvez-vous nous décrire la collection « Mon premier » ?

Julie Pelpel. Cette collection vise à valoriser la lecture des classiques chez les enfants, en leur proposant un premier contact avec des auteurs comme Victor Hugo, Jules Verne ou Colette. L'idée, c'est que cette rencontre arrive avant que ce ne soit une obligation scolaire, idéalement un peu avant le collège ou pendant. Aujourd'hui, on voit beaucoup d'adaptations en manga ou BD, mais je trouve qu'il y a peu de valorisation du fait de lire les vrais classiques. L'enfant doit être fier de cette rencontre précoce, qu'elle soit vécue comme un moment important et enthousiasmant.

Pourquoi insistez-vous autant sur le fait de ne pas dénaturer les textes dans cette collection ?

J.P. J'ai lu beaucoup d'adaptations dans lesquelles le texte avait été complètement changé, l'histoire n'était plus la même. Il faut abréger quand c'est trop long, mais garder le texte d'origine, ne pas le dénaturer. Sinon, plus tard, deux lecteurs n'auront pas lu le même livre. Nous, on accompagne les enfants, on valorise ces œuvres en leur proposant des versions abrégées, mais fidèles. Par exemple, on peut supprimer des chapitres entiers, mais un résumé est donné pour ne pas perdre le fil, pour que l'enfant conserve le sens original et la richesse du récit.

Comment aider l'enfant à créer un lien personnel avec ces grandes œuvres ?

J.P. On a intégré un carnet de lecteur à l'intérieur du livre. L'enfant y prend des notes, crée un rendez-vous de lecture, une habitude qui lui donne confiance en lui. Quand j'étais prof, je voyais que ce journal de lecture les aidait à se construire sans pression ni notation. Plus tard, ils pourront retrouver leurs notes, voir leur parcours, et ça peut être très émouvant, car cela montre leur progression et leur attachement à la lecture.

Propos recueillis par S.B.

Lecture, les jeunes Français se livrent

Tous les deux ans en avril, le CNL publie son enquête Ipsos « Les Français et la lecture », baromètre établissant le constat hélas régulier d'une baisse d'intérêt pour les livres dans notre pays (voir colonne page 7). Si la 6e édition ne déroge pas à la règle, que nous dit-elle en revanche des pratiques des plus jeunes interrogés ?

L'an dernier, l'étude du Centre national du livre (CNL), « Les jeunes et la lecture », consacrée aux 7-19 ans, soulignait plusieurs facteurs éloignant ces derniers du livre. En tête de gondole et sans grande surprise : les écrans, omniprésents dans leur quotidien et grands coupables de la réduction du temps de lecture. Pour autant, cette même étude pointait également un intérêt grandissant pour de nouveaux supports, comme le livre audio et le livre numérique (en nette progression chez tous les Français depuis dix ans) ; et pour des genres littéraires aux abords plus « récréatifs », tels que la bande dessinée, le manga et la *new romance*.

En 2025, c'est donc dans les infographies consacrées à l'ensemble de la population française qu'il faut décrypter les évolutions du rapport des jeunes à la lecture, ici les 15-24 ans, dont 51 % se déclarent lecteurs réguliers, soit 2 % de moins qu'en 2023.

Parmi les trois genres préférés des 15-19 ans, on retrouve le manga, en baisse de 7 points toutefois par rapport à 2023, tandis que la bande dessinée est en perte de vitesse face à la *new romance*. En tête du classement, la littérature classique (française ou étrangère) est lue par 57 % des interrogés. Si le baromètre déclare que ces lectures sont certainement faites dans le cadre scolaire ou des études, elle ne précise pas dans quelle proportion elles peuvent être spontanées. Chez les 20-24 ans viennent, après le roman, les livres sur l'histoire, les livres de loisirs et d'art de vivre, puis scientifiques, techniques et professionnels. Notons enfin que les 15-24 ans lisent en moyenne 6,8 genres littéraires différents par an, ce qui en fait la tranche d'âge la plus éclectique dans ses « choix » !

Pour ce qui est du temps d'écran, l'étude confirme la tendance observée les années précédentes : les 15-24 ans passeraient trente-cinq heures et seize minutes par semaine devant un écran, contre un maigre bilan de trois heures et dix-huit minutes de lecture hebdomadaire – en somme, plus de temps devant un écran chaque jour que devant un livre chaque semaine. Les réseaux sociaux, le visionnage de vidéos, les sorties et l'écoute de musique devancent donc la lecture dans les loisirs des jeunes, qui attribuent pour la majorité le peu de lecture au manque de temps. Pour autant, comment établir dans quelle mesure ces différentes activités annexes leur permettent de consommer un contenu culturel, littéraire ?

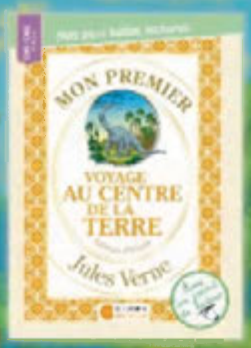
S'il est des chiffres du baromètre qui peuvent adoucir le fatalisme des flèches rouges, ce sont peut-être ceux indiquant l'importance de la transmission. En effet, 66 % des grands lecteurs affirment que le livre tenait une place importante dans leur famille ; de même, parmi ces derniers, seuls 28 % n'ont jamais lu de livre avec leurs parents, contre 52 % des désormais non-lecteurs.

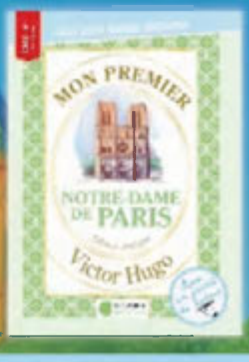
Car on ne peut pas nier la baisse de la lecture spontanée, qui accompagne de manière assez logique la stimulation constante proposée par les écrans. Cependant, la valorisation du contenu littéraire sur les réseaux sociaux peut-elle être une porte de sortie réellement intéressante à cet état de fait ? Comme les grands lecteurs d'aujourd'hui ont été encouragés majoritairement par leurs parents, peut-on espérer des écrans – et pourquoi pas du phénomène des influenceurs littéraires – qu'ils inversent la tendance et remettent des flèches vertes dans les baromètres de lecture des jeunes (et des moins jeunes) ?

Margaux Morasso

MON PREMIER

Certaines rencontres ne s'oublient jamais...
Offrez les grands auteurs aux petits lecteurs !





Un carnet de lecteur pour laisser dans le livre la trace des impressions et des réflexions du lecteur !

Avec un carnet de lecteur

la librairie des écoles

Feuilletez et découvrez nos romans !

Partir en Livre
en compagnie de nos amis les bêtes

La onzième édition de cette manifestation aura lieu du 18 juin au 20 juillet 2025. Poursuivant sa mission d'utilité publique (et ludique !), le festival innove une nouvelle fois avec des dispositifs ingénieux et toujours plus d'activités.

Depuis 2015, Partir en Livre est le grand rendez-vous littéraire estival spécialement pensé pour les jeunes en France. Organisé par le Centre national du livre (CNL) sous l'impulsion du ministère de la Culture, le festival s'engage à soutenir les librairies indépendantes en multipliant les initiatives : rencontres, lectures immersives, ateliers créatifs, spectacles… Totalement gratuit, Partir en Livre promeut comme chaque année le plaisir de la lecture pour les tout-petits comme pour les plus grands afin de mettre un peu plus de livres au cœur de leur vie.

Pour cette onzième édition, Partir en Livre rend hommage à toute une galerie de personnages autour du thème : « Les animaux et nous ». Et c'est l'illustratrice jeunesse Julie Colombet qui signe l'affiche du festival, avec son bestiaire aux yeux si particuliers.

Gentille abeille, chien sauveteur ou ourson mignon, en jeunesse, du conte à la BD en passant par le roman, on ne compte plus les bêtes qui animent les histoires. Le personnage animal a beaucoup changé au cours du temps, observe l'historien Michel Pastoureau, notamment avec la figure du loup qui passe de créature horrible des contes anciens à héros attachant des albums jeunesse.

Dans certains récits, ils sont de « simples et fidèles » animaux domestiques qui accompagnent « leur » humain dans leurs aventures. Dans d'autres, ils sont des personnages humanisés, voire anthropomorphes, auxquels les jeunes lecteurs peuvent s'identifier, développant ainsi imagination et créativité. Grâce à une mise à distance de la réalité, ces personnages permettent aussi aux auteurs d'aborder différemment des thèmes et questions d'enjeux majeurs : l'amitié, l'écologie… Hommage aux histoires qui ont bercé notre enfance, Partir en Livre met également à l'honneur des récits contemporains qui abordent, par le « personnage animal », la relation entre l'homme et l'animal et d'autres sujets d'actualité.

Ambre Gantner

Partirenlivre.fr

Coco et Lord Esperanza, marraine et parrain 2025

Ça n'est pas un mais deux parrains qui représenteront et soutiendront le festival cette année ! La marraine, Coco, est dessinatrice de presse à *Libération* et *Charlie Hebdo*. Prise en otage le 7 janvier 2015 dans les locaux du journal satirique, elle raconte l'après dans *Dessiner encore*, paru en 2021. Son dernier livre, *Pauvres bêtes ! Voyage au cœur de la condition animale*, quant à lui, dénonce l'exploitation et la maltraitance, et valorise le travail des associations de protection de nos amis les bêtes. À ses côtés, le rappeur Lord Esperanza, aussi connu pour son engagement social et contre le gaspillage alimentaire, sera parrain de cette édition. Il étend ses écrits et rejoint fièrement la littérature avec la sortie, cet automne, de son premier ouvrage.

A.G.

Des événements à foison

Chaque année, le festival propose toujours plus d'initiatives innovantes grâce aux nombreux projets des participants, locaux et nationaux, qui, comme le CNL, veulent mettre plus de lecture dans le quotidien de tous. Partir en Livre s'adresse aux enfants, aux adolescents et à leur famille. Il souhaite rendre le livre plus attractif en organisant et soutenant financièrement des milliers d'événements gratuits partout en France métropolitaine et ultramarine mais aussi dans diverses institutions françaises à l'étranger. Cet été, les enfants pourront donc participer à un atelier de poésie autour des animaux à Marrakech ou à un concours photo à Oslo, assister à des lectures à voix haute à Villeneuve-sur-Lot, voir une exposition à Allauch ou encore écrire le journal intime de la faune en Martinique…

A.G.

Le retour d'un recueil au poil

Après son fort succès l'an passé (autour du sport), le festival a de nouveau confié l'écriture d'un recueil de nouvelles, cette fois sur le thème « Les animaux et nous », à dix autrices et auteurs français de littérature jeunesse. Retrouvez ces animaux, parfois héros, imaginés par Orianne Papin, Nicolas Michel, Caroline Solé, Sébastien Joanniez et bien d'autres, dans ce recueil qui sera distribué gratuitement au format papier et disponible numériquement **juste ici.**

A.G.

Partir en Livre en quelques chiffres

0 à 18 ans
L'âge des jeunes visés par l'initiative

0 €
Un festival gratuit pour tous

En 2024, près de **1 500** auteurs et illustrateurs étaient présents et **18 500** Chèques Lire ont été distribués (à dépenser dans les librairies indépendantes)

Plus de **5 000** manifestations sont déjà prévues pour cet été

Plus de **200** structures labellisées

Plus de **150** classes concernées par les événements

50 %
des 15-19 ans font d'autres choses en même temps (conversation par SMS, réseaux sociaux…) quand ils lisent

44 %
des 15-24 ans n'arrivent pas à lire trente minutes sans s'interrompre

74 %
des 15-19 ans ont déjà eu envie de lire un livre après avoir vu son adaptation en film ou en série

23 %
des 15-24 ans adorent lire

5 h 19
C'est le temps moyen passé chaque jour devant un écran chez les 15-19 ans

Marion Brunet

« J'AIME LA LITTÉRATURE JEUNESSE QUI NE PREND PAS LES ADOS POUR DES CONS »

Récompensée en avril dernier par le prix commémoratif Astrid-Lingren (dit Alma, le « Nobel » de la littérature jeunesse), l'écrivaine marseillaise enchaîne les succès depuis une douzaine d'années, avec des récits au cœur des problématiques sociales.

Quel parcours vous a menée à la littérature ?

Marion Brunet. J'étais à peu près nulle en tout au lycée, sauf en français, alors j'ai fait des études de lettres, puis une maîtrise d'écriture : notre mémoire de fin d'études, c'était « écrire un roman » ! À la fin de ma maîtrise, je ne voulais plus dépendre financièrement de mes parents, alors j'ai passé le concours d'éducatrice spécialisée, métier que j'ai exercé pendant quinze ans, que j'ai adoré… et qui m'a aussi bien épuisée ! Au bout d'un moment, je me suis dit que si je ne publiais pas maintenant, ça n'arriverait jamais. J'ai envoyé ce premier manuscrit, *Frangine*, directement à Sarbacane sans passer par ces fameux envois à tout le monde. On m'avait bien conseillée. Au début, je ne connaissais pas bien la littérature jeunesse, j'avais un regard plutôt critique, comme pas mal de gens que je critique aujourd'hui. J'étais restée bloquée sur la « Bibliothèque rose », la « Bibliothèque verte »… J'ai un peu honte aujourd'hui. Mais une amie m'a dit que je devrais envoyer mon manuscrit en jeunesse, m'a indiqué quelques livres, et j'ai halluciné. Je me souviens de *La Ballade de Sean Hopper* de Martine Pouchain, qui m'a vraiment fait changer d'avis sur ce qui était possible en littérature jeunesse. Et j'ai envoyé le début de mon manuscrit à Thibault Bérard, qui avait créé la collection « Exprim' », il m'a rappelée je crois dans les deux heures…

Que lisiez-vous, adolescente ?

M.B. J'ai grandi plutôt à la campagne, dans un bled paumé avec des murs en bibliothèques. J'ai eu la chance d'avoir des parents qui aimaient énormément les livres. Nous n'avions pas de télé, on m'a lu beaucoup d'histoires quand j'étais enfant, et dès que j'ai su lire j'ai lu énormément. Enfant et préadolescente, j'étais fan de romans d'aventures, de Jack London, de Stevenson, de Mark Twain, j'ai adoré *Les Aventures de Huckleberry Finn*, j'ai adoré *Les Trois Mousquetaires* de Dumas, *Vingt ans après* et *Le Vicomte de Bragelonne*. J'étais d'ailleurs très fière, il y a quelques mois, quand 10/18 m'a proposé de préfacer *Vingt ans après*, c'était très joli symboliquement. Après, il y a plein de bouquins que j'ai lus un peu jeune, et que j'ai relus plus tard. Par exemple, je me souviens d'avoir dévoré tout Camus, tout Sartre, dont j'adorais le théâtre. Après j'ai découvert Dostoïevski, Tolstoï, Steinbeck qui a été une belle claque, John Fante et Joyce Carol Oates. Mais il y en a un que je place au-dessus de tous, c'est Maupassant, que je trouve exceptionnel. C'est un conteur merveilleux. Très jeune, je voulais être écrivaine – mais je disais « écrivain », car ça n'existait pas encore au féminin. Et j'écrivais déjà, j'ai retrouvé des carnets d'histoires, des poèmes, tout ça…

Quel genre d'histoires écriviez-vous ?

M.B. La première histoire que j'ai retrouvée et qui tient la route, c'était dans un cahier de 44 pages, écrite à la main. Je ne vais pas vous la raconter, parce que j'ai un projet qui serait de la reprendre aujourd'hui, et de l'écrire à ma sauce… ! J'en ai retrouvé d'autres qui sont pleines de bons sentiments, il y a des récits avec des Amérindiens d'aujourd'hui dans la société américaine qui galèrent avec leur culture… J'avais aussi écrit une histoire sur une jeune journaliste américaine et son homologue indienne qui se rencontrent dans une réserve, et une sur le tremblement de terre en Arménie en 1988, avec des humanitaires… Il y avait déjà la fibre sociale !

Vous dites qu'il y a des romans que vous avez découverts jeune et redécouverts plus tard. Y a-t-il des romans que vous avez

aimés adulte et que vous auriez souhaité avoir à votre portée durant l'adolescence ?

M.B. C'est difficile de mettre le doigt dessus ! Je pense que j'aurais adoré le *nature writing*… Je pense à *My Absolute Darling* de Gabriel Tallent, aux bouquins de David Vann… C'est *trash*, mais à l'adolescence je lisais des trucs *trash* ! Je suis persuadée qu'on protège un peu trop les ados : c'est la période où on réfléchit le plus, où on se pose le plus de questions, où on a une vision très sombre du monde et de la vie parce qu'on est en recherche de sens. C'est une fausse légèreté, l'adolescence, il y a un côté un peu inconséquent mais pas insouciant. Et j'aime la littérature jeunesse qui ne prend pas les ados pour des cons ; je pense à des auteurs tels que Vincent Villeminot, Anne-Laure Bondoux, Flore Vesco, Gilles Abier, Sébastien Gendron, Caroline Solé… C'est important de citer des personnes qui font un travail de qualité, qui posent des questions essentielles, et le font avec une langue remarquable.

Concrètement, qu'est-ce qui différencie votre travail en littérature jeunesse (ou *young adult*) de ce que vous écrivez en littérature adulte générale ?

M.B. Je travaille vraiment sur la frontière, au point parfois de l'effacer, dans la mesure où certains de mes bouquins sortent dans des collections pour ados, et quand ils sont édités en poche ils passent en adultes. Donc, mes livres sont parfois lus par des adultes qui ne savent pas qu'ils sont parus en jeunesse ! Il y a un flou et j'ai beaucoup réfléchi à la question parce que j'ai l'impression de ne pas faire de différence, mais si, forcément. Je dirais que c'est la dose de désespérance que je ne vais pas mettre de la même façon dans les deux. Ça ne veut pas dire qu'il y a toujours un *happy end* dans mes livres jeunesse, mais quand il y a des drames ou des choses terribles, il y a toujours une forme de lumière et d'espoir. J'ai trouvé dernièrement une formule, c'est qu'en jeunesse j'ai des personnages qui se battent, et en adulte des personnages qui se débattent. Ils sont déjà coincés dans quelque chose, que ce soit la reproduction sociale, le poids d'une société, d'une vie aussi… Mais en jeunesse, non. Peut-être est-ce le propre de la jeunesse : quels que soient les drames, il y a l'avenir !

Dans *Ilos*, vous campez, en 2050, un monde dévasté par le réchauffement climatique, la montée des eaux… Y a-t-il une volonté d'alerter les jeunes lecteurs ?

M.B. Je pense qu'ils n'ont pas besoin de moi pour ça. Le dérèglement climatique crée déjà assez d'inquiétude, d'anxiété en eux, presque plus qu'en moi parce qu'ils ont plus de vie devant eux ! Je suis plus anxieuse pour mon fils que pour moi-même. Mais même dans ce monde il y a des choses qui survivent et qui sont essentielles. Il y a l'amitié, le collectif, l'amour, la lutte. Mes livres sont très en prise avec le réel, un réel sombre mais avec des possibilités de lumière. Je crois beaucoup en l'humain, malgré tout.

Cela arrive-t-il que des adolescents viennent vous parler de « prise de conscience » grâce à la lecture d'un de vos livres ?

M.B. Des réactions de cet ordre-là, j'en ai eu beaucoup avec *Frangine*, mon premier roman, qui aborde entre autres la question de l'homophobie et de l'homoparentalité. Il est sorti en 2013, au moment des débats autour du « mariage pour tous », c'était un hasard du calendrier. Des ados m'ont dit : *« Avant de lire votre livre, je pensais que c'était pas bien que les homos aient des enfants, et là je me dis que c'est super que chacun puisse faire comme il veut, que ce sont des familles normales… »* Ce sont des bouffées d'émotion dingues, à ce point-là je ne crois pas en avoir eu d'autres. Je suis déjà sortie de rencontres au bord des larmes, ça a été plein de claques positives. Mais j'espère ne pas écrire de livres à messages. Si je voulais écrire des messages, je le ferais sur des pancartes ! Ça m'arrive aussi, mais là l'idée est d'être un peu plus subtile. J'écris avec ce que je suis, et je suis aussi faite de mes anxiétés, mes colères, mes rages, mes peurs, qui parfois ne sont pas forcément éloignées de celles des ados ! Quand des ados viennent me parler de questions de capitalisme ou de crise climatique, j'ai plus l'impression de partager quelque chose avec eux que de leur avoir appris quoi que ce soit.

Comment faites-vous pour vous placer dans la tête d'un adolescent ? pour qu'on n'entende pas la voix de l'adulte qui joue à l'adolescent ?

M.B. Je crois que j'ai gardé un lien assez étroit avec ma propre adolescence. Ça a mis un peu de temps, parce qu'au début, quand on devient adulte, on a tendance à rejeter l'adolescent qu'on a été. Mais il y a un moment où on peut le regarder avec tendresse, en prenant au sérieux ses questionnements, même si, quand on repense à ce qu'on était, on a un peu envie de se moquer de

soi-même, entre naïveté et excès de tout. Quand j'écris, j'essaie d'éviter d'utiliser des choses qui n'appartiennent qu'à une génération, par exemple en termes de langage, d'humour… Sinon, ça sonne très faux. Un vieux qui essaie d'avoir l'air jeune, ça fait très vite démodé, on a vraiment l'impression de lire une époque, or je pense que les grandes émotions de l'adolescence seront toujours les mêmes. Je crois qu'un ado qui tombe amoureux en 2025 tombe amoureux de la même façon qu'en 1955. Alors, évidemment, les codes, la façon de se voir, de se rencontrer, vont changer, mais l'émotion reste la même. Et j'essaie de traiter ça de façon intemporelle, même quand c'est dans un univers contemporain, ou dans un western en 1900 dans *Sans foi ni loi*.

Vous avez donc reçu, en avril dernier, le prix commémoratif Astrid-Lindgren…

M.B. C'était fou… J'ai trouvé que le texte qui accompagnait ce prix était bouleversant également. J'ai senti que le jury avait eu cette intelligence de lire toute mon œuvre, même si c'est un prix jeunesse. On essaie de définir les différences entre mes livres adultes et jeunesse, mais j'ai surtout l'impression que mes livres se suivent, se répondent. Il y a des correspondances, des obsessions qui commencent à un endroit et qui se poursuivent ailleurs, qui se creusent différemment. C'est extrêmement agréable d'être aussi bien lue.

Y a-t-il déjà des choses qui ont changé pour vous depuis le prix Alma ?

M.B. Il y a plus de répercussions à l'étranger qu'en France. Même s'il y a des choses qui bougent, notre pays déconsidère encore un peu la littérature jeunesse. Il y a des gens pour lesquels ça reste des livres pour enfants, qui n'arrivent pas à y voir de la littérature. Il y a même des discours prétendument positifs qui disent que « c'est bien qu'il y ait de la littérature jeunesse parce que ça "les" prépare pour la littérature… ». Mais il y a de la bonne littérature jeunesse et des mauvais livres pour adultes ! Il y a quelque chose de très cloisonné en France, une hiérarchie entre les genres, et je trouve ça vraiment ridicule. Sinon, j'espère que l'impact de ce prix sera la traduction ; c'est ce qui me fait le plus rêver. Plus que le cinéma, plus que tout : moi, ce qui m'intéresse, c'est les livres, c'est d'être lue à l'autre bout du monde par quelqu'un qui n'a pas la même langue ni la même culture que moi, ce qui est absolument magique ! Il y a aussi la dotation : beaucoup d'auteurs vivent dans une économie un peu prudente d'une année sur l'autre, avec l'inquiétude d'être un jour vraiment en galère, et ça, je ne vais plus l'avoir : dans nos métiers, c'est rare. Ça me fait plaisir, bien sûr, mais ça donne également de l'importance à toute la profession.

Votre fils a 14 ans. Lit-il vos romans ?

M.B. Il n'est pas mon premier lecteur ! Il a été un gros lecteur, et a lu certains de mes titres, mais il est plutôt dans la littérature de l'évasion, une littérature qui le sort du réel. Je me suis un peu inspiré de lui pour le personnage d'Enoch dans *Ilos*. Il a les cheveux blonds, très longs, et je l'ai forcé à faire du latin… Mais la ressemblance s'arrête là ! Il faut parfois que je lui dise de lâcher sa console, que je lui mette un livre dans les mains, et là il est ravi. C'est la même chose que je remarque dans les collèges et lycées : les élèves sont à fond aussi parce qu'ils ont des professeurs qui amènent leur désir de littérature, le transmettent. Je pense que ça a toujours été comme ça, et s'il y avait moins le parasitage des écrans avant, il y avait d'autres choses, et de tout temps il a fallu amener les plus jeunes à la littérature. Pour moi, l'adulte doit avoir un rôle de passeur, pas de moralisateur.

Propos recueillis par Margaux Morasso

Marion Brunet en 3 livres

Frangine **(Sarbacane, 2013)**
Alors que Joachim, 17 ans, entre en terminale sous les meilleurs auspices, sa petite sœur, Pauline, vit sa première année de lycée avec plus de difficulté, soumise aux moqueries et méchancetés de ses camarades. Car Pauline et Joachim n'ont pas de père, ils ont deux mères dont l'amour inconditionnel contraste avec la haine que subit la jeune fille. Dans ce premier roman, Marion Brunet raconte le harcèlement scolaire, l'homophobie, mais aussi l'amour qui unit une famille.

L'Été circulaire **(Albin Michel, 2018)**
Après ses six romans jeunesse chez Sarbacane, Marion Brunet rencontre Stéfanie Delestré, alors éditrice chez Albin Michel, qui l'accompagne dans la publication de *L'Été circulaire*. L'action se centre autour de deux sœurs, Céline et Jo, le morne quotidien de leur petite ville du Luberon et de leur famille murée dans la frustration et le rejet de l'autre. L'annonce de la grossesse de Céline, 16 ans, et son refus catégorique de nommer le père feront imploser les tensions et révéleront la haine. Ce texte vaudra à Marion Brunet le Grand Prix de littérature policière en 2018.

Ilos **(Pocket Jeunesse, 2024-2025, 3 t.)**
La trilogie s'ouvre en 2052 à Marseille, alors que le dérèglement climatique et la montée des eaux qu'il a provoquée creusent les inégalités sociales. Nolane et son frère, Gal, sont apnéistes, ils explorent les bâtiments immergés par les tsunamis successifs qui ravagent la côte. Lorsque Gal se noie au cours d'une mission pour le Commodore, puissant mafieux local, Nolane décide de se venger et s'adjoint, pour me mener à bien son entreprise, une bande d'amis braves et attachants. Dont la suite des aventures est prévue pour août 2025.

M.M.

Lire autrement

avec Clémentine Beauvais

Chantre de la lecture à voix haute, l'autrice jeunesse entend raviver le désir et le plaisir de lire grâce à une littérature drôle et décomplexée.

« *C'était quand votre dernier orgasme… littéraire ?* » C'est par cette question, un brin provocante, que Clémentine Beauvais ouvre sa dernière conférence TED, en direct du cinéma Le Grand Rex, à Paris, et intitulée « À la recherche du plaisir de lire ». À 36 ans, l'autrice et traductrice multiprimée a fait de la transmission du plaisir de la lecture son cheval de bataille. Chaque année, en parallèle de son poste d'enseignante-chercheuse à l'université de York, en Angleterre, elle sillonne les écoles à la rencontre de centaines d'enfants afin de décortiquer avec eux la littérature : « *Il y a des enfants qui adorent démonter des camions ou des robots pour en examiner les composants. Pour la lecture, c'est pareil !* » déclare avec enthousiasme l'autrice des best-sellers *Les Petites Reines* ou *Songe à la douceur*. « *Vous imaginez ? On a seulement 26 lettres à notre disposition, et avec ça on peut produire des combinaisons capables de provoquer des émotions qui durent toute une vie !* »

Premier roman à 10 ans

Le plaisir de la lecture, Clémentine Beauvais l'a découvert très jeune. Avec un père amateur de BD et de polars, une mère passionnée de littérature classique, la petite fille se plonge dans les livres, invente des histoires pour sa sœur et rédige son premier texte à 10 ans : *La Guerre des bonbons*. « *Une fable néocapitaliste sur deux chocolateries rivales qui s'affrontent avant de fusionner* », dit-elle en souriant. Il faudra encore dix ans avant qu'un de ses romans paraisse en librairie, mais, durant toute cette période, la jeune Clémentine ne cesse de lire et d'écrire. « *Aujourd'hui encore, je trouve la littérature magique. Mais le plaisir de lire, ce n'est pas inné ! Il faut accompagner les jeunes. Quand on lit seul, on peut trouver ça ennuyeux. Mais ensuite, en cours, quand un prof nous révèle qu'il y a tel ou tel procédé littéraire derrière une phrase, ça change tout.* » Partisane de la lecture à voix haute, elle est aussi marraine de l'opération « Les petits champions de la lecture », qui encourage les élèves de CM1 et CM2 à lire un texte en public. « *Pennac a raison. Un enfant est puni d'avoir appris à lire, parce qu'on arrête de lui faire la lecture à voix haute. Si les académiciens allaient en quatrième, ouvraient* Au bonheur des dames *et se mettaient à le lire à voix haute, ils verraient comme c'est magique, ce moment où une classe d'ados fait silence pour écouter.* »

Pierre Bayard, détextive privé (t. I). *L'affaire Petit Prince*, Clémentine Beauvais, 272 p., Sarbacane, 14,90 €

Décrisper la littérature

Rendre la littérature accessible, ludique, décomplexée : Clémentine Beauvais en a fait le fil conducteur de ses écrits récents. Après avoir publié *Comment jouir de la lecture ?*, elle vient de sortir en avril *Pierre Bayard, détextive privé (t. I). L'affaire Petit Prince*. L'autrice y rend hommage au « vrai » détective littéraire – et essayiste malicieux – Pierre Bayard, en le faisant enquêter sur les mystères et invraisemblances du célèbre roman de Saint-Exupéry. À la rentrée, ce sera Peter Pan qui passera sous la loupe du détextive, avant un troisième classique, tenu secret. « *Je me souviens très bien, quand j'étais ado, j'allais sur des forums de fans d'*Harry Potter, *on faisait des théories, des fanfictions, on écrivait des essais entiers sur les personnages. Je veux redonner ce pouvoir-là aux jeunes lecteurs : qu'ils s'emparent d'un texte et en fassent ce qu'ils veulent !* »

Mathieu Charrier

Du pain et des jeux

Avec son million et demi d'exemplaires vendus en l'espace d'une semaine, *Lever de soleil sur la moisson*, cinquième volet de la saga *Hunger Games*, assoit la suprématie de l'autrice Suzanne Collins. Retour sur un embrasement qui n'est pas près de s'éteindre !

Si, en 2008, on lui avait dit qu'elle venait de poser la première pierre de ce qui restera comme l'un des plus importants phénomènes littéraires de ces vingt dernières années, cette originaire du Connecticut n'en aurait certainement pas cru ses oreilles. Il faut dire que rien ne prédestinait cette transfuge de la télévision à devenir la nouvelle papesse de la littérature jeunesse. Après un passage par la série animée *Generation O!* – où elle rencontre l'auteur pour enfants James Proimos –, Suzanne Collins se lance dans l'écriture avec *Gregor et la prophétie du Gris*, premier volet d'une pentalogie écrite entre 2003 et 2007 et contant les aventures d'un jeune garçon découvrant un monde sous-terrain peuplé d'êtres étranges.

Un an plus tard, l'écrivaine monte d'un cran avec un projet beaucoup plus personnel nommé *The Hunger Games*. Le premier volet de ce qui sera une trilogie nous plonge dans un futur postapocalyptique où la nation de Panem (ex-États-Unis), divisée en douze districts, est sous la coupe du Capitole. Qui, comme chaque année, organise les *Hunger Games*, un combat à mort télévisé : vingt-quatre adolescents (appelés « tributs ») sont contraints de s'entretuer jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un. La jeune Katniss se porte volontaire pour remplacer sa petite sœur et, aidée de Peeta, l'autre tribut de son district, va redoubler

de malice et d'ingéniosité pour survivre et devenir in fine le symbole d'une révolte qui gronde.

Loin d'être un simple démarquage de *Battle Royale* ou de *Running Man*, *Hunger Games* est avant tout un moyen pour Suzanne Collins d'exorciser les démons de son enfance. Profondément marquée par l'absence de son père militaire lors de la guerre du Vietnam (qui reviendra, après un an d'absence, passablement traumatisé), elle trouve refuge dans la mythologie grecque et la science-fiction, auxquelles sa mère l'initie pour lui épargner les horreurs de la guerre. Fascinée par toutes ces nouvelles découvertes et les films de gladiateur, *Spartacus* en tête, Collins transformera ses obsessions en or trente ans plus tard. Car, à y regarder de plus près, qu'est-ce qu'*Hunger Games* sinon une allégorie des nations sacrifiant leur jeunesse sur l'autel du conflit érigé en spectacle ?

Directement inspiré du mythe de Thésée et du Minotaure qui met en scène une créature monstrueuse recevant chaque année quatorze jeunes gens en « tribut » pour les dévorer dans son labyrinthe, la saga est un condensé de tout ce qui a nourri l'autrice durant ses jeunes années et qui lui ont servi d'exutoires. Des références de ce type, *Hunger Games* en contient à foison (la Rome Antique y est aussi allégrement citée au travers de nombreux clins d'œil), multipliant par là même les niveaux de lecture d'une œuvre bien moins innocente et plus politique qu'elle n'y paraît. À travers *Hunger Games*, Collins parle de lutte des classes mais aussi de ce passé qui n'a cessé de la hanter. Un caractère éminemment personnel qui le distingue de facto du tout-venant dans le genre et qui pourrait bien expliquer son succès.

Dès sa sortie, le livre devient un best-seller instantané aux États-Unis, et les suites lui emboîtent le pas en 2009 et 2010. En février 2010, soit moins de deux ans après sa sortie là-bas, le premier roman s'est vendu à plus de 800000 exemplaires. En l'espace de quatorze mois, les deux premiers volumes atteignent 1,5 million d'exemplaires en Amérique du Nord, et restent pendant soixante semaines d'affilée dans le classement des meilleures ventes du *New York Times*. Chemin faisant, Collins pose les jalons d'un univers vertigineux et fascinant de par sa profondeur et sa densité, convoquant ici et là de multiples totems métaphoriques où références historiques et culturelles s'entremêlent dans un délicieux maelstrom. La popularité considérable du roman vaut à Collins d'être nommée par le *Time* parmi les personnes les plus influentes de l'année 2010. En mars 2012, la branche américaine d'Amazon annonce que Collins est l'autrice la plus vendue en édition Kindle.

Des fans insatiables

Un tel succès ne pouvait décemment pas passer sous le radar d'Hollywood, qui, dès 2009, demande à Collins de signer le scénario de la future adaptation cinématographique du premier tome de la saga. Quand le premier film *Hunger Games*, porté par une Jennifer Lawrence en pleine ascension, sort en salle, c'est le triomphe, le film rapportant près de 695 millions de dollars au box-office mondial pour un budget de 78 millions. Le succès ayant

la capacité d'être vertueux, la mise en chantier des deux suites (dont un dernier volet scindé en deux parties) est d'ores et déjà annoncée, et les ventes des trois livres explosent, atteignant le palier stratosphérique des 100 millions d'exemplaires vendus (en versions imprimée et numérique), et plus de 50 millions d'exemplaires sont en circulation aux États-Unis. En somme, les quatre premiers films de la saga ont généré un total combiné d'environ 2,96 milliards de dollars au box-office mondial pour un budget total d'environ 493 millions de dollars. Un succès absolument vertigineux !

En 2019, quatre ans après la sortie du dernier film *Hunger Games*, Suzanne Collins annonce la sortie non pas d'une suite mais d'un préquel situé soixante-quatre ans en arrière et racontant la jeunesse de l'infame Président Snow. Intitulé *La Ballade du serpent et de l'oiseau chanteur*, le roman (qui fera l'objet d'une adaptation cinématographique en 2023) sort en 2020 et se vend à plus de 1,5 million d'exemplaires à travers le monde au cours de sa première semaine de sortie.

En France, ce dernier a figuré et continue de figurer dans les classements des meilleures ventes de livres sur les plateformes (Amazon et Fnac), notamment dans les catégories jeunesse et science-fiction. L'ouvrage est bien entendu adapté au cinéma, et pendant ce temps Collins prépare la suite du préquel, le fameux *Lever de soleil sur la moisson*. Celui-ci sort de manière retentissante en mars dernier, à grand renfort d'événements marketing et médiatiques – à la hauteur de l'attente suscitée – et se hisse sans surprise en tête des charts, damant le pion au pourtant indéboulonnable Joël Dicker. Un bulldozer littéraire qui devrait tout chambouler sur son passage, en attendant la sortie d'un sixième film prévu pour novembre 2026.

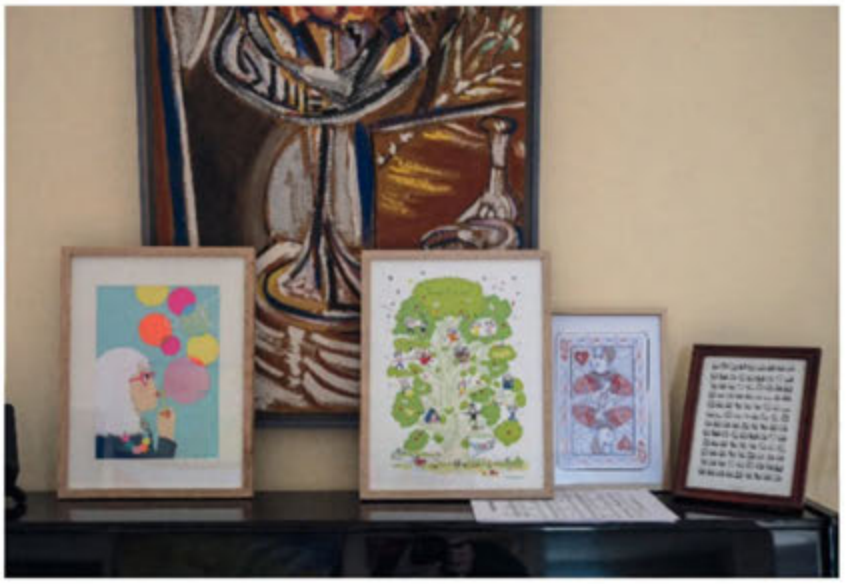
Ilan Ferry

Susie Morgenstern
La vie en rose

Star de la littérature pour enfants, la Franco-Américaine n'a plus quitté son antre niçois depuis 1967. Le temps d'écrire quelque 160 livres, et la voilà, plus jeune que jamais, du haut de ses 80 printemps.

Le SMS claque: « *Ouvrez le portail, et droit au ciel! 104 marches. À droite, en haut de l'escalier jusqu'à la porte rose* ». Voilà, on est prévenus: pour rejoindre la papesse de la littérature jeunesse, il nous faut monter au ciel. Plus prosaïquement, c'est une jolie maison niçoise que nous atteignons en ce petit matin pluvieux. Susie Morgenstern nous y attend, bien réveillée. Levée comme tous les jours à 6 heures, elle a déjà effectué sa battle de poèmes par mail avec son ami poète Bernard Friot (autour d'un mot choisi alternativement, en ce matin d'avril, c'était « journaliste », allez savoir pourquoi) et envoyé sa page quotidienne de journal « intime » libellée en anglais à moult amis. Pour préparer la rencontre, ce n'est pas un, ni deux, ni trois, mais bien quatre livres, tous d'actualité, qu'il a fallu lire: *Dans ma petite maison*, illustré par Charlotte Pirotais, *Surtout l'amour. Féministe de mère en fille… ou vice versa!*, illustré par Catel Muller, tous deux publiés chez Gallimard Jeunesse, *La Fleur du passage clouté* (L'École des loisirs), avec Serge Bloch, et *Sadie à Brides-les-Bains* (Eyrolles) – bon, avouons-le, ce n'est pas *La Recherche* tout de même. À l'exception du dernier, roman pour adultes, il s'agit d'ouvrages courts, aussi pimpants qu'enrichissants, destinés à égayer et à instruire les plus jeunes, une œuvre essentiellement habitée par l'éducation, l'école et les rapports mère-fille – sans ses deux filles, Aliyah et Mayah, elle n'aurait certainement pas écrit des livres pour enfants, répète-t-elle à l'envi.

> Susie n'est pas du genre à jeter, si ce n'est le politiquement correct



Profusion de couleurs et de gentillesse

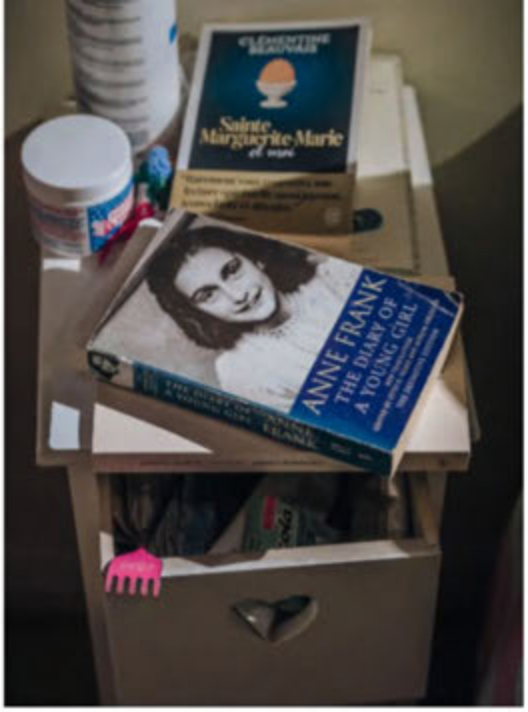
On franchit donc la porte rose, et l'on entre dans un monde de couleurs. Dans le grand salon-salle à manger-cuisine-bureau de la native de Newark (New Jersey, États-Unis), tout est arc-en-ciel, jaune, bleu, rose, vert… Un mot vient à l'esprit : profusion. Profusion de livres, avec plus de 160 publications au compteur, dont quelques best-sellers tels *La Sixième*, *La Première Fois que j'ai eu seize ans*, *Lettres d'amour de 0 à 10*, *Joker*. *« En 2025, il y aura en tout une douzaine de titres, j'ai du mal à me suivre moi-même »*, avoue, amusée, la stakhanoviste du clavier. Profusion d'objets, du sol aux murs, et profusion de gentillesse. Alors que Susie Morgenstern vient de passer un mois de promotion harassant dans la capitale, achevé par un « triomphe » au Festival du livre de Paris sous la belle verrière du Grand Palais, la Franco-Américaine se prête volontiers à notre curiosité, à commencer par ce 80e anniversaire célébré devant un impressionnant parterre de plus de 300 personnes, dont Daniel Pennac, Marie Desplechin, Flore Vesco ou encore Thierry Magnier.

C'était le 25 mars, à l'université Paris 3 Sorbonne-Nouvelle, dont sa fille aînée, Aliyah, linguiste, est vice-présidente. *« Cela devait être un colloque classique, je ne me suis doutée de rien, lorsqu'un immense gâteau a surgi. J'avais l'impression d'assister à mon enterrement, d'avoir dépassé un cap, je n'en reviens pas. »* Un moment de désarroi compensé par toutes ces marques d'affection et tous ces dessins offerts par ses illustrateurs, disposés aujourd'hui autour d'elle. Et puis, qu'elle se rassure, avec ses lunettes roses en forme de cœur, ses robes façon Issey Miyake achetées à vil prix, boulevard Saint-Denis, à Paris (elle peut vous donner l'adresse) et son entrain communicatif, Susie Morgenstern ne ressemble en rien à une momie.

« C'est tout de même triste de devenir top-modèle à 80 ans ! » lance-t-elle, rieuse, en songeant au soudain intérêt des grands médias, oubliant de ce fait l'afflux d'articles et de portraits provoqués par la sortie, en 2021, de son autobiographie, *Mes 18 exils* (L'Iconoclaste) : *« C'est tout nouveau pour moi, je ne sais si j'en vois l'utilité, j'étais bien dans mon réseau de bibliothèques et de librairies*, assure-t-elle. *Et puis, il y a les Instituts français, qui m'ont invitée partout, jusqu'en Chine, au Vietnam et en Corée du Sud – là-bas, les gens me suivaient dans la rue, mon guide m'affirmant que j'étais plus*

Sur un piano, des dessins offerts par quelques-uns de ses illustrateurs pour ses 80 ans. À droite, une drôle de poupée à son effigie, avec lunettes « cœurs » de rigueur!

connue que Le Clézio. » Pas de prix Nobel pour la dame, mais le titre de Grande Ourse 2024 décerné au Salon du livre et de la presse jeunesse de Montreuil. « *La directrice me l'a appris le jour de l'élection de Trump, cela a atténué la noirceur de l'événement. C'est une reconnaissance de ma fidélité : j'ai participé à toutes les éditions du salon depuis quarante ans, sauf en 2023, lorsque je me suis fait poser une prothèse du genou.* »



***Le Journal d'Anne Frank*, que Susie Morgenstern relit inlassablement ; le titre de Grande Ourse qui lui a été décerné en 2024 ; les jouets mécaniques de son défunt mari.**

Une valve de cochon dans le cœur

La fidélité semble bien être la marque de fabrique de l'autrice fétiche de L'École des loisirs. Depuis que Michelle Lapautre, célèbre agente littéraire américaine œuvrant à Paris, lui a présenté, au début des années 1980, Arthur Hubschmid, alors directeur éditorial de la maison de la rue de Sèvres, elle y a publié la plupart de ses titres, tout en s'éparpillant quelque peu – comment ne pas « épuiser » un éditeur lorsqu'on écrit sans relâche, de potron-minet à la tombée de la nuit, aujourd'hui au rez-de-chaussée de sa maison après avoir œuvré dans les étages ? Fidélité aussi à son cher mari, feu le mathématicien Jacques Morgenstern, qu'elle a « pris d'assaut » dans un restaurant universitaire de Jérusalem, et pour lequel elle quittera, jeune, son pays et sa famille. Elle lui a consacré un livre, *Jacques a dit* (Bayard, 2015), et toutes ses pensées, bien après sa mort, en 1994 – le beau barbu est encore omniprésent ici, entre tableaux, photos et dessins. Fidélité à Anne Frank, morte le mois de sa naissance, dont elle relit inlassablement le *Journal*. Fidélité encore à Israël, cette fois, où réside sa sœur aînée, encore plus baroque qu'elle, si c'est possible : « *En fait, nous devions nous y installer ; Jacques, enfant de déporté, voulait aller vivre dans un kibboutz, moi, je souhaitais d'abord visiter son pays natal. Et c'est comme cela que nous sommes demeurés à Nice, où il a très vite obtenu un poste d'assistant à la fac. Moi-même, j'ai enseigné l'anglais à l'université durant trente-six ans. J'aime manger, et pour manger il faut un salaire !* » Fidélité, enfin, à cette maison, acquise il y a près de six décennies, « *une ruine, à l'époque, achetée tout de même 200 000 francs* ».

On le sent, Susie n'est pas du genre à jeter, si ce n'est le politiquement correct. Aussi sa maison ressemble-t-elle à un magasin d'antiquaire, voire de brocanteur. Alors on chine ! Ces petits cochons roses devant son ordinateur ? « *Des cadeaux d'amis en prévision de mon prochain roman dans la collection "Bestial" de Lattès. Il s'intitulera* Cœur de cochon. *J'y explique tout au cochon : l'animal interdit absolu dans ma religion, la vie, le sexe… C'est que j'ai eu un problème de cœur et on m'a posé une valve de cochon…* » Ce rocking-chair en bois ? « *Une commande à Léon Bloch, ébéniste et auteur, qui a illustré* Monstre cherche monstresse, *et fils de Serge Bloch, mon*

illustrateur préféré. » Cette vitrine emplie de petits jouets mécaniques ? « *La collection de Jacques. C'était pratique, je lui en offrais à chaque fête.* » Ce chapeau pointu noir ? « *Acquis en Suisse, près de chez Georges* [son « fiancé », rencontré via Internet, il y a vingt ans], *et qui me rappelle que je n'ai jamais réussi à écrire une histoire de sorcières.* » Mais arrêtons là, sauf à composer un inventaire à la Prévert.

Les travers des Frenchies

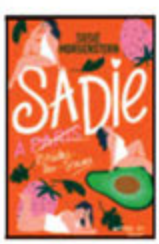
La famille a toujours été au centre de l'œuvre de Susie Morgenstern. Elle lui inspire ses personnages, telle Aliyah pour *La Sixième* ; elle produit avec elle des livres à quatre mains, comme avec Emma Gauthier, sa petite-fille de 23 ans, *Les Vertuoses*, sur le réchauffement planétaire (et bientôt avec Sacha, 14 ans) ; elle peaufine aussi ses titres et la relit, comme le faisait Jacques autrefois.

C'est avec ce dernier que, il y a trente-cinq ans, elle est allée faire une cure à Brides-les-Bains, en Savoie. Il n'est plus là pour la corriger, mais elle revit avec bonheur cette escapade dans son roman (écrit en anglais puis traduit par ses soins) *Sadie à Brides-les-Bains*. « *J'y ai perdu 7 kilos, que j'ai repris allègrement en rentrant* », raconte-t-elle, tout sourire. Son héroïne, Sadie Solomon, 36 ans et en surpoids, décide d'aller suivre une cure d'amaigrissement dans ce lointain patelin inconnu, au grand étonnement de sa famille juive du New Jersey, et notamment de sa mère, interventionniste indécrottable. Inconsolable depuis la mort de son amoureux biologiste, Sadie n'en est pas moins titillée par sa libido. Voilà pour les grandes lignes. Le reste est une description hilarante (mais aussi empathique) des us et coutumes du traitement et de ses adeptes – le récit des repas allégés est des plus savoureux. Seul un être détonne dans cette brochette de gros, un grand solitaire beau et sec, qualifié de « *M. Guillotine* » par l'Américaine, ce qui ne l'empêche pas de tomber dans ses bras. Les parties de jambes en l'air s'enchaînent. « *Sinon, pourquoi écrire un livre pour adultes ?* » s'amuse Susie.

Comme à son habitude, et malgré ses nombreuses décennies chez nous, elle a gardé cette distance qui lui permet d'étriller gentiment les travers des Frenchies, de leur politesse froide et automatique à leur tempérament d'éternels râleurs. Reste que, depuis l'élection de Donald Trump, Susie Morgenstern ne cesse de répéter en riant, avec son incurable accent, qu'elle est une réfugiée politique. Vive les réfugiées !

Marianne Payot

Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine*



Sadie à Brides-les-Bains
Susie Morgenstern
316 p, Eyrolles, 17,90 €

EXTRAIT

LE PERCY JACKSON POLYNÉSIEN !

Un roman-d'aventure et d'apprentissage, magnifique de courage, qui tisse des liens entre mythes maoris et protection des fonds marins.

« Ce que Charlie va devoir affronter dépasse tout ce qu'il a pu imaginer. Epique ! »
Librairie Comme un un roman, Paris

« Un livre percutant, une ouverture sur le monde des dieux vengeurs, et une importance particulière de l'écologie. »
Librairie L'Humeur vagabonde, Paris

« Quel personnage unique que Charlie ! »
Librairie Papyrus Namur (Belgique)

AU VENT DES ÎLES

Vingt livres
pour une bibliothèque jeunesse

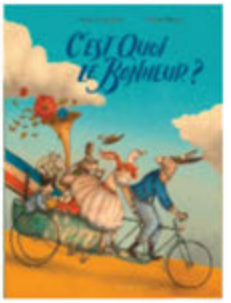
Proposition, libre et subjective, d'ouvrages pour tous les âges. Entre classiques et parutions récentes, succès public et découvertes rares, œuvres consacrées et plaisirs (parfois) coupables…

De 0 à 5 ans

La Maison la plus grande du monde
Leo Lionni (1971)

L'immense succès de *Petit-Bleu et Petit-Jaune*, peut-être l'une des œuvres les plus connues de la littérature jeunesse, a totalement éclipsé les autres albums du virtuose américain Leo Lionni. *La Maison la plus grande du monde*, autre monument au graphisme intemporel et au message profond, demande pourtant à être redécouverte. Un petit escargot clame partout son envie d'une maison gigantesque à hisser sur son dos, sans penser qu'elle pourrait lui poser bien des problèmes. Alors, pour remettre les pendules à l'heure, son père décide de lui raconter l'histoire de l'un des leurs, lui offrant au passage une belle leçon sur l'ego et les dangers qui accompagnent nos rêves de grandeur.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Adolphe Chagot
40 p., L'École des loisirs, 6 €



C'est quoi le bonheur ?
Luca Tortolini et Marco Somà (2025)

Un souriceau très philosophe explore un concept que même les grands peinent à définir : le bonheur. Avec tendresse et malice, le récit suit ses pas, dans une atmosphère paisible et onirique, au rythme d'une prose pleine de délicatesse. Les illustrations foisonnantes de Marco Somà déploient un monde suspendu entre ciel et mer, peuplé d'animaux rêveurs et de machines à pédales volantes. Chaque page devient une promenade à hauteur d'enfant. Une ode à la douceur, à lire tout doucement, pour laisser infuser cette question éternelle : et si le bonheur se trouvait dans le fait de le propager ?

Traduit de l'italien par Emmanuelle Beulque
32 p., Sarbacane, 16,50 €

Auprès de mon herbe
Anne Loyer et Albert Arrayás (2025)

Dans le désert existe un chemin qui mène à la cité d'or et de paillettes. Nombreux sont celles et ceux qui l'empruntent, faisant les choux gras des « éleveurs de chaises » tout au long du sentier. Les plus pauvres peuvent se payer un tabouret pour se reposer, les plus riches de confortables fauteuils. L'arrivée d'un mystérieux « éleveur de verdure » chamboule ce commerce. Son but : semer des milliers de graines pour refleurir le paysage. Ainsi, tout le monde se reposerait dans une prairie enchantée. *Auprès de mon herbe* est une fable écologique, onirique et chatoyante, dans la veine de Zdeňka Krejcova et ses grandes légendes de fleurs.

32 p., Glénat Jeunesse, 12,90 €

Molang. 6. Aventures dans l'espace
Goroglin (2025)

Adapté de la série éponyme, *Molang* est une bande dessinée muette qui met en scène les aventures quotidiennes d'un lapin rond et joyeux, Molang, et de son ami Piu Piu, un poussin timide. Dans ce dernier tome paru fin mai, le duo découvre une soucoupe volante dans son jardin : un petit alien s'est écrasé ! Heureusement, le trio sympathise et part dans l'espace à la recherche d'une carte et d'une boussole, découvrant au passage d'étonnantes planètes. Véritable hymne à l'amitié et à la fraternité, cette série permet aux enfants d'imaginer leurs propres dialogues et d'interpréter les histoires à leur façon.

32 p., Dupuis, 10,95 €

Le Loup en slip (8 vol.)
Wilfrid Lupano et Mayana Itoïz (2016-2023)

Rares sont les bandes dessinées pour les tout-petits qui abordent avec malice et intelligence les questions sociétales. C'est le cas du Loup en slip ! Dans un univers proche des *Vieux Fourneaux*, Mayana Itoïz et Wilfrid Lupano explorent, à travers les aventures de ce gentil loup au slip rayé rouge et blanc, la peur entretenue à des fins politiciennes, la surconsommation et ses conséquences sur les travailleurs et l'environnement, le sentiment d'insécurité ou plus largement la question du « vivre ensemble ». Loin du monstre terrifiant des contes traditionnels, ce loup, libre et décalé, déconstruit les clichés avec humour et incarne une joyeuse invitation à penser autrement.

40 p., Dargaud, 11,95 €

De 6 à 9 ans

Le Vent dans les saules
Kenneth Grahame (1908)

Le classique de la littérature jeunesse imaginé par l'Écossais Kenneth Grahame en 1908 n'en finit pas de se réinventer, en dessin animé culte pour toute une génération, en version abrégée pour les plus petits ou en bande dessinée sous la houlette de Michel Plessix. Héros d'une formidable fable animalière, Taupe décide un jour de quitter sa maison pour voir le monde. Avec ses amis rencontrés sur la route, Rat, Blaireau et l'incontrôlable Crapaud, il va vivre la plus folle des aventures. Une ode touchante à la camaraderie dans un univers plein de fantaisie, et une Tamise fantasmée, transformée en décor sublime et bucolique.

Traduit de l'anglais par Sophie Chiari

272 p., Flammarion Jeunesse, 15,90 €

Hachiko, chien fidèle
Lluis Prats et Zuzanna Celej (2025)

Un petit chien, un akita, venait tous les soirs attendre le retour de son maître devant la gare de Shibuya, célèbre arrondissement de Tokyo. Quand son maître mourut en 1925, le chien continua à venir jusqu'à sa mort à lui, en 1935. Cette histoire a touché le Japon au point qu'une statue du professeur Ueno et d'Hachiko a été érigée devant la gare. Elle a également inspiré cet album illustré à l'auteur jeunesse espagnol Lluis Prats, bien aidé par les aquarelles de Zuzanna Celej. Il raconte une relation hors du commun entre un homme et un animal, et utilise ce touchant fait divers comme prétexte pour bâtir une carte postale tendre et poétique du Japon au début du XX^e^ siècle.

Traduit de l'espagnol par Anne Calmels et David Schavelzon

160 p., La Joie de lire, 14,90 €

Unico (t. I). L'éveil
Osamu Tezuka (1978)

Nombreux étaient les fans de manga à suivre avec enthousiasme les aventures d'Unico à la fin des années 1970. Créée par Osamu Tezuka (le père d'*Astro Boy*), cette petite licorne était dotée d'un pouvoir rare, celui d'apporter le bonheur à ceux qui l'aimaient. Mais elle devait affronter la jalousie de Vénus, déesse de la beauté. Près de cinquante ans plus tard, Samuel Sattin reprend le personnage, accompagné de Gurihiru (un duo d'illustratrices japonaises). Dans *L'Éveil*, Unico fait notamment la rencontre d'une petite chatte qui rêve de devenir humaine... La magie opère toujours.

224 p., Flammarion Jeunesse, 16,95 €

Sorceline (7 vol.)
Sylvia Douyé et Paola Antista (2018-2024)

Il y a du *Harry Potter* dans cette *Sorceline* ! Mêlant fantastique, aventure et mystère, le récit nous entraîne aux côtés de la jeune héroïne. Dans le premier tome, elle intègre l'école de cryptozoologie de l'île de Vorn, où elle apprend à observer, soigner et comprendre gorgones, vampires et griffons. Mais les élèves disparaissent les uns après les autres... Sorceline mène l'enquête et découvre, au fil des tomes, de lourds secrets et l'étendue de ses pouvoirs. Une intrigue captivante, un univers riche et coloré, une histoire d'amitié, de confiance en soi et de tolérance : la potion fonctionne.

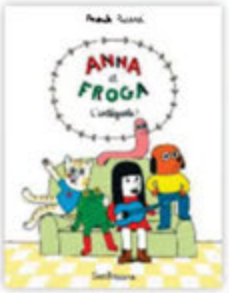
64 p., Glénat, 12,50 €

La Fabuleuse Bibliothèque de Marquizze, la mouche
Mélanie Delloye et Ronan Badel (2025)

Née dans le crottin d'un box princier, Marquizze, « aristomouche » aux manières raffinées, découvre les plaisirs de la lecture au château de Montignac. Dans la bibliothèque interdite, elle dévore les classiques – aux titres parfois revisités à sa façon – en compagnie de Simone, fillette aux faux airs de Mercredi Addams. Mais le chemin des livres est semé d'embûches : George, garnement armé d'un élastique, et Rilke, vieille araignée redoutée, veillent. Riche en jeux de mots entomologiques, ce récit singulier, drôle et raffiné donne des ailes à l'imaginaire et l'irrésistible envie de découvrir ces classiques.

64 p., Gallimard Jeunesse, 7,90 €

De 10 à 13 ans



Anna et Froga. L'intégrale !
Anouk Ricard (2025)

Anouk Ricard a reçu cette année le Grand Prix de la ville d'Angoulême, récompense ultime pour les autrices et auteurs de bande dessinée. L'occasion idéale de (re)découvrir l'une de ses œuvres jeunesse phares : *Anna et Froga*. Avec son premier volume paru en 2007, cette série met en scène les aventures d'une petite fille, Anna, et de ses amis animaux anthropomorphes : Froga la grenouille, Bubu le chien, René le chat et Christophe le ver de terre. Maîtrisant un humour absurde teinté de poésie, Anouk Ricard dépeint un quotidien banal, sans cesse bousculé par les réactions imprévisibles de ses personnages.

212 p., Sarbacane, 14,90 €

L'Île au trésor
Robert Louis Stevenson (1883)

Que l'on se range du côté du jeune Jim Hawkins, le narrateur, dont la curiosité et le courage le poussent à braver les dangers de l'île et à s'affirmer face aux adultes, ou que l'on succombe au charme ambigu de Long John Silver, pirate à la jambe de bois manipulateur mais étrangement attachant, *L'Île au trésor* nous entraîne dans un récit d'aventures où la frontière entre le bien et le mal se brouille à chaque page. Ce classique de Robert Louis Stevenson est sublimé par l'esthétique « carnet de croquis » des illustrations de François Roca. Une mise en bouche pittoresque pour une immersion totale dans cette aventure au charme intemporel.

Traduit de l'anglais par Déodat Serval

416 p., Flammarion Jeunesse, 6,90 €

Charlie Tangaroa et la créature des abysses
Tania K. Roxborogh (2025)

La romancière Tania K. Roxborogh nous plonge dans les légendes et mythes maoris qui imprègnent sa Nouvelle-Zélande natale. Un matin, en arpentant la plage, Charlie Tangaroa et son frère Robbie tombent nez à nez avec une ponaturi, une cousine des sirènes, et brusquement les éléments se déchaînent. Cette dernière annonce alors sa prophétie : le handicap de Charlie, cette jambe en moins qui l'a conduit à préférer la mer à la terre est en fait une bénédiction. Il est l'élu capable de réconcilier les éléments et de protéger les richesses naturelles de son île. Une fable écologique ponctuée de chants traditionnels envoûtants.

208 p., Au vent des îles, 12,50 €

Le Monde suspendu (t. I). Le mercenaire et la saltimbanque
Axie Oh (2025)

Après son best-seller *La Fiancée du dieu de la mer*, Axie Oh se lance dans *Le Monde suspendu*, une duologie audacieuse et haletante fortement inspirée du folklore asiatique. Ren, la protagoniste, a été recueillie par une troupe d'artistes. Depuis dix ans, elle garde pour elle sa nature réelle et ses puissants pouvoirs. Attaquée par un démon en plein spectacle avec les autres saltimbanques, la jeune fille déploie ces pouvoirs à travers une onde lumineuse qui dévoile tout d'elle. Alors qu'elle est désormais la cible de l'ensemble des mercenaires de l'empire, elle croise la route de Sunho, un ancien soldat énigmatique.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Camille Cosson

368 p., Lumen, 17 €

Détective Conan (t. 105)
Gosho Aoyama

Depuis plus de trente ans (la série a débuté au Japon en 1994), les lecteurs suivent les enquêtes de Conan Edogawa, un brillant lycéen rétréci dans le corps d'un enfant de 7 ans après qu'il a été empoisonné par une mystérieuse organisation vêtue de noir. Au fil des tomes (105 déjà parus en France !), il résout toutes sortes de mystères en poursuivant parallèlement les membres de cette organisation responsable de sa transformation. Le contraste entre son apparence enfantine et sa maturité crée des situations souvent drôles et touchantes. Un grand classique du manga d'enquête.

192 p., Kana, 7,30 €

De 14 à 17 ans

L'Ile mystérieuse
Jules Verne (1875)

Depuis quelques mois, l'éditeur de poches 10/18 entreprend de republier les œuvres emblématiques du pape de l'imaginaire, Jules Verne. Après *Vingt mille lieues sous les mers*, c'est désormais *L'Île mystérieuse* qui s'offre un nouvel écrin. L'occasion pour les adolescents de (re)découvrir l'histoire de ces cinq soldats de la guerre de Sécession et de leur chien, évadés en ballon d'une prison de l'armée sudiste et échoués sur une île du Pacifique isolée du monde, inhospitalière et étrange, qui cache bien des secrets. Entre état des lieux scientifique et réflexion sur le « vivre ensemble », une robinsonnade haletante qui sonde l'âme humaine.

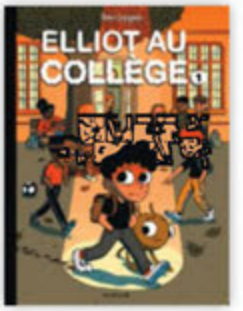
792 p., 10/18, 10,90 €

La Saison des fleurs
Loly Axmann (2025)

Dans une maison en lisière de forêt, une mère meurt brusquement. Trois sœurs désormais orphelines dissimulent son cadavre. Leur but : tenir jusqu'aux 18 ans de l'aînée pour éviter d'être placées en foyer. Mais entre les dettes laissées par la mère, un maire intrusif et les maladresses de la benjamine, le secret devient difficile à garder. Dans une atmosphère lugubre, Loly Axmann déploie un roman de survie et de sororité, traversé par de superbes descriptions de la nature. L'écriture y est dense, sensorielle, parfois un peu flottante dans la succession des péripéties, mais l'émotion tient bon.

272 p., Gallimard Jeunesse, 12,90 €

Elliot au collège (3 vol.)
Théo Grosjean (2023-2024)



Popularisé sur Instagram grâce à ses strips (adaptés ensuite en BD), Théo Grosjean, « l'homme le plus flippé du monde », a lancé en 2023 sa série *Elliot au collège*. Le lecteur y suit le quotidien d'un jeune collégien anxieux et toujours accompagné de son ami imaginaire (une sorte de grosse boule marron sur quatre pattes) censé l'aider à affronter la dureté de cette période. Mais au lieu de le rassurer, cette mascotte transforme chaque situation en cauchemar, amplifiant ses doutes et ses peurs. Une BD exutoire pour tous les jeunes collégiens stressés par la cour de récré, largement inspirée des souvenirs de l'auteur.

56 p., Dupuis, 14,50 €

La Mandragore de cristal. 1. Diamant et émeraude
Stéphanie Benson et Nelly Labère (2025)

Dans un monde où la Lune a disparu. Maryan, jeune orpheline recueillie enfant par le Jarl et la Jarlkona du royaume glacé de Graen Eyja, est promise à Kerill, un fils de duch qu'elle n'a jamais vu. Juste avant les noces et en prévision du départ pour son nouveau foyer, le château des Bois-Satur, sa mère adoptive lui remet deux étranges présents : une ceinture ornée d'un cristal violet et une cape brodée de mystérieux dessins. Elle ne le sait pas encore, mais Maryan tient dans ses mains l'avenir d'un monde prêt à s'écrouler. Et elle vient d'hériter d'une mission périlleuse pour la survie de l'humanité.

528 p., Syros, 21,95 €

Akira en noir et blanc (6 vol.)
Katsuhiro Ōtomo (1999-2000)

C'est sans doute le classique du manga, en particulier dans le genre cyberpunk, très apprécié des 15-18 ans. Dans un Tokyo postapocalyptique ravagé par une explosion, Kaneda, jeune chef de gang à moto, tente de sauver son ami Tetsuo, devenu incontrôlable après avoir acquis des pouvoirs psychiques surhumains. Abordant les thèmes de l'autoritarisme, de la corruption gouvernementale et de la violence urbaine, Katsuhiro Otomo a aussi, à travers cette œuvre, révolutionné le manga, en poussant le réalisme, le souci du détail et les perspectives visuelles à un niveau inédit. Un incontournable.

362 p., Glénat, 14,95 €

Une sélection de Léonard Desbrières, Marie Jouvin, Mathieu Charrier et Simon Bentolila

Daniel Picouly

"L'Enfant au fennec"

« *Les ménisques du genou sont des cartilages en forme de croissant, servant de cales et d'amortisseurs à l'articulation du genou.* » Ce 22 mai, l'opération s'est « *bien passée* ». Une infirmière coupe le bracelet plastique à mon poignet : « *C'est comme à la naissance, sauf que vous êtes plus vieux. Vous êtes écrivain. Je vous ai "gougueulisé". Vous écrivez pour les deux bracelets, c'est bizarre, non ?* »

C'est le premier étonnement en signature. Sur la table, les ouvrages qui vont des Lulu Vroumette aux *Larmes du vin*. « *Je ne savais pas que vous écriviez aussi pour la jeunesse.* » Dès qu'on le rajeunit, le verbe « écrire » semble avoir du mal à être intransitif. On écrit pour et on écrit aussi. Alors j'explique. Ma fille a perdu sa tortue. Lulu est née d'un chagrin d'enfant. Beaucoup d'histoires naissent d'une perte. Aujourd'hui, je rencontre des jeunes mamans ou papas, enfants nostalgiques de Lulu. La littérature jeunesse a cette force unique : elle laisse le temps à ses lectrices et lecteurs de grandir et de venir vous en parler. Hondo, autre personnage, est un cas social. Il est né en « Série Noire » et risquait de mal tourner, abandonné dans le 19e arrondissement. Alors il s'est réfugié chez Castor Poche. Il faudrait des cabanes pour personnages abandonnés.

Autre étonnement : « *Je ne savais pas que c'était de vous.* » Normal : la littérature jeunesse n'a pas d'auteurs, que des héros. J'ai bien du mal à mettre les noms des auteurs en face de mes lectures de jeunesse : d'accord, Jules Verne pour *Le Superbe Orénoque* ou James Fenimore Cooper avec *Le Dernier des Mohicans*. Même si le véritable auteur prolifique était en CM2 la « Bibliothèque verte » elle-même – la vraie Pléiade jeunesse – et non la collection « Nelson », trop chic et salissante.

La littérature, c'est plus choc que chic, mais tout aussi salissant. C'est un sport dangereux à commotions. Quand je vois comment j'ai lu *Black Boy* (Richard Wright) et *Poil de carotte* (Jules Renard) comme une ode à la même différence. Là, j'ai senti que la littérature jeunesse tirait la couverture à soi, bien plus fort que la couette sentimentale d'époque.

Autre commotion plus brutale encore, la littérature jeunesse répond à la question centrale : Qui parle ? Bien sûr avec les *Fables* de La Fontaine, une fois le pensum de la récitation passé. Qui parle vraiment ? Pour moi, *Le Roman de Renart*, où le héros se cache derrière une faute d'orthographe et dans lequel Ysengrin, ou l'éloge de la duplicité, vous fait avaler des couleuvres avec des anguilles. Ysengrin est l'archétype de l'homme politique d'aujourd'hui : un loup parmi les hommes.

Le Roman de Renart est mon premier modèle d'animisme du point de vue. Qui parle ? Tout le monde. *Le Roman de Renart* m'a autorisé à créer tous mes personnages de littérature jeunesse, mais aussi à faire parler la montagne Pelée dans *Quatre-vingt-dix secondes*. Fondamentalement, l'écriture est une activité vaudoue.

Et les illustrés ? Je pourrais écrire tout un article sur eux, tant ils ont été importants : Les Pieds nickelés, avec une philosophie des deux bracelets : rien au début, rien à la fin et une déglingue au milieu. Et, pêle-mêle : tout Akim, Blek le Roc, Pim Pam Poum, Tartine, Les Rapetou, Battler Britton avec son Spitfire… J'atterris ou je vais manquer de coco.

Kiss landing sur les pistes d'Orly où m'attend *L'Enfant au fennec* (Hachette, 1957). Mon livre définitif et absolu, où j'apprends à 10 ans qu'on peut être un héros en couleur, porter un duffle-coat et se séparer de ce qu'on a de plus précieux au monde pour le faire vivre. Bref ! Écrire, tout court.

> LA LITTÉRATURE JEUNESSE N'A PAS D'AUTEURS, QUE DES HÉROS

Partir en Livre

18.06→20.07.2025

11e édition

Les animaux et nous

© Julie Colombet pour Partir en Livre / Conception graphique Studio OC

MINISTERE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

www.partir-en-livre.fr

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

Partir en Livre

Télérama · Le Point · LiRE magazine · TC · J'aime Lire · Wapiti · citizenkid · Le Média Positif · RTL · okoo.tv · france•tv

RATP · Fondation Vinci Autoroutes · Upcoop · Gallimard Jeunesse · hélium · Père de Jésus

pass Culture · UNAT · les Francas · la charte · Sgdl · BnF · GrandPalais Rmn · Syndicat national de l'édition · SLF · Fill · eurekoi · Bookinou · NABOOK

« Un livre qui affirme le pouvoir de ceux qu'on sous-estime toujours : les enfants. »
France Inter

DISPONIBLE
ÉCOUTEZ LIRE
EN LIVRE AUDIO

Une fantasy extraordinaire, à lire dès 11 ans.

GALLIMARD JEUNESSE

Illustration : Daniel Egnéus